



DICTIONNAIRE
DE MORALE,
DE SCIENCE ET DE LITTÉRATURE.

SECONDE PARTIE.



DICTIONNAIRE
DE MORALE,
DE SCIENCE ET DE LITTÉRATURE,

OU

CHOIX
DE PENSÉES INGÉNIEUSES ET SUBLIMES,
DE DISSERTATIONS ET DE DÉFINITIONS,

Extraites des plus célèbres Moralistes, Orateurs, Poëtes et Savans,

Pour servir de délassement aux Etudes, former le cœur, orner l'esprit, et nourrir la mémoire des jeunes gens.

Dédié par Capelle à son Fils, agé de 12 ans.

Heureux qui peut mêler l'agréable à l'utile!

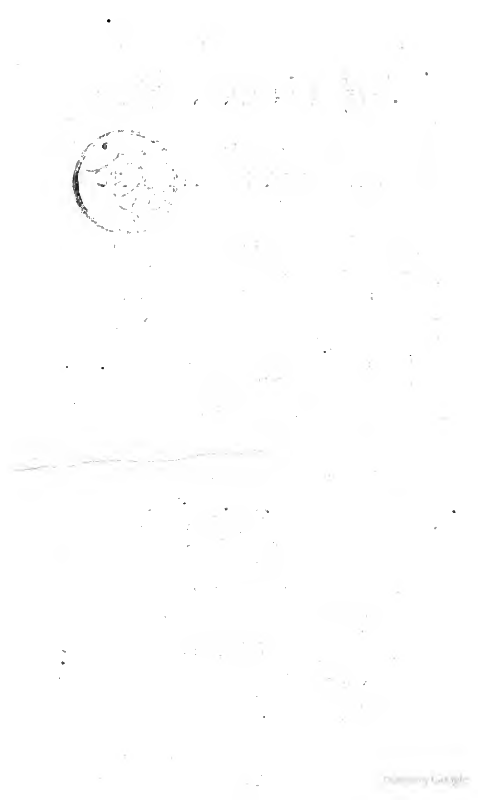


DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. POULET.

A PARIS,

Chez CAPELLE et RENAND, Libraires-Commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, n°. 6.

1810.



DICTIONNAIRE
DE MORALE,
DE SCIENCE ET DE LITTÉRATURE.

MAGNANIMITÉ. — GÉNÉROSITÉ. — GRANDEUR D'AME.

La *grandeur d'ame* se détermine par des motifs nobles et honorables. Les motifs les plus purs et les plus sublimes déterminent la *générosité*. La *magnanimité* n'a pas besoin de motifs pour se déterminer : c'est le bien, c'est le vrai, c'est le beau qu'elle considère ; elle y tend comme à son centre.

La *grandeur d'ame* fait tête à la fortune ; la *générosité* fait rougir la fortune ; la *magnanimité* se rit de la fortune.

La *grandeur d'ame* pardonne une injure ; la *générosité* rend le bien pour le mal ; la *magnanimité* veut, en oubliant l'injure, la faire oublier même à l'offenseur :

> Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie.

ROUBAUD (*Dictionnaire des Synonymes*).

La *grandeur d'ame* nous fait tendre au grand et découvrir le beau par des motifs nobles et honorables. Tel était le sentiment qui animait Louis XII, lorsque, de duc d'Orléans, devenant roi ; il répondit à ceux qui le sollicitaient de venger les injures qu'on lui avait faites avant qu'il montât sur le trône : *Le roi ne doit point venger les injures faites au duc d'Orléans.*

La *générosité* relève la *grandeur d'ame* par un sentiment de bonté, d'humanité, de bienfaisance ; elle se distingue surtout par ce grand caractère qui nous fait user de nos avantages, relâcher de nos droits, sacrifier nos intérêts en faveur des autres ; et c'est par cette idée que ce mot devient quelquefois synonyme de *libéralité.*

. . . . Une ame *généreuse*
Ne voit pas sans pitié la vertu malheureuse.

GRESSET (*Edouard*).

Orosmane parle ainsi à Nérestan, chevalier français, qui lui apporte la rançon de plusieurs de ses compatriotes, esclaves à Jérusalem.

Chrétien, je suis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en *générosité ?*
Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses;
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu peux les demander.
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent, en partant, qui méritait le mieux,
Des Français ou de moi, l'empire de ces lieux.
Tu peux partir. . . . .

VOLTAIRE (*Zaïre*).

La *magnanimité* fait les choses grandes sans effort et sans idée de sacrifice, comme le vulgaire fait des choses communes; simple et naïve comme le génie, elle rehausse, sans y penser, la grandeur par la beauté de l'ame.

(*Voyez* CLÉMENCE).

EXEMPLES.

Alexandre-le-Grand, ayant fait prisonnier Porus, l'un des plus puissans rois des Indes, le fit venir devant lui, et lui demanda comment il voulait être traité? « En roi, répondit-il.—Mais, ajouta » le conquérant, ne demandez-vous rien davantage? — Non : ce » seul mot dit tout ». Charmé de cette *grandeur d'ame*, Alexandre lui rendit ses états, auxquels il ajouta plusieurs autres provinces; et Porus, reconnaissant, lui demeura fidèle jusqu'à la mort.

Quelques jours avant le passage du Granique, Alexandre fut saisi d'une fièvre très dangereuse qui l'empêcha, pendant quelques jours, de suivre ses opérations militaires. L'ennemi en fut informé, et dans l'espérance de retarder sa marche ou de l'épou-

vanter par de fausses alarmes, on lui fit tenir par un espion une lettre dans laquelle on lui donnait avis que Philippe, son médecin, voulait l'empoisonner. Au moment où Alexandre venait de recevoir cet écrit, Philippe entra dans sa tente, tenant une potion propre à guérir le héros. D'une main, Alexandre tira la lettre de dessous son chevet, la donna à lire à son médecin, et de l'autre, prit la coupe qu'il lui présentait. Tandis que Philippe lisait cet écrit calomnieux sans pâlir, Alexandre, le regard fixe sur son médecin, avalait le breuvage sans défiance.

Pendant la guerre des Romains contre Pyrrhus, roi d'Epire, un inconnu vint trouver Fabricius, général de l'armée, dans son camp, et lui rendit une lettre du médecin du roi, qui lui offrait d'empoisonner Pyrrhus, si les Romains lui promettaient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendrait, en terminant une guerre si importante, sans aucun danger pour eux. Fabricius, convaincu qu'il y a des droits inviolables à l'égard même des ennemis, fut frappé d'une juste horreur à cette proposition. Comme il ne s'était point laissé vaincre par l'or que le monarque lui avait offert dans une autre circonstance, il crut qu'il serait honteux de vaincre ce prince par le poison. Après en avoir conféré avec son collègue Emilius, il écrivit promptement à Pyrrhus, pour l'avertir de se précautionner contre cette noire perfidie. Sa lettre était conçue en ces termes :

Caius-Fabricius et Quintus-Emilius, consuls, au roi Pyrrhus : salut.

« Il paraît que vous vous connaissez mal en amis et en ennemis, » et vous en tomberez d'accord, quand vous aurez lu la lettre qu'on » nous a écrite ; car vous verrez que vous faites la guerre à des » gens de bien et d'honneur, et que vous donnez toute votre con- » fiance à des méchans, à des perfides. Ce n'est pas seulement pour » l'amour de vous que nous vous donnons cet avis, mais pour » l'amour de nous-mêmes, afin que votre mort ne donne point une » occasion de nous calomnier, et qu'on ne croie pas que nous avons » eu recours à la trahison, parce que nous désespérions de termi- » ner heureusement cette guerre par notre courage ».

Pyrrhus, ayant reçu cette lettre, s'écria, plein d'admiration : « A ce trait je reconnais Fabricius ; il serait plus facile de détourner » le soleil de sa route ordinaire, que de détourner ce Romain du » sentier de la justice et de la probité ». Quand il eut bien avéré le

fait énoncé dans la lettre, il fit punir du dernier supplice son infame médecin ; et pour témoigner au général ennemi sa vive reconnaissance il lui renvoya tous les prisonniers sans rançon. Le *généreux* consul, ne voulant accepter ni une grace de son ennemi, ni une récompense pour n'avoir pas commis la plus abominable de toutes les injustices, ne refusa point les prisonniers, mais il lui renvoya un pareil nombre de Tarentins et de Samnites.

François Ier. l'emportait sur Charles-Quint en intrépidité ; mais Charles - Quint était plus heureux que lui ; le roi ne faisait pas de difficulté de l'avouer lui-même. Un parti français s'étant déguisé sous des habits de paysans, pour passer plus aisément en Piémont, au commencement de la guerre de 1535, fut découvert et enlevé par les troupes de l'empereur ; et, sous prétexte que ce parti n'avait point été pris en habit militaire, ceux qui le composaient, au lieu d'être traités en prisonniers de guerre, furent condamnés à servir sur les galères d'Espagne. C'était donner à François Ier. un exemple dangereux ; et la loi du talion pouvait paraître raisonnable à un prince moins généreux que lui. Trois cents Allemands furent surpris presque en même tems aux îles d'Hyères, où la tempête avait jeté leur vaisseau. Ils avaient fait voile de Gênes, afin de rejoindre l'armée de Catalogne, que l'empereur assemblait pour le secours de Perpignan, assiégé par le dauphin. Ces soldats furent traités en prisonniers de guerre ; et le roi, à qui l'on représentait qu'il ne tenait qu'à lui de se venger, répondit : « Je n'ai garde de le » faire ; je perdrais une occasion de vaincre en vertu Charles, à qui » je suis obligé de céder en fortune ».

Alphonse, roi d'Arragon fut surnommé le *Magnanime*, parce qu'en effet toutes les actions de sa vie respiraient la *magnanimité*. Ce prince assiégeait Gaëte, ville d'Italie au royaume de Naples. Comme cette place commençait à manquer de vivres, on força les femmes, les enfans, les vieillards et toutes les bouches inutiles d'en sortir. Alphonse les reçut aussitôt dans son camp ; et comme les officiers cherchaient à lui inspirer des sentimens moins *magnanimes* : Pensez-vous donc, leur dit-il, que je sois venu ici pour faire la guerre aux femmes et aux enfans ?.......

Jean II, duc de Bourbon, étant en otage en Angleterre pour le roi Jean, plusieurs gentilshommes de ses vassaux cabalèrent contre lui durant son absence, et osèrent attenter à ses droits. Un des

principaux officiers du duc en fit des mémoires exacts, qu'il présenta au prince à son retour, afin qu'il punît sévèrement de pareils forfaits. « Mais, lui demanda le duc, avez-vous aussi une liste des » services qu'ils m'avaient rendus auparavant? » — « Non monsei- » gneur », répondit l'officier. — « Eh bien, il n'est donc pas juste » que je fasse un usage fâcheux de celle-ci », répliqua le prince, en la jetant au feu.

On avait averti le duc de Guise qu'un gentilhomme huguenot était venu dans son camp pour l'assassiner. Il le fit arrêter, et le fanatique protestant avoua son dessein. Que t'ai-je fait, lui demanda le duc, pour que tu cherches à m'arracher la vie? — C'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion. — « Mon ami, » si ta religion te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te par- » donne », et il le renvoya.

Voltaire a placé cette réponse sublime dans la bouche de Gusman, vainqueur de Zamore:

Des Dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

(*Alzire, tragédie*).

La veille de la bataille d'Ivry (le 14 mars 1590) le colonel Thische, commandant des Allemands qui suivaient les drapeaux de Henri IV, se vit forcé, par la mutinerie des siens, de demander de l'argent qui leur était dû, avec menace de ne point prendre part à l'action, s'ils n'étaient payés. Le roi lui répondit avec aigreur: « Comment, » colonel, est-ce le fait d'un homme d'honneur de demander de » l'argent pour combattre? » Thische se retira tout confus, sans rien répliquer. Le lendemain, lorsque Henri eut rangé ses troupes en bataille, il se souvint de ce qui s'était passé la veille, et courut réparer ses torts: « Colonel, dit-il publiquement à Thische, nous » voici dans l'occasion; il peut se faire que j'y demeurerai. Il n'est » pas juste que j'emporte l'honneur d'un brave gentilhomme comme » vous. Je déclare donc que je vous reconnais pour un homme de » bien, et incapable de faire une lâcheté »; et en même tems il l'embrassa. Thische, transporté de cette marque de bonté, s'exposa si fort à tous les dangers, qu'il tomba mort percé de mille coups.

Henri IV n'avait pas quinze mille hommes, lorsqu'en 1593 il assiégea Paris, où il restait alors au moins deux cents mille habitans. Il aurait pu prendre cette ville par famine ; mais sa compassion pour les assiégés faisait que les soldats eux-mêmes fournissaient des vivres aux Parisiens. Un jour que, pour faire un exemple, on allait pendre deux paysans qui avaient amené des charettes de pain à une poterne, Henri les rencontra en visitant ses quartiers : ils se jetèrent à ses genoux, et lui remontrèrent qu'ils n'avaient que ce moyen pour gagner leur vie : *Allez en paix*, leur dit le roi, en leur donnant aussitôt l'argent qu'il avait sur lui ; *le Béarnais est pauvre, s'il en avait davantage il vous le donnerait.*

On conseillait à ce grand prince de prendre Paris d'assaut, avant l'arrivée des troupes auxiliaires que le roi d'Espagne envoyait pour soutenir la ligue ; mais Henri ne voulut jamais consentir à exposer cette capitale aux horreurs qu'éprouve une ville prise d'assaut. « Je » suis, disait-il, le vrai père de mon peuple ; je ressemble à cette » vraie mère qui se présenta devant Salomon : j'aimerais mieux » n'avoir pas de Paris, que de l'avoir tout ruiné et tout dissipé par » la mort de tant de personnes ».

Henri IV signala son entrée dans sa capitale par ce trait d'équité. Des sergens venaient d'arrêter l'équipage de Lanoue, un de ses officiers, pour des engagemens que son illustre père avait pris en faveur de la bonne cause. Ce fier et valeureux officier alla se plaindre à l'instant d'une insolence si marquée. *Lanoue*, lui dit publiquement le roi, *il faut payer ses dettes ; je paie bien les miennes.* Après cela il le tira à l'écart, et lui donna ses pierreries, pour les engager aux créanciers, à la place du bagage qu'ils lui avaient pris.

Henri IV, qui connaissait tout le prix de la bravoure, avait une estime singulière pour les gens braves. Il fit entrer dans ses gardes-occasion un soldat qui lui avait porté de rudes coups dans une du-corps importante; jamais cet homme intrépide ne lui sortit de la mémoire. Il le montra un jour au maréchal d'Estrées et lui dit avec cette générosité qui le caractérisait : *Voilà le soldat qui me blessa à la journée d'Aumale.*

En 1605, plusieurs seigneurs de la cour méditèrent la perte de Sully. Libelles, lettres anonymes, avis secrets et artificieux, tout fut mis en usage. Henri IV conçut, pour la première fois, des soupçons contre son ami ; mais dans un entretien que ce ministre eut avec le roi, dans le parc de Fontainebleau, il se justifia pleinement ; le roi parut sincèrement affligé d'avoir pu douter de l'attachement de son fidèle serviteur. Sully, pénétré du noble repentir de son maître, allait se jeter à ses pieds. *Ah ! ne le faites pas*, lui dit Henri, *vous êtes homme de bien ; on nous observe, on croirait que je vous pardonne.*

Henri IV chassant dans la forêt d'Ailas, se trouva seul avec le capitaine Michau, qui avait feint de quitter le service d'Espagne, et de passer à celui de ce prince, pour trouver les moyens de le tuer en trahison. Henri, le voyant approcher, lui dit d'un ton assuré : « Capitaine Michau, mets pied à terre ; je veux essayer si ton cheval » est aussi bon que tu le dis ». Le capitaine Michau obéit; le roi monte sur son cheval, et saisissant deux pistolets chargés : « Je sais, » lui dit-il, que tu veux me tuer ; je puis te tuer toi-même, si je » veux » ; et disant cela, tire les deux pistolets en l'air.

Un président à mortier songeait à se démettre de sa charge, dans l'espérance de la faire tomber à son fils. Louis XIV, qui avait promis à M. le Pelletier, alors contrôleur général, de lui donner la première qui viendrait à vaquer, lui offrit celle-ci. M. le Pelletier, après avoir fait ses très-humbles remercîmens, ajouta que le président qui se démettait avait un fils, et que sa majesté avait toujours été contente de sa famille. « On n'a pas coutume de me parler ainsi », reprit le monarque étonné d'une conduite si généreuse ; « ce sera » donc pour la première occasion ». Elle ne tarda pas long-tems à se présenter, et ce noble désintéressement fut récompensé comme il le méritait.

Le maréchal de Turenne faisait la guerre en Allemagne : une ville qui croyait que son armée devait traverser son territoire, lui envoya une députation chargée de lui offrir cent mille écus pour qu'il voulût bien se détourner de sa route : « Messieurs, dit Turenne » aux députés, gardez votre argent, rassurez vos concitoyens, je » n'avais pas l'intention de passer par votre ville ».

Thomson, l'auteur du poëme des Saisons, ne jouit pas tout de suite d'une fortune égale à son mérite et à sa réputation. Dans le tems même que ses ouvrages avaient la plus grande vogue, il était réduit aux extrémités les plus désagréables. Il avait été forcé de faire beaucoup de dettes : un de ses créanciers, immédiatement après la publication de son poëme des Saisons, le fit arrêter dans l'espérance d'être bientôt payé par l'imprimeur. Quin, comédien, apprit le malheur de Thomson : il ne le connaissait que par son poëme; et ne se bornait pas à le plaindre, comme une infinité de gens riches et en état de le secourir, il se rendit chez le bailli, où Thomson avait été conduit. Il obtint facilement la permission de le voir. « Monsieur, lui dit-il, je ne crois pas avoir l'honneur d'être » connu de vous, mais mon nom est Quin ». Le poëte lui répondit que, quoiqu'il ne le connût pas personnellement, son nom et son mérite ne lui étaient pas étrangers. Quin le pria de lui permettre de souper avec lui, et de ne pas trouver mauvais qu'il eût fait apprêter quelques plats. Le repas fut gai. Lorsque le dessert fut arrivé : « Parlons d'affaires à présent, lui dit Quin : en voici le moment. » Vous êtes mon créancier, M. Thomson ; je vous dois cent livres » sterling, et je viens vous les payer. ». Thomson prit un air grave, et se plaignit de ce qu'on abusait de son infortune pour venir l'insulter. « Que je ne sois pas homme, reprit le comédien, si c'est là » mon intention ; voilà un billet de banque qui vous prouvera ma » sincérité. A l'égard de la dette que j'acquitte, voici comment elle » a été contractée. J'ai lu l'autre jour votre poëme des Saisons ; le » plaisir qu'il m'a fait méritait ma reconnaissance : il m'est venu » dans l'idée que, puisque je possédais quelques biens dans le » monde, je devais faire mon testament, et laisser de petits legs » à ceux à qui j'avais des obligations. En conséquence, j'ai légué » cent livres sterling à l'auteur du poëme des Saisons. Ce matin j'ai » entendu dire que vous étiez dans cette maison; et j'ai imaginé que » je ferais aussi bien de vous payer mon legs pendant qu'il vous » serait utile, que de laisser ce soin à mon exécuteur testamentaire, » qui ne trouverait peut-être l'occasion de s'en acquitter que lors- » que vous n'en auriez plus besoin ». Un présent fait de cette manière, et dans une pareille circonstance, ne pouvait manquer d'être accepté, et il le fut avec beaucoup de reconnaissauce.

Le domestique de Frédéric le grand entrant un jour chez lui dans le dessein de l'empoisonner, lui apporta sa tasse de chocolat comme à l'ordinaire ; et comme il la lui présentait, Frédéric remarquant en lui un trouble extraordinaire : « Qu'as-tu, lui dit-il

» en le regardant fixement; je crois que tu veux m'empoisonner!...» A ce mot, le trouble de ce scélérat augmente; il se jette aux pieds du monarque, lui avoue son crime et demande pardon. « Sors de ma » présence, coquin » ! lui dit le roi.

Un lieutenant-colonel prussien, réformé à la fin de la guerre de 1756, ne cessait de solliciter le roi pour son replacement. Il devint si importun, que sa majesté défendit qu'on le laissât approcher d'elle. Peu de tems après il parut un libelle contre ce monarque. Quelque indulgent que fût le grand Frédéric à cet égard, l'audace de l'écrivain l'offensa au point qu'il promit cinquante frédérics d'or à celui qui le dénoncerait. Le lieutenant-colonel se fit annoncer au roi comme ayant un rapport intéressant à lui faire. Il fut admis. « Sire, dit-il, vous avez promis cinquante frédérics » d'or à celui qui dénoncerait l'auteur d'un certain libelle : c'est moi; » j'apporte ma tête à vos pieds. Mais tenez votre parole royale; » et pendant que vous punirez le coupable, envoyez à ma pauvre » femme et à mes malheureux enfans la récompense promise au » dénonciateur. » Le roi reconnut en même tems par un autre moyen le véritable auteur du libelle; il fut frappé de l'extrémité à laquelle le besoin portait un officier, d'ailleurs estimable. N'importe, il s'avouait coupable. « Rendez-vous sur-le-champ à Spandau, dit le roi; » attendez sous les verroux de cette forteresse les effets de mon juste » ressentiment. » — « J'obéis, sire, répond l'officier; mais les cin- » quante frédérics d'or? » — « Dans deux heures, reprit le roi, » votre femme les recevra. Prenez cette lettre, et la remettez au » commandant de Spandau, qui ne doit l'ouvrir qu'après le dîner. » Le lieutenant-colonel arrive au terrible château qui lui était désigné pour demeure, et s'y déclare prisonnier. Au dessert, le commandant ouvre la lettre; elle contenait ces mots : « Je donne le com- » mandement de Spandau au porteur de cet ordre. Il verra bientôt » arriver sa femme avec les cinquante frédérics d'or. Le com- » mandant actuel de Spandau aura le commandement de la place » de B..... avec un grade supérieur. »

Frédéric.

Un gentilhomme normand, appelé *Montade*, ayant essuyé le coup de pistolet d'un autre gentilhomme, tira le sien en l'air, et puis dit à son adversaire : « Monsieur, voyons maintenant si vous » réussirez mieux à l'épée. » — « C'est trop, monsieur, répondit » l'autre; je vous rends volontiers la mienne, que je ne puis plus » tirer contre vous, sans être aussi ingrat que vous êtes généreux. » Aussitôt ils s'embrassèrent, et furent depuis amis inséparables.

Le maréchal de Luxembourg, n'étant encore que comte de Boutteville, servait dans l'armée de Flandres en 1675, sous le commandement du prince de Condé. Il aperçut, dans une marche, quelques soldats qui s'étaient écartés du gros de l'armée. Il envoya un de ses aides-de-camp pour les ramener au drapeau. Tous obéirent, excepté un seul, qui continua son chemin. Le comte, vivement offensé d'une telle désobéissance, court à lui la canne à la main, et menace de l'en frapper. Le soldat lui répond avec sang-froid, que s'il exécutait sa menace, il saurait bien l'en faire repentir. Outré de la réponse, Boutteville lui décharge quelques coups, et le force de rejoindre son corps. Quinze jours après, l'armée assiégea Furnes. Boutteville chargea le colonel de tranchée de lui trouver dans le régiment un homme fort et intrépide, pour un coup de main dont il avait besoin, et promit cent pistoles de récompense. Le soldat en question, qui passait pour le plus brave du régiment, se présente; et menant avec lui trente de ses camarades, dont on lui avait laissé le choix, il s'acquitte de sa commission, qui était des plus hasardeuses, avec un courage et un bonheur incroyables. A son retour, Boutteville, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles. Le soldat, sur-le-champ, les distribua à ses camarades, disant qu'il ne servait point pour de l'argent, et demanda seulement que, si l'action qu'il venait de faire méritait quelque récompense, on le fît officier. Adressant ensuite la parole au comte, il lui demanda s'il le reconnaissait? Sur la réponse de Boutteville, qu'il ne se rappelait pas de l'avoir jamais vu : « Eh bien! lui dit-il, je suis » le soldat que vous maltraitâtes si fort il y a quinze jours : je vous » avais bien dit que je vous en ferais repentir ». Le comte de Boutteville, plein d'admiration, et attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, et le nomma officier le même jour. Il se l'attacha bientôt après en qualité d'un de ses aides-de-camp. Le prince de Condé, grand admirateur des belles actions, prenait un plaisir singulier à raconter ce trait de bravoure et de *magnanimité*.

Un auteur qui avait de grandes obligations à Moncrif, s'avisa de maltraiter ce dernier dans un de ses ouvrages. Moncrif, indigné de ce procédé, envoie une réponse vive au rédacteur du Mercure de France, qui reçut, quelques jours après, ce billet :

« Gardez-vous bien, mon ami, d'insérer dans le Mercure l'article » concernant M* : j'apprends, au moment où j'écris, qu'il est mal- » heureux ».**

MAL (MAUVAISE ACTION) *voyez* ACTIONS.

MAL-AVISÉ (*voyez* IMPRUDENT).

MALHEUR.

. . . . Tout homme a ses *malheurs*.

VOLTAIRE (*Mérope*).

Il faut de la prudence pour éviter le *malheur*, et du courage pour le soutenir.

J.-J. ROUSSEAU.

Pour ne pas se trouver *malheureux* dans ce monde,
Il faut envisager plus *malheureux* que soi.

***

Un pauvre Derviche, pieds nus, faute de souliers, faisait le pélerinage de la Mecque, maudissant son sort, et accusant le ciel de cruauté. Arrivé à la porte de la grande mosquée de Couf, il aperçoit un pauvre qui avait les pieds coupés. La vue d'un homme plus *malheureux* que lui le console, et lui apprend que c'est une infortune plus légère d'être sans souliers que sans pieds.

SAADI.

Quand le *malheur* ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'ou le dit bon à quelque chose.

LA FONTAINE (*Fable 7, Liv. VI*).

Il faut par la raison adoucir son *malheur*.

MALHERBE (*Sonnet sur la mort d'un gentilhomme*).

Un *malheur* n'est pas grand lorsqu'il n'a rien d'infâme.

DU RYER (*Clarigène*).

Le *malheur* est moins grand lorsqu'il est partagé.

***

On doit des *malheureux* respecter la misère.

CRÉBILLON (*Atrée*).

Les cœurs des *malheureux* ont besoin de repos.

HOFFMAN (*Stratonice*).

Le sage fut toujours l'appui des *malheureux*.

COLLARDEAU (*Astarbé*).

. . . . Aisément les *malheureux* s'unissont.

VOLTAIRE (*Oreste*)

Le Pigeon et le Moineau.

Pour un Moineau dans l'indigence
On recherchait quelque secours :
Tous les riches oiseaux furent d'intelligence
Pour le secourir en discours.
Dans cette triste conjoncture,
Un Pigeon fut le seul, quoiqu'assez mal-aisé,
Qui donna le couvert et quelque nourriture
Au moineau pauvre et méprisé.
Des oiseaux spectateurs la surprise est extrême ;
C'est un phénomène pour eux,
Qu'un pigeon, si pauvre lui-même,
Veuille assister un *malheureux*.
« Et c'est ce qui me rend encor plus accessible,
» Répondit le Pigeon. Un destin rigoureux
» Prépare à la pitié le cœur le moins sensible.
» Quand on jouit d'un sort tranquille et gracieux,
» Imagine-t-on sous les cieux
» Quelqu'un dans un état si différent du nôtre ? . . .
» Non, on mesure tout sur la prospérité ;
» Mais au sein de l'adversité
» Le *malheureux* sent mieux qu'un autre
» Le poids de l'infortune et de la pauvreté. »

PESSELIER (*Fables*).

Qui sert les *malheureux* sert la Divinité.

LA TOUCHE (*Iphigénie*).

Le *malheur* est souvent la source de la gloire.

DESFONTAINES (*Eurimédon*).

De cette même main qui verse les *malheurs*,
Le ciel, quand il lui plait, vient essuyer les pleurs ;
Attendons tout de lui.

REGNARD (*Sapor*).

Fais tête au *malheur* qui t'opprime :
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle ; une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête :
Demain tu seras dans le port.*

Toujours la mer n'est pas en bute
Aux ravages des Aquilons ;
Toujours les torrens par leur chute
Ne désolent pas nos vallons.
Les disgraces désespérées
Et de nul espoir tempérées
Sont affreuses à soutenir ;
Mais leur charge est moins importune,
Lorsqu'on gémit d'une infortune
Qu'on espère de voir finir.

Un jour, le souci qui te ronge,
En un doux repos transformé,
Ne sera plus pour toi qu'un songe
Que le réveil aura calmé.
Espère donc avec courage :
Si le pilote craint l'orage
Quand Neptune enchaîne les flots,
L'espoir du calme le rassure
Quand les vents et la nue obscure
Glacent le cœur des matelots.

J.-B. Rousseau (*Ode 4, Liv. II*).

MATIN (*voyez* Jour).

MAUX.

Que de *maux* différens les hommes ont à craindre !
Hélas! quand nous naissons, que nous sommes à plaindre !

Chateaubrun (*Philoctète*).

L'homme n'a guère de *maux* que ceux qu'il s'est attirés lui-même : c'est l'abus de ses facultés qui le rend malheureux. La Nature lui fait payer cher le mépris qu'il fait de ses leçons.

J.-J. Rousseau.

Les *maux* par les grandeurs ne sont pas adoucis :
Plus on est élevé, plus on a de soucis.

Gilbert (*Sémiramis*).

Nous tirons ce bonheur de l'excès de nos *maux*,
Qu'ils font voir les amis véritables ou faux.

Du Ryer (*Cléomédon*).

A raconter (1) ses *maux* souvent on les soulage.
P. Corneille (*Polieucte*).

Les *maux* qui ne sont plus n'ont jamais existé.
C.

MÉCHANS. — MÉCHANCETÉ.

Les *méchans* sont comme les mouches qui parcourent le corps d'un homme, et ne s'arrêtent que sur ses plaies.

La Bruyère.

L'esprit d'être *méchant* n'entraîne point de gloire.
Gresset (*le Méchant*).

Toujours un *méchant* fait le mal
Pour le seul plaisir de le faire.
C.

Le Saule dit un jour à la Ronce rampante :
« Aux passans pourquoi t'accrocher ?
» Quel profit, pauvre sotte, en comptes-tu tirer ? »
— « Aucun, lui répondit la plante ;
» Je ne veux que les déchirer. »
Lebailly.

Tout est perdu quand les *méchans* servent d'exemple, et les bons de risée.

Pythagore.

Quiconque a pour punir l'autorité suprême,
Et souffre le *méchant*, devient *méchant* lui-même.
***

Autant il faut de soins, d'égards et de prudence
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société ;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un *méchant*, pour en faire justice,
Instruire l'univers de sa mauvaise foi,
En le nommant par-tout d'une éclatante voi.
Gresset (*le Méchant*).

---

(1) Voltaire observe, avec raison, qu'il faudrait :

En racontant ses maux, souvent on les soulage.

Il faut faire aux *méchans* guerre continuelle :
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

La Fontaine (*Fab.* 13, *Liv. III*).

Les *méchans* font quelquefois de bonnes actions. On dirait qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fait autant de plaisir aux honnêtes gens.

Champfort.

Du *méchant* quelquefois la fortune est prospère;
Mais son éclat ne peut éblouir ton regard.
Sois sûr qu'au fond du cœur il porte une vipère,
Qui le ronge, et qui doit l'étouffer tôt ou tard.

François (*de Neufchâteau*).

Le bonheur des *méchans* comme un torrent s'écoule.

Racine (*Athalie*).

La gloire des *méchans* comme un torrent s'éteint.

Le même (*Esther*).

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des *méchans* arrêter les complots.

Le même (*Athalie*).

Comme au plus beau des mois, dans un jour sans nuage,
On voit un tourbillon s'élever dans les airs,
Qui, suivi, coup sur coup, de foudres et d'éclairs,
Renverse les moissons par un soudain orage ;
Ainsi que les *méchans* sont les plus enchantés
Par le calme si doux de leurs prospérités,
La foudre de la mort vient écraser leur tête ;
Ils passent tout d'un coup des plaisirs dans les fers,
Et tombent, par l'effet d'une double tempête,
De la nuit du cercueil dans la nuit des enfers.

D'Andilly.

. . . . . J'aime à voir quereller les *méchans*;
C'est autant de repos pour les honnêtes gens.

Collin d'Harleville (*le Vieux Célibataire*).

MÉCONTENTEMENT.

Autant que son auteur, l'homme est inconcevable ;
De deux êtres divers mélange invraisemblable,

Son bizarre destin flotte indéterminé :
Vil et grand, pauvre et riche, infini, mais borné,
Rien par ses vains trésors, tout par ses espérances,
De l'un à l'autre extrême il franchit les distances;
Il touche aux opposés, dont il est le milieu;
Et l'homme est la nuance entre l'atôme et Dieu.

COLLARDEAU (*trad. de la 1re. Nuit d'Young*).

Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est *content* de sa fortune,
Ni *mécontent* de son esprit.

Madame DESHOULIÈRES (*Réflexions diverses*).

Sur la porte d'un beau jardin
Ces mots étaient gravés : *Je donne ce parterre*
A quiconque est content. Voilà bien mon affaire,
Dit un homme tout bas; j'ai droit à ce terrein.
Plein de joie il s'adresse au maître :
« Pour m'établir ici vous me voyez paraître;
» Je suis *content* de mon destin. »
Le seigneur lui répond : « Cela ne saurait être;
» Qui veut avoir ce qu'il n'a pas
» N'est point *content* : retournez sur vos pas. »

BARET.

Quelle espèce est l'humaine engeance !
Pauvres mortels, où sont donc vos beaux jours?
Gens de desirs et d'espérance,
Vous soupirez long-tems après la jouissance :
Jouissez-vous, vous vous plaignez toujours;
Mille et mille projets roulent dans vos cervelles.
Quand ferai-je ceci? quand aurai-je cela ?
Jupiter vous dit : le voilà.
Demain dites-m'en des nouvelles.
Jouissez; je vous attends là.
Ne vous y trompez pas, toute chose a deux faces,
Moitié défauts, et moitié graces.
Que cet objet est beau ! Vous en êtes tenté.
Qu'il sera laid, s'il devient vôtre !
Ce qu'on souhaite est vu du bon côté;
Ce qu'on possède est vu de l'autre.

LA MOTTE (*Fab. 17, Liv. II*).

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs;
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, *content* de sa fortune,
A, selon son pouvoir, mesuré ses desirs !...

RACAN (*Stances sur la Solitude*).

(*Voyez* PROJETS).

MÉDIOCRITÉ.

L'aimable *Médiocrité*
Ne connaît point la basse envie;
Elle coule une douce vie
Dans une heureuse obscurité.

Que les Aquilons en courroux
Aux forêts déclarent la guerre,
Qu'ils les brisent comme le verre,
Elle redoute peu leurs coups.

Semblable aux jeunes arbrisseaux,
Elle est à l'abri de la foudre,
Quand Jupiter réduit en poudre
La cîme des pins les plus hauts.

Tranquille jusque dans les fers,
Si quelquefois le sort l'outrage,
Elle trouve dans son courage
De quoi soutenir ses revers.

Tel on voit un faible roseau,
Qu'un souffle impétueux agite,
Plier sous le vent qui s'irrite
Pour se relever de nouveau.

Tous les biens, toutes les joies des sens consistent dans la santé, la paix et le nécessaire : la *médiocrité* possède ce nécessaire; elle maintient la santé par la tempérance soumise à ses lois, et la paix est sa compagne inséparable.

Une heureuse *médiocrité* est le plus sûr asile de la générosité et de l'honneur.

(*Pensées de* POPE).

Heureux qui, touché des charmes
De la *médiocrité*,
Loin du bruit et des alarmes ;
Vit avec frugalité.
La peur, l'avarice infâme,
Ne troublent point de son ame
L'inaltérable repos.
Morphée, à sa voix docile,
Fend les airs d'une aile agile,
Pour lui verser ses pavots.

BERTRAND.

(*Voyez* CONDITION, HEUREUX, OBSCURITÉ *et* RETRAITE).

MÉDISANCE.

Je définis ainsi la *médisance :* une pente secrète de l'ame à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles.

THÉOPHRASTE.

La *Médisance* est la fille immortelle
De l'Amour-propre et de l'Oisiveté :
Ce monstre ailé paraît mâle et femelle,
Toujours parlant, et toujours écouté.
Amusement et fléau de ce monde,
Elle y préside, et sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos :
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.

VOLTAIRE (*Ép. sur la Calomnie*).

La *médisance* est une petitesse dans l'esprit, ou une noirceur dans le cœur ; elle doit toujours sa naissance à la jalousie, à l'envie, à l'avarice, ou à quelqu'autre passion ; elle est la preuve de l'ignorance et de la malice. *Medire* sans dessein, c'est bêtise ; *medire* avec réflexion, c'est noirceur. Que le *médisant* choisisse ; qu'il opte : il est insensé ou méchant.

DUCLOS.

C'est un méchant métier que celui de *médire ;*
A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal :
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
Maint poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie ;
Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.

BOILEAU (*Satire 7*).

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours sur autrui les premiers à *médire.*
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie;
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs;
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence;
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés,
De ce blâme public, dont ils sont trop chargés.

MOLIÈRE (*Tartuffe*).

Avant d'immoler la victime,
Les païens avaient pour maxime
De l'orner et de l'encenser :
C'est de cette façon qu'agit la *Médisance;*
Presque toujours elle commence
Par louer un absent qu'elle veut offenser.

PANNARD (*Comparaisons*).

C'est ordinairement à de faibles rivaux
Qu'elle adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelqu'avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la faiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui?

GRESSET (*le Méchant*).

Contre la *médisance* il n'est point de rempart;
A tous les sots discours n'ayons donc nul égard.
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

MOLIÈRE (*le Tartuffe*).

L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons et des sots.

VOLTAIRE (*le Droit du Seigneur*).

(*Voyez* CALOMNIE, ENVIE *et* LIBELLE).

MÉDITATION.

La *méditation* est une attention détaillée et réfléchie ; elle est indispensable pour connaître, pour approfondir chaque sujet, chaque matière.

La *Méditation* est la compagne inséparable de l'Etude : elles habitent la même demeure.

La, tout se taît ; nul son n'importune l'oreille ;
Mais le calme est actif, et le silence veille ;
Des soins, des passions la turbulente voix
Expire en approchant de ses paisible toits.
Là, loin du vain fracas d'un monde qu'elle oublie,
La *Méditation*, assise et recueillie,
Couve tous les trésors renfermés dans son sein,
Et son front taciturne est penché sur sa main,
Elle ne quitte point ce solitaire asile ;
Le regard incliné, la paupière immobile,
D'un invisible objet que poursuit son ardeur,
Son œil humble de loin perce la profondeur.
Au ravage du jour les Heures échappées,
Glissent légèrement, d'ombres enveloppées,
L'astre des nuits préside à des travaux constans,
Et la seule pensée y mesure le Tems.

THOMAS (*Pétréide*).

(*Voyez* ÉTUDE).

MÉFIANCE. — DÉFIANCE.

La *méfiance* est une crainte habituelle d'être trompé. La *défiance* est un doute.

La *méfiance* est l'instinct du caractère timide et pervers. La *défiance* est l'effet de l'expérience et de la réflexion.

Le *méfiant* juge les hommes par lui-même et les craint. Le *défiant* en pense mal et en attend peu.

On nait *méfiant*. Pour être *défiant* il suffit de penser, d'observer et d'avoir vécu.

(*Synonymes français*).

On se *méfie* du caractère et des intentions d'un homme. On se *défie* de son esprit et de ses talens.

(*Encyclopédie*).

L'esprit de *méfiance* nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper.

Théophraste.

Vois-tu ce malheureux qu'un tyran de Sicile
Appelle à son festin ? Pâle, et tout effrayé
De cette ménaçante et sinistre amitié,
Il effleure en tremblant de ses lèvres livides
Ces breuvages suspects et ces mets homicides;
Vers les lambris dorés lève un œil éperdu,
Et croit voir sur son front un glaive suspendu.
Telle est la *Défiance* au banquet de la vie.
Que dis-je ? son poison en corrompt l'ambroisie;
Elle-même contre elle aiguise le poignard,
Donne aux ombres un corps, un projet au hasard,
Charge un mot innocent d'un crime imaginaire;
Et s'effraie à plaisir de sa propre chimère.

Delille (*Imagination*).

Il est peut-être moins fâcheux d'être trompé quelquefois, que de se *défier* toujours.

S***

Il est plus honteux de se *défier* de ses amis que d'en être trompé.

La Rochefoucauld.

MÉLANCOLIE. — TRISTESSE. — CHAGRIN.

Le *chagrin* vient du mécontentement et des tracasseries de la vie; l'humeur s'en ressent. La *tristesse* est ordinairement causée par les grandes afflictions; le goût des plaisirs en est émoussé. La *mélancolie* est l'effet du tempérament; les idées sombres y dominent, et en éloignent celles qui sont réjouissantes.

Girard.

C'est elle qui, bien mieux que la joie importune,
Au sortir de tourmens accueille l'infortune;
Qui, d'un air triste et doux, vient sourire au malheur,
Assoupit les chagrins, émousse la douleur.
De la peine au bonheur délicate nuance,
Ce n'est point le Plaisir, ce n'est plus la Souffrance;

La Joie est loin encor; le Désespoir a fui;
Mais, fille du Malheur, elle a des traits de lui.
Quels sont les lieux, les tems, les images chéries,
Où se plaisent le mieux ses douces rêveries?
Ah! le cœur le devine: en son secret réduit
Elle évite la foule et redoute le bruit;
Sauvage et se cachant à la foule indiscrète,
Le demi-jour suffit à sa douce retraite;
De loin, avec plaisir, elle écoute les vents,
Le murmure des mers, la chute des torrens;
La forêt, les déserts, voilà les lieux qu'elle aime,
Son cœur plus recueilli jouit mieux de lui-même;
La nature un peu triste est plus douce à son œil,
Elle semble, en secret, compatir à son deuil.
Aussi l'astre du soir la voit souvent rêveuse,
Regarder tendrement sa lumière amoureuse.

Delille (*Imagination*).

On ne lira pas avec moins d'intérêt les deux citations suivantes sur le même sujet. Ces vers ont, comme ceux de M. Delille, le caractère et le charme pénétrant de la *mélancolie :* les trois poëtes l'inspirent en la définissant.

C'est là, c'est dans l'obscurité,
Que, fuyant le tumulte, et dans soi recueillie,
Vient s'asseoir la *Mélancolie*
Pour y rêver en liberté.
Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle.
A ses chagrins qu'elle aime elle est toujours fidèle,
Ne se plaît que dans l'ombre et dans les lieux déserts;
Elle verse des pleurs qui ne sont point amers;
Tout entière à l'objet dont elle est possédée,
Ne redit qu'un seul nom, n'entretient qu'une idée,
Et chérit son secret qui s'échappe à moitié.
Son regard triste et doux inspire la pitié;
Elle étouffe sa plainte et soupire en silence;
Elle n'ose qu'à peine embrasser l'espérance,
Et tremble en adressant un timide desir
Vers un bonheur lointain qui toujours semble fuir.

La Harpe.

La joie a ses plaisirs; mais la *Mélancolie*,
Amante du silence et dans soi recueillie,
Dédaigne tous ces jeux, tout ce bruyant bonheur
Où s'étourdit l'esprit, où se glace le cœur.

L'homme sensible et tendre, à la vive allégresse
Préfère la langueur d'une douce tristesse.
Il la demande aux arts : suivons-le dans ces lieux
Que la peinture orna de ses dons précieux;
Il quitte ces tableaux dont le pinceau déploie
D'une fête, d'un bal la splendeur et la joie,
Pour chercher ceux où l'art, attristant sa couleur,
D'un amant, d'un proscrit a tracé le malheur.
De la toile attendrie, où ces scènes sont peintes,
Son ame dans l'extase entend sortir des plaintes,
Et son regard avide y demeure attaché.
Au théâtre surtout il veut être touché.
Voyez-vous, pour entendre Emilie, Orosmane.
Phèdre en proie à l'amour qu'elle-même condamne,
Comme un peuple nombreux dans le cirque est pressé?
Chacun chérit les traits dont il se sent blessé;
Chacun aime à verser sur de feintes alarmes,
Sur des désastres faux de véritables larmes;
Et loin du cirque même, en son cœur, en ses yeux,
Garde et nourrit long-tems ses pleurs délicieux.

. . . .

Sous ces bois inspirans coule-t-il un ruisseau,
L'émotion augmente à ce doux bruit de l'eau
Qui, dans son cours plaintif qu'on écoute avec charmes,
Semble à la fois rouler des soupirs et des larmes.
Et qu'un saule pleureur, par un penchant heureux,
Dans ces flots murmurans trempe ses longs cheveux,
Nous ressentons alors dans notre ame amollie
Toute la volupté de la *mélancolie.*
Cette onde gémissante, et ce bel arbre en pleurs,
Nous semblent deux amis touchés de nos malheurs;
Nous leurs disons nos maux, nos souvenirs, nos craintes;
Nous croyons leur tristesse attentive à nos plaintes;
Et, remplis des regrets qu'ils expriment tous deux,
Nous trouvons un bonheur à gémir avec eux.

. . . .

Voilà donc tes bienfaits, tendre *Mélancolie !*
Par toi, de l'univers la scène est embellie;
Tu sais donner un prix aux larmes, aux soupirs;
Et nos afflictions sont presque des plaisirs.

LEGOUVÉ (*Poëme de la Mélancolie*).

(*Voyez* CHAGRIN, PEINE et TRISTESSE).

MÉMOIRE.

La *mémoire* est le dépôt universel des pensées et des paroles; quelques trésors qu'on amasse, si l'on manque de *mémoire* pour les conserver, ils sont perdus.

THOMAS.

La *mémoire* : à ce nom se troublent tous nos sages.
Quelle main a creusé ces secrets réservoirs?
Quel dieu range avec art tous ces nombreux tiroirs ?
Les vide ou les remplit, les referme ou les ouvre?
Les nerfs sont ses sujets, et la tête est son Louvre.
Mais comment à ses lois toujours obéissans,
Vont-ils à son empire assujétir les sens?
Comment l'entendent-ils, sitôt qu'elle commande?
Comment un souvenir qu'en vain elle demande,
Dans un tems plus heureux promptement accouru,
Quand je n'y songeais pas a-t-il donc reparu?
Au plus ancien dépôt quelquefois si fidèle,
Sur un dépôt récent, pourquoi me trahit-elle ?
Pourquoi cette *mémoire*, agent si merveilleux,
Dépend-elle des tems, du hasard et des lieux?
Par les soins, par les ans, par les maux affaiblie,
Comment ressemble-t-elle à la cire vieillie,
Qui, fidèle au cachet qu'elle admit autrefois,
Refuse une autre empreinte et résiste à mes doigts?
Enfin, dans le cerveau si l'image est tracée,
Comment peut dans un corps s'imprimer la pensée?

DELILLE (*Imagination*).

Quel trésor que la *mémoire*! elle rend l'existence aux siècles qui ne sont plus, donne un nouveau corps aux êtres évanouis, ranime leurs fantômes, et fait passer dans l'imagination les couleurs et la vie de l'objet; fait redire au présent les destins du passé. Que l'univers s'anéantisse et laisse l'homme seul dans un espace désert, l'homme, par la force de cette faculté merveilleuse, pourra retirer l'univers de la nuit des tems et de l'abîme du néant.

LE TOURNEUR.

Racine, François Suarès et Claude-François Ménestrier, jésuites; Louis XIV, T. Corneille, Pascal, La Motte-Houdart, Clément VI, Crébillon, l'abbé Poule et Piron, passent pour avoir été doués d'une *mémoire* prodigieuse.

Racine étant encore au collége, le roman grec des *Amours de Théagène et Chariclée* lui tomba par hasard entre les mains; il le dévorait, lorsque le sacristain Claude Lancelot lui arracha le livre et le jeta au feu. Le jeune poète trouva le moyen d'en avoir un autre, qui eut le même sort; ce qui l'engagea à en acheter un troisième; et, pour n'en plus craindre la proscription, il l'apprit par cœur, et le porta ensuite au sacristain en disant : *Vous pouvez encore brûler celui-ci comme les autres.*

Suarès composa vingt-trois volumes *in-folio*. Il les savait si bien par cœur, qu'il suffisait de lui citer la première ligne d'un chapitre pour qu'il le récitât tout entier.

Ménestrier : Christine, reine de Suède, fit prononcer et écrire devant ce religieux trois cents mots les plus extraordinaires et les plus bizarres. Ménestrier les répéta dans l'ordre qu'ils avaient été prononcés et écrits, puis les répéta dans l'ordre inverse, puis dans tel désordre et tel dérangement qu'on voulut lui proposer.

Louis XIV rencontrant un jour un particulier dans les appartemens de Versailles, lui dit : « N'êtes-vous pas au duc de. . . . ? »— Oui, Sire. — Je vois cela aux boucles d'or de vos souliers, qui » lui appartiennent ». Ce prince faisant faire l'exercice à ses mousquetaires, dit à l'un d'eux : « Où avez-vous eu ce cheval? — » Sire, je l'ai acheté à tel marché. — C'est un cheval qui a été volé » il y a cinq ans, à l'un de vos camarades. »

Thomas Corneille avait une *mémoire* si prodigieuse, que, lorsqu'il était prié de lire une de ses pièces, il la récitait de suite sans hésiter et sans la moindre omission.

Pascal, jusqu'au moment où le déclin de sa santé vint affaiblir sa *mémoire*, n'avait rien oublié de tout ce qu'il avait lu ou pensé depuis l'âge de raison.

Lamotte-Houdard dit un jour à un jeune poëte qui venait de lui lire une de ses tragédies : « Votre pièce est fort belle, et j'ose » vous répondre du succès. Une seule chose me fait de la peine, » c'est que vous vous soyez rendu coupable de plagiat.—Comment, » monsieur, de plagiat! — Oui; et pour vous prouver combien je » suis sûr de ce que je vous dis, je vais moi-même vous réciter la » seconde scène de votre quatrième acte, que j'ai apprise autrefois

» par cœur. » La Motte récite cette scène sans y changer un seul mot. On se regarde, on ne sait que penser ; l'auteur surtout reste déconcerté. Quand le poète *mémoratif* eut un peu joui de l'embarras du jeune auteur, il lui dit : « Remettez-vous, monsieur ; » la scène que je viens de réciter est de vous, sans doute ; mais elle » mérite d'être apprise et retenue de tous les amateurs, et c'est ce » que j'ai fait en vous l'entendant lire. »

Clément VI n'oubliait jamais rien de ce qu'il avait lu ou entendu; ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette grande *mémoire* lui vint à la suite d'un coup qu'il avait reçu derrière la tête.

Crébillon n'écrivait jamais ses pièces que quand il fallait les donner au théâtre. Il disait, lorsqu'on faisait une juste censure de quelques morceaux de ses ouvrages : « L'endroit que je supprime » s'efface totalement de ma tête, et il ne reste plus que la correc- » tion. »

L'abbé Poule, prédicateur du roi (Louis XV), composa deux volumes de sermons qu'il n'avait jamais écrits. Ils étaient tous dans sa *mémoire* ; il ne les confia au papier qu'à la prière de sa famille.

Piron travaillait de *mémoire*. Il récitait ordinairement ses pièces aux comédiens, et ne les écrivait qu'après qu'elles étaient reçues.

Bret observe dans ses *Commentaires sur Molière*, qu'un nommé *Neuvillenaine* retint par cœur toute la comédie de *Sganarelle*, d'après les quatre ou cinq premières représentations de cette pièce, que l'auteur ne voulait pas faire imprimer. Neuvillenaine récitait cette pièce dans les sociétés. Molière lui permit de la livrer à l'impression ; et il le fit en y ajoutant des commentaires qui ne sont pas sans mérite. Les exemplaires de cette édition, où le nom de Molière est écrit avec un *s* (*Molières*), sont très-rares. M. Pons de Verdun en possède un dans sa bibliothèque.

(*Voyez* Souvenirs).

Un homme qui n'a que de la *mémoire* est comme celui qui possède une palette et des couleurs ; mais pour cela il n'est pas peintre.

Malesherbes.

La *mémoire*, comme les livres qui restent long-tems renfermés dans la poussière, demande à être déroulée de tems en tems ; il faut, pour ainsi dire, en secouer tous les feuillets, afin de les trouver en état au besoin.

Sénèque.



MÉMOIRE (TEMPLE DE).

....La déesse de *Mémoire*,
Favorable aux noms éclatans,
Soulève l'équitable Histoire
Contre l'iniquité du tems;
Et, dans le registre des âges,
Consacrant les nobles images,
Que la gloire lui vient offrir;
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu périr.

J.-B. ROUSSEAU (*Ode au prince Eugène, Liv. III*).

(*Voyez* GLOIRE *et* IMMORTALITÉ).

MÉNAGEMENS (*voyez* ÉGARDS).

MENSONGE. — MENTEUR.

Mentir est le talent de ceux qui n'en ont pas.

CHÉNIER (*Discours sur la Calomnie*).

L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour le *mensonge*.

LA FONTAINE (*Fab. 6, Liv. IX*).

Il y a plusieurs espèces de *mensonges* : on *ment* en faisant douter de la chose qui est, et en faisant croire celle qui n'est pas.

On *ment* en exagérant ou en affaiblissant l'expression de ses sentimens ; on *ment* en feignant des sentimens qu'on n'a pas.

On *ment* par ses actions, lorsqu'on les dirige de manière à se faire attribuer des desseins, des qualités, des sentimens qu'on n'a pas.

On *ment* en donnant une promesse qu'on n'a point envie de tenir.

Le *menteur* détruit de tout son pouvoir cette confiance mutuelle qui fait le lien des hommes.

SAINT-LAMBERT.

Evitez le *mensonge* avec un soin extrême :
Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
L'on ne vous croira pas, lors même
Que vous direz la vérité.

En effet c'est un axiôme reconnu, qu'on ne croit pas un *menteur*, lors même qu'il dit vrai : MENDACI *nequidem verum dicenti creditur*.

Au plus honteux état où jamais on puisse être,
Toujours tel que l'on est, il est beau de paraître;
Et, dût la vérité nous ouvrir le tombeau,
Quand on dénie un crime, on en fait un nouveau.

P. CORNEILLE (*le Menteur*).

Le *mensonge* peut être quelquefois toléré, mais ce n'est que lorsqu'il vient au secours de la vertu.

. . . . . . Poussé d'un noble mouvement,
Crois qu'on peut quelquefois *mentir* innocemment;
Je dis plus, un *mensonge*, au lieu d'en faire un crime,
Peut même mériter du respect, de l'estime.
. . . .
. . . . Lorsqu'en un cas pressant
Le *mensonge* inventé pour sauver l'innocent,
Nous expose à sa place en un péril extrême,
Ce *mensonge* est plus beau que la vérité même.

ANDRIEUX (*la Suite du Menteur*).

MÉPRIS.

Sentiment par lequel on juge une personne, une chose, indigne d'égard, d'estime, d'attention.

Les insultes atroces et les reproches sanglans ne font pas la même impression sur nos esprits que les termes de *mépris*, parce que les insultes et les reproches n'attaquent que quelques vices, au lieu que le *mépris* influe sur toute la personne, et cherche à détruire l'amour-propre qui nous domine.

Le sentiment profond d'une grande injustice
Egara quelquefois le cœur le plus soumis :
La vertu souffre tout, excepté le *mépris*.

Il est des personnes dont le *mépris* ne saurait offenser. Personne ne *méprise* davantage que ceux qui sont véritablement *méprisables*. Croyez-moi, celui qui s'estime lui-même est peu sensible à

l'injuste *mépris* des autres, et ne craint que d'en être digne; car le juste et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses.

Duclos.

MER.

La première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du globe; ces eaux occupent toujours les parties les plus basses; elles sont aussi toujours de niveau, et elles tendent perpétuellement à l'équilibre et au repos : cependant nous les voyons agitées par une forte puissance, qui, s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique et réglé, soulève et abaisse alternativement les flots, et fait un balancement de la masse totale des *mers* en les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les tems, et qu'il durera autant que la lune et le soleil, qui en sont les causes.

Considérant ensuite le fond de la *mer*, nous y remarquons autant d'inégalités que sur la surface de la terre; nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce; nous voyons que toutes les îles ne sont que les sommets de vastes montagnes, dont le pied et les racines sont couvertes de l'élément liquide; nous y trouvons d'autres sommets de montagnes qui sont presque à fleur d'eau; nous y remarquons des courans rapides qui semblent se soustraire au mouvement général : on les voit se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder et ne jamais excéder leurs limites, qui paraissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là sont ces contrées orageuses, où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel, également agités, se choquent et se confondent : ici sont des mouvemens intestins, des bouillonnemens, des trombes et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaisse vapeur mêlée d'eau, de souffre et de bitume. Plus loin je vois ces gouffres dont on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir; au-delà j'aperçois ces vastes plaines toujours

calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonnier devient inutile, où il faut rester et périr : enfin, portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continens des poles, et viennent comme des montagnes flottantes voyager et se fondre jusque dans les régions tempérées.

Voilà les principaux objets que nous offre le vaste empire de la *mer* : des milliers d'habitans de différentes espèces en peuplent toute l'étendue; les uns, couverts d'écailles légères, en traversent avec rapidité les différens pays; d'autres, chargés d'une épaisse coquille, se traînent pesamment, et marquent, avec lenteur, leur route sur le sable; d'autres à qui la nature a donné des nageoires en forme d'ailes, s'en servent pour s'élever et se soutenir dans les airs; d'autres enfin, à qui tout mouvement a été refusé, croissent et vivent attachés aux rochers : tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la *mer* produit abondamment des plantes, des mousses et des végétations encore plus singulières : le terrain de la *mer* est de sable, de gravier, souvent de vase, quelquefois de terre ferme, de coquillages, de rochers; et par-tout il ressemble à la terre que nous habitons.

Buffon.

Tableau de la Mer.

O toi, tantôt paisible et tantôt furieux,
Toi, que mon œil charmé confond avec les cieux,
Théâtre d'inconstance et d'intestine guerre,
Qui de tes flots altiers environnes la terre;
Qui, source de trésors, lien de l'univers,
Enrichis, réunis mille peuples divers;
Océan, quels tableaux ta surface présente !
L'astre du jour se lève; et sa clarté naissante,
Lançant obliquement mille traits lumineux,
Sur les flots tremblottans forme un sillon de feux.
Les vents sont enchaînés dans leurs prisons profondes.
Prêts à sortir du port, à voler sur les ondes,
De superbes vaisseaux à ce calme trompeur
Semblent de leur départ reprocher la lenteur.
L'onde à faibles replis s'approche de la plage;
Avec un doux murmure elle bat le rivage :
La fable ici dirait qu'*Alcione* et *Céix*
De leurs tendres amours couvent alors les fruits.

Mais ce calme est troublé. Fièrement courroucée,
L'onde s'enfle et mugit jusqu'aux cieux élancée;
Elle tombe écumante, et cent gouffres ouverts
L'engloutissent soudain, et soudain dans les airs
Vomissent de leurs flancs la vague renaissante.
Elle retombe et roule en montagne bruyante :
Le flot choque le flot; à leurs mugissemens,
Les Aquilons fougueux joignent leurs sifflemens. . . .
. . . .

Dulard (*Poëme de la Grandeur de Dieu*).

Description d'une tempête sur Mer.

(*Enée, chef des Troyens, parti de la Sicile et faisant voile pour l'Italie, est assailli d'une violente tempête excitée par Eole, à la sollicitation de Junon, qui continue de poursuivre les habitans de Troie, après la ruine de leur patrie, et veut s'opposer à leur établissement en Italie, où les destins ont annoncé qu'ils seront les fondateurs d'un puissant empire*).

En tourbillons bruyans l'essaim fougueux s'élance,
Trouble l'air, sur les eaux fond avec violence;
Le rapide Zéphyre et les fiers Aquilons,
Et les vents de l'Afrique en naufrages féconds,
Tous bouleversent l'onde, et des *mers* turbulentes
Troublent les vastes flots sur leurs rives tremblantes :
On entend des nochers les tristes hurlemens,
Et des cables froissés les affreux sifflemens :
Sur la face des eaux s'étend la nuit profonde;
Le jour fuit, l'éclair brille, et le tonnerre gronde;
Et la terre et le ciel, et la foudre et les flots,
Tout présente la mort aux pâles matelots.
. . . .
. . . .
. . . . L'orage affreux qu'anime encor Borée,
Siffle et frappe la voile à grand bruit déchirée;
Les rames en éclat échappent au rameur;
Le vaisseau tourne au gré des vagues en fureur,
Et présente le flanc au flot qui le tourmente.
Soudain, amoncelée en montagne écumante,
L'onde bondit : les uns sur la cime des flots
Demeurent suspendus; d'autres au fond des eaux
Roulent épouvantés de découvrir la terre :
Aux sables bouillonnans l'onde livre la guerre.
Par le fougueux Autan rapidement poussés,
Contre de vastes rocs trois vaisseaux sont lancés;

Trois autres par Eurus, ô spectacle effroyable !
Sont jetés, enfoncés, enchaînés dans le sable.
Oronte sur le sien, tel qu'un mont escarpé,
Voit fondre un large flot : par sa chute frappé,
Le pilote tremblant et la tête baissée,
Suit le flot qui retombe ; et l'onde courroucée
Trois fois sur le vaisseau s'élance à gros bouillons,
L'enveloppe trois fois de ses noirs tourbillons ;
Et, cédant tout à coup à la vague qui gronde,
La nef tourne, s'abîme, et disparaît sous l'onde.

DELILLE (*Trad. de l'Enéide*).

Autre.

La *mer* en un moment se mutine et s'élance ;
L'air mugit, le jour fuit ; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel et l'onde ;
Et, comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble en source de feu bouillonner sur les eaux ;
Les vagues, quelquefois nous portant sur leurs cimes,
Nous font rouler après sous de vastes abîmes,
Où les éclairs pressés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feux semblaient nous plonger tous.
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne ;
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise, et nage enfin sur les eaux dispersé.
Dieux ! que ne fis-je point, dans ce moment funeste,
Pour sauver *Palamède* et pour sauver *Oreste* !
Vains efforts ; la lueur qui partait des éclairs,
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts !....

CRÉBILLON (*Electre*).

Il n'appartient qu'à celui qui a créé la *mer* de lui donner des lois : Dieu seul peut étendre son cours, ou le rétrécir à sa volonté ; lui seul peut lui dire : *Mer*, tu iras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin. *Usque hùc venies et non procedes amplius.*

L'onde tumultueuse, en *son* affreux orage,
Prête à tout submerger, va franchir le rivage.
Impuissante fureur ! Un frein impérieux
Enchaîne, fière *Mer*, tes flots séditieux.

Le doigt du Tout-Puissant a tracé sur le sable
Un ordre redouté, barrière insurmontable;
Ton onde audacieuse, à cet auguste aspect,
Tombe, et, pleine d'effroi, recule de respect.

DULARD (1).

La Mer comparée à la Divinité.

Son calme nous fait voir un Dieu plein de douceur;
Sa colère, d'un Dieu le courroux formidable;
Et son affreuse profondeur,
Des desseins éternels l'abîme impénétrable.
Comme lui dans son sein, parmi ses flots d'azur,
Elle ne souffre rien d'impur.
Immense comme lui, toujours pleine et féconde,
Elle donne toujours sans jamais s'épuiser;
Et, sans jamais se diviser,
Elle répand par-tout les trésors de son onde.

(*Voyez* NAVIGATION).

MÈRE (*voyez* AMOUR FILIAL, AMOUR MATERNEL *et* FEMME).

MÉRITE.

Proposez-vous pour règle favorite,
De distinguer le vrai du faux *mérite*.

J.-B. ROUSSEAU (*Ep. 5, Liv. II*).

Un homme de *mérite* est un soleil dont les rayons échauffent, brillent, éblouissent à mesure qu'on s'en approche; bien différent de ces hommes superficiels, dont les qualités tiennent de ces perspectives ingénieuses, qui ne paraissent belles que par l'éloignement, et dans une certaine distance.

DUCLOS.

Rien ne défigure tant le *mérite* et la personne, que l'affectation. Mieux on s'acquitte d'une chose, plus il faut cacher le soin qu'on

(1) *Le Franc* s'exprime de même dans son poëme des *Merveilles de Dieu*:

La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage,
Qu'elle épouvante de son bruit;
Un grain de sable la divise,
L'onde écume, le flot se brise,
Reconnaît son maître, et s'enfuit.

apporte à la bien faire. Ne négligez pas les petits défauts. Il y a des bagatelles, de petites négligences, des gestes, des manières, des mauvaises habitudes qui éloignent les autres de nous, et provoquent leur aversion, dont il est aisé de se corriger, et honteux de ne le pas faire.

Le *mérite* modeste est souvent obscurci.

VOLTAIRE (*Discours* 3).

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres; de là vient qu'avec un grand *mérite* et une plus grande modestie, l'on peut être long-tems ignoré.

LA BRUYÈRE.

Il y a une classe de gens à qui l'on n'accorde du *mérite* que parce qu'on est las de leur en avoir refusé: ils obtiennent leur réputation, comme certains pauvres obtiennent l'aumône à force d'importunités.

RIVAROL.

Que faire d'Egesipe, qui demande un emploi? Le mettra-t-on dans les finances ou dans les troupes? Cela est indifférent, et il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide, car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter les armes. Il est propre à tout, disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou, en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plupart des hommes, occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement, dans un âge plus avancé, qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la république soit engagée à les placer ou à les secourir; et ils profitent rarement de cette leçon très-importante: Que les hommes devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études et par leur travail, que la république elle-même eût besoin de leur industrie et de leurs lumières; qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice, et qu'elle se trouvât portée, par ses propres avantages, à faire leur fortune ou à l'embellir.

LA BRUYÈRE.

Que de gens, au siècle où nous sommes,
Brillent, à peu de frais, dans ce sombre séjour,
Qui seraient confondus parmi les autres hommes,
S'ils osaient paraître au grand jour !

PESSELIER.

Cherchez le *mérite* caché qui ne cherche pas à se produire, qui craint même de se montrer, qui rougit de demander, et qui demeure dans l'obscurité, ou parce qu'il se suffit à soi-même, ou parce que sa modestie lui fait redouter le grand jour, ou parce qu'il se défie de ses forces, ou enfin parce qu'il n'a ni parens, ni amis, ni protecteurs qui puissent l'introduire.

(*Traité de la connaissance des hommes*).

Au tribunal du Goût *méritez* qu'on vous cite ;
On en sort triomphant avec un vrai *mérite ;*
Mais lui seul a ce droit : le *mérite* emprunté
Y recevra l'affront qu'il aura *mérité.*
Admirer en silence est œuvre *méritoire ;*
Le *mérite* encensé perd moitié de sa gloire :
Le vrai *mérite* attend de la postérité
Le prix qu'en notre siècle il aura *mérité.*

MARTIN-CRÉCY.

Tôt ou tard le *mérite* a son juste salaire.

P. CORNEILLE (*Agésilas*).

Tandis que le soleil se lève encor sur nous,
Je conviens que rien n'est plus doux
Que de pouvoir sûrement croire
Qu'après qu'un froid nuage aura couvert nos yeux,
Rien de lâche, rien d'odieux
Ne souillera notre mémoire ;
Que, regrettés par nos amis,
Dans leur cœur nous vivrons encore.
Pour un tel avenir tous les soins sont permis ;
C'est par cet endroit seul que l'amour-propre honore ;
Il faut laisser le reste entre les mains du sort.
Quand le *mérite* est vrai, mille fameux exemples
Ont fait voir que le tems ne lui fait point de tort :
On refuse aux vivans des temples
Qu'on leur élève après leur mort.

Madame DESHOULIÈRES (*Réflexions morales*).

MERVEILLES.

Nous vivons de mensonge, et le fruit de nos veilles
N'est que l'art d'amuser par de fausses *merveilles.*

RACINE fils (*la Religion, Poëme*).

Une *merveille* absurde est pour moi sans appas.

BOILEAU (*Art poét.*).

Fuyez le *merveilleux*, et suivez la nature.

DESTOUCHES (*le Mari confident*).

Des sept MERVEILLES *du monde.*

Les sept *merveilles* du Monde étaient : la muraille et les jardins de Babylone ; le phare d'Alexandrie ; le tombeau de Mausole, roi de Carie, dans l'Asie mineure ; le colosse de Rhodes ; le temple de Diane, à Ephèse ; le labyrinthe de l'île de Crète, et les pyramides d'Egypte.

Les murailles de Babylone étaient d'une épaisseur et d'une hauteur étonnantes ; on admirait sur-tout la hardiesse avec laquelle on avait suspendu des jardins aux palais de la reine Sémiramis (1).

Le phare d'Alexandrie, dont il ne reste que quelques débris, fut construit par l'ordre de Ptolomé Philadelphe, roi d'Egypte (2) ; le soubassement était de marbre blanc, au-dessus duquel s'élevait, à une hauteur prodigieuse, une tour carrée, aussi de marbre blanc, avec des galeries placées les unes au-dessus des autres, et formées par de belles colonnes.

Le tombeau de Mausole était un magnifique tombeau qu'Arthémise, reine de Carie, fit élever aux mânes de son époux (*Mausole*) (3) : c'est du nom de ce monument antique qu'on nomme *mausolées* les sépulchres magnifiques qu'on élève aux grands, ou même les représentations des tombeaux dans les pompes funèbres.

(1) Sémiramis, reine de Babylone, monta sur le trône l'an 2164 avant J.-C.

(2) Ptolomée Philadelphe régnait 285 avant J.-C.

(3) Ce tombeau était à Halicarnasse, à quelque distance d'Ephèse, non loin de Sardes, sur le Pactole, où régnèrent *Cygès, Crésus* et *Candaule*, et où résidait *Arthémise.*

Le colosse de Rhodes (1) était une statue de bronze consacrée au soleil, et placée à l'entrée du port, les deux pieds sur les rochers. Cette statue était d'une hauteur si prodigieuse, que les vaisseaux passaient à la voile entre ses jambes, et qu'un homme pouvait à peine embrasser un de ses pouces. Elle fut renversée par un tremblement de terre, vers la fin du huitième siècle : Movias, sixième calife des Sarrasins, vendit ce colosse à un juif, qui, de ses pièces, chargea 900 chameaux, ce qui suppose un poids de 900 mille livres.

Le temple de Diane. Ce temple était de 420 pieds sur 200. Clesiphon, son architecte, s'illustra par la magnificence et l'ordonnance de cette construction. Elle était soutenue par 127 colonnes de 60 pieds, qui chacune avait été donnée par un souverain.

Sa charpente était de cèdre et les portes de cyprès. Erostrate y mit le feu pour s'immortaliser sous le titre de scélérat. Ce temple fut remplacé par un autre, qui avait 425 pieds de longueur, sur 220 de largeur, et qui surpassait, dit-on, le premier en magnificence. Il reste de ce temple quelques fragmens qui donnent l'idée d'une sculpture riche et de bon goût.

Le labyrinthe de l'île de Crète fut construit par Dédale, célèbre sculpteur athénien (2).

---

(1) C'est là qu'Apollon et Vénus se donnèrent un rendez-vous. Alors des champs de roses sortirent de la terre. Rhodes signifie *roses*.

Rhodes est la patrie d'*Aristophane* et de *Cléobule;* on y aperçoit les débris de *Lindes*, ville célèbre dans l'histoire.

Cette île est le lieu où le sultan asiatique exile les grands de son empire dont il est mécontent.

La belle Hélène se réfugia à Rhodes ; elle y fut pendue par ordre de *Polixo*, sa parente, pour la punir d'avoir causé la mort des plus grands héros.

(2) Quelques-uns mettent au rang des sept merveilles du monde *le labyrinthe d'Egypte*, au lieu du *labyrinthe de Crète*. Ce monument égyptien, situé au-dessous du lac Mœris, près d'Arsinoé (ville des crocodilles), était un assemblage de douze palais, qui soutenaient ensemble mille cinq cents chambres éclairées et mille cinq cents chambres souterraines taillées dans le roc. On ne pouvait y entrer que par une seule porte, et quiconque osait y pénétrer sans guide, ne pouvait en sortir.

Hérodote assure que ce monument dut sa perfection à douze rois.

Les chambres souterraines étaient des temples et des sépultures.

Le tems et les Arabes ont absolument détruit ce monument.

Les pyramides sont des colosses d'architecture peu éloignés de Memphis, et dans le voisinage du grand Caire; elles subsistent depuis 4000 ans; elles servaient de sépulture aux rois d'Egypte. Il y en a trois qui étonnent l'imagination : jamais entreprise plus extravagaute n'eut un succès aussi durable.

Pline ayant cherché les raisons qui engagèrent les rois d'Egypte à entreprendre de pareils travaux, en trouva deux, qui sont l'*ostentation* et la *nécessité d'employer un peuple toujours disposé à se révolter contre leur tyrannie*; d'ailleurs, la religion des Egyptiens enseignait que l'ame reste attachée au corps tant qu'il n'est point détruit, ce qui a donné lieu aux ambaumemens; donc l'idée de construire de pareils tombeaux naît assez naturellement de cette espèce de superstition. Le lieu où sont les pyramides était le cimetière de Memphis; c'est là, dans des cavités souterraines, que sont déposées les momies (1).

La plus grande des pyramides est située sur le sommet d'une roche, dans un désert de sables; cette roche, dont la pente est assez douce, s'élève à 500 pieds au-dessus du niveau de la plaine.

Les bases sont des carrés parfaits; les pierres qui les composent sont d'une grosseur extraordinaire, et l'on observe beaucoup d'art dans leur travail : voici les proportions de la plus grande pyramide, données par M. de Chaselle en 1593 (2).

Chaque côté de la base est de 110 toises, par conséquent cette base a 440 toises de circuit, et 12,100 de surface; la hauteur perpendiculaire est de 77 toises trois quarts; les faces sont des triangles équilatéraux, et il s'ensuit que la solidité de cette pyramide est de 313590 toises cubiques.

Comme les pierres extérieures sont placées en escalier, on monte avec facilité de la base au sommet.

---

(1) C'est le nom qu'on donne à des corps embaumés et emmaillottés, qui se conservent depuis 3000 ans.

(2) Je préfère donner ces proportions qui datent de trois siècles, à celles que l'on vient de publier, parce que les ravages que le tems a pu faire sur ce monument depuis cette époque, doivent nécessairement rendre inexacts les rapports de nos modernes voyageurs.

À une élévation de 50 pieds est une ouverture qui peut avoir été masquée; au bout de cette ouverture sont deux blocs de granit qui servaient de cloison; l'impossibilité de les déplacer a fait travailler à côté, et découvrir une galerie qui conduit à une chambre nommée *la chambre de la reine;* ici une autre cloison sépare cette chambre de celle dite *du roi*. Mais il est évident que ces chambres, petites et sans ornemens, n'ont pas été les objets de cet édifice colossal (1).

Quelques savans mettent aussi au rang des sept *merveilles du monde*, le *temple de Jupiter Olympien*, à Pise en Elide.

MÉTROMANE.

Homme qui a la manie de faire des vers.

C'est lui qui parle :

Ce mélange de gloire et de gain m'importune ;
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte ?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-tems après que l'autre a disparu.
Scaron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme !
L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte; et mes talens voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger;
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.

---

(1) Je me suis plus étendu sur ce septième monument que sur les six autres, attendu que c'est le seul qui se soit conservé.

La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes :
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre ;
Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;
Et pour juges, mon siècle et la postérité.
. . . .
Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre
Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
On m'ignore; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux !
. . . .
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense ;
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance.
Mais le remède est simple ; il faut faire comme eux :
Il nous ont dérobé, dérobons nos neveux ;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

PIRON (*La Métromanie*).

(*Voyez* ENTHOUSIASME, GÉNIE, IMAGINATION *et* POÈTE).

MIDI (*voyez* JOUR).

MISANTROPE.

Mot grec qui désigne un homme qui hait ses semblables. Molière le fait parler ainsi :

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,

Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?
Non, non, il n'est point d'ame un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
Sur quelque préférence une estime se fonde;
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez dans ces vices du tems,
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance,
Qui ne fait de mérite aucune différence :
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.
. . . .
Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.
. . . .
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie :
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.
. . . .
Ma haine est générale : et je hais tous les hommes;
Les uns, parce qu'ils sont méchans et malfaisans;
Et les autres pour être aux méchans complaisans;
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux ames vertueuses.
. . . .
Tête bleu! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures,
Et parfois il me prend des mouvemens soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains! . . .

(Le Misanthrope, *comédie*).

Le PHILANTROPE *répond :*

Mon dieu ! des mœurs du tems mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grace à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable.
A force de sagesse on peut être blâmable :
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au tems sans obstination ;
Et c'est une folie, à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourraient mieux aller prenant un autre cours;
Mais, quoiqu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont;
J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.
. . . .
Oui, je vois ces défauts dont votre ame murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisans et des loups pleins de rage.

LE MÊME (*ibid*).

MISÈRE (*voyez* PAUVRETÉ).

MISÉRICORDE.

Vertu qui porte à avoir compassion des misères d'autrui, et à les soulager.

On demande *miséricorde* comme on implore la clémence dans des cas graves, pour des fautes graves, comme on implore la pitié, des secours dans de grands dangers, dans de vives alarmes.

ROUBAUD.

Lorsqu'un pécheur ému d'une humble repentance,
Par les degrés prescrits court à la pénitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu sait les supposer :
Le seul amour manquant ne peut point s'excuser.
C'est par lui que dans nous la grace fructifie ;
C'est lui qui nous ranime et qui nous vivifie :
Pour nous rejoindre à Dieu lui seul est le lien ;
Et, sans lui, foi, vertus, sacremens, tout n'est rien.

BOILEAU (*Ep.* 12).

MODE.

La *Mode* est un tyran des mortels respecté,
Digne enfant du Dégoût et de la Nouveauté,
Qui, de l'Etat français dont elle a les suffrages,
Au-delà des deux mers disperse les ouvrages,
Augmente avec succès leur prix et leur cherté,
Selon leur peu d'usage et leur fragilité.
Son trône est un miroir dont la glace infidèle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
Le Français inconstant admire dans ses mains
Des bijoux méprisés du reste des humains.
Assise à ses côtés, la brillante Parure
Essaie, à force d'art, de changer la nature.
La beauté la consulte ; et notre or le plus pur
N'achète pas trop cher son rouge et son azur.
La *Mode* assujettit le sage à sa formule ;
La suivre est un devoir, la fuir un ridicule.
Depuis nos ornemens jusques à nos écrits,
Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ;
Et, réglant à son choix tous les rangs où nous sommes,
Son caprice souvent désigne les grands hommes.

Le cardinal DE BERNIS (*la Religion vengée*).

La baguette à la main, voyez-la dans Paris,
Arbitre des succès, des mœurs et des écrits,
Exercer son empire élégamment futile ;
Et, tandis qu'oubliant leur rudesse indocile,
Les métaux les plus durs, l'acier, l'or et l'argent,
Sous mille aspects divers suivent son goût changeant ;
Et la gaze et le lin, plus fragile merveille,
Dédaigneux aujourd'hui des formes de la veille,
Inconstans comme l'air, et comme lui légers,
Vont mêler notre luxe aux luxes étrangers.

Ainsi, de la parure aimable souveraine,
Par la *mode* du moins la France est encor reine;
Et jusqu'au fond du Nord portant nos goûts divers,
Le mannequin despote asservit l'univers.

DELILLE (*Imagination*).

Au bourg où règne la Folie,
Un jour la *Nouveauté* parut :
Aussitôt chacun accourut;
Chacun disait : Qu'elle est jolie!

» Ah! madame *la Nouveauté*,
» Demeurez dans notre patrie :
» Plus que l'Esprit et la Beauté,
» Vous y fûtes toujours chérie ».

Lors la Déesse à tous ces fous
Répondit : « Messieurs, j'y demeure ».
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain à la même heure.

Le lendemain elle parut
Aussi brillante que la veille;
Le premier qui la reconnut,
S'écria : Dieux! comme elle est vieille!

HOFFMANN (*la Nouveauté, fable*).

Le roi de Salé ayant ordonné à un peintre esclave de représenter dans sa galerie toutes les nations, si naturellement qu'on pût distinguer chacune à l'air et à l'habillement, celui-ci habilla chaque peuple à la *mode* de son pays, et peignit le Français tout nu,

Portant uniquement sur son bras qu'il replie,
Une pièce d'étoffe. « Où sont donc tes esprits,
» Dit le monarque au peintre; et par quelle folie
» Peins-tu le Français sans habits ?
—» Seigneur, répondit-il, n'en soyez point surpris;
» Il change si souvent de *mode*,
» Que mon art, ne sachant où se déterminer,
» Lui donne de l'étoffe, afin qu'il s'accommode
» Comme il voudra l'imaginer ».

La *Mode* est un tyran dont rien ne nous délivre,
A son bizarre goût il faut s'accommoder ;
Et sous ses folles lois étant forcé de vivre,
Le sage n'est jamais le premier à les suivre,
Ni le dernier à les garder.

PAVILLON (*Conseils à une jeune Demoiselle*).

Un homme fat et ridicule rêve la veille par où et comme il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un homme sage se laisse habiller par son tailleur. Il y a autant de faiblesse à fuir la *mode*, qu'à l'affecter.

LA BRUYÈRE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage,
Doit faire des habits ainsi que du langage;
N'y rien trop affecter, et, sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.

MOLIÈRE (*l'Ecole des Maris*).

MODÉRATION.

Vertu qui porte à garder toujours une sage mesure en toutes choses, et surtout à ne se point laisser aller à la colère, au luxe et à l'orgueil.

Tout vouloir est d'un fou; l'excès est son partage :
La *modération* est le trésor du sage ;
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses desirs (1) :
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance;
La nature est ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit, avance à sa lumière,
Marche encor quelques pas; mais borne ta carrière.
Aux bords de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abime, il le faut respecter.

VOLTAIRE (*Discours* 4).

(1) J'ai placé ces quatre premiers vers au mot *excès*; mais je n'ai pas cru pour cela devoir me dispenser de les citer de nouveau. J'aime mieux répéter les bons exemples que d'en donner de faux.

Agricola, pour tempérer par ses autres vertus l'éclat de ses exploits, trop à charge à des hommes oisifs, s'adonna dans sa retraite au repos et à la tranquillité. Comme il était simple dans son extérieur, affable, sans autre cortège qu'un ou deux de ses amis, la multitude, qui n'estime les grands hommes que par vanité, cherchait sa réputation dans son extérieur.

TACITE.

Usez, n'abusez pas, le sage ainsi l'ordonne :
. . . .
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

VOLTAIRE (*Discours* 5).

MODESTIE.

Aucune des Vertus ne devrait décemment
Se présenter en bonne compagnie,
Sans y mener la *Modestie*.

GANRAU.

La *modestie* est une juste modération de l'esprit et du cœur, une sage retenue qui tient les passions en bride, qui arrête les saillies de l'amour-propre, qui empêche de se prévaloir, aux dépens des autres, des dons de la nature ou de la fortune, et qui fait qu'on évite les louanges avec autant de soin que l'orgueil les recherche avec avidité.

J.-J ROUSSEAU.

La *modestie* est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.

LA BRUYÈRE.

La *modestie* est la feuille de la vigne, qui en embellit les branches et en conserve les fruits ; c'est le vêtement qui la défend du froid et de la chaleur.

La timidité sans mérite a mauvaise grace, le mérite sans *modestie* est insolent ; mais le mérite accompagné d'un air de *modestie* a un double droit sur la bienveillance des autres, et il acquiert autant de patrons qu'il y a de spectateurs. La *modestie* donne du relief à tous les talens, elle rehausse l'éclat de toutes les vertus qu'elle accompagne.

DUCLOS.

Lorsque Jupiter prit le soin
D'assigner aux Vertus leur rang auprès de l'homme,
Celle qui méritait la pomme,
La *Modestie*, était demeurée en un coin :
Elle fut oubliée ; on ne la voyait point.
« O vous que la grace accompagne,
» Lui dit le Dieu, les rangs sont déjà pris ;
» Mais des autres Vertus vous serez la compagne;
» Vous en rehausserez le prix ».

J. L. Gréhus.

Le langage de l'homme *modeste* donne du lustre à la vérité ; la timidité de ses assertions absout ses erreurs.

Rivarol.

Je ne vois jamais un homme *modeste* sans être persuadé que c'est uniquement l'occasion qui lui manque, et qu'il renferme des trésors qui n'ont besoin que d'une clef pour s'ouvrir, c'est-à-dire d'un juste encouragement pour paraître avec éclat.

Pascal.

Certains hommes, contens d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant oui dire que la *modestie* sied bien aux grands hommes, osent être *modeste*, contrefont les simples et les naturels, semblables à ces gens d'uue taille médiocre, qui se baissent aux portes de peur de se heurter.

Beauzée.

(*Voyez* Décence *et* Pudeur).

MOEURS.

Toute la doctrine des *mœurs* tend uniquement à nous rendre heureux.

Bossuet.

L'homme de bien, et régulier dans ses *mœurs*, pardonne tout aux autres, comme s'il faisait tous les jours des fautes ; et s'abstient d'en faire, comme s'il ne pardonnait rien à personne. Il n'ajoute pas même foi aux discours scandaleux surl a rputation des autres, parce qu'il ne peut leur imputer les vices dont il est incapable.

Duclos.

Mœurs du siècle comparées à celles de nos ancêtres.

Quand je regarde ces prairies
Et ces bocages renaissans,
Je mêle aux plaisirs de mes sens,
Le charme de mes rêveries;
Je laisse couler mon esprit,
Comme cette onde gazouillante
Qui suit le chemin de sa pente,
Qu'aucune loi ne lui prescrit.

Je vois sur des coteaux fertiles
Des troupeaux riches et nombreux,
Ceux qui les gardent sont heureux,
Et ceux qui les ont sont tranquilles.
S'ils ont à redouter les loups,
Et si l'hiver vient les contraindre,
Ce sont-là tous les maux à craindre :
Il en est bien d'autres pour nous.

Nous ne savons plus nous connaître,
Nous contenir encore moins :
Heureux, nous faisons, par nos soins,
Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.
Notre cœur soumet notre esprit
Aux caprices de notre vie.
En vain la Raison se récrie,
L'Abus parle, tout y souscrit.

Ici, je rêve à quoi nos pères
Se bornaient dans les premiers tems.
Sages, modestes et contens,
Ils se refusaient aux chimères :
Leurs besoins étaient leurs objets;
Leur travail était leur ressource;
Et le repos toujours la source
De leurs soins et de leurs projets.

L'intérêt ni la vaine gloire
Ne dérangeaient pas leur repos;
Ils aimaient plus dans leurs héros
Une vertu qu'une victoire;

Ils ne connaisaient d'autre rang
Que celui que la vertu donne :
Le mérite de la personne
Passait devant les droits du sang.

Ils savaient à quoi la nature
A condamné tous les humains;
Ils ne devaient tous qu'à leurs mains
Leur vêtement, leur nourriture.
Ils ignoraient la volupté
Et la fausse délicatesse,
Dont aujourd'hui notre mollesse
Se fait une félicité.

La Fare.

De la corruption des *mœurs* naissent tous les maux qui, de siècle en siècle, viennent accabler les peuples.

Ah! de nos propres mains nous creusant des abîmes,
Nous payons chèrement la dette de nos crimes!
Tant que d'un Dieu suprême on adore les lois,
La Pitié dans les cœurs fait entendre sa voix :
Mais quand un peuple impie outrage sa puissance,
Alors elle se taît, et voilà sa vengeance :
Des vices tout-à-coup se débordent les flots;
Les cœurs sont des volcans, et l'Empire un chaos;
Du sang des deux partis la Discorde l'inonde,
Et ses calamités sont la leçon du monde.
Ainsi le ciel vengeur tour-à-tour immola
Sylla par Marius, Marius par Sylla,
La race des Yorcks par celle des Lancastres.

Delille (*la Pitié*).

(*Voyez* Morale *et* Religion. Lisez *les Considérations sur les Mœurs*, par Duclos).

MOIS.

Anciennement l'année commençait à Pâques. Charles IX, par l'ordonnance de Roussillon, du *mois* de janvier 1563, ordonna que l'année commencerait au premier janvier : cette ordonnance ne fut enregistrée au parlement que le 19 décembre 1564.

Le premier janvier qui suivit l'enregistrement, le roi et la grande chancellerie comptèrent 1565. Le premier janvier suivant on com-

mença en la chancellerie de Paris à compter 1566 ; mais au parlement de Paris, et dans tout son ressort, on ne compta 1566 qu'au 14 avril, jour de Pâques. Enfin le 1er. janvier suivant on compta dans toute la France 1567, et l'on a toujours continué depuis, jusqu'à l'établissement de l'ère républicaine, qui commença le 23 septembre 1793, en vertu d'un décret de la convention nationale, et qui fut supprimé par Napoléon Ier., à dater du 1er. janvier 1806.

Nota. Après avoir donné dans cet article l'éthimologie des *mois*, je me suis borné, pour ainsi dire, à ne parler que des effets que la nature opère dans le courant de chacun d'eux. J'ai renvoyé le surplus de la partie descriptive concernant les travaux et les amusemens de la campagne à l'article SAISONS.

Tous les vers que l'on va lire dans cet article sont extraits du *poëme des* MOIS de ROUCHER.

JANVIER (sous l'influence du *Bélier*) (1).

Numa fit de ce mois le premier mois de l'année, que Romulus avait fait commencer le 1er. de mars.

Les Romains firent présider au *mois* de janvier Janus, à qui ils donnaient deux visages, l'un tourné vers l'occident, l'autre vers l'orient, pour désigner l'année qui finit et l'année qui recommence. Il tenait à la main, tantôt une clé avec laquelle il ouvre et ferme les portes du Tems, tantôt le nombre de 365, qui marquait le nombre des jours dont se formait l'année. Comme père du Tems, c'est-à-dire, en qualité de Soleil, il était le dieu des douze *mois*, et avait autant d'autels sur lesquels on sacrifiait tour-à-tour. Enfin le retour de sa fête était l'époque où les sénateurs prenaient des habits neufs, où l'on nommait de nouveaux consuls, et où se renouvelaient les faisceaux des licteurs :

Jamque novi preeunt fasces, nova purpura fulget,
Et nova conspicuum pondera sentit ebur
OVIDE (*Fast.*, *Lib. I*).

Pendant ce mois on célébrait à Rome les fêtes de Janus, appelées *Januales.* Le second jour et le sixième étaient regardés comme malheureux.

. . . . L'air devenu paisible
Se resserre; et sur nous, comme un trait invisible,

(1) *Voyez* ZODIAQUE.

La Gelée a dardé ses piquans aiguillons;
Elle change en cailloux la glèbe des sillons,
Et durcissant des eaux la mobile surface,
Tient les fleuves captifs sous des voûtes de glace.

. . . .

Le chêne, des hivers tant de fois triomphant,
Le chêne vigoureux crie, éclate et se fend.
Ce roi de la forêt meurt. Avec lui, sans nombre,
Expirent les sujets que protégait son ombre.

. . . .

L'oiseau meurt dans les airs, le cerf dans les forêts,
L'innocente perdrix au milieu des guérêts;
Et la chèvre et l'agneau qu'un même toit rassemble,
Bêlant plaintivement, y périssent ensemble;
Le taureau, le coursier expirent sans secours;
Les fleuves, dont la glace a suspendu le cours,
La Dordogne et la Loire et la Seine et le Rhône
Et le Rhin si rapide et la vaste Garonne,
Redemandent en vain les enfans de leurs eaux.
L'homme faible et percé jusqu'au fond de ses os,
Près d'un foyer ardent, croit tromper la froidure;
Hélas! rien n'adoucit les tourmens qu'il endure.
L'impitoyable hiver le suit sous ses lambris,
L'attaque à ses foyers d'arbres entiers nourris,
Le surprend dans sa couche, à ses côtés se place,
L'assiége de frissons, le roidit et le glace.

(*Voyez* au mot SAISONS, à l'article *Hiver*, la veillée villageoise, etc.).

FÉVRIER (*le Taureau*).

En latin *februarius*. Il tire son nom de *Febura*, surnom de Junon, considérée comme déesse des expiations que les Romains faisaient en ce mois pour les mânes des morts. Pendant ces fêtes, qui s'appelaient *Februales*, on offrait des sacrifices à Junon (*Februa*), à Pluton (*Februus*) et aux autres dieux infernaux.

LAURENT ECHARD.

Februa Romani dixere piamina Patres;
Mensis ab his dictus.

OVIDE.

Ce mois (qui n'a jamais que 28 jours) était appelé par les anciens

mois malheureux, parce qu'il était consacré à Typhon, ou au mauvais génie qui avait coupé le corps d'Osiris en vingt-huit morceaux.

(*Histoire ancienne*).

Le sceptre de l'hiver pèse encor sur la terre :
Et l'enfant des hameaux frileux et solitaire,
Près d'un feu pétillant dans sa cabane assis,
Voit les fleuves, les lacs et les étangs durcis,
La neige en tapis blancs sur les monts étendue,
Et la glace en cristal aux arbres suspendue.
D'un œil impatient interrogeant les cieux,
Il appelle du Sud le retour pluvieux :
« Vent propice, dit-il, viens, et que ton haleine
» Pénètre les glaçons entassés sur la plaine :
» Qu'ils s'écoulent : le bœuf pressé de l'aiguillon,
» Ouvrira dans les champs un facile sillon! »
Il dit : l'Autan s'éveille, et d'abord en silence,
Du rivage africain vers l'Europe s'élance ;
Bientôt, impétueux, il gronde : et devant lui,
Dans les antres du Nord l'Aquilon s'est enfui.
Son rival triomphant règne seul en sa place;
Il détend par degrés les chaînes de la glace;
La neige, sur les rocs élevée en monceaux,
Distille goutte à goutte, et fuit à longs ruisseaux.
Ils courent à travers les terres éboulées,
Et creusant des ravins, inondant les vallées,
Retracent à nos yeux un globe submergé,
Qui des profondes mers sort enfin dégagé,
Et dont les monts naissans, élancés dans les nues,
Sèchent l'humidité de leurs têtes chenues;
Ce pendant qu'à leurs pieds les flots encore errans
S'étendent en marais, ou roulent en torrens.
Mais déjà ce tribut qu'ont payé les montagnes,
Après avoir franchi les immenses campagnes,
Se répand sur la rive, où les fleuves plaintifs
Mugissent sourdement sous la glace captifs,
Et crevassant leurs bords pour s'ouvrir une route,
Par cent détours secrets se glissent sous leur voûte.
Le fleuve, accru soudain par ce nouveau secours,
Frémit, impatient de reprendre son cours;
Dans son lit, en grondant, il s'agite, il se dresse;
Il bat de tous ses flots la voûte qui l'oppresse;

Elle résiste encor. Sur son dos triomphant
Le fleuve la soulève ; elle éclate et se fend. . .
Un effroyable bruit court le long du rivage ;
L'air en gémit ; et l'homme, averti du ravage,
Sort des hameaux voisins, et, muet de terreur,
Va repaître ses yeux d'une scène d'horreur.
Il voit en mille éclats les barques fracassées,
Leurs richesses au loin sans ordre dispersées ;
Les bords en sont couverts ! . . . Le vainqueur, cependant,
Poursuit, enflé d'orgueil, son cours indépendant ;
Et, semblable au héros qui, promenant sa gloire,
Traînait les rois vaincus à son char de victoire,
Lent et majestueux il s'avance escorté
Des glaçons qui naguère enchaînaient sa fierté.

MARS (*les Gémeaux*).

Ce mois est ainsi appelé, parce qu'il fut consacré à *Mars*, dieu de la guerre, comme celui où les armées commencent à s'ébranler pour se mettre en campagne.

Grossis par le torrent des neiges écoulées,
Les fleuves vagabonds roulent dans les vallées ;
Et les rochers de glace aux Alpes suspendus,
Sous un ciel plus propice amollis et fondus,
Se changent en vapeurs, et pèsent sur nos têtes.
La mer gronde ; les vents, précurseurs des tempêtes,
Courent d'un pôle à l'autre, et, tourmentant les flots,
Entourent de la mort les pâles matelots.
Mais du joug de l'hiver la terre enfin se lasse :
La Terre, trop long-tems captive sous la glace,
Lève se tristes yeux vers le père des *mois*,
Et, frissonnante encor, remplit l'air de sa voix :
« Dispensateur du jour, brillant flambeau du monde,
» Des vapeurs, des brouillards perce la nuit immonde,
» Impose un long silence aux Aquilons jaloux,
» Et rends à mes soupirs le Printems mon époux ! »
Elle se tait : le Dieu, sensible à sa prière,
Remonte à l'équateur ; là, rouvrant sa carrière,
Il chasse au loin l'hiver, repousse les Autans,
Et des rives du Nil appelle le Printems :
« Prends tes habits de fleurs, mon fils ; prends la ceinture
» Qui pare tous les ans le sein de la Nature ;

» Va : la Terre soupire, et ses flancs amoureux
» Attendent la rosée et tes germes heureux :
» Mon fils, va la remplir de ton ame éthérée »! . . .
Le Printems à ces mots fend la plaine azurée,
Et, porté mollement sur l'aile des Zéphirs,
De l'Hymen créateur vient goûter les plaisirs.
La Terre, devant lui frémissant d'allégresse,
S'enfle, bénit l'époux qu'implorait sa tendresse,
L'embrasse, le reçoit dans ses flancs entr'ouverts ;
La séve de la vie inonde l'univers. . . .
De cet hymen fécond, Dieux, quels biens vont éclore
Déjà d'un feu plus vif l'Olympe se colore,
Le Bélier, du Printems ministre radieux,
Paraît, et s'avançant vers le plus haut des cieux,
De la Terre amoureuse annonce l'hyménée,
Et, vainqueur de la nuit, recommence l'année.
A peine dans les airs dévoile-t-il son front,
Que soudain, tressaillant dans son antre profond,
L'immortel Océan gronde, écume de joie,
S'élève, et sur la plage à grands flots se déploie :
Sa vague mugissante appelle à d'autres bords,
Ces vaisseaux, que l'Hiver enchaînait dans nos ports.
Les voilà donc ces jours si rians, si prospères,
Ces jours qui tarissaient les larmes de nos pères!
Tous les ans, quand l'Hiver dans son obscurité
Engloutissait leur Dieu, le Dieu de la clarté,
Un long deuil sur les murs des sacrés édifices
S'étendait; et l'autel, privé de sacrifices,
Sans brasier, sans parfum, sans lampe, sans flambeau,
Figurait le Soleil éteint dans le tombeau.
Durant trois jours entiers consacrés aux ténèbres,
Ils craignaient que leur Dieu, brisé par un géant,
N'entraînât avec lui l'univers au néant.
Mais sitôt que vainqueur de cette nuit funeste,
Il rallumait ses feux sous le Bélier céleste,
Les brasiers, les flambeaux, éteints sur les autels,
Brillaient renouvelés aux regards des mortels ;
Des nuages d'encens emplissaient les portiques,
Et le prêtre et le peuple, en de joyeux cantiques,
S'écriaient : « Notre Dieu renaît à la clarté ;
» Célébrons son triomphe : il est ressuscité ».
. . . .

Tout germe devant lui, tout s'émeut, tout s'avive,
L'onde étincelle et fuit d'une course plus vive;
La pelouse déjà rit au pied des côteaux;
Par-tout un suc laiteux gonfle les végétaux.

(*Voyez* PRINTEMS *à l'article* SAISONS).

AVRIL (*l'Ecrévisse* ou *le Cancer*).

Ce mois (le second de l'année de Romulus), qui chez les Romains était consacré à Vénus, ramenait tous les ans un grand nombre de fêtes toutes relatives à la fécondité de la Terre. Les Latins l'appelaient *Aprilis*, qui vient d'*aperire*, *ouvrir*, parce qu'en ce tems la Terre semble ouvrir son sein, tant pour recevoir les plantes qui lui sont confiées, que pour faire germer les semences qu'elle a reçues en l'automne précédente; et voilà sans doute pourquoi Virgile fait *ouvrir* l'année par le Taureau, qui n'est que le deuxième signe du zodiaque, quoique l'année astronomique commence par le Bélier.

Candidus auratis aperit cum cornibus annum
Taurus. . . .

Des cavernes du Nord l'Hiver s'est échappé.
Il revient, de frimas encore enveloppé,
A la faveur des nuits secouer la froidure,
Glacer la tendre Aurore, effrayer la verdure,
Et des tyrans de l'air à grand bruit escorté,
Flétrir dans les jardins le Printems attristé.
Imprudens arbrisseaux, qui, trop pressés d'éclore,
Cachiez vos fruits naissans sous les habits de Flore,
Que vous êtes changés! Comme une seule nuit
En vous décolorant a brûlé votre fruit!
Plus lente à prodiguer sa première largesse,
La vigne auprès de vous montre plus de sagesse:
Pour renaître, elle attend qu'un fougueux ennemi
Laisse au trône des airs le Printems affermi.
Cet Hiver cependant qui ramène la glace,
Cet Aquilon jaloux du Zéphir qu'il remplace,
Sont des frêles boutons les utiles vengeurs:
Ils apportent la mort aux insectes rongeurs,
Nés en foule aux rayons d'un soleil trop propice.
Le feuillage à ce peuple eût offert un hospice;

Et par eux dépouillé de son beau vêtement,
L'arbre au jour de sa force eût langui tristement.
Nouveau bienfait encor : ce souffle de Borée
Repousse les vapeurs que l'humide Nérée
En nuages épais déployait dans l'éther,
Et dont l'amas vers nous envoyé par l'Auster,
D'une pluie à longs flots sur nos bords déchaînée,
Eût peut-être englouti tout l'espoir de l'année.
Mais l'air moins rigoureux par degré se détend.
Le Dieu du jour, armé d'un feu plus éclatant,
Triomphant de la nuit, en resserre l'empire;
L'Hiver fuit sans retour, et la Terre respire,
Une seconde fois le Printems lui sourit;
Son amour la féconde : elle enfante et fleurit.
Je vois au front des bois la verdure renaître.
L'ombre jeune commence à descendre du hêtre;
Et les pasteurs couchés sur de rians tapis
Réveillent par leurs chants les Echos assoupis.
. . . .
Dieux! comme le Printems repeuple ces vallées
De mugissans troupeaux, de légions ailées!
A leur tête paraît cet oiseau passager,
Qui pour nous des beaux jours est l'heureux messager,
Auprès de son amant éclot la tourterelle;
Elle éclot et pour vivre et pour mourir fidèle.
De canetons rameurs ces étangs sont couverts.
La compagne du coq, les yeux sans cesse ouverts,
De ses nombreux poussins marche et glousse entourée;
Déployant au soleil son aile diaprée,
La colombe renaît pour le char de Vénus.
Au souffle caressant des Zéphirs revenus,
L'abeille, à qui son sexe a mérité le trône,
D'un nouveau peuple accroît l'honneur de sa couronne;
Et du sein des taillis les folâtres pinsons,
Répondant aux bouvreuils cachés sous les buissons,
De chants harmonieux emplissent les campagnes,
Et renflamment l'amour dans leurs froides compagnes.
Il méritait donc bien, le *deuxième* des *mois*,
Que Vénus à son cours présidât autrefois;
Que sous des noms divers, le peuple issu d'Énée,
L'invoquant au réveil de la nouvelle année,
Pour elle éternisât le culte, les autels,
A sa gloire érigés par les premiers mortels!

MAI (*le Lion*).

L'année romaine, avant Romulus, commençait au solstice d'été. Le mois de *mai*, étant donc alors le dernier du calendrier, fut justement appelé *major* ou *maïor*, comme prononçaient les Latins, c'est-à-dire, l'*ancien*, le *dernier*. De là vint encore l'usage qui le consacrait aux vieillards, appelés *Maïores*, et l'idée qui attachait des malheurs à tout mariage contracté dans ce mois de décrépitude. Cette opinion jeta des racines si profondes, qu'elle produisit enfin la loi qui défendait de se marier en ce moment de l'année.

Roucher, à qui j'emprunte cette note, ajoute : C'est de Plutarque que nous avons appris le motif superstitieux de cette défense.

Du mois cher à Vénus la course est terminée.
Son frère, nouveau roi des beaux jours de l'année,
Descendu de l'éther sur un nuage d'or,
Aux graces du Printems vient ajouter encor.

. . . .

Qu'il est doux en effet, au retour du matin,
Qu'il est doux d'égarer sa vue et sa pensée
Sur cette plaine, au loin d'un beau verd tapissée!
Que j'aime à contempler ces vallons, enrichis
De superbes moissons et de pommiers blanchis;
Ces limpides étangs, la paix de leur rivage,
Ces jardins, ces forêts, cette chaîne sauvage
De rocs, qui l'un sur l'autre au hasard suspendus,
Couronnent vingt hameaux à leurs pieds étendus?
Ici, dans sa beauté le Printems se déploie;
Ici, sur le gazon, je renais à la joie;
Je suis heureux : un calme aussi pur que les cieux,
M'enlève dans l'extase, et m'approche des Dieux!

. . . .

Les Gémeaux dans les airs ont déjà pris leur route.
Ils poursuivent la nuit sous la céleste voûte,
Et, portés sur deux chars de lumière éclatans,
De l'empire du jour prolongent les instans.

. . . .

Prés, bocages, forêts, vallons, roches sauvages,
Fontaines et ruisseaux sur leurs moites rivages,
Tous les lieux visités des Zéphyrs inconstans,
Nourissent aujourd'hui les filles du Printems,

Ce Dieu n'a plus enfin de beautés à répandre ;
Tout brille : oui, c'en est fait, Amour ! tu peux descendre.
C'est pour te recevoir que la Terre a repris
Sa robe verdoyante et ses atours fleuris ;
Que sans vagues, sans bruit, la mer dort applanie ;
Que le chantre des airs redouble d'harmonie ;
Que l'homme est plus agile, et qu'un frais incarnat
Du teint de chaque belle a ranimé l'éclat.
. . . .
Mais la Terre en reçoit un don plus cher encore.
Quand de leurs feux amis l'Olympe se décore,
L'homme, que la douleur traînait vers le tombeau,
Voit de ses jours mourans ranimer le flambeau ;
Son sang se renouvelle, et son ame ravie
Bénit le *mois* des fleurs qui le rend à la vie !

JUIN (*la Vierge*).

Si dans l'origine de Rome, le mois de *mai* était consacré à la vieillesse, parce qu'il terminait l'année, il s'ensuit que le mois de *juin* devait être celui de la jeunesse, puisque l'année commençait avec lui. Le mot latin de ce mois, *Junius*, viendrait alors du mot *junior*, qui signifie *jeune*.

Quelques-uns font aussi dériver ce nom de *Junius* Brutus, qui signala ce même mois par l'expulsion des Tarquins ; les autres enfin à *Junore*, de Junon. Ovide est de ce dernier avis, car il dit *Junius à nostre numere numea habet, juin* nous doit son nom. Ce mois était sous la protection de Mercure.

C'est dans ce mois que le Soleil reprend sa force.

Te voilà donc, guerrier, dont la valeur terrasse
Les monstres qu'en son tour le zodiaque embrasse,
Infatigable Hercule, enfant du roi des Dieux,
Qui par douze travaux règnes au haut des cieux !
Te voilà !.... Qu'en ce jour, ô prince de l'année,
La Terre, de ton œil par-tout environnée,
Adore de ton char le cours triomphateur,
Et pleine de tes dons chante son bienfaiteur !
Oh ! tu méritais bien ce pur tribut d'hommages
Que te paya long-tems la sagesse des Mages,
Eux qui, près de l'Hydaspe, en longs habits de lin,
Attendaient ton réveil, l'encensoir à la main,

Et saluant en chœur ta clarté paternelle,
Chantaient : Gloire au Très-Haut ! Sa course est éternelle ! . . .
Qu'il est beau ton destin ! Présent à tous les lieux,
Soleil ! tu remplis seul l'immensité des cieux ;
De l'Aurore au Midi, du Couchant jusqu'à l'Ourse,
Tu pousses tes exploits : rien ne borne ta course.
Que dis-je ? Eh ! ton pouvoir est bien plus grand encor,
Dieu des airs ! Tu régis l'harmonieux accord
De la céleste armée au sein du vide errante ;
C'est toi qui l'y suspends : ta force pénétrante
L'écarte, et tour-à-tour la ramenant vers toi,
En contraint tous les corps à t'escorter en roi.
Tu les enrichis tous ; mais la Terre jalouse
Etale tes bienfaits en orgueilleuse épouse.
Jardins parés de fleurs et prodigues d'encens,
Humides prés, vêtus de gazons verdissans,
Vastes forêts, vergers où Pomone respire,
Plaines, qui de Cérès forment le riche empire,
Coteaux chers à Bacchus, tout germe à ta chaleur ;
Ta flamme leur départ la vie et la couleur,
Tandis que de leurs flancs, une mort éternelle
Glacerait, sans tes feux, la vigueur maternelle.

(*Voyez* SOLEIL).

. . . .

Je vais suivre vos pas, enfans, jeunes bergères,
Qui cueillez, en chantant, les fraises bocagères.
Je pénètre avec vous ces fertiles réduits,
Où pendent aux rameaux les prémices des fruits,
En globes transparens la cerise vermeille,
La framboise odorante et la fraîche groseille,
L'abricot, dont l'Euphrate enrichit nos climats,
Et la prune conquise aux plaines de Damas,
Et le melon pesant dont la feuille serpente ;
Doux fruit, qui dégagé de sa feuille rampante,
Sur sa couche exhaussée aux rayons du Midi,
Etale la grosseur de son ventre arrondi.
Tels sont les premiers fruits que la nature enfante,
Alors que poursuivant sa marche triomphante,
Le soleil de ses feux a rougi le Cancer.
Que ses feux sont puissans ! L'onde, la terre et l'air,
Par eux tout se ranime, et par eux tout s'enflamme.

. . . .

Quel grand peuple assemblé dans cette vaste plaine
Y brave du Midi la dévorante haleine?
Sous le rapide fil d'une tranchante faulx,
Qui va, revient sans cesse, et frappe à coups égaux,
Il fait tomber sans choix sur le sein de Cybèle
Et l'herbe la plus vile, et la fleur la plus belle.
Ainsi tombent, ô mort! sous ton fer meurtrier,
Le héros magnanime et le lâche guerrier,
Le mortel bienfaisant et l'ingrat qui l'outrage!

(*Voyez* au mot Saisons, à l'article Été, de plus grands détails sur la *fenaison*, etc.)

JUILLET (*la Balance*).

Ce mois, lors de la fondation de Rome, reçut le nom de *Quintilis*, c'est-à-dire de *cinquième*, et il le porta jusqu'à la fin de la république. A cette époque, *Jules-César* ayant corrigé les erreurs du premier calendrier, *Marc-Antoine*, en sa qualité de consul, ordonna que pour perpétuer la mémoire de ce bienfait, le mois *Quintilis* ne s'appelerait plus désormais que *Julius*, du nom du réformateur. La réputation de César, bien plus que la volonté de Marc-Antoine, fit sans doute adopter ce changement; et nous-mêmes aujourd'hui nous honorons le plus célèbre des Romains, toutes les fois que nous prononçons le mot de *Juillet*, formé de *Julius*.

Ce mois était sous la protection de Jupiter.

La Terre voit régner aux célestes lambris
Le lion de Némée et le chien de Procris;
Ministres de l'Été, leur souffle décolore
L'émail qu'en nos jardins le Printems fit éclore;
Sur ses bras tortueux languissamment penché,
Le triste chèvre-feuille expire désséché;
Le pavot à ses pieds voit tomber sa couronne;
Le panache azuré dont l'iris s'environne,
Effeuillé par les vents, flotte dans les bosquets;
Le lilas, tout honteux, cherche en vain ses bouquets;
De l'amoureux pastour la parure est flétrie;
Le gazon pâlissant languit dans la prairie;
Et jusqu'au fond des bois les chênes, les ormeaux
D'un feuillage moins verd ont bruni leurs rameaux.

Sous les feux que vomit l'ardente canicule,
Le fleuve resserré plus lentement circule.
O surprise ! A l'aspect d'un si faible ruisseau ,
Le voyageur s'arrête, et le croit au berceau.
Son œil demande en vain aux canaux solitaires,
Ces mouvantes forêts, ces barques tributaires,
Qui, voguant aux cités, leur portaient tour-à-tour.
Et les trésors d'Olinde et les fruits d'alentour.
Ces magasins flottans des régions fertiles
Sur l'arène des ports languissent inutiles;
Et près d'eux le nocher, à regret spectateur,
De l'onde paresseuse accuse la lenteur.
La campagne brûlante et poudreuse et déserte
Offre de toutes parts sa surface entr'ouverte,
L'homme le plus robuste a perdu sa vigueur;
Le génie, épuisé, s'endort dans la langueur,
Et les enfans du Pinde, à chanter inhabiles,
Sentent leur lyre d'or fuir de leurs mains débiles.

. . . .

Ils approchent les jours où nos sillons dorés
Verront les moissonneurs du Midi dévorés
Se noircir à ses feux, et d'une main lassée
A peine soulever la faucille émoussée :

. . . .

Avant que du Lion s'irritent les chaleurs,
Dépouillons de son miel le peuple amant des fleurs.

AOÛT (*le Scorpion*).

Ce mois, appelé anciennement *Sextilis* ou le *Sixième*, parce que tel était son rang dans le calendrier de Romulus, reçut une autre dénomination sous le onzième consulat d'Auguste. L'an 730 de Rome, le sénat publia l'édit suivant, que *Macrobe* nous a conservé dans le premier livre des *Saturnales* : « Parce que dans le mois » *Sextilis*, César-Auguste a commencé son premier consulat, a eu » trois fois les honneurs du triomphe, a vu marcher sous ses aus» pices les légions du Janicule, a réduit l'Egypte sous l'obéissance » du peuple romain, et terminé la guerre civile, il plaît et il plaira » au sénat que ce mois, le plus heureux pour l'Empire, soit désor» mais appelé *Auguste* ».

C'est de ce mot que nous avons fait celui d'*août*, aussi sourd et barbare que le premier est noble et harmonieux.

Il revient triomphant le *mois* où nos guérets
Perdent les blonds épis dont les orna Cérès;
Il fait reluire aux yeux de la Terre étonnée
Les plus belles des nuits que dispense l'Année.
. . . .
A peine est rallumé le flambeau de Vénus,
Qu'en foule, à ce signal, les Astres revenus
Apportent à la nuit leur tribut de lumière:
L'amoureuse Phébé s'avance la première,
Et, le front rayonnant d'une douce clarté,
Dévoile avec lenteur son croissant argenté.
Ah! sans les pâles feux que son disque nous lance,
L'homme, errant dans la nuit, en fuirait le silence;
Et tel qu'un jeune enfant que poursuit la terreur,
Faible, il croirait marcher environné d'horreur.
Viens donc d'un jour à l'autre embrasser l'intervalle,
O Lune! ô du Soleil la sœur et la rivale!
Et que tes rais d'argent, par l'onde réfléchis,
Se prolongent en paix sur les coteaux blanchis!
. . . .
Heureux qui peut alors errer dans les campagnes!
Heureux qui peut gravir au sommet des montagnes;
Et là, nonchalamment sur la verdure assis,
Dans un calme profond endormir ses soucis,
Respirer des jardins le baume salutaire,
De l'œil suivre un ruisseau qui roule solitaire,
S'enivrer de fraîcheur, et, sans prévoir le jour,
Abandonner son ame à des pensers d'amour!
. . . .
Vers le ruisseau qui fuit, en un bocage frais,
La Nymphe dont l'Eté décolore les traits,
Légèrement s'avance, et d'un bain solitaire
Promet à ses appas la fraîcheur salutaire.
. . . .
Mais déjà l'air, brillant des rayons du matin,
Derrière se noircit, et prépare un orage.
. . . .
Le vent se taît, il dort dans un calme trompeur;
Il laisse lentement se former la vapeur

Que l'ardent souverain des plaines lumineuses
Enlève, en la pompant, aux couches caverneuses
Où sommeille le soufre, où reposent en paix
Et le nitre subtil, et le bitume épais.
A l'aspect du péril la colombe fidèle
Dans le creux des rochers fuit avec l'hirondelle;
La corneille, en criant, plane sur leur hauteur;
Le fier taureau frissonne, et le cultivateur,
Tremblant pour les épis où son espoir se fonde,
Cherche l'abri voûté d'une grotte profonde.
Mais des froids Aquilons et des brûlans Autans,
S'élancent tout-à-coup les escadrons flottans;
De leurs fougueux combats les airs au loin mugissent;
Les fleuves dans leur lit écument et rugissent,
Et la forêt en pousse un long bruissement (1).

. . . .

La tempête, du sein des nuages errans,
Sur la forêt en feu vomit l'eau par torrens.
Déjà de toutes parts dans les flots engourdie,
Murmure la fureur du rapide incendie.
Le déluge redouble, et le feu disparaît;
Et l'orbe du Soleil, que l'orage entourait,
Du voile ténébreux par degrés se dégage:
De la sérénité rayonne enfin le gage;
C'est l'écharpe d'Iris dans l'air resplendissant;
Ses longs plis déroulés se voûtent en croissant.

. . . .

Déjà les laboureurs sont rentrés au village;
La flamme a respecté le fruit de leurs guérets:
Armés du fer tranchant que recourba Cérès,
Quand la prochaine Aurore éveillera la Terre,
Aux épis déjà murs ils porteront la guerre (2).

. . . .

Rhéa, du haut des cieux qu'embellit sa présence,
Jette sur les hameaux un œil de complaisence,
Sourit à la Concorde, et, montrant aux humains
L'épi mystérieux qui brille dans ses mains,
Annonce que les airs sous leur voûte enflammée,
N'entendront plus rugir le lion de Némée;

(1) Voyez au mot Saisons, à l'article *Eté*, la description d'un orage.
(2) Voyez au même article Saisons la description de la moisson.

Que dans ses premiers fers son vainqueur l'a remis,
Et qu'un nouveau Printems à la Terre est promis.
Le sang des végétaux qui, sous la canicule,
De leur tête à leurs pieds trop rapide circule,
Depuis trente soleils oubliait de nourrir
L'arbre que le Bélier avait vu refleurir.
La feuille jaunissante et de soif épuisée,
Vainement, dans la nuit, s'abreuvait de rosée;
L'Aube vers l'Orient à peine renaissait,
Que plus aride encor la feuille languissait :
Mais aujourd'hui qu'enfin la chaleur amortie
Laisse couler en paix la sève ralentie
De ce suc nourricier pénétré lentement,
L'arbre de ses rameaux rajeunit l'ornement.
Le sauvage arbousier pompeusement étale
Sur ses bras reverdis la pourpre orientale;
L'ananas épaissit son feuillage étranger;
Un parfum plus suave embaume l'oranger;
Du rosier épineux la tige printannière
S'ouvre, et laisse échapper sa feuille prisonnière;
La pelouse renaît et borde le ruisseau;
Des guirlandes de fleurs courent sur l'arbrisseau
Qu'envoya sur nos bords la froide Sibérie;
L'albâtre a couronné le jasmin d'Ibérie.
Et l'humble violette, au pistil brillant d'or,
Croit revoir le printems et refleurir encor;
Mais surtout de Bacchus le tortueux arbuste
Environne l'ormeau d'un cercle plus robuste,
Et prolongeant ses bras jusqu'au berceau voisin,
Sous un dôme de pampre y cache le raisin.

SEPTEMBRE (*le Sagittaire*).

Le nom de *Paophi* que ce mois portait chez les Egyptiens, et celui de *Boedromion* que les Grecs lui avaient donné, étaient l'un et l'autre une allégorie de la station du soleil en ce moment de l'année, c'est-à-dire qu'ils désignaient l'équinoxe. Il serait trop long d'en rapporter les preuves; je renvoie à l'*Histoire du Calendrier* ceux qui seraient curieux de les connaître. Ce mois était le second de l'année égyptienne, et le troisième dans le calendrier athénien. Romulus lui assigna une autre place : il en fit le septième mois des Romains, et lui donna le nom numérique de *September*,

que *César* lui conserva, lors même qu'il eut réformé le calendrier.

Le sénat et les empereurs essayèrent plusieurs fois dans la suite de changer le nom de ce mois, comme ils avaient changé ceux de *Quintilis* et de *Sextilis*; il fut successivement appelé *Tiberius*, du nom de *Tibère ; Germanicus*, en l'honneur de *Domitien* qui avait adopté ce surnom ; *Antoninus*, en mémoire d'*Antonin-le-Pieux ; Hercules*, pour flatter *Commode* qui aimait à prendre le nom et la parure d'*Hercule ;* enfin *Tacitus*, sous l'empire de *Tacite*. Toutes ces tentatives furent inutiles. Les noms de tant de monstres couronnés étaient en horreur ; le seul Antonin méritait une exception ; et on ne la fit pas : tandis que le lâche *Octave*, parvenu à force de politique à faire oublier le triumvir, avait eu l'honneur de placer son nom d'*Auguste* dans le calendrier. Que conclure de cette injuste préférence, sinon que la gloire se distribue souvent comme la fortune, au hasard ?

L'Egypte honorait en ce mois la *grossesse d'Isis*, grossesse allégorique, qui désignait les semailles qu'on venait de confier à la terre. La terre en effet était alors pour les Egyptiens grosse de la moisson prochaine.

Ce mois, à Rome, était consacré à Vulcain, dieu des forgerons, à qui le laboureur, dont l'année recommence, est redevable du soc et des autres instrumens nécessaires à l'agriculture.

Permets, reine des fleurs, qu'en ton riant domaine,
Pour la dernière fois ma Muse se promène.
Tu m'exauces ! Déjà tes parfums ravissans
Des baux lieux que je cherche avertissent mes sens (1).
Lentement j'y pénètre, et ma vue enchantée
Fixe la tubéreuse à la feuille argentée :
Que son baume est flatteur, mais qu'il est dangereux !
Ainsi toujours du sort les décrets rigoureux
Mêlent quelqu'amertume aux plaisirs de la terre !
Volons aux autres fleurs qui peuplent ce parterre.

---

(1) Quoique nous devions à l'automne des fleurs aussi parfumées que celles du printems, comme la tubéreuse, les roses mosquées, etc., il faut avouer cependant que l'arrière saison ne donne guère que des fleurs inodores ; on dirait que la terre s'est épuisée, en faveur du printems, de tous les sucs dont elle compose les parfums. Les principes colorans eux-mêmes sont moins vifs et moins animés. Les rayons affaiblis du soleil n'auraient-ils plus la force de les mûrir ; et la terre, le pouvoir de les élaborer ? Nous voyons du moins que les fleurs d'automne sont beaucoup moins riches en couleurs que celles du printems.

Fière de ses longs jours, au Zéphyre inconstant
L'amarante a livré son panache éclatant.
J'avance, et mes regards, de dédale en dédale,
Poursuivent les attraits de la pyramidale;
Par étage fleuris je la vois s'élever.
Sous le berceau voisin ne puis-je encor trouver
Et le rosier sorti des bosquets de Mélinde,
Et l'éclat de l'œillet, superbe enfant de l'Inde?
. . . .
Je puis encor prétendre à de plus doux présens.
Reine de ces bosquets, la tendre balsamine
Sur l'humble marguerite avec grace domine.
Là, j'admire l'émail du riant tricolor;
Ici, sous le bouton je vois resplendir l'or,
Et Clythie a penché sa tête radieuse.
. . . .
Zilla tresse en festons les richesses de Flore;
Pour moi, dans les jardins que Vertumne colore,
Aujourd'hui fredonnant une douce chanson,
Elle va de nos fruits recueillir la moisson.
A payer son tribut chaque arbuste est fidèle;
Chaque arbuste à l'envi s'inclinant autour d'elle,
A la main de Zilla veut s'offrir le premier.
Les globes suspendus aux rameaux du pommier,
Ceux de qui l'enveloppe et fraîche et veloutée
Recèle une liqueur des Persans redoutée,
Ceux qui du grenadier étalant les rubis,
En mêlent l'incarnat au verd de ses habits,
Mille autres colorés par la saison ardente,
Et la prune mielleuse et la poire fondante
De Zilla qui balance appellent l'œil ravi.
Son choix va se fixer sur le brillant Pavi;
Mais l'orange a montré l'or pur qui la décore,
Et flottante en son choix, Zilla balance encore;
Quand soudain plus heureux, l'arbre dont l'ornement
Fut des premiers humains le premier vêtement,
Lui qui des vents du Nord trop aisément s'offense,
Et qui pourtant, facile aux jeux de mon enfance,
Dans les champs paternels me pardonnait l'affront
Dont mes bras pétulans déshonoraient son front,
Le figuier se présente, et sa tige effeuillée
Est enfin, par Zilla, de ses fruits dépouillée.

Zilla sort; elle vole aux champs où le noyer
En immenses rameaux aime à se déployer :
Et moi, d'une forêt je perce la retraite.
Dieux ! avec quel plaisir je vois sous la coudrette
Bergères et pasteurs rassemblés deux à deux !
Ils ébranlent l'arbuste ; et l'arbuste autour d'eux,
Dégageant son fruit mûr de sa cosse brisée,
Verse sur les gazons sa richesse bronzée.

. . . .

Que ton séjour me plaît ! Comme il sait me charmer !
C'est toi que j'en atteste, Automne, riche Automne,
Que de fois, ombragé du pampre d'une tonne,
J'ai fixé de mes yeux doucement attendris
Les champs où s'égarait la timide perdrix !
Lorsque Vesper les dore, ou l'Aube les argente,
Que j'aime à voir les airs et leur scène changeante !
La balance, au milieu du céleste séjour,
Suspend également et la nuit et le jour.
Paisible souverain, le soleil se couronne
De rayons tempérés ; le calme l'environne :
Quel silence ! A ses pieds tous les vents ennemis,
Liés par le respect, reposent endormis ;
Et l'homme qui, pleurant sa vigueur défaillante,
Se traînait sous le poids de la saison brûlante,
L'homme, libre aujourd'hui du fardeau des chaleurs,
Se relève, et déjà renaît avec les fleurs.
Voyez-le s'indigner de ces jours de faiblesse,
Où son mâle génie, oubliant sa noblesse,
Dans les bras du repos végétait engourdi ;
Il s'agite, il a pris un essor plus hardi.
Qu'il est heureux alors, et que la solitude
S'embellit à ses yeux des charmes de l'étude !
Les folles passions, leur fausse volupté,
Ne valent point pour lui l'auguste vérité.
Chaque soleil nouveau, le payant de ses veilles,
Fait rouler pour ce Sage un cercle de merveilles.
De quel ravissement, Dieux! il est enivré,
Si jusqu'au roi du jour son vol a pénétré !
Il revient triomphant, il parle ; et son génie
Des cieux qu'il a franchis révèle l'harmonie,
Marque aux globes errans leur éternel retour,
Et de l'immensité mesure le contour.

OCTOBRE (*le Capricorne*).

Chez les Romains, ce mois, ainsi que celui de *septembre*, changea plusieurs fois de nom. Domitien voulut lui donner le sien; le sénat, celui de *Faustine*, en l'honneur de la femme d'Antonin; Commode, le surnom d'*Invincible*, dont il aimait à se parer. Ces prétentions furent inutiles : on s'obstina à conserver le nom numérique d'*October*, donné par Romulus. Ce mois était sous la protection du dieu *Mars*, puisqu'au quinzième jour on lui sacrifiait un cheval appelé *October*.

Battez, bruyans tambours, battez de rive en rive.
Il paraît, c'est lui-même; il avance, il arrive :
Oui, c'est lui. Je le vois sur les monts d'alentour;
Battez, et de Bacchus annoncez le retour ! . . .
. . . .
Dieux ! quel riant tableau ! Mille bandes légères
Les folâtres pasteurs, les joyeuses bergères,
Les mères, les époux, les vieillards, les enfans,
Remplissent les chemins de leurs cris triomphans !
Déjà s'offre aux regards de cette agile armée
Le rempart épineux dont la vigne est fermée.
Avide des trésors dont elle s'enrichit,
Déjà d'un pied léger chacun d'eux le franchit.
Nul cep n'est épargné. Par-tout je vois la grappe
Tomber sous le tranchant du couteau qui la frappe;
Je vois deux vendangeurs de pampre couronnés,
Et du jus des raisins goutte à goutte baignés,
Au pied de la colline où la vigne commence,
Descendre sous le faix d'une corbeille immense;
Je les vois, dans les flancs de vingt tonneaux fumeux,
Faire couler des ceps les esprits écumeux;
Et sur un char, pareil au char qui dans la Grèce
De l'antique Thespis promenait l'allégresse,
Ranger, en célébrant les louanges du vin,
Ces tonneaux où s'apprête un breuvage divin.
Plus loin, règnent les jeux d'une aimable folie.
D'un geste, d'un bon mot l'un agace Isméliè,
Puis, ravit en passant un baiser à Phylis :
L'autre écrase en ses doigts les grains qu'il a cueillis :

Et vient furtivement rougir le front d'Aline :
Un rire fou circule autour de la colline,
En éclats s'y prolonge, et se mêle aux travaux
Qui doivent d'un vin pur enrichir nos caveaux (1).

. . . .

Mais les champs à nos yeux languissent sans appas :
L'orgueil de notre faste, outrageant la nature,
Dédaigne les mortels voués à leur culture.
Que ferions-nous pourtant, si l'essaim des besoins
N'imposait à leurs bras un long tribut de soins ?
C'est lui qui sur le sol de leur étroit domaine
A l'oisive charrue aujourd'hui les ramène.
Ils placent sous le joug leurs taureaux vigoureux;
Le soc brille, rongé par le sillon poudreux :
Le semeur y répand d'une égale mesure
Ce froment que l'été doit rendre avec usure.
Sur les pas du semeur la herse lentement
Rampe, et brisant la glèbe, en couvre le froment.
Hommes laborieux, votre tâche est remplie.
Et vous par qui tout naît, vit et se multiplie,
Dieux bons, Dieux paternels ! c'est à vous à présent
De jeter sur ces grains un regard bienfaisant.
Ordonnez que l'amas de ces eaux suspendues,
Pour noyer nos sillons trop de fois répandues,
Ne fonde point sur eux : mais qu'errant dans les airs
Il s'épanche en torrens sur des climats déserts;
Mais qu'une douce ondée abreuve la campagne ;
Mais que d'un jour serein la chaleur l'accompagne;
Mais que d'un verd naissant le sillon surmonté
De son dos inégal cache la nudité,
Et de loin à nos yeux présage l'abondance.
Ordonnez aux brouillards que l'automne condense,
Lorsqu'éteignant les feux de l'Occident vermeil,
La nuit a ramené les heures du sommeil,
Dieux bons ! ordonnez-leur que la terre humectée
Par eux d'un air impur ne soit point infectée.
Souvent dans les brouillards qui couvrent l'horizon,
Le Scorpion céleste a lancé son poison.
Alors de la beauté les roses se flétrissent;
Du jeune homme pâli les forces dépérissent;

(1) Voyez *Automne* au mot SAISONS.

Et la tombe, sans cesse ouverte sous nos pas,
Appelle le vieillard des langueurs au trépas.
Oh! que de fois alors, la peste au vol immonde
Pour assouvir l'enfer a parcouru le monde!
Hélas! ils sont encor présens à nos douleurs,
Ces jours rendus fameux par l'excès des malheurs,
Ces jours où, succombant sous ce monstre homicide,
Des portes de l'Aurore aux colonnes d'Alcide,
Du foyer du Midi jusqu'aux glaces du Nord,
La moitié des humains s'engloutit dans la mort!

. . . .

Tous les ans, il est vrai, l'automne moins funeste
Ne souffle point sur nous les horreurs de la peste;
Mais toujours, de brouillards resserrant l'horizon,
Il change la campagne en humide prison;
Jaloux du roi brillant qui verse la lumière,
Dépouille ses rayons de leur chaleur première,
Du sang et des humeurs trouble en nous les accords,
Enerve notre force, allume dans nos corps
Les ardeurs de la fièvre et la soif dévorante,
Et livre au noir ciseau notre vie expirante.

NOVEMBRE (*le Verseau*).

Le troisième mois de l'année égyptienne, réformée par *Auguste*, répondait dans sa plus grande partie à celui de *novembre*. Appelé *Athyr*, du nom de Vénus, il était consacré à cette déesse, qui, selon la mythologie la plus ancienne, naquit au sein de la mer; car les premiers peuples avaient cru que l'univers était sorti des eaux. Quoi qu'il en soit, c'était avec juste raison que l'Egypte adorait en ce mois la déesse fille des eaux, puisque le Nil, rentré dans son lit, laisse éclore de toutes parts dans les campagnes qu'il a quittées les fleurs, les fruits, les grains et la verdure, fécondés par son limon. Voilà encore pourquoi l'Egypte célébrait à cette époque la fête d'Osiris perdu et retrouvé, c'est-à-dire la fête du soleil qui renaît et ramène le printems.

Diane, chez les Romains, présidait au mois de *novembre*, ainsi appelé, parce qu'il était le neuvième de l'année de Romulus. Diane, toujours vierge, et par conséquent stérile, désignait d'une manière sensible l'état de la terre lorsqu'elle ne produit rien, n'enfante rien. Diane, qu'on représentait presque nue, était bien propre à carac-

tériser les campagnes dépouillées, et, comme dit le peuple, *dévêtues ;* enfin, Diane, déesse des forêts, armée de l'arc et du carquois, méritait de commander à la saison où les animaux, plus nombreux, et les différentes productions de la terre recueillies, invitent les hommes au plaisir de la chasse.

Nous avons imité et ennobli cette institution, en plaçant dans ce mois la fête de *saint Hubert*, patron des chasseurs, et chasseur lui-même.

Les Vents sont accourus : leur troupe déchaînée
Déjà vers son déclin précipite l'année.
Déjà n'offrant par-tout qu'un aride coup d'œil,
L'Automne se dépouille ; et la forêt en deuil,
Impuissante à garder un reste de verdure,
Sent mourir tous ses sucs liés par la froidure.
Le ciel même est changé. L'Aurore au front vermeil
Se cache : elle s'endort d'un triste et long sommeil.
Le roi du jour enfin n'a plus d'avant-courrière,
Et sans être annoncé doit ouvrir sa carrière ;
Il l'ouvre : mais, hélas! ses feux tombent, perdus
Dans l'humide épaisseur des brouillards suspendus.
Touche-t-il au Midi? la reine des ténèbres
Soudain vole, l'atteint; et de ses rets funèbres
Enveloppant les cieux dans leur vaste contour,
Sur quinze heures sans gloire y domine à son tour.
Au lieu de cette aimable et paisible rosée,
Dont la terre au printems brillait fertilisée,
Le brouillard s'épaissit et se glace en frimas ;
La pluie à longs torrens inonde nos climats ;
Tout nage ; et cet aspect des plaines désolées,
Le fleuve avec fracas roulant dans les vallées,
Et noircissant ses eaux, et jusqu'au flanc des monts
S'élevant, prêt à rompre et ses bords et ses ponts ;
Les bois sans ornement, les oiseaux sans ramage,
Tout d'un monde vieilli nous peint la sombre image ;
Tout de pensers de mort conspire à me nourrir.
Je lis autour de moi : *Ce qui naît doit mourir.*
Mais j'y peux lire aussi : *Ce qui meurt doit renaître.*
. . . .
Ce n'est point toutefois que nos foyers agrestes
De leurs charmes perdus ne conservent les restes.

De la nuit des vapeurs dégageant l'horizon,
Un soleil d'or se lève ; et l'ardente saison
De l'Automne flétri prend un moment la place.
Consolateur des champs, que menaçait la glace,
Le règne fugitif de ce nouvel Eté
Ramène avec Comus la folâtre Gaîté.

. . . .

Mais ces derniers beaux jours vont encor disparaître,
Déjà même ils ont fui. Chaque instant voit s'accroître
La langueur du soleil, qu'à replis onduleux,
Embrasse tout entier un voile nébuleux.
L'automne touche enfin à son terme; et la terre,
Inféconde à regret, se durcit, se resserre :
Aux germes créateurs les vents ferment son sein.
Et cependant, vers nous s'avancent par essaim
Les oiseaux voyageurs qui, nés sous l'œil de l'Ourse,
Loin d'elle tous les ans précipitent leur course.
Prudemment déserteurs de leurs tristes climats,
Ils cherchent sur nos bords de moins rudes frimas.
Ils y remplaceront ce peuple d'hirondelles,
Qui, des jours printanniers les compagnes fidèles,
Près du Nil, du Gambra, du Tygre et de l'Indus,
Retrouvent les Zéphyrs que nous avons perdus.

DÉCEMBRE (*les Poissons*).

En latin *december*, parce qu'il était le dixième de l'année de Romulus. Il l'est encore chez les Anglais, chez qui *mars* est le premier mois, comme il l'était autrefois chez nous.

Sur un char paresseux le Soleil tristement
Se lève, enveloppé d'un sombre vêtement.
Quelle affreuse pâleur déshonore sa face?
Comme rapidement sa lumière s'efface !
De l'empire des airs n'est-il donc plus le roi?
Qu'a-t-il fait de ses traits ? où sont-ils ? et pourquoi
Si long-tems à la Nuit abandonner son trône?
Est-ce là ce vainqueur que la flamme couronne?
Est-ce lui qui, naguère ardent, ambitieux,
Franchissait tous les jours l'immensité des cieux,
De torrens de lumière inondait les campagnes,
Et, dardant ses rayons jusqu'au flanc des montagnes,

Empreignait les rochers de germes créateurs ?
Vous, de son feu sacré zélés adorareurs,
Héritiers des Incas, enfans de Zoroastre,
Venez dans notre Europe, et contemplez cet astre
Devant qui, chaque jour, fléchissent vos genoux.
Est-ce là votre Dieu? Le reconnaissez-vous?
Vous pâlissez! vos yeux se remplissent de larmes!
Peuples simples et doux, je conçois vos alarmes.
En contemplant son front et livide et glacé,
Vous croyez de la mort votre Dieu menacé;
Vons craignez que le ciel, ponr venger quelqu'outrage,
N'aille renouveler cet antique naufrage,
Qui, brisant, ruinant le monde primitif,
Dispersa des hnmains le reste fugitif:
Comme enx vous redoutez d'éternelles ténèbres,
Et remplissez les airs de cris lents et funèbres.
Rassurez-vous; le ciel vous promet sa faveur,
Et vous verrez bientôt naître votre sauveur:
C'est le Soleil. Tournez vos regards vers l'anrore:
C'est de là que ce Dieu, tont rayonnant encore,
Après deux fois dix jours, de cinq nuits alongés,
Viendra dissiper l'ombre où nous sommes plongés;
Les peuples marcheront à sa vive lumière:
Il rendra la Nature à sa beauté première.
Terre, sois dans la joie; et vous, Cieux, tressaillez!
De leurs plus doux trésors les hommes dépouillés
Des présens de Cérès enrichiront leurs granges,
Et seront abreuvés dn nectar des vendanges.
Mais trop tôt mes regards vont chercher l'avenir;
Trop tôt je vous promets celui qui doit venir:
Avant qu'il ait repris son armure éclatante,
Les champs doivent languir dans une longue attente;
Les vents doivent grouder, les brouillards s'épaissir,
Et la pluie, et la neige en glace se durcir.
Ah! tandis que la glace épargne encor la terre,
Hâtons-nous, prévenons le froid qui la resserre:
D'une race nouvelle allons peupler les bois.
Cent jeunes citoyens s'offrent à notre choix;
Le plâne, qui couvrit le banquet de Socrate;
Le cèdre, antique enfant des rives de l'Euphrate,
Lui, de qui les rameaux dans la nuit allumés
Eclairaient les palais de flambeaux parfumés;

Le frêne, qui se plaît à plonger dans l'argile;
Le tremble murmurant et le hêtre fragile.
Venez, belles; venez, poëtes et guerriers :
Je vais planter pour vous le myrte et les lauriers.
Ombres des morts, sortez du séjour des ténèbres;
J'élève le cyprès sur vos urnes funèbres.
Que le saule et l'osier embrassent les ruisseaux;
Ormes, dans les vallons, préparez des berceaux;
Vous, sapins, qui des mers devez braver la rage,
Apprenez snr les monts à défier l'orage :
Confions à la roche, aux coteaux sablonneux
Le métèse, qui, seul des arbres résineux,
Peu jaloux de sa feuille à l'Hiver l'abandonne,
Et le chêne surtout, vieux prophète à Dodonne.
Qu'il soit de nos forêts le premier ornement :
Sa taille, sa vigueur, son épais vêtement
Sur tous nos végétaux lui mérite l'empire.
Tandis qu'autour de lui tout passe, tout expire,
Lui, déployant toujours des rameaux plus altiers,
Résiste, inébranlable, à des siècles entiers,
Des Dieux toujours vivans noble et frappante image.
. . . .
Qu'ai-je dit, insensé? Quoi, je parle d'ombrage,
Et le démon du Nord rugit autour de moi!
Profondément plongé dans un muet effroi,
J'ose à peine écouter ses sifflemens terribles,
Par le calme des nuits devenus plus horribles.
Quel fracas! quel tumulte! A ses coups redoublés,
Mes champêtres lambris gémissent ébranlés.
Ennemi du Sommeil dont l'aile me protège,
Il agite ma couche; et son fougueux cortège,
L'Eurus et les Autans, par un commun assaut
Me battant à grand bruit, m'éveillent en sursaut.
Mon ame, trop long-tems de préjugés nourrie,
Croit entendre les morts : je pâlis, je m'écrie,
J'appelle ma raison contre ma folle erreur,
Et je parviens à peine à dompter ma terreur.
Nuit sombre : mais quel jour plus sombre lui succède!
Qu'il est faible, incertain! quelle vapeur l'obsède!
Froide et contagieuse, elle monte en flottant,
Et comme un fleuve impur s'épaissit et s'étend.
Je ne vois plus des monts l'inégale surface;
Plaines, fleuves, cités, tout s'éteint, tout s'efface.

Je ressemble au mortel qui loin du jour languit
Dans ces cachots voisins de l'éternelle nuit.
Mon front est sans couleur, ma tête est affaissée ;
Et la mélancolie attristant ma pensée,
Je ne sens dans mon cœur, vide de tous desirs,
Ni l'amour des beaux arts, ni le goût des plaisirs :
Ma triste voix s'exhale en regrets inutiles.
Où sont-ils ces coteaux que j'ai vus si fertiles ?
Où sont-ils ces vallons si rians à mes yeux ?
Printems, quand viendras-tu rasséréner les cieux ?
Je l'attendrai long-tems. . . L'Hiver règne ; et la neige,
Suspendue en rochers dans les airs qu'elle assiége,
Oppose aux feux du jour sa grisâtre épaisseur :
De sa chute prochaine un calme précurseur
S'est emparé des airs ; ils dorment en silence.
La nuit vient : l'Aquilon d'un vol bruyant s'élance,
Et déchirant la nue où pesait enfermé
Cet océan nouveau goutte à goutte formé ;
La neige, au gré des vents, comme une épaisse laine,
Voltige à gros flocons, tombe, couvre la plaine,
Déguise la hauteur des chênes, des ormeaux,
Et confond les vallons, les chemins, les hameaux ;
Les monts ont disparu : leur vaste amphithéâtre
S'abaisse, tout a pris un vêtement d'albâtre.

MOLLESSE.

Description de la Mollesse.

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
Son menton sur son sein descend à double étage ;
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.
. . . .

Au milieu de Citeaux habite la *Mollesse* (1) :
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour ;
Les Plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des chanoines ;
L'autre broie, en riant, le vermillon des moines :
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.

BOILEAU (*Lutrin*).

... La *Mollesse* est douce et sa suite est cruelle.

VOLTAIRE (*Zaïre*).

MONDE.

Création du Monde.

Avant que l'air, les eaux et la lumière,
Ensevelis dans la masse première,
Fussent éclos, par un ordre immortel,
Des vastes flancs de l'abîme éternel,
Tout n'était rien. La nature enchaînée,
Oisive et morte avant que d'être née,
Sans mouvement, sans forme, sans vigueur,
N'était qu'un corps abattu de langueur,
Un sombre amas de principes stériles,
De l'existence élémens immobiles.
Dans ce chaos, (ainsi par nos aïeux
Fut appelé le Désordre odieux)
En pleine paix, sur son trône affermie,
Régna long-tems la Discorde ennemie,
Jusques au jour pompeux et florissant
Qui donna l'être à l'Univers naissant ;
Quand l'Harmonie, architecte du *monde*,
Développant, dans cette nuit profonde,
Les élémens, pêle-mêle diffus,
Vint débrouiller leur mélange confus,
Et variant leurs formes assorties,
De ce grand tout animer les parties.
Le ciel reçut, en son vaste contour,
Les feux brillans de la nuit et du jour.

(1) Ancien couvent de moines très-riches. Boileau étant allé un jour dans ce couvent, les moines lui demandèrent de leur montrer le lieu où logeait la *Mollesse*, ainsi qu'il l'avait dit dans son poème. » C'est à vous, mes pères, dit le poëte, à me dire où vous la tenez enfermée.

L'air, moins subtil, assembla les nuages;
Poussa les vents, excita les orages;
L'eau, vagabonde en ses flots inconstans,
Mit à couvert ses muets habitans;
La terre enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens sage modératrice,
Inépuisable en principes féconds,
Fut arrondie, et tourna sur ses gonds,
Pour recevoir la céleste influence
Des doux présens que son sein nous dispense.

J.-B. Rousseau (*la Morosophie, allégorie*).

Qu'est-ce que le Monde?

Le *monde* est le théâtre sur lequel les hommes jouent la comédie; les Hasards composent la pièce; la Fortune distribue les rôles; les magistrats gouvernent les machines; les riches remplissent les loges; le parterre est pour les misérables; les Folies occupent le concert; et le Tems tire le rideau. L'ouverture de la comédie commence par des larmes. Le premier acte y présente les projets chimériques des hommes; les insensés frappent des mains pour applaudir, et les sages sifflent la pièce (1). On y voit paraître des géans qui, dans

(1) Avant *Thomas*, *Boileau* et *J.-B. Rousseau* avaient dit :

Le *monde*, à mon avis, est comme un grand théâtre,
Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,
Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé :
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,
Impudemment le fou représenter le sage,
L'ignorant s'ériger en savant fastueux,
Et le plus vil faquin trancher du vertueux.

Boileau (*Satire XI*).

Ce *monde-ci* n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait des rôles différens.
Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérans.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en-bas la pièce est écoutée;
Mais nous payons, utiles spectateurs;
Et, quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

J.-B. Rousseau (*Epigrammes*).

un instant, deviennent des nains, et des nains qui grandissent imperceptiblement. On y voit encore des hommes qui prennent toutes les mesures et les précautions imaginables pour s'écarter du vrai chemin qui conduit à leur but; et des étourdis qui, sans précaution, atteignent au port des félicités mondaines.

THOMAS.

Dans ce *monde* imposteur tout est couvert de fard,
Tout, jusqu'aux passions. est esclave de l'art.
Ces transports effréués, dont le rapide orage
Bouleverse le cœur, se peint sur le visage,
Sous les dehors trompeurs de la sérénité,
Y cachent leur tumulte et leur férocité.
La Haine s'y déguise en Amitié traîtresse;
La Vengeauce y sourit, et la Rage y caresse;
L'ardente Ambition, l'Orgueil impétueux,
Y rampent humblement en replis tortueux.

DELILLE (*Epître sur l'utilité de la retraite pour les gens de lettres*).

Dans cent ans le *monde* subsistera encore en son entier : ce sera le même théâtre et les mêmes décorations; ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se réjouit sur une grace reçue, ou ce qui s'attriste et se désespère sur un refus, tous auront disparu de sur la scène. Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles; ils s'évanouiront à leur tour, et ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus : de nouveaux acteurs prendront leur place.

LA BRUYÈRE.

Entrée dans le Monde.

On entre dans le *monde*, on en est enivré;
Au plus frivole accueil on s'en croit adoré;
On prend pour des amis de simples connaissances :
Eh! que de repentirs suivent ces imprudences!
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez :
Ce préjugé s'étend sur notre vie entière,
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.

GRESSET (*le Méchant*).

Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le *monde*,
Est celui dont dépend le reste de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours;
L'impression demeure. En vain, croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage :
On souffre encor long-tems de ce vieux préjugé,
On est suspect encor lorsqu'on est corrigé;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connaissez donc le *monde*, et songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

VOLTAIRE (*l'Indiscret*).

Commerce du Monde.

Le *monde* et la société ressemblent à une bibliothèque où au premier coup d'œil tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes; mais où dans le fond tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières ni des auteurs.

CHAMFORT.

Allez dans quelque maison du *monde* que ce soit, vous y voyez des gens de différentes conditions ou de différens états; supposez-y un militaire, un financier, un homme de robe, un ecclésiastique, un habile homme dans les arts, qui n'a que son talent pour toute distinction, un savant qui n'a que sa science; ils ont beau être ensemble, tout réunis qu'ils sont, ils ne se mêlent point; jamais ils ne se confondent; ce sont toujours des étrangers les uns pour les autres, et comme gens de différentes nations, toujours gens mal assortis qui se servent mutuellement de spectacle. L'un interroge hardiment; l'autre avec poids et gravité; l'autre attend, pour parler, qu'on lui parle; celui-ci décide, et ne sait ce qu'il dit; celui-là a raison, et n'ose le dire; aucun d'entr'eux ne perd ce qu'il est, et y ajuste ses discours et sa contenance. Quelle misère!

Les gens les plus aimables dans le *monde*, sont ceux qui choquent le moins l'amour-propre des autres.

Ceux qui se sont brouillés et raccommodés plusieurs fois, prouvent, par cette conduite, qu'ils ont eu tort de se brouiller ou de se raccommoder.

Il ne suffit pas, pour l'utilité, ni ponr l'agrément même de la société, de voir ce qu'on appelle d'honnêtes gens; il faut voir des gens honnêtes.

Il y a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractère, avec qui il ne faut jamais se commettre, de qui l'on ne doit se plaindre que le moins qu'il est possible, et contre qui il n'est pas même permis d'avoir raison.

C'est une faute contre la politesse, que de louer immodérément en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talens, comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poëte.

C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne sait rien, croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même : celui qui sait beaucoup, pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifféremment.

La Bruyère.

Quand on veut plaire dans le *monde*, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

Champfort.

Tout au *monde* est mêlé d'amertume et de charmes.

La Fontaine (*Fab.* 1re., *Liv. III*).

Souffrir et supporter sans humeur ceux avec qui l'on vit, se prêter à leurs goûts, ne les point contrarier, ne se préférer à personne; voilà le vrai moyen de vivre bien dans le *monde*.

Térence (*Andrienne*).

Celui qui fuit le *monde*, disant qu'il ne lui convient pas, d'ordinaire convient peu au *monde*.

Malesherbes.

Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général, et de chacun d'eux en particulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du *monde*.

La Bruyère.

Il faut vivre avec les bons pour l'agrément de la vie; avec les méchans pour le bien de la paix.

(*Voyez* Conversation, Esprit, Politesse, Société *et* Usage).

Fin du Monde.

Les étoiles s'arrêteront,
Les élémens se mêleront,
Et cette admirable structure
Dont le ciel nous laisse jouir,
Ce qu'on voit, ce qu'on peut ouïr
Passera comme une peinture;
L'impuissance de la nature
Laissera tout évanouir.

Le créateur du firmament,
Celui qui tira du néant
L'air et le feu, la terre et l'onde,
Renversera d'un coup de main
La demeure du genre humain
Et la base où le ciel se fonde;
Et ce grand désordre du monde
Peut-être arrivera demain.

(*Voyez* JUGEMENT DERNIER).

MORALE.

(NOTA. *Je n'ai pas plus renfermé dans cet article de* MORALE *tout ce qui est relatif à la* MORALE, *que je n'ai rapporté à l'article* LITTÉRATURE *tout ce qui est relatif à la* LITTÉRATURE. *Chacun de ces articles se lie essentiellement à d'autres mots placés dans cet ouvrage ; mais, comme je lui ai donné la forme d'un Dictionnaire, j'ai dû placer ces différens mots à la lettre qui les concerne*).

On comprend sous le nom de *morale* deux espèces de sciences: celle qui donne la connaissance de l'homme, et celle qui donne les moyens de régler ses mœurs. La première est la base nécessaire de l'autre. L'homme a été long-tems comme la nature, observé légèrement, défini sans être analysé, et plus imaginé que connu.

Dans l'état sauvage, l'homme est conduit par ses penchans, sans avoir l'idée de leur force, de leur nombre et des passions qu'ils font naître.

Chez les peuples où les conventions ont fait des droits et des devoirs, l'homme se développe un peu davantage. Il reconnaît entre lui et ses semblables de nouveaux rapports; il éprouve des mouvemens et des sentimens qu'il n'avait point découverts en lui-

même. De nouvelles passions naissent dans son cœur ; il faut apprendre à les satisfaire, à les vaincre, à les modérer, à les diriger : cette situation donne à son esprit de nouvelles idées ; mais il faut des siècles pour apprendre assez les causes différentes de ses mœurs, et pour perfectionner l'art de les régler.

On resta long-tems à n'avoir que quelques lois, quelques maximes, quelques préceptes, dont l'utilité pût frapper les esprits les plus dépourvus de lumières : cette *morale* en maximes sans liaison était souvent exprimée en emblêmes, dont plusieurs n'étaient entendus que des hommes les plus instruits. C'est ainsi que la *morale* a commencé chez les Brames, chez les anciens Perses, les Hébreux, les Arabes, les Chinois, etc. On peut remarquer que le nombre des préceptes augmente à mesure que les progrès de la population et de l'industrie, et les nouveaux besoins mettent entre les hommes de nouveaux rapports. Les changemens imperceptibles dans les situations des individus amènent de nouvelles idées sur les devoirs. Il y a loin, pour le sens et pour la quantité, des préceptes hébraïques à ceux des Brames et sur-tout à ceux des Chinois.

Cette *morale* serait souvent d'un faible secours dans toutes les sociétés où la civilisation et le nombre des intérêts opposés augmentent, si on ne l'avait presque toujours unie aux idées religieuses. Il n'y a presque personne encore dans ces sociétés qui soit en état de se conduire d'après les lumières d'une raison éclairée ; il faut alors nécessairement que la *morale* parle à l'imagination : étonnez par du merveilleux, maîtrisez par des menaces ou des promesses, passionnez enfin ceux que vous ne pouvez convaincre.

Quelques philosophes, pénétrés de cette vérité, ont fait de leur système *moral* une espèce de religion. La philosophie de Pythagore est une théologie ; elle prononce moins des leçons que des oracles ; et c'est parce que cette philosophie était une religion qu'elle fit d'abord un grand nombre de disciples, qui furent zélés jusqu'à l'enthousiasme.

Il est certain que cette idée que nos pères sont des images de cet être créateur qui veut le bien des hommes et leur impose la vertu, devait ajouter au respect, à l'amour filial et à la force de l'éducation.

Cette opinion que les hommes qui ont rendu des services signalés au genre humain, ceux qui ont été justes et bienfaisans, les amis tendres et fidèles sont élevés au rang des génies ou demi-Dieux, devait former des citoyens héroïques, des hommes vertueux, et donner à l'amitié un caractère sacré.

Socrate et Platon, quoique nous leur devions des connaissances *morales* plus détaillées que celles de Pythagore, et que même dans cette science ils aient fait faire de grands pas à l'esprit humain, appuient leurs préceptes sur la religion : le prix de la vertu, disent-ils, est dans le ciel.

PRÉCEPTES GÉNÉRAUX DE MORALE.

Des devoirs des enfans envers leurs pères et mères.

Vous qui n'avez pas atteint l'âge de la puberté, c'est à vous que je parle.

Vous n'avez pas encore oublié avec quelle bonté votre mère a supporté les infirmités, les dégoûts, l'imbécillité de votre enfance.

Vous voyez avec quels soins et quel zèle votre père et votre mère s'occupent de former votre raison, de vous donner des connaissances, de prévenir en vous des passions vicieuses et d'y faire naître les passions vertueuses; montrez-leur l'amour le plus tendre, le respect le plus profond, la reconnaissance la plus active.

Que vos regards, vos caresses et vos actions expriment ces sentimens.

Cherchez à deviner ce que votre mère desire de vous; que votre volonté suive la sienne quand elle ne l'a pas devancée.

Observez quelles sont, par rapport à vous, les intentions de votre père, et conformez-y votre conduite.

Votre père est le chef de la famille; son autorité est sacrée, puisqu'il ne l'emploie que pour le bonheur de ceux qui dépendent de lui.

Soyez tendres et dociles, voilà les véritables vertus de l'enfance; celles-ci la conduisent aux autres.

Jeune homme, c'est à vous que je vais parler.

Respectez aujourd'hui cette inflexibilité de votre père et de votre mère qui contrarie vos penchans, car vous la respecterez un jour.

Ce n'est pas par leur facilité qu'ils vous prouveront leur tendresse, c'est par une sévérité raisonnée.

Ils ont été vos maîtres, il faut qu'ils restent vos guides.

Votre raison est obscurcie par vos passions; leur raison est éclairée par leur tendresse.

Leur autorité fut nécessaire à l'imbécillité de votre enfance; elle est nécessaire à l'impétuosité de votre jeunesse.

Craignez l'esprit d'indépendance, il fait les fils ingrats.

Vos parens n'ont pas le droit de vous commander l'injustice; mais ils ne peuvent en avoir la volonté, ils vous aiment.

Ils ont été dans votre enfance la source de toutes vos joies; ne les affligez pas en restant sans vertus.

Ils ont travaillé pour votre subsistance ou pour votre fortune; il est tems de travailler pour eux.

Ce fardeau que porte votre père, et dont vous pouvez le soulager, pesera sur le reste de votre vie.

Si vous ne vous acquittez pas de la dette immense que votre enfance a contractée avec votre père et votre mère, vous encourrez l'aversion de tous ceux qui sont honnêtes parmi les pères, les mères et les enfans.

Vous qui êtes parvenus à l'âge mûr, et qui avez le bonheur de conserver un père et une mère, je vais vous parler.

La nature a marqué deux momens dans la vie, où l'homme n'existe que par les autres: l'enfance et la vieillesse.

Dans la vieillesse de vos parens, souvenez-vous de votre enfance.

Devinez leurs besoins; n'ont-ils pas deviné les vôtres?

Sachez, s'il le faut, vous priver de vos plaisirs pour leur procurer l'aisance.

L'expérience du passé leur apprit à deviner l'avenir; confiez-leur vos projets.

Respectez leur opinion, lors même qu'elle n'est pas conforme à la vôtre.

Ils ont des défauts, oubliez-les; ils ont de l'humeur, attendez le retour de leur tendresse; ils vous parlent avec sécheresse, pardonnez-le à leur âge.

Le contentement prolonge la vie, rendez-les contens.

Est-il pour un fils un spectacle plus doux que le sourire de la reconnaissance sur les lèvres d'un père ou d'une mère?

Honorez vos parens, mais comme les Dieux, en apportant à leurs pieds du zèle et de la vertu.

Des devoirs envers les hommes.

Etes-vous jeune ou vieux, riche ou pauvre, puissant ou faible, ignorant ou éclairé? mortel! vous devez à tous les mortels d'être juste.

Vous desirez qu'ils ne vous offensent ni dans vos biens, ni dans votre personne, ni dans votre honneur; respectez donc leurs biens, leur personne, leur honneur.

Si le hasard ou votre industrie vous ont donné des richesses, la justice vous dit qu'elles sont dans vos mains le trésor du pauvre; ouvrez-lui son trésor.

Si les richesses ne sont pas votre partage, vous ne donnerez que de faibles secours au malheureux; mais allez le consoler dans son travail, et rappelez dans son ame l'espérance.

Souvenez-vous que les paroles de l'amour, les regards de la bienveillance consolent toujours le malheureux.

Sans la raison des autres hommes, la vôtre ne vaudrait pas l'instinct des brutes; vous demandez des conseils, et vous faites bien; mais rendez-vous digne d'en donner.

Soit que vous achetiez, soit que vous vendiez, consultez la justice et la bienveillance universelle.

Les hommes sont occupés de leur bonheur ou de leurs plaisirs; si vous avez perfectionné votre raison, vous n'exigerez pas qu'ils s'occupent de préférence de votre bonheur et de vos plaisirs.

Connaissez à quel degré vous pouvez faire usage des offres de la bienveillance, des attentions, du tems de vos semblables.

Parlez de vous à votre ami, à votre épouse, à vos enfans; parlez à tous les hommes de ce qui les intéresse personnellement, ou de ce qui intéresse tous les hommes.

Surprenez-vous un secret? c'est la propriété d'un autre; respectez sa propriété.

Vous confie-t-on un secret? c'est un dépôt; ne violez pas le dépôt.

Conservez votre opinion si vous la croyez vraie, mais ne vous élevez point contre toute espèce d'erreurs, il y en a d'indifférentes.

Combattez avec courage, mais sans dédain, les erreurs funestes au bonheur des hommes.

Ménagez dans la dispute les passions des autres; l'homme passionné n'a pas toute sa raison.

Craignez, en montrant le sentiment de votre mérite, de réveiller dans les autres le sentiment de leur faiblesse.

Cherchez à entretenir des sentimens agréables dans le cœur de l'homme de bien.

N'excitez point la colère et la haine; elles sont des maux, vous le savez.

Prenez l'habitude de faire et de dire ce qui peut unir les hommes entre eux.

Faites-vous aimer, afin qu'on aime dans votre bouche la justice et la vérité.

Cherchez à plaire, mais souvenez-vous que flatter c'est tromper.

La politesse de l'homme de bien est l'expression de la bienveillance ou de la générosité dans les petites choses.

Pardonnez à l'homme farouche, aux esprits faux, aux présomptueux, à l'étourdi, à l'homme vain, à bien d'autres.

Sans l'indulgence et la patience vous ne conserverez pas la paix.

Eloignez-vous du méchant, et ne vous occupez de lui que pour garantir de ses vices vos amis, l'homme de bien et vous.

Cependant vous verrez si vous pouvez espérer de le rendre meilleur par vos exemples.

Pardonnez les offenses qui ne nuisent point au bonheur de votre vie; demandez justice des autres.

Vous avez un ennemi tant que vous n'avez point pardonné.

Redoublez d'égards pour l'homme que vous avez obligé, et d'amour pour l'homme qui vous oblige.

Servez l'homme dans celui dont vous ne pouvez aimer la personne.

Saint-Lambert (*Catéchisme universel*) (1).

La *morale* élève un tribunal plus haut et plus redoutable que celui des lois. Elle veut non-seulement que nous évitions le mal, mais que nous fassions le bien; non-seulement que nous paraissions vertueux, mais que nous le soyons; car elle ne se fonde pas sur l'estime publique, qu'on peut surprendre, mais sur notre propre estime, qui ne nous trompe jamais.

Rivarol.

Appliquons notre esprit à l'utile *morale;*
C'est elle qui, sondant tous les replis des cœurs,
Sans fard, ose aux mortels réprocher leurs noirceurs,
Dévoiler leurs défauts, attaquer leurs caprices,
Distinguer hardiment leurs vertus et leurs vices,
Dompter des passions tous les transports outrés,
Changer des furieux en humains modérés,
Nous apprendre à connaître au fond ce que nous sommes,
Et rabaisser les rois jusqu'au niveau des hommes :
C'est elle qui nous fait triompher des revers.

Frédéric II, roi de Prusse.

Un seul précepte de *morale* peut tenir lieu de tous les autres; c'est celui-ci : *Ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voie et entende.* Et pour moi j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes, ce Romain qui voulait que sa maison fût construite de manière qu'on vît tout ce qui s'y faisait.

Il faut toujours agir avec franchise, si on veut être sincèrement vertueux. Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes; et quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher.

J.-J. Rousseau.

---

(1) Il y avait déjà deux ans que j'avais recueilli cet article, lorsque l'on critiqua, relativement aux prix décennaux, le *Catéchisme de Saint-Lambert.* Sans approfondir jusqu'à quel point cette critique est juste, je pense que l'extrait que je donne ici de cet ouvrage philosophique, peut être avoué par tous les amis des mœurs.

Quand le précepte est bon, qu'importe qui le dicte.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement en *morale*, qu'une oreille juste n'en admet en musique.

De Lévis.

« Aime, crains un Dieu redoutable,
» Qui de tout l'univers est le père et le roi ;
» Chéris, soulage ton semblable :
» Tu l'exiges de lui ; qu'il l'obtienne de toi. »
Dans le climat le plus sauvage,
Sous la zône brûlante et le pôle glacé,
Par-tout on entend ce langage,
Qu'une immortelle main dans nos cœurs a tracé.

(Lisez Bossuet, Massillon, Fénélon, Fléchier, Fleury, Rollin, *l'Esprit des Lois de* Montesquieu).

(Voyez les mots : *Actions*, *Ages*, *Ame*, *Amis*, *Amitié*, *Amour*, *Amour filial*, *Amour fraternel*, *Bienfaisance*, *Christianisme*, *Ciel*, *Conscience*, *Dieu*, *Education*, *Equité*, *Fable*, *Foi*, *Fortune*, *Grandeur d'ame*, *Homme*, *Honneur*, *Humanité*, *Jeunesse*, *Jugemens*, *Loi naturelle*, *Magnanimité*, *Mœurs*, *Monde*, *Mort*, *Passions*, *Philosophie*, *Piété*, *Pitié*, *Prières*, *Probité*, *Prochain*, *Providence*, *Raison*, *Religion*, *Réputation*, *Sagesse*, *Sermens*, *Vertus*, *Vie* et *Vœux*).

MORT.

Mourir est un tribut qu'on doit aux Destinées,
Où leur décret fatal n'a point prescrit d'années.
On doit sitôt qu'on naît : il faut, sans s'effrayer,
Quand la *Mort* nous assigne, être prêt à payer.
La *mort* est un écueil fatal à tous les hommes :
Nous y sommes sujets dès l'instant que nous sommes.

Rotrou (*Iphigénie*).

Le corps *meurt* peu à peu et par parties ; son mouvement diminue par degrés. La vie s'éteint par nuances successives, et la *mort* n'est que le dernier terme de cette suite de degrés, la dernière nuance de la vie.

Buffon.

C'est un arrêt du ciel, il faut que l'homme *meure ;*
Tel est son partage et son sort :
Rien n'est plus certain que la *mort*,
Et rien plus incertain que cette dernière heure.

L'abbé Teste.

La *Mort* a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

MALHERBE (*Stances a Duperrier*).

La plainte la plus amère
N'attendrit pas le Destin ;
Malgré les cris d'une mère,
La *Mort* retient son butin ;
Avide de funérailles,
Ce monstre, né sans entrailles,
Sans cesse armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuse des tombeaux.

La *Mort*, dans sa vaste course,
Voit des parens éplorés
Gémir (trop faible ressource !)
Sur des enfans expirés :
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une tombe commune
Et sous les mêmes cyprès.

GRESSET (*Ode* 6).

Peut-on donner dans ce préjugé ridicule, qu'il est bien triste de mourir avant le tems ? Et de quel tems veut-on parler ? de celui que la nature a fixé ? mais elle nous donne la vie comme on prête de l'argent, sans fixer le tems du remboursement. Pourquoi donc trouver étrange qu'elle la reprenne quand il lui plaît ? Vous ne l'avez reçue qu'à cette condition.

CICÉRON (*trad. par d'Olivet*).

La *mort* n'épargne rien, pas même les tombeaux.

JUVÉNAL (*Satire X*).

Tout s'évanouit à la mort.

Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères,
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

J.-B. ROUSSEAU (*Ode* 3, *Liv. I*).

Lorsque nous descendons dans ces demeures sombres,
La gloire ne suit point nos ombres :
Nous perdons pour jamais tout ce qu'elle a de doux,
Et quelque bruit que le mérite,
La valeur, la beauté puissent faire après nous,
Hélas ! on n'entend rien sur les bords du Cocyte.

Madame Deshoulières (*Réflexions morales*).

Sur l'univers entier la *Mort* étend ses droits :
Tout périt, les héros, les ministres, les rois.
Rien ne surnagera sur l'abîme des âges;
Ce globe est une mer couverte de naufrages.
Qu'importe lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le sceptre ou traîné le rateau ?
L'on n'y distingue point l'orgueil du diadême ;
De l'esclave et du roi la poussière est la même.

Thomas (*Epître au Peuple*).

La *mort* égale tout, et les ames des *morts*
Perdent cette grandeur des ames et des corps.
Le cercueil d'un grand roi borne sa destinée;
Avecque ses beaux jours sa force est terminée
Et la Parque n'est pas plus loin de son château
Que d'un pauvre pêcheur qui meurt dans son bateau.

Théophile.

Les lois de la *Mort* sont fatales
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux;
Tous nos jours sont sujets aux Parques :
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Racan (*Ode à M. Menard*).

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience,
Il est mal à propos :
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

Malherbe (*Stances à Duperrier*).

La *mort* n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les momens de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

La Bruyère.

Les peines de la vie doivent nous consoler de la *mort*.

Socrate.

Que l'homme connaît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend !
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à *mourir* long-tems avant qu'il *meure ;*
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de *mort* qu'on donne à notre dernière heure,
N'en est que l'assoupissement.
Misérable jouet de l'aveugle Fortune,
Victime des maux et des lois,
Homme, toi qui, par mille endroits,
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la *mort* tu crains tant le pouvoir ?
Lâche ! regarde-la sans changer de visage :
Songe que, si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

Madame Deshoulières (*Réflexions diverses*).

On ne voit point deux fois le rivage des *morts*.

Racine (*Phèdre*).

Laissons au vulgaire des hommes
Redouter de la *mort* les piéges imprévus :
Elle n'est point tant que nous sommes ;
Quand elle est nous ne sommes plus.

L'abbé Maboiнот.

L'appareil de la *mort* n'étonne que le crime.

Gresset (*Edouard*).

La *mort* n'a rien d'affreux pour une ame bien née.

P. Corneille (*Cinna*).

A l'heure de la *mort*, c'est une ressource bien consolante que le souvenir d'une belle vie. En quelque tems que *meure* un homme qui a toujours fait tout le bien qu'il pouvait faire, il n'a point à se plaindre de n'avoir pas assez vécu.

Cicéron (*trad. de d'Olivet*).

La *mort* n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus.
GRESSET (*Ode VI*).

Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie et marche au devant d'elle;
Le sage qui l'attend, la reçoit saos regrets.
VOLTAIRE (*Orphelin de la Chine*).

La *mort* ne surprend point le sage;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du tems où l'on se doit résoudre à ce passage.
LA FONTAINE (*Fab.* 1re., *Liv. VIII*).

Apprends à bien vivre, et tu sauras bien *mourir*.
CONFUCIUS.

Dans l'ode suivante, un homme remercie Dieu de l'avoir retiré des portes de la *mort*.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grace
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'ame
Dans les souffrances du corps.

Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monumens.
La *Mort*, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandemens.

Mais ceux qui de sa menace
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.

J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous me laissez.

J.-B. Rousseau (*Ode 15, Liv. I*).

(*Voyez* Résignation).

MUSES.

Déesses du chant, des vers et de la civilisation donnée aux hommes par les arts. Les *Muses* dérivent de la religion orphique, et sont venues de la Thrace, d'où elles passèrent dans la Béotie, et enfin dans le reste de la Grèce. Il est probable qu'Orphée et ses disciples attribuaient aux *Muses* les chants qu'ils débitaient aux peuplades sauvages de la Grèce. Le plus ancien culte dés *Muses* fut introduit par les Aloïdes, fondateurs d'Ascra, et qui leur consacrèrent l'Hélicon. Alors il n'y avait que trois *Muses*, *Mélété*, *Mnémé* et *Aœdé ;* ces noms signifient la *réflexion*, la *mémoire* et le *chant*, parce que, selon Pausanias, on attribuait à ces moyens la civilisation des nations. Dans la suite, dit Pausanias, Piérus de la Thrace introduisit le culte des neuf *Muses*, qu'on regarde communément comme ses filles. Cela nous offre donc trois époques dans l'histoire des *Muses ;* Orphée en était l'inventeur, les Aloïdes introduisirent leur culte, et Piérus le régla. Ces dernières *Muses* étaient déjà connues du tems d'Homère. Selon Mimnermus, les plus anciennes *Muses* étaient filles d'Uranus ; les postérieures étaient filles de Jupiter. Leurs noms sont : *Clio*, *Calliope*, *Melpomène*, *Thalie*, *Terpsichore*, *Euterpe*, *Erato*, *Polymnie* et *Uranie*.

Millin.

Emploi des Muses.

Clio, des tems passés conservant la mémoire,
Des peuples et des rois nous raconte l'histoire.

Calliope en ses vers nobles, harmonieux,
Célèbre les exploits des héros et des Dieux.

Un poignard à la main, la triste Melpomène
Vient du malheur des grands épouvanter la scène.

La comique Thalie instruit ses spectateurs,
Et nous peint, en riant, nos vices et nos mœurs.

THERPSICHORE, avec art, règle ses pas agiles;
A la danse elle rend ses élèves habiles.

EUTERPE, présidant aux leçons des bergers,
De la flûte tira des sons doux et légers.

ERATO sait toucher et le luth et la lyre,
Et dicter aux amans des vers qu'Amour inspire.

POLYMNIE, éloquente en ses moindres discours,
Prescrit à l'orateur ses termes et ses tours.

Et la docte URANIE, étudiant la sphère,
Sait mesurer les cieux et diviser la terre.

On place les *Muses* à la suite d'Apollon, parce qu'il présidait à leurs concerts ; il était regardé comme leur chef ; c'est pour cela qu'on le nommait *Musagète* ; c'est-à-dire *conducteur des Muses*. Hercule avait aussi la même fonction et le même surnom.

Les uns veulent que le nom des *Muses* leur vienne d'un mot grec qui indique les recherches qu'exigent les sciences qu'elles cultivent ; d'autres, ne faisant attention qu'à la liaison qui se trouve entre toutes les sciences, croient que le nom de celles qui les protègent doit venir d'un autre mot grec qui signifie *semblable*. La fonction d'enseigner étant, pour ainsi dire, spécialement attribuée aux *Muses*, le mot grec qui signifie *enseigner*, paraît être la véritable étymologie de leur nom.

Antiope, d'après quelques écrivains, fut la mère des *Muses* : il en est qui les font naître de Memnon et de Thespie. La Terre et le Ciel sont leurs vrais parens, prétendent encore quelques mythologues. Suivant l'opinion la plus générale, elles doivent le jour à Jupiter et à la titanide Mnémosyne.

MILLIN.

Les *Muses*, filles du Ciel,
Sont des sœurs sans jalousie;
Elles vivent d'ambroisie,
Et non d'absynthe et de fiel;
Et, quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux Dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par des sons audacieux.

VOLTAIRE.

On appelle les *Muses Piérides*, en mémoire d'un défi qu'osèrent leur faire les neuf filles de Piérus, roi de Macédoine et d'Eripp̄e, qui croyaient chanter mieux qu'elles, et qui, en punition de leur fol orgueil, furent changées en pies.

Les Syrènes osèrent aussi défier les *Muses* : elles furent vaincues; et les *Muses*, pour châtiment, leur arrachèrent les plumes des ailes, et s'en ornèrent la tête comme d'un monument de leur victoire (1).

Ces vierges, compagnes du dieu des vers, reçurent des surnoms de toute espèce des poëtes reconnaissans qu'elles inspiraient.

L'histoire d'Hérodote est divisée en neuf livres, dont chacun porte le nom d'une *Muse*.

(*Voyez* MYTHOLOGIE *et* POETE).

MUSIQUE.

La *musique* est une langue au moyen de laquelle on peut exprimer avec la plus grande vérité toutes les sensations de la vie, la tendresse, la douleur, la joie, la crainte, la colère, etc. Elle se parle dans tous les pays, et cependant il n'est pas nécessaire de l'avoir

(1) On attribue à *Racine* fils les vers suivans où l'auteur s'est égayé sur cette métamorphose des filles de Piérus, et sur la vengeance exercée contre les Sirènes.

Ces oiseaux, plus importuns
Mille fois que les chouettes,
Sont ceuxe que les poëtes
Sont devenus si communs.

Vous savez que toutes *pies*
Dérobent fort volontiers ;
Celles-ci, comme harpies,
Pillent les livres entiers.

On dit même qu'à Paris
Ces fausses *Muses* font rage,
Et que force beaux esprits
Se font à leur badinage.

Lorsqu'elles sont attrapées,
Leurs ailes leur sont coupées,
Et leurs larcins confisqués ;
Et, pour finir cette histoire,
Tels oiseaux sont relégués
De-là les rives de Loire.

apprise pour l'entendre ; il suffit d'avoir un cœur accessible aux sentimens humains, et de connaître un peu les passions des hommes : aussi la *musique* est-elle celui des arts libéraux qui trouve le plus de partisans.

. . . . . Tu peins l'allégresse et l'effroi,
Animes les festins, échauffes les batailles,
Mêles des pleurs touchans au deuil des funérailles;
Et du pied des autels, en sons mélodieux,
Vas porter la prière aux oreilles des Dieux.
Ainsi Mars s'enflammait aux accords de Tyrthée ;
Ainsi, sur mille tons, le fameux Timothée
Touchait son luth divin, parcourait tour-à-tour
Le mode de la gloire et celui de l'amour;
D'un regard de Thaïs enivrait Alexandre ;
Roulait son char vainqueur sur Babylone en cendre,
Ou, peignant Darius et sa famille en deuil,
Des pleurs de l'infortune attendrissait l'orgueil.
Dans ses noirs ateliers, sous son toit solitaire,
Tu charmes le travail, tu distraits la misère.
Que fait le laboureur conduisant ses taureaux ?
Que fait le vigneron sur ses brûlans coteaux,
Le mineur enfoncé sous ses voûtes profondes,
Le berger dans les champs, le nocher sur les ondes,
Le forgeron domptant les métaux enflammés ?
Ils chantent, l'heure vole, et leurs maux sont charmés.

DELILLE (*Imagination*).

La *musique* fut inventée par Jubal; c'est-à-dire, il fut le premier qui ramena à des principes les chants des bergers, l'an 1800 avant J.-C. Les chœurs furent inventés l'an 508 avant J.-C. Guy, l'Arétin, natif de Férare, inventa la gamme, les clefs et les six fameuses notes, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, en 1025 : le *si* fut imaginé par un Français appelé Le Maître.

(*Dictionnaire chronologique*).

La *musique* ne se perfectionna bien en France que sous le règne de Louis XIV, par le génie de Lulli et de Rameau. Cluck, Sachini, Mozard, Grétry et Piccini (qui, le premier introduisit en France le goût de la musique italienne) ont porté cet art au plus haut degré de perfection, où le maintiennent nos célèbres compositeurs vivans.

L***

La *musique* n'est propre, par sa nature, qu'à rendre avec énergie les impressions vives, les sentimens profonds, les passions violentes, ou à peindre les objets qui les font naître. La preuve en est que la *musique* qui ne peint rien, est une *musique* insipide. Aussi M. de Fontenelle demandait-il : *sonate, que me veux-tu ?* Il n'y entendait que du bruit qui ne pouvait émouvoir son ame.

D'Alembert.

Le bruit d'un concert peut amuser une demi-heure ; mais s'il dure plus long-tems, il fatigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La *musique* aujourd'hui n'est plus que l'art d'exécuter des choses difficiles ; et ce qui n'est que difficile ne plaît point à la longue.

Voltaire (*Optimisme*).

L'harmonie n'est qu'un accessoire éloigné dans la *musique* ; elle assure, il est vrai, les intonations ; elle porte témoignage de leur justesse ; et, rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression, et de la grace au chant ; mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés : c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la *musique* sur l'ame.

J.-J. Rousseau.

Le *chant* est à la parole ce que la peinture est au dessin.

De Lévis.

(Lisez le *Dictionnaire de Musique* par J.-J. Rousseau, celui de Laborde, la *Poétique de la Musique*, par M. le comte de Lacépède, et *l'Essai sur la Musique*, par Gretry).

MYSTÈRE. — MYSTÉRIEUX.

Portrait du mystérieux.

Il vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et sans aucune affaire est toujours affairé :
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
A force de façons il assomme le monde.
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien.
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

Molière (*le Misantrope*).

En Damon tout est *mystère*,
De tout il fait des secrets ;
Il dit tout bas que le soleil éclaire,
Que le tems est chaud, qu'il est frais.
Cette manie est sans pareille ;
Il en fait son unique emploi ;
Il trouve tant de goût à parler à l'oreille,
Qu'il ferait à l'oreille un éloge du roi.

BUSSY-RABUTIN.

Dans la vie,

La sagesse court grand danger
Quand on a besoin du *mystère*.

C.

MYTHOLOGIE.

Par le mot *mythologie* (*fable*) (1) on comprend ordinairement l'ensemble des récits mêlés de vérités historiques et de récits merveilleux, concernant les divinités et les demi-Dieux de l'antiquité grecque et romaine, leur origine, leur généalogie, leurs noms, actions, aventures, attributs, cultes religieux, ainsi que leurs représentations symboliques. L'objet général de la *fable* étant historique, et son exposé tenant au style narratif, souvent on la nomme aussi *histoire de la fable*.

Il est très-essentiel de bien distinguer le point de vue sous lequel les nations Grecque et Romaine envisageaient les relations et les traditions *mythologiques*, et celui sous lequel les modernes ont coutume de les considérer.

Pour les premiers peuples, les *fables* formaient véritablement l'*histoire* de leur *religion*, et en grande partie l'objet de la croyance

(1) Le mot *fable* qu'on emploie ordinairement, donne, d'après son acception française, une idée fausse. *Fabula*, en latin, signifiait seulement *récit*, et équivalait au mot grec *mythôs* ; mais *fable*, en français, signifie un récit faux, un conte fait à plaisir ; et certainement les anciens n'ont pas regardé comme des *fables* les traditions consacrées sur l'origine des nations, sur les Dieux et les héros qu'ils adoraient. Le mot *mythe*, qui n'a point d'équivalent, peu usité dans notre langue, mais qui a été reçu chez les autres nations, devrait être conservé.

MILLIN.

populaire; pour nous, elles ne sont que des monumens de l'imagination qui dominait alors sur la raison méditative, ou de la superstition des tems reculés; mais elles nous fournissent en même tems les moyens les plus instructifs et les plus nécessaires pour mieux lire et comprendre les anciens écrivains grecs et romains, et pour juger sainement des anciens usages, de leur manière de voir et des productions de l'art.

Il y a *deux différentes* manières d'envisager la *mythologie*. D'abord, on peut raisonner sur son origine, en expliquant d'où dériva primitivement tout le système de la *fable*; et comment l'esprit humain, aidé de tout ce qu'offre l'histoire véritable et la fiction des poëtes, comment la volupté dominante, l'orgueil national, la crédulité du vulgaire, et le penchant naturel à l'homme pour le merveilleux, ont pu la faire naître, et faire prendre de jour en jour de nouveaux accroissemens à ses [illegible]ons. Ensuite, on peut simplement s'attacher à étudier le matériel de la *fable*, et à puiser dans les écrits des anciens des notices sur ses différens détails.

Le principal fruit qu'on peut se promettre de l'étude de la *mythologie* consistant (outre l'avantage qu'elle nous offre pour porter un jugement sain sur l'ancienne *mythologie*, sur les progrès de l'esprit et l'histoire des peuples) dans une plus claire intelligence des écrivains grecs et romains, et des ouvrages de leurs artistes, je traiterai ici succinctement de la *fable* de ces deux nations célèbres (1) qui, à la vérité, s'accordaient entre elles sur plusieurs points, mais qui différaient sur plusieurs autres, tant à l'égard des personnes *mythiques* et leurs attributs, qu'à l'égard de leur généalogie et de leur culte (2).

---

(1) Les bornes prescrites par cet ouvrage ne me permettent point de parler des *mythologies* des Indiens, des Chaldéens, des Syriens, des Egyptiens et autres. Je me borne à parler de la *mythologie* des Grecs et des Romains, dans laquelle se trouvent confondus tous les systèmes des autres nations.

(2) La brillante imagination des Grecs, les charmes de la poésie et l'harmonie de leur langue ont tout embelli. L'Olympe, les foudres de Jupiter, les forges de Vulcain, Neptune et sa cour; Eole, ses sujets qu'il captive et déchaîne; les Graces, les Muses, Flore, Pomone, Bacchus, Iris, l'ambroisie, le nectar, sont de l'invention des Grecs.

Homère et Hésiode sont les auteurs dans lesquels nous trouvons les fables dans leur sim-

On a beaucoup disserté sur l'origine des *fables ;* mais tous les auteurs qui se sont occupés de la *mythologie* ont malheureusement plutôt cherché à adapter les circonstances des *fables* au système d'explication qu'ils s'étaient formé, qu'à exposer d'une manière simple les récits que nous ont transmis les auteurs classiques.

Voici les idées les plus généralement adoptées relativement à la *mythologie* des Grecs et des Romains :

La Grèce avait été peuplée successivement par plusieurs colonies qui venaient de l'Orient ; de manière que ses habitans avaient reçu leurs premières idées *mythologiques* des Egyptiens et des Phéniciens. Il faut donc chercher d'abord, soit l'origine de la plupart des divinités grecques, soit la nature de leur culte, dans l'histoire religieuse de ces deux nations. Il s'opéra cependant, à cet égard, des changemens très-variés ; et les traces de cette dérivation se perdirent en partie, par les efforts réitérés des Grecs, pour attribuer à leurs ancêtres l'origine de tous leurs systèmes anciens, et pour représenter comme indigène, la généalogie de leurs Dieux et de leurs demi-Dieux.

Il demeura plus de vestiges du système de la *mythologie* grecque dans le culte des Romains, dont très-peu de chose était indigène, la plus grande partie résultant de la communication des colonies grecques survenues en Italie.

Cependant les Romains changèrent un grand nombre non-seulement des dénominations de leurs divinités, mais encore quelques circonstances de leur histoire, et plusieurs institutions de leur culte. Ils reçurent aussi une multitude d'idées religieuses des Etrusques. Toutes ces idées et institutions étaient très-adroitement amalgamées avec leur constitution, et offraient par conséquent, dans l'ensemble de leur divination, et sur-tout dans leurs auspices et leurs augures, je ne sais quoi de particulier. On trouve donc dans la

---

plicité primitive. Les poëtes tragiques, Æschyle, Sophocle et Euripide, y ont beaucoup ajouté ; et la *mythologie* s'est encore enrichie des additions faites par les lyriques Pindare, Anacréon, etc.

Les Romains ont adopté ces fables ; ils les ont même enrichies de récits qui leur sont particuliers, tels que les aventures d'Enée et de Didon, que nous devons à Virgile ; celles de Psyché, qu'Apulée nous a fait connaître, etc.

mythologie romaine, plusieurs choses qui ne se trouvent pas dans celle des Grecs, quelques-unes n'ayant pas été reçues, d'autres différemment modifiées, et d'autres absolument changées.

Il y avait beaucoup de différence dans les divisions générales et les classifications que les Romains et les Grecs avaient coutume de faire de leurs Dieux. Chez les Grecs, cette division était triple, savoir: en divinités supérieures, inférieures et demi-Dieux ou héros; chez les Romains, elle n'était que double, savoir: en Dieux de la classe supérieure, et en Dieux de la classe inférieure. *Dii majorum et minorum gentium.*

Chez les peuples de l'antiquité, et sur-tout chez les Grecs et les Romains, l'idée de la *divinité* et de la *nature divine*, était très-imparfaite et très-différente des conceptions plus pures des tems postérieurs. Dans une *divinité* on ne se représentait qu'un être élevé au-dessus de l'humanité par des avantages corporels et spirituels, sur-tout quant à la force, la puissance et la durée de son existence. On y ajoutait encore ceux d'une jeunesse éternelle, de l'immortalité, de la faculté de se mouvoir avec rapidité, de se rendre visible ou invisible à son gré, et d'influer immédiatement sur l'heureuse ou la malheureuse destinée des mortels, quoiqu'à cet égard ces mêmes demi-Dieux fussent, selon la doctrine du tems, assujétis aux décrets immuables de ce qu'ils appelaient *Destin.*

Dans toutes ces traditions ou fictions *mytiques*, on trouve cette supposition, née de la grossièreté de ces premiers tems, que dans la nature tout est mu et animé par une force et une activité élémentaire, semblable à celle des hommes. Ainsi on croyait voir par-tout des causes et des êtres agissans immédiatement sur les sens. La *prosopopée* ou la *personification* d'objets animés, alors familiers aux poëtes, devint une des sources les plus fécondes de la *fable* et de l'idolâtrie, dont les objets les plus communs étaient les astres et les élémens.

Presque tous les poëtes de l'antiquité nous racontent ou touchent au moins en passant les objets de la *fable* et des circonstances *mythologiques*; presque tous s'en sont servis comme de moyens

auxiliaires, pour rendre sensibles leurs conceptions poétiques (1), ou simplement pour les orner du merveilleux, quoiqu'il y en ait aussi quelques-uns parmi eux qui, en nous les transmettant en détail, comme Hésiode dans sa *Théogonie*, et Ovide dans ses *Métamorphoses* (2), se soient appliqués à en faire leur thème principal, et à composer des ouvrages principalement *dogmatiques*. Parmi les historiens, un grand nombre rapporte aussi des faits, soit vrais, soit controuvés, de leurs Dieux et de leurs héros, ou en décrit les temples et les autres objets de la vénération religieuse. A cet égard nous retirons de grandes lumières d'*Hérodote*, de *Diodore*, *Strabon*, *Pausanias*, *Dares*, de Phrygie, et *Dictys*, de l'île de Crète.

Mais les plus grands secours que nous ayons sur la *mythologie* ancienne et sur sa nature se puisent dans les écrivains qui ont fait de la *mythologie* leur objet principal. De ce nombre sont, parmi les Grecs : *Apollodore*, *Conon*, *Héphestion*, *Parthénius*, *Antonius-Libéralis*, *Palœphatus*, *Heraclides*, *Eratos* d'Athènes, et *Phurnutus*; parmi les Romains, *Hygin*, *Lactance*, *Fulgence*, et un écrivain d'nn âge postérieur, *Albricus*.

Dans un tems plus rapproché de nous, on peut aussi compter les écrits de quelques pères de l'église, sur-tout ceux de *Tertullien*, de *Clément* d'Alexandrie, et d'*Athénagore*.

A une époque plus moderne on a enfin essayé de traiter la *mythologie* comme une science auxiliaire de l'histoire et de la philologie, et à publier à ce sujet plusieurs écrits dans lesquels la *fable* a été traitée historiquement, ou expliquée d'après ses sources, ses rapports avec d'autres objets antiques, et réduite en grande partie à ses premiers principes.

Mais, quoique les *mythologues* modernes soient en grand nombre, on peut dire que nous avons beaucoup d'ouvrages systématiques sur l'origine des *fables*, et pas un seul traité complet de *mythologie*.

(*Extrait de différens ouvrages*).

---

(1) *Voyez* le mot POËTE.

(2) Ovide est le seul dont l'ouvrage sur les *métamorphoses* nous soit parvenu.

Les principaux ouvrages à consulter sur cette partie sont :

NOTALIS COMITIS *mythologiæ S. explicationis fabularum, libri X. Genève* 1651. *in*-8°.

GERH. JOAN. VOSII *de Theologia Gentili et physiologia Christiana, S. de origine et progressu idololatriæ, libri IX. Amsterdam* 1668, *in-folio*, *et Francfort* 1668, *in*-4°.

La Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire, par l'abbé BANIER. *Paris*, 1740, *in*-8°. 2 *vol.*

Essai sur les Fables et sur leur histoire, par Jean-Sylvain Bailly. Paris, an VII, *deux vol. in*-8°.

L'Origine des Cultes, par Dupuis. Paris.

La Mythologie comparée avec l'Histoire, par l'abbé de Tressan, 2 *vol. in*-12. *Paris.*

Dictionnaire de la Fable, par FR. NOEL, 2 *vol. in* 8°. *Paris.*

(*Voyez* PAGANISME *et* POÈTE).

NAISSANCE.

Un pur hasard sans nous règle notre *naissance*.

CORNEILLE.

Les uns *naissent* pour être utiles,
Les autres pour n'être qu'heureux.

J.-B. ROUSSEAU (*Ode* 7, *Liv. IV*).

La grande *naissance* est un présent de la Fortune, qui ne devrait attirer aucune estime aux gens qui le reçoivent, puisqu'il ne leur coûte ni étude, ni travaux. Loin d'être le prix du mérite, il est souvent un obstacle à en acquérir. Si la gloire de nos ancêtres illustra notre *naissance*, la gloire de nos actions doit illustrer notre vie.

LA BRUYÈRE.

Entre tous les mortels que l'univers voit *naître*,
Peu doivent aux aïeux dont ils tiennent leur être,
Le respect de la terre et la faveur des rois :
Deux moyens seulement d'illustrer leur *naissance*
Sont mis en leur puissance :
Les sublimes talens et les fameux exploits.

C'est par-là qu'au travers de la foule importune
Tant d'hommes renommés, malgré leur infortune,

Se sont fait un destin illustre et glorieux,
Et que leurs noms, vainqueurs de la nuit la plus sombre,
Ont su dissiper l'ombre
Dont les obscurcissait le sort injurieux.

Dans l'enfance du monde encor tendre et fragile,
Quand le souffle des Dieux eut animé l'argile
Dont les premiers humains avaient été pétris,
Leurs rangs n'etaient marqués d'aucune différence,
Et nulle préférence
Ne distinguait encor leur mérite et leur prix.

Mais ceux qui, pénétrés de cette ardeur divine,
Sentirent les premiers leur sublime origine,
S'élevèrent bientôt par un vol généreux;
Et ce céleste feu dont ils tenaient la vie
Leur fit naître l'envie
D'éclairer l'univers et de le rendre heureux.

De là ces arts divins, en tant de biens fertiles;
De là ces saintes lois dont les règles utiles
Firent chérir la paix, honorer les autels;
Et de là ces respects des peuples du vieil âge,
Dont le pieux hommage
Plaça leurs bienfaiteurs au rang des Immortels.

J.-B. Rousseau (*Ode 2, Liv. IV*).

Le malheur des conditions ne détruit pas l'égalité primitive, n'exclut pas toujours les sentimens, et ne peut servir de prétexte au mépris. S'il est des ames qui se plient à la servitude, il en est d'assez vigoureuses pour résister à la bassesse de leur état; il est des hommes libres dans les fers, comme il est des esclaves dans l'indépendance.

Palissot (*de Montenoy*).

Les mortels sont égaux: ce n'est point la *naissance*,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

Voltaire (*Mahomet*).

Un homme en vaut un autre, à moins que, par malheur,
L'un d'eux n'ait corrompu son esprit et son cœur.
Car, quel est des mortels le plus considérable?
C'est le plus vertueux et le plus raisonnable.

Et quel est le plus vil ? C'est le plus vicieux :
Il a beau se targuer de ses nobles aïeux,
Beau se croire au-dessus de tous tant que nous sommes,
Dès qu'il est corrompu, c'est le dernier des hommes.
Malgré le préjugé de l'éducation,
Je ne vois point entr'eux d'autre distinction.

Destouches (*l'Homme singulier*).

S'il est heureux d'avoir de la *naissance*, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

La Bruyère.

. . . . Songez qu'une *naissance* illustre
Des sentimens du cœur reçoit son plus beau lustre :
Pour le faire éclater il est de sûrs moyens;
Et, si le sort cruel nous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant l'avantage,
Soyez riche en vertus, c'est là votre apanage.

Destouches (*le Glorieux*).

. . . . De ses aïeux on a beau faire cas,
La *naissance* n'est rien où la vertu n'est pas.

T. Corneille (*le Festin de Pierre*).

On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les lois? fuyez-vous l'injustice ?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos ?
Je vous connais pour noble à ces illustres marques.
Alors soyez issu des plus fameux monarques;
Venez de mille aïeux; et, si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir tous les siècles passés;
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre;
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre :
En vain un faux censeur voudrait vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux, que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;

Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
En vain tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés;
En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères,
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères :
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Boileau (*Satire* 5).

NAIF (naturel).

Distinguez le *naïf* du plat et du bouffon.

Boileau (*Art poét.*).

Ce qui est *naïf* naît du sujet, et en sort sans effort; c'est l'opposé du réfléchi, et c'est le sentiment seul qui l'inspire aux bons esprits. Ce qui est *naturel* appartient au sujet, mais il n'éclot que par la réflexion; il n'est opposé qu'au recherché, et c'est à la finesse de l'esprit qu'il est donné d'en connaître les bornes.

Tel que cette aimable rougeur qui, tout-à-coup, et sans le consentement de la volonté, trahit les mouvemens secrets d'une ame ingénue, le *naïf* échappe à un génie éclairé par un esprit juste, et guidé par une sensibilité fine et délicate; mais il ne doit rien à l'art; il ne peut être ni commandé, ni retenu.

Bauzée.

Rien n'empêche tant d'être *naturel*, que l'envie de le paraître.

La Rochefoucauld.

Celui qui veut s'élever au-dessus de la *nature* risque fort de descendre au-dessous.

Malesherbes.

A quelque mouvement qu'on se laisse emporter,
Jamais de la *nature* il ne faut s'écarter.

François (*de Neufchâteau*) (*Discours sur la manière de lire les vers*).

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la *nature* est vraie, et d'abord on le sent;
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.

Voltaire (*Ep.* 2).

On dirait qu'une pensée *naturelle* devrait venir à tout le monde: on l'avait, ce semble, dans la tête avant de la lire; elle paraît aisée à trouver, et ne coûte rien dès qu'on la rencontre; elle vient encore moins de l'esprit de celui qui pense, que de la chose dont on parle.

Le P. Bouhours.

La Fontaine était le plus ingénieux de tous les hommes dans ses écrits, et le plus *naïf* dans ses discours; aussi la *naiveté* était une des qualités qu'il prisait le plus dans un auteur. Il disait, en comparant *naïvement* saint Augustin à Rabelais: Comment des hommes de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un saint Augustin à ce Rabelais si amusant et si *naïf?*

Toute pensée *naïve* est *naturelle;* mais toute pensée *naturelle* n'est pas *naive.*

Roubaud.

NAIVETÉ (candeur, ingénuité).

La *naïveté* est l'expression la plus simple et la plus naturelle d'une idée dont le fond peut être fin et délicat; et cette expression simple a tant de grace et d'autant plus de mérite, qu'elle est le chef-d'œuvre de l'art dans ceux à qui elle n'est pas naturelle.

La *candeur* est le sentiment intérieur de la pureté de l'ame, qui empêche de penser qu'on ait rien à dissimuler.

L'*ingénuité* peut être une suite de la sottise, quand elle n'est pas l'effet de l'inexpérience; mais la *naiveté* n'est souvent que l'ignorance des choses de convention, faciles à apprendre, et bonnes à dédaigner; et la *candeur* est la première marque d'une belle ame.

Duclos (*Considérations sur les Mœurs*).

NAIVETÉ (une naïveté).

Ce qu'on appelle *une naiveté* est une pensée, un trait d'imagination, un sentiment qui nous échappe malgré nous, et qui peut quelquefois nous faire tort à nous-mêmes. C'est l'expression de la

légèreté, de la vivacité, de l'ignorance, de l'imprudence, souvent de tout cela à la fois. Telle est la réponse de la femme à son mari agonissant, qui lui désignait un autre mari : « Prends un tel, il te » conviens, crois-moi ». *Hélas!* dit la femme, *j'y songeais.*

Ou bien celle-ci :

Un capucin, après la messe,
Oyait un tailleur à confesse.
N'avez-vous point de bien d'autrui,
Lui dit le confesseur austère ?
L'autre répond : « Oh ! non, mon père ;
» J'ai tout vendu dès aujourd'hui. »

La *naïveté* tient aussi quelquefois de la simplicité; j'en donne pour exemple celles qu'on va lire :

Fouillant un jour une carrière,
Nicodême vit un hibou ;
Joyeux, il l'ôte de son trou,
Et le porte à sa ménagère.
Fi ! dit-elle, vous êtes fou ?
Lâchez cet oiseau-là, compère,
Il ferait peur à nos enfans.
— Qu'il fasse, reprit Nicodême :
J'ons ouï dire à des savans
Qu'un hibou vivait deux cents ans,
Et j'voulons le voir par nous même.

Pons de Verdun (*le Villageois rusé*).

Un laquais eut ordre de son maître d'aller voir l'heure à un cadran solaire posé sur un piedestal, dans son jardin. Après avoir tourné vingt fois autour, le domestique, fort embarrassé, apporte officieusement le cadran solaire à son maître en lui disant : *Tenez, monsieur, cherchez l'heure vous-même, car je ne m'y connais pas.*

Quoique Moïse ait révélé,
Un certain Charles, peu crédule,
Soutenait qu'ânesse ni mule
Au bon vieux tems n'avait parlé.
Eh quoi ! dit Babet l'infaillible,
Tu prétends démentir la bible !

De par le grand Dieu d'Abraham,
Je te jure, mon ami Charle,
Que l'ânesse de Balaam
A parlé comme je te parle.

La *naïveté* consiste encore dans je ne sais quel air simple et ingénu, mais spirituel et raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit; elle fait les charmes du discours; tel est ce madrigal de Pradon à mademoiselle Bernard, qui lui écrivait des lettres trop spirituelles :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement;
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Ou celle-ci de Desmahis, relativement à un bouquet que portait une demoiselle.

Aux fleurs qui parent ton corset,
Je vois, Eglé, que c'est ta fête.
— Non, me dit-elle avec un air honnête.
— C'est donc la fête du bouquet ?

NARRATION.

Narration, dans l'éloquence et dans l'histoire, est un récit et une relation d'un fait ou d'un événement comme il est arrivé ou comme on le suppose arrivé.

Il y en a de deux sortes, l'une simple et historique, l'autre artificielle et fabuleuse.

Cicéron demande quatre qualités dans la *narration :* clarté, probabilité, brièveté et agrément.

Boileau dit, dans son *Art poétique :*

Soyez vif et pressé dans vos *narrations*.

On rend la *narration* claire en y observant l'ordre des tems, en n'employant que des termes propres et usités, et en racontant l'action sans interruption; elle devient probable par le degré de confiance que mérite le *narrateur*, par la simplicité et la sincérité de son récit, par le détail précis des circonstances, et par leur union.

La brièveté consiste à ne point reprendre les choses de plus haut qu'il n'est nécessaire, afin d'éviter le défaut de cet auteur ridicule dont parle Horace : *Qui gemino bellum trojanum orditur ab ovo.* Enfin on donne à la *narration* de l'agrément en employant des expressions nombreuses, d'un son agréable et doux, en évitant dans leur arrangement les hiatus et les dissonnances; en choisissant pour objet de son récit des choses grandes, nouvelles, inattendues ; en embellissant sa diction de tropes et de figures, en tenant l'auditeur en suspend sur certaines circonstances intéressantes, et en excitant des mouvemens de tristesse ou de joie, de terreur ou de pitié.

MORT D'HIPPOLYTE.

Phèdre a conçu l'amour le plus violent pour le fils de Thésée son époux ; mais, long-tems retenue par la crainte, elle n'ose avouer sa passion criminelle. Enfin, persuadée, vaincue par les conseils de la perfide Œnone, sa nourrice, elle se déclare à Hippolyte, qui ne peut l'entendre sans indignation. Mais la reine, après un pareil aveu, est décidée à ne plus rien ménager, lorsque tout-à-coup on lui annonce que Thésée, qu'elle avait cru mort, va paraître devant elle ; toute l'horreur de son crime se présente à ses yeux. Thésée paraît : elle repousse ses embrassemens, qu'elle ne mérite plus. Thésée, surpris de cet accueil, veut en savoir la cause ; il la demande à son fils, qui, loin de la lui découvrir, implore la permission de s'éloigner. Le roi qui ne voit que trouble dans sa maison, cherche à s'éclaircir : Œnone profite de l'agitation où il est pour accuser Hippolyte devant lui. Ajoutant foi à ce rapport exécrable, Thésée charge son fils de malédictions, l'exile à jamais de ses états, et appelle sur sa tête la vengeance de Neptune. Hippolyte obéit ; mais à peine Thésée a-t-il chassé ce malheureux fils, que la nature se fait entendre.... Il est troublé ; quelques mots échappés à l'amante d'Hippolyte, à la triste Aricie, augmentent encore ce trouble : il apprend qu'Œnone s'est jetée dans la mer ; que Phèdre mourante a trois fois voulu écrire, et trois fois rompu sa lettre commencée ; aussitôt il s'écrie :

Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre,
Qu'il vienne me parler ; je suis prêt à l'entendre ?

Mais il n'est plus tems, Neptune a exaucé les vœux de Thésée, et Téramène va lui apprendre la fin tragique de ce jeune héros.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait, tout pensif, le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Un effroyable cri, sorti du sein des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable:
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre; et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte, et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume.
Ils rougissent le mords d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un Dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt: l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.

Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Il courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
Je cours en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit :
Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle ; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
» Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie. . .
» Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
» Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
» Pour appaiser mon sang et mon ombre plaintive,
» Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive ;
» Qu'il lui rende. . . . » A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

RACINE (*Phèdre*).

SONGE D'ATHALIE.

Athalie, femme impie et meurtrière, qui, depuis huit ans, usurpe le trône de David, fait gémir les Juifs sous un joug insupportable ; mais ce peuple n'a pas encore perdu tout espoir de bonheur : un héritier de ses rois existe ; Joas, petit-fils de David, échappé au carnage, est élevé dans le temple, sous le nom d'Eliacin, et bientôt le bandeau royal doit ceindre son jeune front. Athalie, qui ignore ce mystère, pénètre dans le temple des Juifs. A son aspect, tout fuit ; les sacrifices sont abandonnés : elle veut porter ses pas téméraires dans l'enceinte sacrée réservée aux seuls lévites ; Joad l'arrête. Elle jette un œil farouche sur le grand-prêtre ; ses regards se fixent sur-tout sur le jeune Eliacin ; elle ne peut les en détourner. Sortie du parvis sacré, elle veut en vain se livrer au repos ; l'image de cet enfant la poursuit par-tout ; elle lui apparaît en songe ; ce songe la remplit de terreur ; éveillée, il l'agite et la fatigue encore ; et elle instruit ainsi Mathan et Abner du sujet de son trouble.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit :
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi!
» Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
» Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
» Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorans se disputaient entre eux.
. . . . Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais, lorsque revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout-à-coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.
Moi-même, quelque tems honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur;
Mais de ce souvenir mon ame possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant, toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'appaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
J'ai cru que des présens calmeraient son courroux;
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre; le peuple fuit, le sacrifice cesse;
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée;
Je l'ai vu: son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin;

C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre ;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

Racine (*Athalie*).

SONGE DE PAULINE.

Pauline, fille de Félix, gouverneur d'Arménie, a conçu l'amour le plus vif pour Sévère, chevalier romain et favori de l'empereur Décie; mais le peu de fortune de ce guerrier devient un obstacle insurmontable à son hymen avec la belle Pauline. Il part pour l'armée, et, dans une bataille sanglante contre les Perses, tombe sur le champ de bataille. Vainement on le cherche parmi les morts, on ne peut le reconnaître. Informée de cette triste nouvelle, Pauline mêle ses larmes à celles de l'armée entière; mais bientôt elle quitte Rome pour suivre son père à Mélitène. Polyeucte, seigneur arménien, épris des charmes de cette jeune princesse, demande sa main. Félix, croyant par une telle alliance augmenter son crédit, consent à l'hymen de sa fille, et l'amante inconsolable de Sévère passe dans les bras de Polyeucte.

Polyeucte, quoique de la secte des gentils, était étroitement lié avec Néarque, seigneur arménien, qui suivait la religion chrétienne, et se montrait un de ses apôtres les plus zélés. Ce dernier engageait depuis long-tems son ami à embrasser sa croyance, malgré un édit rigoureux que l'empereur venait de faire publier contre les chrétiens, et que son beau-père était chargé de mettre à exécution. Polyeucte, frappé des beautés, de la sublimité de la religion chrétienne, cède au desir de Néarque, et court au temple recevoir le baptême. Pauline veut s'opposer à son départ; inutiles prières, il s'échappe de ses bras; et cette malheureuse épouse, cette amante infortunée, raconte ainsi à son amie le songe qui l'effraie encore, et lui fait craindre pour les jours de Polyeucte.

Je l'ai vu, cette nuit, le malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère.
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire
Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire.
Il semblait triomphant, et tel que sur son char,
Victorieux, dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
» Ingrate, m'a-t-il dit, et, ce jour expiré,
» Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots j'ai frémi, mon ame s'est troublée;
Ensuite, des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.

Soudain à son secours j'ai réclamé mon père.
Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespère ;
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer, le bras levé, pour lui percer le sein.
Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images ;
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.
Je ne sais ni comment, ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué :
Voilà quel est mon songe.

P. Corneille (*Polyeucte*).

COMBAT NAVAL DE DUGUAY-TROUIN.

Instruit, par une lettre de M. le comte Pontchartrain, qu'il y avait aux Dunes d'Angleterre une flotte considérable, prête à faire voile pour le Portugal et pour la Catalogne, et, sur l'ordre de ce ministre de la joindre, de la détruire, Duguay-Trouin partit de Brest en 1707, avec six vaisseaux, pour aller se poster à l'ouverture de la Manche. La flotte annoncée par le ministre ne tarda pas à paraître, elle était rassemblée sous le vent de cinq gros vaisseaux anglais, à la tête desquels se trouvait le Devonshire, *qui, aussitôt qu'il aperçut l'escadre française, fit signal aux bâtimens de transport de se sauver. Réfléchissant alors que la journée s'avançait beaucoup, et impatient de voir que M. de Forbin ne se pressait pas d'arriver, Duguay-Trouin donna des ordres à tous ses vaisseaux, et résolut d'aller lui-même attaquer le* Devonshire. *Déjà le terrible La Jaille, le brave Nesmond avaient fait des prodiges de valeur, déjà le chevalier de Tourouvre, commandant le* Blak-Owal, *et M. de Bart, qui montait le* Salisbury, *abordaient avec intrépidité le* Devonshire ; *Duguay-Trouin, touché de cet exemple de valeur, vole au secours de ces généreux marins, et est prêt à accrocher le* Devonshire, *lorsqu'il aperçoit sortir de sa poupe une fumée si épaisse, que la crainte de brûler avec lui le force à se battre à portée du pistolet, jusqu'à ce que ce commencement d'incendie fût éteint. Après avoir essayé pendant trois heures un feu terrible, qui mit plus de trois cents hommes hors de combat, Duguay-Trouin, désespéré de voir tous ses gens périr l'un après l'autre, veut, à tout événement, l'accrocher. Les vergues commençaient à se croiser lorsqu'on vint avertir Duguay que le feu qui s'était fomenté dans la poupe du* Devonshire *se communiquait à ses haubans et à ses voiles de l'arrière ; à peine Duguay eut-il fait couper ses manœuvres, qui étaient embarrassées avec celles de l'ennemi, à peine se fut-il éloigné de la portée du pistolet, que le feu prit de l'arrière à l'avant de ce gros vaisseau avec tant de violence, qu'en moins d'un quart d'heure il fut consumé, et que tout son équipage périt au milieu des flammes et des eaux.*

Duguay-Trouin s'avance, la Victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre, l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant l'on combat de tous

côtés ; sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle : les proues heurtent contre les proues ; les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres ; les foudres se choquent et retentissent. Duguay-Trouin observe d'un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer les défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau armé de cent canons, défendu par une armée entière. C'est là qu'il porte ses coups ; il préfère à un triomphe facile l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi l'oblige de s'écarter. Le *Devonshire*, semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au-dedans, vomit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglais, d'une main lancent des flammes, de l'autre tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Duguay-Trouin n'eût desiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectacle pour un cœur tel que le sien de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer, la lueur de l'embrasement réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errans en furieux, ou palpitans immobiles au milieu des flammes, s'embrassant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes ; levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumans dans la mer ; d'entendre le bruit de l'incendie, les hurlemens des mourans, les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce ; l'abîme se referme, et tout disparaît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois qui ordonnent les guerres ! Cependant Dugay-Trouin poursuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tout se disperse. La mer est couverte de débris ; nos ports se remplissent de dépouilles ; et tel fut l'événement de ce combat, qu'aucun des vaisseaux qui portaient du secours ne passa chez les ennemis. Les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés, l'archiduc vit échouer ses espérances, et Philippe V put se flatter que son trône serait un jour affermi.

THOMAS (*Eloge de Duguay-Trouin*).

DERNIER COMBAT DE MITHRIDATE CONTRE LES ROMAINS.

Mithridate, vaincu par Pompée, forme le projet d'aller, comme un autre Annibal, attaquer les Romains jusque dans l'Italie. Xipharès, un de ses fils, pour s'éloigner de Monime qu'il adore, et à laquelle son père adresse aussi ses vœux, sollicite l'honneur de commander cette brillante expédition. Il va partir lorsqu'on apprend l'arrivée des Romains à Nymphée. Mithridate court au port, Xipharès le suit; le combat s'engage. Pharnace, autre fils du roi de Pont et allié secret des ennemis, fait révolter l'armée et se joint aux rebelles qui déjà, par son ordre, ont enveloppé Xipharès. Ce fils généreux échappe à leur fureur, se fait un chemin sur les morts, et court sauver les jours de son père, qui, se voyant abandonné, et craignant de tomber vivant au pouvoir des Romains, a plongé son épée dans son sein. A la vue de son père expirant, Xipharès sent doubler son courage : Pharnace et les Romains sont mis en fuite.

Monime pleure Xipharès, dont on lui a annoncé la mort, et se dispose à prendre le poison qui lui a été envoyé par le roi, lorsqu'Arbate vient lui apprendre le sort de Mithridate et le triomphe de Xipharès.

Il vit, chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée,
Ne vous a pas vous seule et sans cause alarmée.
Les Romains, qui par-tout l'appuyaient par des cris,
Ont, par ce bruit fatal, glacé tous les esprits.
Le roi, trompé lui-même, en a versé des larmes;
Et désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours, tout près d'être forcé,
Et voyant, pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendarts porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles;
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.
Vain secours, a-t-il dit, *que j'ai trop combattu!*
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre :
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains.
Il parle; et défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.
A l'aspect de ce front dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière,
Laisser entre eux et nous une large carrière;

Et déjà quelques-uns couraient épouvantés
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés.
Mais, le dirai-je, ô ciel ! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le roi
Qu'un reste de soldats défendait avec moi.
Qui pourrait exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois,
A de ce grand héros terminé les exploits ?
Enfin, las et couvert de sang et de poussière,
Il s'était fait de morts une noble barrière ;
Un autre bataillon s'est avancé vers nous.
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs coups :
Ils voulaient tous ensemble accabler Mithridate ;
Mais lui, *C'en est assez*, m'a-t-il dit, *cher Arbate*,
Le sang et ma fureur m'emportent trop avant ;
Ne livrons pas sur-tout Mithridate vivant.
Aussitôt dans son sein il plonge son épée ;
Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Faible, et qui s'irritait contre un trépas si lent ;
Et se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevait encor sa main appesantie,
Et, marquant à mon bras la place de son cœur,
Semblait d'un coup plus sûr implorer la faveur.
Tandis que, possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards ;
J'ai vu, qui l'aurait cru ? J'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux, abandonner la place ;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

RACINE (*Mithridate*).

RÉCIT DE TÉLÉMAQUE A CALYPSO.

Télémaque et Mentor retournaient dans leur pays, sur un vaisseau Tyrien, lorsqu'ils furent rencontrés par une flotte égyptienne, faits prisonniers et conduits à Thèbes devant Sésostris. Ce grand roi demanda à Télémaque son pays et son nom. Le fils d'Ulysse obéit, et supplia le monarque de le rendre à sa patrie et à

son père. Sésostris le renvoya, ainsi que Mentor, à Métophis, un de ses officiers, chargé de s'informer de ceux qui avaient pris leur vaisseau, s'ils étaient effectivement ou Grecs, ou Phéniciens (1).

L'officier, qui desirait les avoir pour esclaves, vint à bout de persuader au roi que les deux étrangers étaient réellement Phéniciens. Ils furent donc condamnés à l'esclavage.

Mentor, vendu à des Ethiopiens, les suivit dans leur pays, et Métophis envoya Télémaque vers les montagnes du désert d'Oasis, pour garder ses troupeaux. Le fils d'Ulysse s'abandonna à la douleur et aux regrets ; mais un jour s'étant endormi auprès d'une caverne, il fut réveillé par une voix mugissante sortie du rocher, qui lui apprit qu'il devait revoir Ithaque. Tandis que, tout occupé de ce fortuné présage, il s'enfonçait dans la forêt, un vieillard s'offrit à ses yeux ; c'était Termosiris, prêtre d'Apollon. Ce ministre, pour calmer ses chagrins, lui raconte l'histoire d'Apollon, qui, chassé du ciel, fut comme lui commis à la garde des troupeaux. Ce Dieu, ajouta Termosiris, pour charmer ses ennuis, jouait de la flûte ; les bergers d'alentour se rassemblaient autour de lui pour écouter ses chansons. Il leur montra les arts, il leur apprit quels sont les charmes de la vie champêtre ; et bientôt les bergers, avec leurs flûtes, furent plus heureux que les rois.

Aussitôt Termosiris remit à Télémaque une flûte si douce, que les échos des montagnes, répétant ses sons enchanteurs, attirèrent bientôt auprès du jeune fils d'Ulysse tous les bergers d'alentour ; et Télémaque raconte ainsi à Calipso et ses plaisirs et ses occupations pendant sa captivité.

Ma voix avait une harmonie divine ; je me sentais ému et comme hors de moi-même, pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne ; nous passions des jours entiers et une partie des nuits à chanter ensemble : tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étaient suspendus et immobiles autour de moi, pendant que je leur donnais des leçons ; il semblait que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage ; tout y était doux et riant ; la politesse des habitans semblait adoucir la terre. Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon où Termosiris était prêtre ; les bergers y allaient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Nous faisions un festin champêtre ; nos plus

(1) Sésostris, pour abaisser l'orgueil des Tyriens qui refusaient de payer le tribut qu'il leur avait imposé au retour de ses conquêtes, avait donné ordre de poursuivre et d'arrêter sur toutes les mers les vaisseaux phéniciens.

doux mets étaient le lait de nos chèvres et de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues et les raisins; nos siéges étaient les gazons; nos arbres touffus nous donnaient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois. Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi les bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau; déjà il commençait un carnage affreux; je n'avais en main que ma houlette; je m'avance hardiment; le lion hérisse sa crinière, me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule sèche et enflammée; ses yeux paraissaient pleins de sang et de feu; il bat ses flancs avec sa longue queue. Je le terrasse. La petite cotte de mailles dont j'étais revêtu, selon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer; trois fois je l'abattis, trois fois il se releva; il poussait des rugissemens qui faisaient retentir toutes les forêts; enfin je l'étouffai entre mes bras; et les bergers, témoins de cette victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

FÉNÉLON (*Télémaque*).

SONGE DE THYESTE.

Le roi de Mycènes, l'infortuné Thyeste, que poursuit en tous lieux la vengeance d'Atrée, est retiré à Chalcys, sans appui, sans suite, sans secours. Son barbare frère est loin de le soupçonner si près de lui; mais ce prince, craignant, s'il est reconnu, de tomber sous les coups d'Atrée, qui, en effet, se dispose à le faire périr par la main même de son fils, du généreux Plisthène, veut quitter l'île d'Eubée, fuir des bords dangereux où il ne peut espérer de repos. Sa fille Théodamie s'oppose à ce départ, et le prie d'attendre au moins que le roi d'Argos se soit éloigné. Thyeste insiste et apprend à Théodamie que de funestes présages se sont offerts à lui pendant le sommeil, et ont porté le trouble et le désespoir dans son ame.

Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux;
Du soleil à regret j'y revois la lumière;
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière.
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours:
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre;
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit:

Malgré ma fermeté, d'infortunés préssges
Asservissent mon ame à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette île fatale,
J'ai cru long-tems errer parmi des cris affreux
Que des mânes plaintifs poussaient jusques aux cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi :
« Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
» Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le spectre et ses gémissemens.
J'ai cru voir le barbare entouré de Furies;
Un glaive encor fumant armait ses mains impies ;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il semblait dans son sang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aspect, plaintive, désolée,
De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissans :
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
A mille affreux objets l'ame entière livrée,
La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main semblait m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs trsits, m'abreuver de mon sang.
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

CRÉBILLON (*Atrée et Thyeste*).

MORT DE COLIGNY.

Vainqueur à Cérisoles, à Renti, déjà célèbre par ses nombreuses victoires sur les Espagnols, et la défense de Saint-Quentin, Gaspard de Coligny, amiral de France, après la mort de Henri II, se mit à la tête du parti calviniste contre lesGuise. Quoique funestes aux calvinistes, les batailles de Dreux, de Saint-Denis, la journée de Jarnac et celle de Moncontour avaient donné la plus haute opinion de la bravoure, des talens de leur général, et engagé la cour, qui voyait dans Coligny un ennemi redoutable, à conclure

une paix avantageuse. Coligny revint ; Charles le combla de faveurs, lui rendit sa place au conseil. Incapable de feindre, l'amiral soupçonnoit peu le précipice que la perfidie creusait sous ses pas, et s'abandonnait avec sécurité aux caresses trompeuses du roi, lorsque, sortant du Louvre, Maurevert, vendu aux Guise, et caché dans une maison du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois, lui tira un coup d'arquebuse dont il fut dangereusement blessé. Le roi de Navarre se plaignit hautement de cet attentat. Charles IX, aussi dissimulé que sa mère, en témoigne une douleur extrême, jure de faire rechercher et punir les auteurs du crime ; mais, hélas ! déjà ce prince d'horrible mémoire étoit occupé du massacre des protestans, et les plaintes des partisans nombreux de Coligny hâtèrent l'instant du carnage, qui commença le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthelemi.

Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée,
Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière ;
Coligny languissait dans les bras du répos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde ; il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités ;
Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes ;
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes ;
Ses serviteurs sanglans, dans la flamme étouffés ;
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne ;
» C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne ! »
Il entend retentir le nom de Coligny :
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme allait briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
» Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
» Que le sort des combats respecta quarante ans.
» Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne;
» Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne;
» J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous. . . . »
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins ce grand homme entouré

Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assasins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros il les voit tomber tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps, percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle et digne de son fils !
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

VOLTAIRE (*Henriade*)

BATAILLE DE ROCROI.

Anne d'Autriche, après la mort de Louis XIII, fut obligée de continuer à diriger ses armes contre le roi d'Espagne, Philippe IV, son frère. Le fort de la guerre était du côté de la Flandre. Les troupes espagnoles sortirent des frontières du Hainault, s'avancèrent, ayant à leur tête un général expérimenté, don Francisco de Melos; et, portant le ravage sur les frontières de la Champagne, elles attaquèrent Rocroi. Quand les Espagnols virent qu'on n'opposait à leurs nombreux bataillons qu'une petite armée commandée par un jeune homme de vingt-un ans, ils se crurent certains de la victoire. « Ce jeune homme sans expérience, qu'ils méprisaient alors, était Louis de Bourbon, duc d'Enghien, connu depuis sous le nom du Grand Condé. Ce prince était né général; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel.

« Le duc d'Enghien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hasarder de bataille. Le maréchal de l'Hôpital, qui lui avait été donné pour le conseiller et pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour. Il ne confia son dessein qu'à Gassion, *maréchal-de-camp, digne d'être consulté par lui; ils forcèrent le maréchal à trouver la bataille nécessaire* » (1), *et le combat s'engagea le* 19 *mai* 1643.

A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d Enghien reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort! Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même tems pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi-vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter par-tout la terrenr, et étonner de ses regards étincelans ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brêches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattans, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une ame guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime : mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier, mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque ; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que ce grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes, et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute conteuance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles graces ! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régimens à la journée de Rocroi, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là, on célébra Rocroi délivrée, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau commencé par un si heureux présage.

BOSSUET (*Oraisons funèbres*).

FAMINE DE PARIS.

Henri IV, vainqueur à Ivry, après avoir laissé le comte d'Egmont sur le champ de bataille, et forcé le duc de Mayenne à la retraite, vint faire le blocus de Paris. Les Parisiens, toujours revoltés, et cédant aux instigations perfides des chefs de la ligue, qui, pour exciter leur rebellion, leur persuadaient que le roi, une fois entré dans la capitale, établirait la prêche et abolirait la messe, coururent en foule travailler aux fortifications, et offrir au duc de Nemours tout ce qu'ils possédaient; mais, les vivres diminuant chaque jour, cette cité coupable se vit réduite aux plus affreuses extrémités.

Et lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la Faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la Mort qui marchait après elle,
Alors on entendit des hurlemens affreux.
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante et la voix affaiblie
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes;
Où, parmi des plaisirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la Mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière;
Plus loin, des malheureux, couchés sur la poussière,
Se disputaient encore, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
. . . .

D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques;
Les autres, des rochers et des monts helvétiques;
Barbares dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère :
De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur
Que, pour en découvrir, n'inventât la fureur.
Une femme, (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire ?)
Une femme avait vu par ces cœurs inhumains
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, près de périr comme elle :
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, sa voix, sa misère, ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, et, d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité :
« Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,
» *Dit-elle*, c'est en vain que tu reçus la vie;
» Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie;
» Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris,
» Errant et malheureux, pleurer sur ses débris ?
» Meurs avant de sentir mes maux et ta misère;
» Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère :
» Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
» Et que Paris du moins voie un crime nouveau ! »

En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas :
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur;
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.
« Oui, c'est mon propre fils; oui, monstres inhumains,
» C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains;
» Que la mère et le fils vous servent de pâture!
» Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
» Quelle horreur à mes yeux semble vous glacer tous!
» Tigres, de tels festins sont préparés pour vous. »
Ce discours insensé que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste :
Ils pensent voir tomber sur eux le feu céleste;
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel, et demandait la mort.

Jusqu'aux tentes du roi mille bruits en coururent.
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs :
O Dieu, s'écria-t-il, Dieu qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des ligueurs et de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains;
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins.
Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes.
Que Mayenne, à son gré, s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
A la nécessité, l'excuse des tyrans :
De mes sujets séduits qu'il comble la misère;
Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.

Je le suis ; c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans :
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussé-je, en le sauvant, perdre mon diadême,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le, malgré lui, de ses vrais ennemis;
Et, si trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
« Henri, de ses sujets ennemi généreux,
» Aima mieux les sauver que de régner sur eux. »
Il dit; et dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la ville affamée,
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs, en ce moment, de peuples se remplissent :
On voit sur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides et tremblans,
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sombres
Les mages, à leur gré, faisaient sortir les ombres,
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelait les enfers, et les mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur semblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels ?
Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image;
C'est un roi bienfaisant, le modèle des rois :
Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !
Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés !

VOLTAIRE (*Henriade*).

COMBAT DE RODRIGUE CONTRE LES MAURES.

Rodrigue, fils de don Diègue, seigneur castillan, après avoir satisfait à l'honneur et vengé son père offensé par don Gormas, père de Chimène, se livre au désespoir en songeant que cette beauté est à jamais perdue pour lui. Il veut s'arracher la vie. Don Diègue l'arrête, lui apprend que déjà une flotte est entrée dans le fleuve... Une heure encore, et les Maures vont surprendre la ville. Effrayé des dangers de l'état, Rodrigue ne pense plus qu'à la gloire de sauver son pays, de reparaître vainqueur aux yeux de Chimène, et digne de son amour. Il saisit ses armes, marche à la tête de cinq cents braves, attaque les Maures, les disperse, et vient ainsi rendre compte au roi du succès de son entreprise.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin, avec le flux, nous fit voir trente voiles.
L'onde s'enflait dessous ; et, d'un commun effort,
Les Maures et la mer entrèrent dans le port.
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence, abusant les esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris :
Ils abordent sans peur ; ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même tems
Poussons jusques au ciel mille cris éclatans ;
Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent ;
Ils paraissent armés ; les Maures se confondent ;
L'épouvante les prend à demi descendus :
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre ;
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient ;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient ;
La honte de mourir sans avoir combattu,
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous, de pied ferme, ils tirent leurs épées ;
Des plus braves soldats les trames sont coupées,
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Furent ensevelis dans l'horreur des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait !
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres ;

Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montra notre avantage;
Le Maure vit sa perte, et perdit le courage;
Et voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre en la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les cables,
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables;
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte.
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie!
A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef: je me nomme; ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même tems,
Et le combat cessa faute de combattans.

P. Corneille (*le Cid*).

MORT DE TURENNE.

Le maréchal de Turenne était parti pour la campagne de 1675, qui fut la dernière et la plus belle de sa vie. Déjà l'Europe avait les yeux fixés sur lui; déjà des avantages multipliés présageaient des triomphes plus grands encore. Sans cesse opposé à Montécuculli, général fameux, qui aux plus rares talens joignait l'expérience de cinquante années de combats, ce grand capitaine, après avoir surmonté les plus grands obstacles, exécuté les manœuvres les plus savantes et les plus hardies, avait enfin réduit les ennemis à la nécessité de combattre. Sitôt qu'il eut examiné la position de leur camp, il s'écria : Pour le coup, je les tiens; il ne pourront plus m'échapper. *Après s'être un peu reposé, il monte à cheval pour examiner les mouvemens de l'ennemi; mais au moment où Saint-Hilaire, son fidèle compagnon d'armes, lui faisait voir une batterie qu'il venait de dresser, un boulet tiré au hasard par l'ennemi, emporte le bras de Saint-Hilaire et donne dans l'estomac du général, qui tombe mort.*

Aussitôt que la nouvelle de cette mort fut repandue, tout le camp retentit des cris de la douleur et du désespoir: le roi lui-même répandit des pleurs, et, pour immortaliser la mémoire de ce héros, il voulut que ses dépouilles mortelles fussent portées à l'abbaye de Saint-Denis, et ses cendres déposées dans la chapelle destinée à la sépulture de la famille royale. Les orateurs sacrés semèrent sur sa tombe les

fleurs de l'éloquence, et le célèbre Fléchier présente de la manière suivante le tableau de la mort de ce grand guerrier.

Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la Victoire se lasse, la Paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent. le courage des troupes est abattu par la douleur, et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourans envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; et la Renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qu'il l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de J.-C. pour l'ame de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là, on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe; chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie; tous entreprennent son éloge, et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur, et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

FLÉCHIER (*Oraisons funèbres*).

MORT DES TEMPLIERS.

La perte des Templiers est résolue. Les prêtres excitent Philippe-le-Bel à les punir; ils présentent au monarque ces braves chevaliers comme les ennemis les plus dangereux de l'état et du trône, cherchant à s'emparer du pouvoir, à renverser la religion. Philippe-le-Bel, après avoir tout fait pour les engager à détruire les accusations odieuses qui de toutes parts s'élevaient contre eux, et ne pouvant obtenir le moindre aveu, ni les amener à se justifier, les livre à l'inquisiteur envoyé par le pape pour les juger. On obtient de plusieurs des aveux arrachés par la force des tortures; mais, à la voix de leur chef et pressés par le remords, ils se rétractent bientôt, et marchent à la mort avec le courage de l'innocence.

Le roi, cédant aux larmes, aux prières de la reine, et surtout au besoin de pardonner,

veut encore tenter un dernier effort auprès de ces chevaliers : il ordonne qu'on suspende le supplice; mais trop tard, helas! ses ordres sont partis; le connétable vient lui en apporter l'affreuse certitude.

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y mouter le premier;
Mais le grand-maître arrive; il monte, il les devance;
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré :
Il prie, et l'on croit voir un mortel Inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son Dieu ni sa patrie;
» Français, souvenez-vous de nos derniers accens :
» Nous sommes innocens, nous mourons innocens.
» L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
» Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
» Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
» Et j'ose t'y citer, ô pontife romain!
» Encor quarante jours! . . . je t'y vois comparaître. »
Chacun en frémissant écoutait le grand-maître.
Mais quel étonnement. quel trouble, quel effroi,
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon roi!
» Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée :
» Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année. »
(*Au roi.*)
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête. . . Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse;
Tout-à-coup le feu brille : à l'aspect du trépas,
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Eternel les sublimes cantiques;
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie. . . . Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé. . .
Mais il n'était plus tems. . . . Les chants avaient cessé.

RAYNOUARD (*les Templiers*).

LE DÉLUGE.

Les vastes plaines de la terre, inondées par les eaux, n'offrirent plus de carrière aux agiles coursiers, et celles de la mer en fureur cessèrent d'être navigables aux vaisseaux. En vain l'homme crut trouver une retraite dans les hautes montagnes; mille torrens s'écoulaient de leurs flancs, et mêlaient le bruit confus de leurs eaux aux gémissemens des vents, et aux roulemens des tonnerres. Les noirs orages se rassemblaient autour de leurs sommets, et répandaient une nuit affreuse au milieu du jour. En vain il chercha dans les cieux le lieu où devait reparaître l'aurore; il n'aperçut autour de l'horizon que de longues files de nuages redoublés; de pâles éclairs sillonnaient leurs sombres et innombrables bataillons; et l'astre du jour, voilé par leurs ténébreuses clartés, jetait à peine assez de lumière pour laisser entrevoir dans le firmament son disque sanglant, parcourant de nouvelles constellations. Au désordre des cieux, l'homme désespéra du salut de la terre. Ne pouvant trouver en lui-même la dernière consolation de la vertu, celle de périr sans être coupable, il chercha au moins à finir ses derniers momens dans le sein de l'amour ou de l'amitié. Mais dans ce siècle criminel, où tous les sentimens naturels étaient éteins, l'ami repoussa son ami, la mère son enfant, l'époux son épouse. Tout fut englouti dans les eaux: cités, palais, majestueuses pyramides, arcs de triomphe chargés des trophées des rois; et vous aussi, qui auriez dû survivre à la ruine même du monde, paisibles grottes, tranquilles bocages, humbles cabanes, asiles de l'innocence! Il ne resta sur la terre aucune trace de la gloire ou du bonheur des mortels, dans ces jours de vengeance où la Nature détruisit ses propres monumens.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (*Etudes de la Nature*).

CALME AU MILIEU DE L'OCÉAN.

Dix fois le soleil fit son tour sans que le vent fût appaisé. Il tombe enfin, et bientôt après un calme profond lui succède. Les ondes, violemment émues, se balancent long-tems encore après que le vent a cessé. Mais insensiblement leurs sillons s'aplanissent; et sur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement

dans les airs un souffle qui l'ébranle ; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abîme de l'étendue, un vide profond et sans bornes, le silence et l'immensité ; voilà ce que présente aux matelots ce triste et fatal hémisphère. Consternés et glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages et des tempêtes ; et le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeste : ce soleil, dont l'éclat naissant ranime et réjouit la terre ; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelans ; ce liquide cristal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumière et répète l'azur des cieux, ne forment plus qu'un spectacle funeste ; et tout ce qui, dans la nature, annonce la paix et la joie, ne porte ici que l'épouvante, et ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent, on les réduit, on les dispense d'une main avare et sévère. La Nature, qui voit tarir les sources de la vie, en devient plus avide ; et plus les ressources diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succède la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abîme des eaux : car au moins sur la terre quelque lueur d'espérance peut abuser la douleur et soutenir le courage ; mais au milieu d'une mer immense, solitaire et environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illusion pour le sauver du désespoir : il voit comme un abîme l'espace épouvantable qui l'éloigne de tout secours ; sa pensée et ses vœux s'y perdent ; la voix même de l'espérance ne peut arriver jusqu'à lui.

Les premiers accès de la faim se font sentir sur le vaisseau : cruelle alternative de douleur et de rage, où l'on voyait des malheureux, étendus sur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir, éperdus et furieux, de la proue à la poupe, et demander au moins que la mort vînt finir leurs maux !

Marmontel (*les Incas*).

ÉDUCATION D'ACHILLE.

Nota. *Les jeunes gens, auxquels cet ouvrage est particulièrement destiné, aimeront à y trouver ces beaux vers sortis de la plume d'un littérateur aimable, d'un professeur savant, qui fut long-tems l'orgueil de l'Université de Paris, le favori des Muses, et dont le nom seul sera toujours un éloge.*

Quand du sein maternel porté dans ce séjour
Où mes premiers regards se sont ouverts au jour,
Ce vieillard vertueux qui m'a servi de père,
Eut daigné m'accueillir, on dit qu'un soin sévère
De ma bouche écarta ce nectar nourricier,
Doux tribut qu'une mère aime tant à payer,
Et tous ces alimens, vulgaire nourriture,
Qu'offre aux faibles humains l'indulgente nature.
Aux cris de mes besoins, sans cèsse renaissans,
Ni Cérès, ni Bacchus n'apportaient leurs présens;
Mais des lions, des ours, mes lèvres dévorantes
Suçaient le sang, pressaient les chairs encor vivantes,
Et ce repas sauvage, il fallait l'acheter.
Sur les pas du Centaure il fallait affronter
D'une mer en courroux l'effrayante menace;
Le fracas d'un torrent qui, sur des monts de glace,
De rochers en rochers tombe, écume et mugit;
Rire au tigre qui gronde, au lion qui rugit;
Ou seul, d'une forêt, profonde, spacieuse,
Contempler sans pâlir l'horreur silencieuse.
D'une armure bientôt mon corps soutint le poids,
Mon bras un bouclier, mon épaule un carquois;
Bientôt je marchai ceint de ma première épée,
Et je la rapportai d'un noble sang trempée.
Je bravais des saisons les outrages divers,
L'air brûlant des étés, la glace des hivers.
Sur un lit de duvet bercé par la Mollesse,
Jamais un doux concert n'endormit ma paresse :
Sur la pointe d'un roc j'aimais à sommeiller,
Et le bruit des torrens ne pouvait m'éveiller.

Ainsi coulaient pour moi les beaux jours de l'enfance,
Ainsi je préludais à mon adolescence.
J'appris alors à vaincre un coursier indompté :
Sur sa croupe rebelle avec orgueil monté,

Tantôt je devançais les cerfs ou le Lapithe
Qui d'un pas effrayé précipitait sa fuite ;
Et tantôt je suivais, d'un élan aussi prompt,
Le vol d'un trait ailé qu'avait lancé Chiron.
Souvent dans la saison au repos consacrée,
Quand du fleuve engourdi le souffle de Borée
A peine avait fixé le cristal frémissant,
Un regard de Chiron sur ce miroir glissant
M'ordonnait de courir, sans que mon pas agile
Blessât, en l'effleurant, son écorce fragile.
C'étaient là mes plaisirs, dirai-je mes combats ;
Mes dangers, Pélion dépeuplé par mon bras,
Et ces bois étonnés de leur vaste silence ?
Je n'aurais point osé déshonorer ma lance
En frappant ou le lynx qui me voit, tremble et fuit,
Ou le cerf innocent qu'effarouche un vain bruit ;
Il fallait braver l'ours à la forme effrayante,
Le sanglier armé de sa dent foudroyante,
D'un carnage récent le tigre ensanglanté.
Ce n'était rien ; d'Alcide émule redouté,
Il fallait terrasser une lionne mère,
De son corps hérissé défendant son repaire,
Roulant d'un air affreux ses regards menaçans,
Epouvantant l'écho de ses rugissemens.

Enfin l'âge m'ouvrit une digne carrière ;
J'appris, je dévorai la science guerrière.
Tous les secrets de Mars furent bientôt les miens :
Bientôt je maniai l'arme des Pæoniens,
Le dard que d'un bras sûr lancent les Massagètes,
Et le fer recourbé qu'ont inventé les Gètes,
Et l'arc dont le Gélon marche toujours armé.
Aux jeux sanglans du ceste enfin accoutumé,
J'aurais pu défier le Sarmate intrépide ;
J'appris jusqu'à cet art vulgaire, mais perfide,
De lancer un caillou qui, trois fois balancé,
S'échappe, siffle et vole au but qu'on a fixé.
Mais, tout récens qu'ils sont, à peine ma mémoire
Peut rappeler, vous-même à peine pourriez croire,
A quels travaux divers je me plais exercé :
Chiron parle, et soudain d'un immense fossé
Mon vaste élan franchit et joint les deux rivages ;
Chiron parle, et, courant sur ces rochers sauvages

Où croît la rouce, où vit le reptile odieux,
Je m'élance au sommet d'un mont voisin des cieux,
Aussi rapidement que je rase une plaine.
D'un éclat de rocher, qu'il soulève avec peine,
Chiron arme sa main, me défie au combat;
Il le lance. J'attends, intrépide soldat;
Et sur mon bouclier, solide impénétrable,
Je reçois, en riant, le choc épouvantable.
J'arrête seul, à pied, quatre coursiers fougueux
Faisant d'un vol égal rouler un char poudreux.
Quand j'ai, par ces travaux, aguerri mon audace,
A des travaux plus doux ma vigueur se délasse;
D'une robuste main quelquefois vers les cieux,
Je m'amuse à lancer le disque ambitieux,
A l'aimable Hyacinthe amusement funeste!
Mes jeux sont les combats de la lutte et du ceste;
Sur ma lyre je chante, en vers mélodieux,
Les exploits des héros et les bienfaits des Dieux.
Chiron, qui daigne aussi cultiver ma mémoire,
Aux talens d'un soldat ne borne point ma gloire;
Il m'explique le monde, et les ressorts divers
Par qui tout est, se meut, agit dans l'univers.
Des peuples avec lui déroulant les annales,
J'y vois leurs mœurs, leurs lois, leurs discordes fatales,
Leurs succès, leurs revers et leur chute: j'apprends,
Mais pour les détester, le nom de leurs tyrans.
Sa prudence a voulu m'initier encore
Aux utiles secrets que le Dieu d'Epidaure,
Pour le soulagement des malheureux humains,
A confié, dit-on, à ses savantes mains.
Il m'apprend, et lui-même est mon premier modèle,
A consulter toujours la justice éternelle,
A dompter mon orgueil et mon ressentiment,
A ne trahir jamais les lois ni mon serment;
A choisir mes amis, à leur être fidèle;
A chérir ma patrie, à m'immoler pour elle;
Sur-tout à révérer, par de pieux tributs,
Le ciel qui fait, soutient, couronne les vertus.

Luce de Lancival (*Achille à Scyros*).

NATURE.

La *nature* est le système des lois établies par le Créateur pour, l'existence des choses et pour la succession des êtres. La *nature* n'est point une chose, car cette chose serait tout; la *nature* n'est point un être, car cet être serait Dieu; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à celle du premier être, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son concours et son consentement. C'est un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer; qui, travaillant d'après soi-même, toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable. Elle ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, et dans ses ouvrages, elle présente le sceau de l'Eternel.

Bossuet.

Nature, ô séduisante et sublime déesse !
Que tes traits sont divers ! tu fais naître dans moi
Ou les plus doux transports ou le plus saint effroi.
Tantôt dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée, et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs :
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire;
De ton souffle léger s'exhale le Zéphire;
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois,
Sont les accens divers de ta brillante voix.
Tantôt, dans les déserts, divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entrechoquant dans l'air,
Des torrens écumeux battent tes flancs; l'éclair
Sort de tes yeux; ta voix est la foudre qui gronde,
Et du bruit des volcans épouvante le monde.

Delille (*Géorgiques françaises*).

La Nature brute et la Nature cultivée.

La *nature* est le trône extérieur de la magnificence divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degré au trône intérieur de la Toute-puissance; fait pour adorer le Créateur, il commande

à toutes les créatures ; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivans l'ordre, la subordination, l'harmonie ; il embellit la *nature* même; il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose.

« La nature brute est hideuse et mourante ; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes, en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts à demi-consommées ; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer : bientôt, au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissans fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf soumis au joug emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle rajeunisse par la culture : une *nature* nouvelle va sortir de nos mains ».

Qu'elle est belle cette *nature* cultivée ! que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement; il en est la production la plus noble : en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux ; elle-même aussi semble se multiplier avec lui ; il met au jour, par son art, tout ce qu'elle recélait dans son sein. Que de trésors ignorés ! que de richesses nouvelles ! les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini ; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées ; l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre ; les torrens contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible par-tout, par-tout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées, de riantes prairies ; dans les plaines, de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ;

les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couverts d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ses centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes ou fréquentées, des communications établies par-tout, comme autant de témoins de la force et de l'union de la société : mille autres monumens de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout tems il partage l'empire avec la *nature*.

Cependant il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monumens, les détruit avec le tems, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute, ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. BUFFON.

Des effets de la nature sur l'homme.

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la *nature* entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si nôtre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre; elle se lassera plutôt de concevoir, que la *nature* de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la *nature* : nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes au prix de la réalité des choses.

C'est une sphère infinie, dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

PASCAL.

Que je t'aime, ô simple *Nature!*
Toujours belle, sans imposture,
Tu plais en tout tems, en tous lieux.
Non, il n'est que toi d'immortelle;
Toujours vraie et toujours nouvelle,
Tu charmes le cœur et les yeux.

Tu fuis nos palais magnifiques;
Tu préfères à nos portiques
Les hameaux, les fleurs, les forêts.
Tu cherches les ruisseaux et l'ombre,
Et le bocage le plus sombre
A pour toi mille appas secrets.

D'une simple et jeune bergère
Qui file en paix sur la fougère,
Les chants font briller la candeur.
C'est toi qui formes son langage;
Son innocence est ton ouvrage,
Et ton empire est dans son cœur.

Sous ta main tout prend de la vie,
Sous tes yeux tout se multiplie;
Tout s'embellit sous ton pinceau.
Tu nourris l'insecte sous l'herbe,
Tu formes le chêne superbe,
Et tu soutiens l'humble arbrisseau.

C'est dans les champs que je t'admire;
Le laboureur, sous ton empire,
N'est riche que de tes bienfaits.
Aucun besoin ne l'importune;
Toujours content de sa fortune,
Tes dons surpassent ses souhaits.

***

Oui, l'aspect de la *Nature*
Réjouit, console une ame pure;
Oui, l'aspect de la *Nature*,
Toujours beau,
Paraît toujours nouveau.

BOURGUEIL (M. *Guillaume*).

(*Voyez* HISTOIRE NATURELLE).

(Lisez le poëme de DULARD *sur la Grandeur de Dieu*, ou *les Merveilles de la Nature*).

NATUREL (PENSÉE), *voyez* NAÏF.

NAVIGATION.

Les poëtes attribuent à Neptune l'invention de l'art de *naviguer ;* d'autres l'attribuent à Bacchus, d'autres à Hercule, d'autres à Jason, d'autres à Janus, qu'on dit avoir eu le premier vaisseau. Les historiens attribuent cet art aux Eginètes, aux Phéniciens, aux Tyriens, et aux habitans de la Grande-Bretagne.

Si l'homme a paru grand, si le fils de la terre,
Aux élémens armés osant livrer la guerre,
Par un sublime effort se rapprocha des Dieux,
C'est alors qu'il soumit à son heureuse audace
Cet effroyable espace,
Cet empire des mers que lui fermaient les cieux.

LA HARPE (*La Navigation, Ode*).

Origine de la Navigation.

... Dans la sombre nuit de ces tems incertains,
Où l'homme réparait de ses tremblantes mains
Du monde submergé l'étonnante ruine;
L'art des *Navigateurs* cache son origine.
Ceux à qui l'univers dut ses premiers succès,
Sous des noms inconnus vivent par leurs bienfaits:
Le Tems a dans sa course effacé leur mémoire;
Sur le marbre animé la Muse de l'histoire
N'apprend plus aux mortels à chérir leurs travaux;
Mais cent peuples unis par des besoins nouveaux,
Des climats opposés confondant l'industrie,
Et l'immense Océan devenu la patrie

Des vaisseaux qui jadis n'osaient quitter ses berds,
Faut-il d'autres garans de leurs nobles efforts ?
Par-tout où la nature, inégale et féconde,
Dispersa des mortels sur les rives de l'onde,
On les vit confier aux flots capricieux
Les trésors échangés de ses dons précieux.
Là, Cérès, dont la main récompense vos peines,
De l'or de ses moisssons vient enrichir vos plaines.
Des rives de l'Indus fabuleux conquérant,
Bacchus mûrit ailleurs son nectar enivrant;
Ici, le lin roulé sur le fuseau rapide,
Prépare un voile simple à la beauté timide;
Et sur des bords lointains qu'éclaire un jour nouveau,
Le duvet sort d'un arbre, et le miel d'un roseau.
Ainsi d'un souffle heureux l'indulgente Nature
De Cybèle autrefois féconda la ceinture.
Mais en vain, pour unir ses présens dispersés,
L'homme multiplia des travaux insensés;
Inutiles efforts ! la charrue obstinée
En vain les demandait à la terre étonnée :
L'art qui dompta les flots l'affranchit de ce soin,
Et, conçu par l'audace, il naquit du besoin.

Esmenard (*la Navigation*).

(*Lisez ce Poëme*).

L'art de la *navigation* consiste non-seulement à conduire le navire d'un lieu à un autre par le moyen des cartes topographiques, mais aussi à le manœuvrer et le gouverner sûrement pour lui faire faire tous les mouvemens qu'il faut pour le tenir dans les routes et directions convenables.

Regarde ce vaiseau destiné pour Neptune,
Favori de la Gloire ou cher à la Fortune,
Qui doit braver un jour, *navigateur* hardi,
Ou les glaces du Nord, ou les feux du Midi :
Quelle majestueuse et fière architecture !
Le Calcul prévoyant dessina sa structure;
Dans sa coupe légère, avec solidité,
Il réunit la force et la rapidité.
Emporté par la voile, et dédaignant la rame,
Le chêne en est le corps, et le vent en est l'ame;
L'aimant, fidèle au pôle, et le timon prudent
Dirigent ses sillons sur l'abîme grondant;

L'équilibre des poids le balance sur l'onde;
Son vaste sein reçoit tous les trésors du monde;
La foudre arme ses flancs: géant audacieux,
Sa carène est dans l'onde, et ses mâts dans les cieux.
Long-tems de son berceau l'enceinte l'emprisonne,
Signal de son départ, tout-à-coup l'airain tonne:
Soudain, lassé du port, de l'ancre et du repos,
Aux éclats du tonnerre, aux cris des matelots,
Au bruit des longs adieux mourans sur les rivages,
Superbe, avec ses mâts, ses voiles, ses cordages,
Il part; et devant lui chassant les flots amers,
S'empare fièrement de l'empire des mers.

DELILLE (*Imagination*).

(*Voyez* MER).

NÉANT.

Le *néant* est pour l'existence
Ce que pour l'homme est le sommeil,
Et le jour de notre naissance
Est comme l'instant du réveil.

ARMAND-GOUFFÉ.

Plus l'homme est éclairé, plus il voit son *néant:*
Il sait qu'il ne sait rien; il l'avoue, et sa gloire
Est celle d'écouter quand Dieu parle, et de croire.

RACINE fils (*Ep. à Rousseau*).

NÉGLIGENT (*voyez* INDOLENT).

NOMS.

Il n'y a point au monde un si pénible métier, que celui de se faire un grand *nom:* la vie s'achève qu'on a à peine ébauché son ouvrage.

Nous devons travailler à nous rendre très-dignes de quelque emploi: le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

LA BRUYÈRE

C'est un poids bien pesant qu'un *nom* trop tôt fameux.

VOLTAIRE (*Henriade*).

Les grands *noms* abaissent, au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

LAROCHEFOUCAULD.

Il n'est pas si aisé de se faire un *nom* par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le *nom* qu'on s'est déjà acquis.

De bien des gens, il n'y a que le *nom* qui vaille quelque chose. Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien : de loin ils imposent.

La Bruyère.

Les grands *noms* ne doivent être héréditaires que lorsqu'ils ont eu la vertu pour guide.

Eh ! pourquoi les *noms* que vos pères
Ont illustrés dans les combats,
Deviendraient-ils héréditaires,
Si leurs vertus ne le sont pas ?
. . . .
L'or n'illustrait pas autrefois,
Et la noblesse, alors plus pure,
Naissait dans le sein des exploits.

Bernis (*Epître sur les Mœurs*).

(*Voyez* Naissance *et* Renommée).

NONCHALANT (*voyez* Indolent).

NOUVEAUTÉ (*voyez* Mode).

NUIT.

La *nuit* est un intermède heureux que le ciel mit entre les actes de la vie, et qui suspend toutes les scènes du monde; la *nuit* verse quelquefois sur la paupière du malheureux l'oubli des peines de la journée, et l'illusion sur celles qui l'attendent le lendemain.

J.-J. Rousseau.

(*Voyez* Jour).

OBÉISSANCE.

Qui ne sait *obéir*, ne sait pas commander.

Voltaire.

Les grands du royaume voulant rendre hommage, avant la cérémonie de son couronnement, à Henri V, roi d'Angleterre, le

monarque leur dit : Attendez, pour me jurer *obéissance*, que j'aie juré moi-même *obéissance* aux lois.

(*Hist. d'Angleterre*).

Ce n'est pas *obéir* qu'*obéir* lentement.

CORNEILLE (*Sertorius*).

OBLIGEANT. — OBLIGEANCE.

Il faut, autant qu'on peut, *obliger* tout le monde :
On a souvent besoin de plus petit que soi.

LA FONTAINE(*Fable* 11, *Liv. II*).

Ce n'est point assez d'*obliger*, il faut le faire *obligeamment:*

C'est *obliger* deux fois qu'*obliger* promptement.

***

Il y a autant de noblesse à *obliger* sans promettre, que de bassesse à promettre sans *obliger*.

Combien en compte-t-on parmi ceux qu'on *oblige*, que la nécessité d'être reconnaissans porte à l'ingratitude! Aussi Racine disait-il un jour à un ami : Vous m'obligez, et pourtant je sens que je vous aimerai toujours.

Le plaisir d'*obliger* tient lieu de récompense.

DESTOUCHES (*l'Ingrat*).

(*Voyez* BIENFAISANCE *et* SERVICES).

OBSCURITÉ (AVANTAGE DE L').

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
. . . .
Vit dans l'état *obscur* où les Dieux l'ont caché !

RACINE (*Iphigénie*).

Heureuse *obscurité*, que je vous trouve aimable !
Qu'au plus brillant éclat vous êtes préférable !
Vous n'êtes point en butte aux efforts des jaloux;
Mais, s'ils vous connaissaient, ils n'aimeraient que vous.
En vous ils trouveraient tous les biens qu'ils desirent,
Et ce parfait bonheur pour lequel ils soupirent,
Et qu'ils ne trouvent point dans ce brillant chaos
Où l'ambition règne, et n'a point de repos.

DESTOUCHES (*l'Ambitieux*).

. . . . Sous le règne du crime,
La place de l'honneur est dans l'*obscurité*.

MARMONTEL (*Denis le Tyran*).

(*Voyez* CONDITION *et* MÉDIOCRITÉ).

OBSTINATION (*voyez* OPINIATRETÉ).

OCCUPATION.

La nature nous a fait un besoin de l'*occupation*, la société nous en fait un devoir; l'habitude peut en faire un plaisir.

J'ai toujours rencontré dans l'*occupation*
Subsistance à la fois et consolation.

***

S'*occuper*, c'est savoir jouir:
L'oisiveté pèse et tourmente;
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

VOLTAIRE (*Stances à l'Infante d'Espagne*).

(*Voyez* OISIVETÉ, PARESSE *et* TRAVAIL).

OFFENSE.

Descartes ne connaissait que les passions douces: Quand on me fait une *offense*, disait-il, je tâche d'élever mon ame si haut, que l'*offense* ne parvienne pas jusqu'à elle.

Montaigne disait: « Je suis si lâche à *offenser*, que pour le service de la raison même, je ne saurais le faire ».

Ceux qui ne s'*offensent* de rien ne sont pas plus faits pour la bonne société, que ceux qu'un rien *offense*.

LA BRUYÈRE.

Se venger d'une *offense*, c'est se mettre au niveau de son ennemi; la lui pardonner, c'est s'élever fort au-dessus de lui.

LA ROCHEFOUCAULD.

Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

LA NOUE (*la Coquette corrigée*).

(*Voyez* OUTRAGE).

OISIVETÉ.

Les mortels, en naissant, au travail condamnés,
Tant qu'ils vivent *oisifs* vivent infortunés.

L'esprit est comme le corps; il lui faut de la pâture: si on le laisse manquer d'alimens, il tombe dans l'inertie, et n'a plus de dignité.

Théophraste.

L'*oisiveté*, dit-on, de tout vice est la mère:
Ce trait, en deux mots expressif,
Ne me paraît pas trop sévère,
Et je n'y vois rien d'excessif.

Pannard.

Que l'homme *oisif* joue un sot personnage dans le monde! Il y fait pleuvoir l'ennui par-tout où il se trouve. Quelle conversation peut-on avoir avec un homme qui n'a ni érudition, ni connaissance des beaux-arts? La vie, qu'un homme de lettres trouve trop courte, est trop longue pour cet homme accablé sous le poids de l'ennui causé par l'ignorance.

Helvétius.

L'*oisiveté* est la rouille de l'ame; l'*oisiveté* est aussi fatigante que le repos est doux.

De Lévis.

Non, je ne trouve point de fatigue si rude,
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude;
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient, dans les langueurs de son *oisiveté*,
D'une lâche indolence esclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offusqué de ses pensers épais,
Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Tous les honteux plaisirs, enfans de la molesse,
Usurpant sur son ame un absolu pouvoir,
De monstrueux desirs le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triste infamie.
Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords:
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps.

Boileau (*Epître XI*).

On peut jouir en paix, dans l'hiver de la vie,
De ces fruits qu'au printems sema notre industrie.
Courtisans de la gloire, Ecrivains ou Guerriers,
Le sommeil est permis, mais c'est sur des lauriers.

VOLTAIRE (*à M. L****).

(*Voyez* OCCUPATION, PARESSE *et* TRAVAIL).

OMBRAGEUX (*voyez* DÉFIANCE. — MÉFIANCE).

OPINIATRETÉ.

L'*opiniâtreté* est le défaut ordinaire des sots et des bêtes. Savoir mollir et se prêter dans l'occasion, est une marque de prudence. L'habile-pilote baisse ses voiles quand le vent souffle avec trop de véhémence.

Soutenir son sentiment avec *opiniâtreté*, c'est moins défendre la vérité que montrer sa rusticité; parce qu'il est de la politesse de céder dans les choses même où l'on a toute la raison pour soi.

DUCLOS.

La petitesse de l'esprit fait *l'opiniâtreté.* Nous ne croyons pas aisément ce qui est au-delà de ce que nous voyons.

LA ROCHEFOUCAULD.

La marque d'un esprit faux est un trop grand attachement à ses opinions; les nuages qu'élève l'amour-propre obscurcissent les lumières de la raison.

MARC-AURÈLE.

Conformez-vous toujours aux sentimens des autres;
Cédez modestement si l'on combat les vôtres.

(*Maximes de la Sagesse*).

OPINION (*voyez* SENTIMENT).

OPTIMISTE.

Homme content de tout.

(*Voyez* PESSIMISTE).

OPULENCE.

. . . . . Si chacun vivait dans l'*opulence*,
Si tout le monde avait du bien en abondance,
Qui voudrait obéir, qui voudrait travailler ?

LE GRAND (*Plutus*).

On peut sans *opulence* être loin du malheur.

PALISSOT.

Il est bien rare que l'*opulence* n'augmente pas la méchanceté naturelle, et qu'elle fasse le bonheur.

Le plus beau droit de l'*opulence*,
Celui qui peut lui seul l'ennoblir à jamais,
C'est de soulager l'indigence,
En la comblant de ses bienfaits.

(*Voyez* FORTUNE *et* RICHESSE).

OR.

L'*or* est le souverain des souverains.

RIVAROL.

L'*or* est le tyran ou l'esclave de celui qui le possède.

HORACE (*Ep.* 11).

(*Voyez* FORTUNE *et* RICHESSE).

ORACLE.

Réponse que les païens s'imaginaient recevoir de leurs Dieux.

Un *oracle* toujours se plaît à se cacher.

RACINE (*Iphigénie*).

Tout *oracle* est douteux, et porte un double sens.

LA FONTAINE (*les Filles de Minée*).

Un *oracle* jamais ne se laisse comprendre;
On l'entend d'autant moins, que plus on croit l'entendre;
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur, doit croire que tout l'est.

CORNEILLE.

La facilité avec laquelle on corrompait les *oracles* dans l'antiquité, dit Fontenelle, fait assez voir qu'on avait affaire à des hommes.

EXEMPLE.

. . . Apprends des malheurs qui te feront frémir,
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné, malgré moi, dans ce palais funeste,
Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste,

Hier avant la nuit j'arrive dans ces lieux ;
La superbe Mycène offre un temple à mes yeux.
Je cours y consulter le Dieu qu'on y révère,
Sur mon sort, sur celui d'Oreste et de mon père :
Mais à peine aux autels je me fus prosterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné;
Le temple retentit d'un funèbre murmure :
(Je ne suis cependant meurtrier ni parjure).
J'embrasse les autels, rempli d'un saint respect.
Le prêtre épouvanté recule à mon aspect,
Et sourd à mes souhaits refuse de répondre.
Sous ses pieds et les miens tout semble se confondre ;
L'autel tremble, le Dieu se voile à nos regards,
Et de pâles éclairs s'arment de toutes parts:
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre,
Que le ciel en courroux fait gronder sur la terre.
Je l'avoue, Anténor, je sentis la frayeur
Pour la première fois s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succède un long silence ;
Du Dieu qui se voilait j'implore l'assistance :
Ecoute-moi, grand Dieu, sois sensible à mes cris;
D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,
Dieu puissant, m'écriai-je, exauce la prière ;
Daigne sur ce qu'il craint lui prêter ta lumière.
Alors, parmi les pleurs et parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots :
« Cesse de me presser sur le destin d'Oreste;
» Pour en être éclairci tu m'implores en vain;
» Jamais destin ne fut plus triste et plus funeste :
» Redoute pour toi-même un semblable destin.
» Appaise cependant les mânes de ton père :
» Ton bras seul doit venger ce héros malheureux,
» D'une main qui lui fut bien fatale et bien chère :
» Mais crains, en le vengeant, le sort le plus affreux ».

CRÉBILLON (*Electre*).

ORAGE (*voyez* à l'article MOIS, *Août;* et à l'article SAISONS, *Été*).

ORATEUR.

Rien de si beau, selon moi, que de s'attirer l'attention de toute une assemblée; que de charmer les esprits; que de pouvoir ou persuader, ou dissuader comme on veut. Par-tout où le peuple

jouit de sa liberté, dans un tems de paix principalement, ce fut toujours là le premier mérite, et ce qui donne le plus de crédit. Qu'y a-t-il, en effet, de si digne d'admiration qu'un homme qui, dans ce prodigieux nombre d'hommes, fait seul, ou presque seul, valoir des talens que la nature accorde à tous? Rien flatte-t-il si délicieusement l'esprit et l'oreille, qu'un discours sagement pensé, et noblement exprimé? Quel empire, quel ascendant comparable à celui de l'éloquence, puisque sous elle les caprices du peuple, la religion des juges, la gravité du sénat, tout plie? Qu'y a-t-il de plus généreux, de plus beau et qui marque plus un grand cœur, que d'assister l'innocent, que de rétablir l'opprimé, que de protéger le faible, que de conserver la vie à ceux-ci, et de sauver l'exil à ceux-là? Qu'y a-t-il enfin de si nécessaire que d'avoir toujours des armes redoutables aux méchans, et qui nous mettent à couvert des insultes, ou en état de les venger?

Quelle autre force que celle de l'éloquence put engager les hommes dispersés et féroces qu'ils étaient, à se réunir et à se civiliser? car il y a eu un tems où, à la manière des bêtes, ils erraient dans la campagne, et se nourrissaient de leur proie. Presque tout se décidait par la force corporelle, rien par la raison. Alors, nulle religion, nul devoir. Point de lois pour les mariages. Un père ne savait de quel enfant il était père. On ne sentait pas de quelle utilité il est d'avoir des principes d'équité. Au milieu de l'ignorance et de l'erreur on était tyrannisé par d'aveugles passions, à qui les forces du corps, dangereuses compagnes, fournissaient les moyens de s'assouvir. Quelqu'un, dont les lumières étaient supérieures, ayant étudié alors ce que c'est que l'homme, comprit qu'en l'instruisant, et mettant en œuvre les qualités de son ame, il y avait de quoi en faire quelque chose de grand. Pour y réussir, il obtint que ces hommes épars dans les champs, où des feuillages leur servaient de retraite, se rassemblassent dans un même lieu; et là, travaillant à leur mettre devant les yeux l'utile et l'honnête, d'abord il les trouva peu soumis à des vérités si nouvelles pour eux; mais, gagnant leur attention de plus en plus, il leur fit goûter la raison; et de sauvages, de farouches qu'ils étaient, il les rendit doux et humains.

Un changement et si prompt et si considérable, fut sans doute

l'ouvrage de l'éloquence autant que de la sagesse ; et lorsqu'une fois il y eut des villes établies, aurait-on pu, si l'éloquence n'avait appuyé ce que la raison proposait, cimenter la bonne foi et la justice, accoutumer les hommes à la subordination, et les déterminer, ne disons-pas seulement à ne point épargner leurs peines, mais à sacrifier même leur vie pour le bien public ? Assurément il fallut la voie de la persuasion pour amener ceux qui se sentaient les plus forts à trouver bon qu'un juge décidât de leurs intérêts, à se mettre ainsi au niveau des plus faibles, et à perdre volontairement l'habitude où ils étaient de se faire justice eux-mêmes : habitude tout-à-fait commode et si ancienne, qu'elle passait pour loi de la nature.

On prétend qu'il y a divers genres d'*orateurs*, ainsi que de poëtes. C'est ce qui n'est point. A la verité, il y a des poëtes tragiques, il y en a de comiques, d'épiques, de lyriques ; et ce sont autant de genres différens. Dans la tragédie le comique fait un mauvais effet ; le tragique n'en fait point un meilleur dans la comédie ; ainsi des autres espèces de poésies : le ton de chacune est marqué, et les connaisseurs ne s'y trompent point. Mais dans l'art *oratoire*, lorsqu'on dira que ceux-ci ont de la noblesse, de la force, de l'abondance ; que ceux-là se bornent à la simplicité, à l'exactitude, à la précision ; et qu'enfin il y en a qui tiennent comme le milieu entre ces deux caractères ; ce sont là des différences qui portent, non sur l'art même, mais sur ceux qui le cultivent. On dit des *orateurs* ce qu'ils sont ; mais à l'égard de l'éloquence, il s'agit de savoir ce qu'elle doit être.

Un *orateur* parfait, c'est celui qui sait instruire son auditeur, lui plaire et le toucher. Instruire est obligation ; plaire est de surérogation ; toucher est de toute nécessité (1). Que les uns remplissent mieux ces devoirs, et les autres moins bien, cela dit inégalité de mérite, mais dans un même genre. Ainsi l'*orateur* est parfait ou médiocre, ou mauvais, selon qu'il remplit ses devoirs parfaitement, médiocrement ou mal. Tous ont le titre d'*orateurs*, comme le plus misérable peintre est appelé peintre. Ce n'est point l'art qui met

(1) *Optimus est orator, qui dicendo animos audientium et docet, et delectat, et permovet. Docere, debitum est : delectare ; honorarium : permovere, necessarium.* CICÉRON.

de la différence entre eux, c'est le talent. Aussi n'y a-t-il point d'*orateur* qui ne voulût ressembler à Démosthène : mais Ménandre n'a point voulu ressembler à Homère. Il travaillait dans un autre genre. Voilà ce qui n'est point vrai des *orateurs*. Si l'un, sous prétexte qu'il cherche à mettre de la force dans son discours, néglige la précision ; si l'autre, pour être plus serré, ne s'attache point aux ornemens ; quoique l'un et l'autre se fassent supporter, on ne dira qu'aucnn d'eux soit parfait, car la perfection est l'assemblage de toutes les bonnes qualités.

Peut-on, cela étant, n'être pas surpris de trouver dans toute l'antiquité, et quelque part que ce soit, une si grande disette d'*orateurs ?* Sans doute leur art est quelque chose de plus grand, et demande plus de talens réunis que l'on ne pense. Car enfin, de ce qu'il y a tant de beaux génies qui s'y appliquent, tant d'habiles maîtres qui l'enseignent, tant d'heureux et de riches sujets à manier, tant de récompenses, et cependant si peu de succès ; que conclure de là, si ce n'est que l'art de l'*orateur* est d'une étonnante difficulté ?

Aussi est-il nécessaire, pour y réussir, que l'on ait un grand fonds de connaissances, sans quoi ce ne serait qu'un flux de paroles, vain et digne de risée. Il faut un style qui frappe autant par le choix que par l'arrangement des mots : et comme l'essentiel consiste, tantôt à émouvoir les passions, tantôt à les calmer, il faut connaître tous ces ressorts secrets que la nature cacha dans le cœur humain. Joignez à cela une certaine grace, de l'enjouement, un savoir d'homme bien né, avec de la vivacité à répartir, et à lancer des traits qui soient fins et délicats. On doit posséder l'antiquité, et avoir en main les exemples qu'elle fournit. On ne doit pas ignorer les lois ni le droit civil. Parlerai-je de l'action qui embrasse tout à la fois et les attitudes, et les gestes, et les regards, et la manière de gouverner sa voix ? Jugeons de cette difficulté par un art frivole qui est celui des comédiens, dont l'étude unique est de bien déclamer. Qui ne sait combien les bons acteurs ont été rares dans tous les tems ? Parlerai-je de la mémoire, qui est le dépôt universel des pensées et des paroles ? Quelques trésors que l'*orateur* amasse, s'il manque de mémoire pour les conserver, ils sont perdus.

Puisque l'éloquence réunit tant de talens, dont chacun à part

exige tant de soin, ne cherchons plus d'où vient qu'il y a si peu de bons *orateurs*.

Parmi les *orateurs* grecs, il est surprenant de combien Démosthène lui seul est supérieur à tont le reste; mais de son tems, il ne laissait pas d'y avoir quantité d'autres *orateurs* qui valaient beaucoup, et qui furent célèbres: il y en avait eu auparavant, il y en a eu depuis. Que ceux qui s'appliquent à l'art de l'éloquence ne se découragent donc point; que leur travail ne se ralentisse point. Rien ne doit leur faire perdre l'espérance dn plus grand succès; et dans un si bel art, quand même on n'atteindrait pas à la perfection, il y aura toujours bien du mérite à en approcher.

Cicéron (*trad. par l'abbé d'*Olivet).

L'orateur du barreau.

Ecoutons le célèbre d'Aguesseau, dans son IIIᵉ. discours, prononcé en 1699.

Qnels trésors de sciences, quelle variété d'érudition, quelle sagacité de discernement, quelle délicatesse de goût ne faudrait-il pas pour exceller dans le barreau? Quiconque osera mettre des bornes à la science de l'avocat, n'a jamais conçu une parfaite idée de la vaste étendue de cette profession.

Que les autres étudient l'homme par parties, l'*orateur* n'est point parfait, si par l'étude continuelle de la plus pure morale, il ne connalt, il ne pénètre, il ne possède l'homme tout entier.

Que la jurisprudence romaine soit pour lui nne seconde philosophie, qu'il dévore les coutumes, qu'il en découvre l'esprit, qu'il en concilie les principes, et que chaque citoyen de ce grand nombre de petits états puisse croire, en le consultant, qu'il est né dans sa patrie, et qn'il n'a étudié que les usages de son pays.

Que l'histoire lui donne une expérience, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, une vieillesse anticipée, et qu'après avoir élevé ce solide édifice de tant de matériaux divers, il y ajoute tous les ornemens du langage, et toute la magnificence de l'art qui est propre à sa profession; que les anciens *orateurs* lui donnent leur insinuation, leur abondance, leur sublimité; que les historiens lni communiquent leur simplicité, leur ordre, leur variété; que les poëtes lni inspirent la noblesse de l'invention, la vivacité des images, la hardiesse

de l'expression, et surtout ce nombre caché, cette secrète harmonie des discours, qui, sans avoir la servitude et l'uniformité de la poésie, en conservent souvent toute la douceur et toutes les graces; qu'il joigne la politesse française au sel attique des Grecs et à l'urbanité des Romains; que, comme s'il s'était transformé dans la personne des anciens *orateurs*, on reconnaisse en lui plutôt leur génie et leur caractère que leurs pensées et leurs expressions, et que l'imitation devenant une seconde nature, il parle comme Cicéron, lorsque Cicéron imite Démosthène, ou comme Virgile, lorsque par un noble, mais difficile larcin, il ne rougit point de s'enrichir des dépouilles d'Homère.

L'orateur de la chaire.

L'éloquence de la chaire avait été presque barbare jusqu'au père Bourdaloue. Il fut un des premiers qui firent parler la raison.

Il faut, dit M. le cardinal Maury (1), pour être éloquent, rentrer en soi-même; aussi les productions d'un jeune *orateur* sont-elles ordinairement trop recherchées, parce que son esprit, toujours tendu, fait des efforts continuels sans oser s'abandonner à la simple nature, jusqu'à ce que l'expérience lui apprenne que, pour atteindre au sublime, il est bien moins nécessaire d'exalter son imagination, que de se recueillir profondément en soi-même, et dans son sujet. Si vous avez médité les livres saints, étudié les hommes, bien lu les moralistes, qui ne sont pour vous que des historiens, si vous êtes familiarisé avec la langue des *orateurs*, peignez-vous ensuite vos propres combats, vos faiblesses, vos inclinations, vos inconséquences; c'est le secret de la nature humaine que vous allez nous révéler; faites sur vous-même l'essai de votre éloquence, devenez pour ainsi dire l'auditeur de vos propres discours, et, anticipant ainsi sur l'effet qu'ils doivent produire, vous trouverez, sans les altérer jamais, des caractères frappans; vous nous subjuguerez par une suite de ces mouvemens et de ces tableaux qui frappent et entraînent l'auditoire dont le silence attentif et profond atteste que l'*orateur* est dans le vrai, et qu'il a saisi l'accent et la langue de la nature.

(1) En parlant de l'éloquence de la chaire seulement.



L'*orateur*, enflammé d'un zèle apostolique,
Simple, mais sans bassesse, et toujours pathétique,
Doit, par des mouvemens troublant ses auditeurs,
Occuper leurs esprits beaucoup plus que leurs cœurs;
Que par le faux éclat d'une pompe frivole,
Il n'énerve jamais la divine parole :
L'amas étincelant de tableaux, de portraits
Peut de l'émotion arrêter les effets.
Mais, par l'activité des figures sublimes,
Animant ses raisons, échauffant ses maximes,
On le voit attendrir, attacher l'auditeur,
Et s'ouvrir sans effort le chemin de son cœur.

L'abbé DE LA SERRE (*Poëme de l'Éloquence*).

Baron, acteur de la Comédie-Française, voulut entendre Massillon. Il fut frappé du vrai qu'il trouva dans toute son action, et dit à un autre acteur qui l'avait accompagné : Mon ami, voilà un *orateur*; nous ne sommes que des comédiens.

Tel se croit *orateur* qui n'est que babillard.

***

L'*orateur* ne peut toucher s'il n'est plein des passions dont il veut émouvoir ses auditeurs, et s'il ne reçoit en soi le coup dont il veut frapper ceux qui l'écoutent.

J'applaudis l'*orateur* dont les nobles pensées
Roulent pompeusement avec soin cadencées.
Mais ce plaisir est court, je quitte l'*orateur*
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

***

Le P. Sanlecque définit ainsi l'orateur ridicule.

Souvent d'un seul côté la bouche se renverse,
Et fait prendre à ses mots un chemin de traverse (1);
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,
Chaque lourde syllabe est une heure à passer.

---

(1) Ce poëte n'était pas élégant, mais il était vrai; c'est ce que n'est pas toujours tout poëte élégant.

Ici cet *orateur*, qui pousse une invective,
A chaque mot qu'il dit fait pleuvoir sa salive;
Là, je ris de ce fat, qu'on voit à tout propos,
Caresser sa pensée, et rire à tous ses mots.
L'un, quand son front se ride, ayant un œil farouche,
Pour la moindre syllabe ouvre toute la bouche,
Et, craignant que sa voix n'avorte entre ses dents,
Lance de ses poumons des mots toujours tonnans;
L'autre, pour éviter ses manières outrées,
Ne parle qu'au travers de ses lèvres serrées;
Et, comme un instrument qui ne rend que des sons,
De ses mots retenus ne nous dit que les tons.

(*Poëme du Geste*).

Quand l'*orateur* souffre, la peine n'est pas toujours pour lui seul. Un *orateur* avait été fort long dans un discours qu'il adressait à Agis, roi de Sparte. Il termina par demander au monarque quelle réponse il ferait à ceux qui l'avaient envoyé. Dis-leur, répond le roi, que tu as eu bien de la peine à finir, et moi bien de la peine à t'entendre.

Certain prêcheur, par sa longueur extrême:
Lassa les gens: l'auditoire s'endort;
On se réveille, on voit qu'il n'est encor
Qu'au premier point: on était en carême;
On veut dîner, on défile et l'on sort.
Le sacristain reste et se réconforte;
Il boit un coup, mange du pain béni,
Puis va chercher les clefs et les apporte.
Il faut, dit-il, mon père, que je sorte;
Voici les clefs; quand vous aurez fini,
Vous voudrez bien fermer la porte.

LA CONDAMINE (*le Sermon sans fin*).

ORGUEIL. — ORGUEILLEUX.

Il faut définir l'*orgueil* une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi.

THÉOPHRASTE.

L'*Orgueil* a deux filles, la Vanité et la Présomption. Comment, quand on pense bien de soi, et mal de son voisin, ne pas s'imaginer

qu'on est capable de tout, et que son voisin n'est capable de rien? L'*orgueilleux* qui a quelques talens ne voit rien au-dessus de ses forces; il va tenter l'entreprise la plus difficile, et déployer avec joie ce qu'il a d'industrie et de courage pour échouer ridiculement.

Saint-Lambert.

L'*orgueil* avilit tout, esprit, vertus, talens.

* **

L'amour-propre éclairé nous donne l'envie de plaire; l'*orgueil* nous en éloigne.

La Bruyère.

Là de nos passions il nourrit les fureurs;
Souvent il les étouffe, et, pour mieux nous surprendre,
Il se détruit soi-même et renaît de sa cendre:
Toujours contre la grace il veut nous révolter;
Pour mieux régner sur nous, cherchant à nous flatter,
Il relève nos droits et notre indépendance;
Et de nos intérêts embrassant la défense,
Nous répond follement que notre volonté
Peut rendre tout facile à notre liberté.
Mais comment exprimer avec quelles adresses
Ce monstre sait de l'homme épier les faiblesses?
Sans cesse parcourant toute condition,
Il répand en secret sa douce illusion;
Il console le roi que le trône emprisonne,
Et lui rend plus léger le poids de la couronne:
Aux yeux des conquérans de la gloire enivrés,
Il cache les périls dont ils sont entourés:
Par lui le courtisan, du maître qu'il ennuie,
Soutient, lâche flatteur, les dédains qu'il essuie:
C'est lui qui d'un prélat épris de la grandeur
Écarte les remords voltigeans sur son cœur;
C'est lui qui fait pâlir un savant sur un livre,
L'arrache aux voluptés où le monde se livre,
D'un esprit libertin lui souffle le poison,
Et plus haut que la foi fait parler la raison:
C'est lui qui des palais descend dans les chaumières,
Donne à la pauvreté des démarches altières;
Lui seul nourrit un corps par le jeûne abattu;
Il suit toujours le crime, et souvent la vertu.

Louis Racine (*Poëme de la Grace*).

—

Rien de si *révéré* que l'*orgueil* ne profane;
Il n'est rien de si pur que l'*orgueil* ne condamne;
Vil scrutateur des cœurs qu'il n'a point avilis,
En serpent tortueux il sonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une faiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente,
Il la suit sourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, et l'expose au grand jour;
Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quels attentats affreux! quels crimes! quelle horreur!
L'*orgueil* humilié devient bientôt fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
C'est un géant armé qui brave le tonnerre,
Qui, pour anéantir l'auguste Vérité,
Irait, jusques au sein de la Divinité,
Percer de mille coups sa rivale étonnée,
Et blasphêmer le Dieu dont elle est émanée.

Le cardinal DE BERNIS (*la Religion vengée*).

De ce lieu Philémon partit à demi nu;
Bien suivi, bien couvert, le voilà revenu.
Je ne le connais pas dans cette pompe extrême:
Eh! qui ne l'aurait méconnu,
Puisqu'il se méconnaît lui-même?

DE CAILLY.

Du premier coup-d'œil on hait l'*orgueilleux*; du second on le plaint. LA BRUYÈRE.

Un enfant s'admirait monté sur une table.
Je suis *grand*, disait-il. Quelqu'un lui répondit:
Descendez, vous serez petit.
Quel est l'enfant de cette fable?
Le riche qui *s'enorgueillit*.

BARRÉ.

L'*orgueil* n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire.

GRESSET (*Edouard*).

Les *orgueilleux* ne prospèrent jamais.

VOLTAIRE (*Nanine*).

(*Voyez* AMOUR-PROPRE, ALTIER, GLORIEUX, GRANDEUR, HAUTEUR, PRÉSOMPTION *et* VANITÉ).

(Lisez la fable *du Chêne et du Roseau*, placée dans cet ouvrage à l'article FABLE).

OSTENTATION.

Je n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'*ostentation*, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas.

THÉOPHRASTE.

Il y a deux sortes d'*ostentations*, dit Fontenelle; une *ostentation* qui se montre en faisant étalage d'un rien, et une *ostentation* qui se cache en faisant mystère de tout.

La majesté de l'empire, disait l'empereur Alexandre Sévère, se soutient par la vertu, bien mieux que par une vaine *ostentation* de ses richesses.

Estimez un chacun dans sa profession,
Et ne critiquez point par *ostentation*.

(*Maximes de la Sagesse*).

OUTRAGE. — INSULTE. — AFFRONT.

L'*affront* est un trait de reproche ou de mépris lancé en face de témoins; il pique et mortifie ceux qui sont sensibles à l'honneur, L'*insulte* est une attaque faite avec insolence; on la repoussse ordinairement avec vivacité. L'*outrage* ajoute à l'*insulte* un excès de violence qui irrite.

GIRAD.

Il y a, dit J.-J. Rousseau, des gens qui *insultent* toujours, mais qui n'*outragent* jamais.

On prend grand soin de ménager
Un méchant dont les traits peuvent se faire craindre,
Tandis que les bons sont à plaindre,
Parce qu'impunément on peut les *outrager*.

L'abbé AUBERT.

Qui se laisse *outrager*, mérite qu'on l'*outrage*.

P. CORNEILLE (*Héraclius*).

(*Voyez* IMPERTINENCE *et* OFFENSE).

PAGANISME. — PAYENS. — GENTILS.

Idolâtrie, culte des faux Dieux.

Après l'établissement du christianisme, les peuples restés infidèles furent appelés *pagani* (payens), soit parce que les empereurs

chrétiens obligèrent, par leurs édits, les adorateurs de faux Dieux à se retirer dans les campagnes, où ils exercèrent leur religion; soit parce qu'en effet l'idolâtrie, après la conversion des villes, se maintint encore dans les villages ou bourgs (*pagus*); soit, comme le dit saint Jérôme, parce que les infidèles refusaient de s'enrôler dans la *milice* de J. C., ou qu'ils aimèrent mieux quitter le *service* que de recevoir le baptême, ainsi qu'il fut ordonné l'an 310, suivant la remarque de Fleury; car, chez les Latins, *paganus* était opposé à *miles* (soldat). Quoi qu'il en soit, le nom de *payen* fut donné aux infidèles qui, retirés des villes, persévérèrent dans le culte des faux Dieux.

Les *gentils* furent appelés de ce nom, à cause qu'ils n'ont que la loi naturelle, et celles qu'ils s'imposent à eux-mêmes, par opposition aux juifs et aux chrétiens, qui ont une loi positive et une religion révélée qu'ils sont obligés de suivre. L'église naissante ne parlait que de *gentils*.

Les *gentils* furent appelés à la foi, et obéirent à leur vocation: les *payens* persistèrent dans leur idolâtrie.

Le mot de *gentils* ne distingue donc que des gens qui ne croient pas la religion révélée; et celui de *payens* distingue ceux qui sont attachés à une religion mythologique ou au culte des faux Dieux. Les *payens* sont *gentils*, mais les *gentils* ne sont pas tous *payens*. Confucius et Socrate, qui rejetaient la pluralité des Dieux, étaient *gentils*, et n'étaient point *payens*. Les adorateurs de Jupiter, de Fo, de Brama, de Xaca, de La et autres Dieux, sont *payens*: les sectateurs de Mahomet, adorateurs d'un seul Dieu, sont, à proprement parler, *gentils*.

Celui qui ne croit point en Jésus-Christ, mais qui n'honore pas les faux Dieux, est *gentil*; celui qui honore les faux Dieux, et qui, par conséquent, a des sentimens tout opposés à la foi, est *payen*.

L'usage attache encore au mot *payen* une idée de mauvaises mœurs, de mœurs grossières, déréglées, brutales, impies, abominables : cette tache n'est pas également imprimée au mot *gentil*.

ROUBAUD.

(*Voyez* CHRISTIANISME, MYTHOLOGIE *et* RELIGION).

PAIX.

La *paix* rend un état florissant, riche, illustre;
La victoire avec soi ne porte qu'un faux lustre :
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les guerriers,
Elle les fait gémir sous leurs propres lauriers.
Ici le frère en pleurs redemande son frère,
Là le père son fils, ici le fils son père;
Et, dans le camp vainqueur, il est souvent douteux
Lequel des deux partis est le plus malheureux.

CAMPISTRON (*Arminius*).

Invocation à la Paix.

Grand Dieu! dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers; vous qui, du trône immobile de l'empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvemens immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes, rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée! qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses! Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son ame d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour : ce sentiment divin se répandant par tout, réunira les nations ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau, et se multipliera sans nombre; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration.

BUFFON (*Première Vue de la Nature*).

Reviens, divine *Paix*, agréable Espérance,
Fille de Jupiter, présent des immortels,
Déesse à qui l'on doit les plus sacrés autels;
N'avons-nous point assez gémi de ton absence?

Comme le laboureur qui fend la plaine aride
Desire le retour des humides Zéphirs,
Ainsi nous t'attendons, source de nos plaisirs;
Viens revoir nos climats, prends Mercure pour guide.

Que ton char lumineux dissipe les tempêtes
Dont les noires vapeurs obscurcissent les airs;
Fais succéder le calme aux orageux éclairs,
Change nos sombres jours en de brillantes fêtes!...

. . . .

BRULART.

Quitte enfin le séjour de la voûte azurée,
Déesse dont dépend notre félicité;
O *Paix*, aimable *Paix*, si long-tems desirée,
Viens fermer de Janus le temple redouté!
Bannis de ces climats l'intérêt et l'envie;
Rends la gloire aux talens, à tous les arts la vie;
Alors nous mêlerons à nos sanglans lauriers,
Tes myrtes et tes oliviers!....

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse.

Le calme succède à l'orage,
L'on n'entend plus tonner les Dieux;
Le soleil perce le nuage
Qui couvrait la face des cieux.
De carnage enfin moins avide,
La Parque à mon regard timide,
N'offre plus de tombeaux ouverts,
Je vois Bellone désolée,
Teinte de sang, échevelée,
Qui prend la route des enfers.

De la déplorable indigence
Ne redoutons plus les rigueurs;
La *Paix* ramène l'abondance:
Nous allons goûter ses douceurs.
Déjà la fertile industrie
Vole en Amérique, en Asie,

Sans craindre l'horreur des combats;
Et, malgré la fureur des ondes,
Des dépouilles de ces deux mondes,
Enrichit nos heureux climats. ***

Un plein repos favorise nos vœux;
Peuples, chantez la *Paix*, qui vous rend tous heureux.
Un plein repos favorise nos vœux:
Chantons, chantons la *Paix*, qui nous rend tous heureux!

Charmante *Paix*, délices de la terre,
Fille du ciel et mère des plaisirs,
Tu reviens combler nos desirs;
Tu bannis la terreur et les tristes soupirs,
Malheureux enfans de la guerre.
Un plein repos favorise nos vœux:
Chantons, chantons la *Paix*, qui nous rend tous heureux!

Tu rends le fils à sa tremblante mère;
Par toi la jeune épouse espère
D'être long-tems unie à son époux aimé;
De ton retour le laboureur charmé,
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère
Moissonne avant le tems le champ qu'il a semé:
Tu pares nos jardins d'une grace nouvelle,
Tu rends le jour plus pur, et la terre plus belle!
Chantons, chantons la *Paix*, qui nous rend tous heureux!

J. Racine.

Pour l'annoncer dans les campagnes,
Cérès, sensible à son retour,
Fait allumer sur les montagnes
Des feux vers le déclin du jour:
La fête ainsi se communique,
Et, dans l'allégresse publique,
Les bergers, au son du hautbois
Dansant à l'ombre d'un vieux chêne,
Répètent son nom dans la plaine,
Et celui du meilleur des rois. ***

De l'ame du méchant toute *paix* est bannie.

Piron (*Gustave*).

... Ne nous lassons point des douceurs de la *paix*.

Boileau (*Ep. 1re.*).

La *Paix*, l'aimable *Paix* fait bénir son empire.

J.-B. Rousseau (*Ode à la Paix*).

PARASITE.

Le mot *parasite*, qui se prend aujourd'hui en mauvaise part, était chez les anciens un titre honorable. On voit dans Diodore de Sicile, que les Bardes des Celtes, qui étaient les poëtes de nos anciens Gaulois, les suivaient à la guerre pour décrire leurs actions héroïques, et qu'on les appelait, par honneur, leurs *parasites*. Mais, dit Roubaud, lorsqu'il y eut des gens si riches qu'ils furent obligés de faire manger leur bien aux autres pour en jouir, lorsque, par ton, l'on tint table ouverte, des essaims de convives s'introduisirent dans les maisons opulentes; ils s'y impatronisèrent et en devinrent les commensaux. On les appela *parasites*, et ce mot se prit alors en mauvaise part.

Le rôle de *parasite* est un rôle de menteur, de flatteur, de plat bouffon et de médisant, si ce n'est de calomniateur. Il n'y a aucun de ees chercheurs de dîners qui ne dise en entrant : *Je viens d'apprendre une nouvelle......* Après qu'il a débité son mensonge d'un air de conviction, il s'extasie sur les charmes de la maîtresse de la maison, quoique très-peu charmante la plupart du tems; sur l'esprit du maître, souvent aussi sot que lui; sur l'excellence des mets et des vins; il rit avec éclat d'une mauvaise plaisanterie que ses hôtes font sur son voisin; il se prête complaisamment à celles qu'on fait de lui; il enchérit sur le mal qu'on dit des absens : enfin le *parasite* doit avoir un esprit souple et liant; or ce genre d'esprit exclut l'élévation de l'ame et celle du cœur, il rend susceptible de toutes sortes de bassesses et de sottises. Somme totale, il vaut mieux, comme les Israëlites, manger et boire en joie du fruit de ses mains, chacun sous sa vigne et son figuier, que d'aller dîner en ville chez les grands qui n'ont que faire de vous.

SAINT-FOIX.

Le Parasite congédié.

Du monde ayant mal fait l'étude,
Le chevalier de B*** contracta l'habitude
De dîner tous les jours dans la même maison,
Chez d'honnêtes bourgeois de moyenne fortune,
A la table desquels sa visite importune,
Au bout de quinze jours, devint hors de saison.

On le lui fit sentir autant qu'il fut possible,
Sans cependant lui faire affront;
Mais, conservant le même front,
A tous les colibets se montrant insensible,
Chez ces amphitryons, seul ou devant témoins,
Notre homme n'en dînait pas moins.
Suzon, tout à la fois honnête chambrière,
Et gouvernante et cuisinière,
Lui disait vainement avec son gros bon sens:
Monsieur le chevalier, mes maîtres sont absens.
C'est égal, répondait l'entêté *parasite*,
A leur petit Fanfan je vais rendre visite.....
Et toi-même, Suzon, comment cela va-t-il?
Hein! pas très-mal, je crois.... Ou bien, adroit, subtil,
Et sachant braver tout scrupule,
Il disait dans son vil caquet:
Je vais dans le salon parler au perroquet,
Ou bien: *Je vais régler ma montre à la pendule;*
Et la pauvre fille crédule,
N'osant pas trop d'ailleurs brusquer le chevalier,
De peur de se rendre blâmable,
Dans le salon feignait de l'oublier
En attendant que l'on se mît à table.
Au maître enfin ce manège déplut;
Il consigna l'intrigant à la porte,
Et sermona Suzon de telle sorte,
Que, quand le lendemain le dîneur accourut,
Suzon, qui le guettait postée à sa fenêtre,
Lui cria, dans la rue, en le voyant paraître:
Monsieur le chevalier, retournez sur vos pas:
Mes maîtres sont sortis, monsieur Fanfan sommeille,
Le perroquet est mort, je me porte à merveille,
Et la pendule ne va pas!

C.

(*Lisez la troisième Fable de La Fontaine, Liv. IX*).

PARDON.

La devise d'un homme vertueux est : donner et *pardonner*.

Le *pardon* seul élève au-dessus des humains.

La Chaussée (*Maximien*).

Caton le censeur disait ordinairement qu'il *pardonnait* toutes les fautes, excepté les siennes. On a traduit ainsi cette belle maxime:

Chacun a ses défauts, et vous avez les vôtres;
Indulgent et sévère, honnête homme et chrétien,
Toujours *pardonnez* tout aux autres,
Jamais ne vous *pardonnez* rien.

***

Envers nos ennemis montrons de la clémence;
Les grands cœurs, que le ciel a pourvus de ce don,
Trouvent, en se mettant au-dessus d'une offense,
Plus de gloire dans le *pardon*,
Que de plaisir dans la vengeance.

Le Brun.

Pardonner aux vaincus est une autre victoire.

De Prades (*Annibal*).

En vain les hommes criminels s'efforceraient-ils d'adresser au grand juge des juges ce passage de l'Oraison Dominicale : « Seigneur, *pardonnez*-nous nos offenses comme nous les *pardonnons* à ceux qui nous ont offensés ».

. . . . Il est des forfaits
Que le courroux des Dieux ne *pardonne* jamais.

Voltaire (*Sémiramis*).

(*Voyez* Généreux, Indulgent *et* Magnanime).

PARESSE.

La *paresse* emprunte souvent le nom du repos, pour se mettre à couvert du juste blâme auquel elle s'expose.

Le mérite en repos s'endort dans la *paresse*.

Boileau (*Ep.* 7).

Les *paressseux* ne font jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce puisse être.

Tout l'avantage que l'état tire d'un *paresseux*, c'est qu'il contribue autant à la consommation des denrées que l'homme actif et laborieux, et qu'il fait nombre parmi les contribuables.

Voltaire.

Epitaphe d'un paresseux.

Ci-dessous *Antoine* repose :
Il ne fit jamais autre chose.

(*Voyez* Occupation, Oisiveté *et* Travail).

PARIS (*Tableau de*).

Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés ;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence ;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ;
Et parmi tant d'esprits, plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que le grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte,
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise,
Et vaut communément autant comme il se prise.

P. Corneille (*le Menteur*).

Description burlesque de Paris.

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Portes, temples, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues :

Force gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues :

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble :

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carosses, chevaux et grand bruit :
Voilà *Paris* ; que vous en semble ?

Scarron.

Paris est une manufacture dans laquelle on place les provinciaux pour les dégrossir. Les esprits y sont comme les glaces qu'on y transporte pour en relever le brut, les polir et leur donner la réflexion.

Voltaire.

Classement des habitans de Paris.

A *Paris*, les étages des maisons sont en général l'indication assez exacte des différentes conditions de la société : les marchands occupent le bas, les gens riches le premier, les gens aisés le second, les salariés le troisième, les ouvriers le quatrième, les pauvres les étages supérieurs. Je ne sais si un philosophe présida à cette division, mais chaque maison de *Paris* offre une allégorie assez piquante des métamorphoses qu'éprouvent communément ici les familles dans une période de quelques générations. L'aïeul commence la fortune de sa race par l'industrie, le commerce, les métiers, etc.; voilà l'habitant du rez-de-chaussée. Ses fils s'abandonnent à l'oisiveté, au luxe, aux dépenses immodérées : voilà le premier étage. Les petits-fils ont les mêmes goûts et moins de moyens; ils ne sont qu'aisés, et veulent paraître riches, et le reste de la fortune se dissipe : voilà le second. Leurs enfans, sans héritage, sont obligés de vendre à autrui leur tems, leurs services, leurs talens ; vivent sans rien amasser, et meurent sans rien laisser : voilà le troisième. Leurs successeurs, sans patrimoine, et souvent sans génie, fondent leur existence sur leurs forces physiques; ils se font ouvriers : et voilà le quatrième. Leurs fils, dès leur enfance, livrés à eux-mêmes, sans ressource, sans éducation, sans connaissances, et conséquemment sans énergie et sans courage, végètent dans la pauvreté, et périssent dans la misère : voilà le cinquième. Jusqu'à ce qu'il plaise à la nature de douer de quelqu'intelligence un habitant du sixième, il redescend au rez-de-chaussée, et fait recommencer à sa race les degrés de l'échelle.

JOSEPH LAVALLÉE (*Lettres d'un Mameluck*).

Tableau de Paris vu du mauvais côté.

Paris, la rivale d'Athènes,
Fertile comme elle en chansons,
En bon mots, en satires vaines,
Pour un Socrate a dix Zénons,
Pour un Platon, vingt Diogènes,
Pour une abeille cent frêlons....

DESMAHIS (*Epître à Voltaire*).

Grands talens, spectacles magiques,
Tantôt courus, tantôt sifflés,
Seigneurs vils, Midas boursoufflés,
Bas flatteurs, amis politiques,
Peuple vain, luxe fastueux,
Equipages tumultueux,
Cabriolets à jeune guide,
. . . .
Savans au teint pâle et livide,
Populace de beaux esprits,
Marquis bruyans à tête vide;
De tous ces objets dans *Paris*
J'admire la source féconde;
Et cette reine des cités
A mes yeux toujours enchantés,
Présente un abrégé du monde.

Barthe (*Epître à M. Dulard*).

Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité,
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté...
De prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence;
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi,
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes,
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui:
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à *Paris* avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

Gresset (*le Méchant*).

Le luxe a pris un degré d'insolence
Si révoltant, si scandaleux! les mœurs
Y font rougir; des travers, des noirceurs,

Nulle décence, encor moins de scrupules,
Le rendez-vous de tous les ridicules;
De jeunes fous dont on n'ose approcher,
Un important qui s'érige en cocher,
Et dont l'adresse, en ce vil ministère,
Paraît l'effet d'un art héréditaire;
Des écrivains audacieux par choix,
Qui n'ont d'esprit que pour fronder les lois;
Une coquette insultant la décence,
Et dont les airs font rougir l'innocence,
Qui, sans pudeur, des dons d'un étourdi
Fait en public l'inventaire hardi :
Tout est excès, profusion, délire....

PALISSOT.

Quel pays! quel enfer! j'ai fait cent mille tours;
Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piége.
Par-tout quelque filou m'investit et m'assiége;
Là, l'épée à la main, des archers malfaisans
Conduisent leur capture, insultent aux passans.
Un fiacre, me couvrant d'un déluge de boue,
Contre le mur voisin m'écrase de sa roue;
Et, me voulant sauver, des porteurs inhumains
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quels cris! je crois qu'en cette ville
Le Diable a pour jamais élu son domicile!

REGNARD (*les Menechmes*).

(*Lisez la satire VI de* BOILEAU).

PARJURE.

Les Iroquois, les Hurons, les Illinois, et les autres peuples libres de l'Amérique, regardent le *parjure* comme le premier des crimes; et nous les appelons sauvages!....... Les Egyptiens punissaient de mort quiconque se *parjurait*. Les Daces disaient qu'ayant cessé d'être homme, le *parjure* ne devait plus porter de vêtemens; ils le condamnaient à aller nu comme les bêtes: les Scythes l'obligeaient de joindre à son nom celui d'eunuque.

(*Essais hist.*).

Toujours les scélérats ont recours au *parjure*.

RACINE (*Phèdre*).

Un *parjure* jamais ne devient légitime......
Un *parjure* est vertu quand on promit le crime.

PARLEUR.

Qui *parle* sème, qui écoute recueille.

...

Pour savoir *parler*, il faut savoir écouter.

PLUTARQUE.

Parler beaucoup et bien, c'est le talent du bel-esprit; *parler* peu et bien, c'est le caractère du sage; *parler* beaucoup et mal, c'est le vice du fat; *parler* peu et mal, c'est le défaut du sot.

TERRASSON.

Jamais un grand *parleur* ne fut homme de sens;
Ses discours vagabonds, ses propos discordans
Découvrent, tôt ou tard, par de lourdes méprises,
Que qui parle beaucoup, dit beaucoup de sottises.

P. CORNEILLE (*Suite du Menteur*).

La démangeaison de *parler* emporte le fou; la circonspection mesure toutes les paroles du sage : l'un s'échauffe en discourant, et s'engage; l'autre pèse tout dans une balance juste, et ne dit que ce qu'il veut.

BOSSUET.

On reconnaît ceux qui *parlent* trop au petit nombre de choses, et au grand nombre de paroles qu'ils disent.

...

S'il est permis à quelqu'un de *parler* beaucoup, c'est seulement à ceux qui *parlent* bien.

SAINT-EVREMONT.

Pensez deux fois avant de *parler* une, et vous parlerez deux fois mieux.

PLUTARQUE.

L'extrême plaisir que nous prenons à *parler* de nous-mêmes, nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.

LA ROCHEFOUCAULD.

Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long l'histoire de sa vie;
Et, sans être informé si j'en avais envie,
Me conta le passé, le présent, l'avenir;
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être;
Sa maison, ses parens, ses affaires, son maître,
Sans me donner le tems de répartir un mot.
Mais comme il me dit plus qu'il n'est aisé d'entendre,
Il m'apprit aussi plus qu'il ne voulait m'apprendre;
Car, dès le premier jour, j'ai su que c'est un sot.

BARRET.

Que mon bon ange aussi me débarrasse
De cet homme à prétention,
Qui, commandant l'attention,
A ses moindres propos attache une préface;
Qui, tel que l'on voit un archer,
De son arc détendu, quand la flèche s'envole,
Suivre de l'œil le trait qu'il vient de décocher,
Sitôt qu'il lâche une parole,
Vient lire dans mes yeux l'effet de son discours,
Ne permet pas qu'on en trouble le cours;
D'un regard exigeant me presse, m'interroge;
Quête un souris, sollicite un éloge;
Tremble qu'une pensée, une maxime, un mot,
N'aille mourir dans l'oreille d'un sot.
Au milieu de sa période,
J'échappe, en m'esquivant, au *parleur* incommode,
Et le laisse chercher dans les regards d'autrui
La satisfaction que lui seul a de lui.

DELILLE (*Poëme de la Conversation*, fragment).

A un Bel-Esprit, grand parleur.

Monsieur l'auteur que Dieu confonde,
Vous êtes un maudit bavard;
Jamais on n'ennuya son monde
Avec tant d'esprit et tant d'art.

Je vous estime et vous honore:
Mais les ennuyeux tels que vous,
Eussiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espèce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles,
Passe encore; ce n'est merveilles;
Le don d'ennuyer est son lot :

Mais que Dieu préserve mon ouïe
D'un homme d'esprit qui m'ennuie!
J'aimerais cent fois mieux un sot.

J.-B. ROUSSEAU (*Poésies diverses*).

Naguère un grand *parleur* tant jasait, tant jasait,
Qu'enfin, las de l'entendre, et ne pouvant le suivre,
Un aveugle attentif, estimant qu'il lisait,
Lui dit : Pour Dieu, monsieur, brûlez ce mauvais livre!

L'abbé REYRAC.

EPITAPHE D'UN GRAND PARLEUR.

Sous ce tombeau pour toujours dort
Paul, qui toujours contait merveilles.
Louange à Dieu, repos au mort,
Et paix sur terre à nos oreilles.

LA FONTAINE (*Œuvres diverses*).

(*Voyez* CONVERSATION, ESPRIT, MONDE, SOCIÉTÉ *et* USAGE).

PAROLE.

Les *paroles* mettent une distinction réelle entre les hommes, découvrent leur capacité, excusent leurs défauts, et relèvent leur mérite. Heureux celui qui *parle* bien, ou qui sait bien se taire!

LE NOBLE.

Il en est de la *parole* comme de la flèche. Une fois lancée, celle-ci ne revient plus à la corde de l'arc, ni l'autre sur les lèvres.

***

PAROLE D'HONNEUR.

Notre première *parole d'honneur* appartient à la vertu; c'est cette priorité qui ordonne de manquer à sa promesse, lorsque l'on s'est malheureusement engagé à faire une mauvaise action.

DE LÉVIS.

Prétendre qu'on n'est pas obligé de tenir la *parole donnée* à l'homme infidèle et perfide, c'est chercher une fausse et coupable excuse au parjure.

CICÉRON.

Ne dites pas toujours : *Ma parole d'honneur ;*
Qu'il soit moins dans la bouche, et plus au fond du cœur.

COLIN D'HARLEVILLE.

(*Voyez* PROMESSES *et* SERMENS).

PARURE.

C'est un masque trompeur, dont, au siècle où nous sommes,
Se parent avec art les femmes et les hommes ;
Qui, fascinant les yeux de l'univers déçu,
Donne au vice les droits et l'air de la vertu ;
Fait respecter par-tout l'imposture *parée*,
Et fuir la probité qui n'est point décorée.

***

(*Voyez* MODE).

PASSIONS.

Les *Passions* sont les filles de la Nature. Il y en a d'éloquentes, il y en a de secrètes. Les bonnes et mauvaises *passions* ont une même source, ainsi que les roses et les épines, la lumière et la fumée, et l'or et le fer, qui sortent d'une seule tige, d'un même feu et d'une même mère.

THOMAS.

Nos *passions* ont pour cause l'amour ou l'aversion. L'amour, pris dans le sens le plus général, est ce sentiment de complaisance et de goût que nous inspirent les choses ou les personnes, qui, par leur possession, leur présence ou leurs services, peuvent nous donner du plaisir.

De cet amour naissent la bonté, la générosité, la bienveillance, l'amour proprement dit, la reconnaissance, l'admiration, l'amour de la patrie, de l'ordre, de la vertu ; l'amour conjugal, filial, paternel.

L'aversion est un sentiment de dégoût et d'éloignement que nous inspire tout ce qui peut nous nuire. Les *passions* qui sont les effets de ce sentiment, sont la haine, la colère, la vengeance, etc. De celles-ci naissent la malignité, la méchanceté, la cruauté, la perfidie, etc.

Il y a des *passions* qui peuvent avoir pour causes, tantôt l'amour, tantôt l'aversion ; tels sont le chagrin, la tristesse, qui peuvent

être l'effet de la présence de ce qu'on hait, ou de l'absence de ce qu'on aime. La mélancolie est aussi de ce genre : Il y en a une qui se plaît dans ses regrets accompagnés de souvenirs agréables ; l'autre est l'abattement de l'homme mécontent de son état et de lui-même, La jalousie est composée de l'amour pour le bien qu'on possède, et de l'aversion pour ceux qui voudraient nous l'ôter.

Il y a des *passions* qui paraissent être les effets immédiats de notre amour-propre et du sentiment de nos forces : tel est le contentement de soi ; ce sentiment d'une joie pure et modérée que nous donne la persuasion où nous sommes que nous possédons les qualités et les moyens les plus utiles à notre bonheur : tels sont l'orgueil, le courage, la présomption, l'émulation, etc.

Il y a aussi des *passions* qui paraissent être l'effet immédiat de notre faiblesse : la pusillanimité, l'envie, la paresse, la superstition, la honte et le repentir, quand il n'est pas accompagné de l'espérance et de la volonté de réparer ses torts.

Saint-Lambert.

Il y a cette différence entre les maladies de l'ame et celles du corps, que les unes peuvent venir sans qu'il y ait de notre faute, au lieu que nous sommes toujours coupables des autres. Car les *passions*, qui sont les maladies de l'ame, ne viennent que de notre révolte contre la raison ; et cela est si vrai, que l'homme seul y est sujet : car les brutes n'en sont point susceptibles, quoiqu'il y ait quelque ressemblance entre *passion* et ce qu'elles font.

Cicéron (*trad. de d'Olivet*).

Toutes les *passions* sont menteuses ; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-mêmes. Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, et qui ne s'en aide.

La Bruyère.

La conformité des *passions* unit quelquefois les hommes.

Duclos.

Ce n'est point l'amitié, c'est le plaisir qui lie
Ceux que le même goût et la même folie
Fait, sous le nom d'amis, se voir, se fréquenter.
Trop indignes du nom qu'ils osent emprunter,
Ils n'ont de l'amitié que la frivole image.

L'abbé de Villiers.

Il est plus aisé de réprimer sa première *passion*, que de satisfaire toutes celles qui viennent ensuite.

L'homme, content du nécessaire,
Craint peu la fortune contraire,
Quand son cœur est sans *passion*.
Passions, sources de délices!
Passions, sources de supplices!
Cruels tyrans, doux séducteurs!
Sans vos fureurs impétueuses,
Sans vos amorces dangereuses,
La paix serait dans tous les cœurs.

J.-J. Rousseau.

L'homme en ses *passions* toujours errant sans guide,
A besoin qu'on lui mette et le mors et la bride.
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner,
Et, pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

Boileau. (*Satire* 10).

Lorsque les *passions* meurent, les goûts en héritent.

De Levis.

(*Voyez* Penchans).

PATIENCE.

La *patience* est un arbre dont la racine est amère, et dont les fruits sont très-doux.

(*Maxime persane*).

La *patience* adoucit les maux qu'on ne saurait guérir.

Horace (*Ode* 10).

La *patience* est une amie généreuse qui ne paraît point pendant la prospérité, mais qui ne manque jamais d'offrir son secours, dès qu'on est sur le point de succomber aux infortunes. Cette vertu partage avec nous le fardeau de nos peines, afin que nous n'en soyons pas accablés.

Patience et longueur de tems
Font plus que force ni que rage.

La Fontaine (*Fab.* 2, *Liv. II*).

PATRIE (*voyez* Amour de la).

PAUVRETÉ.

La tranquillité d'ame du *pauvre*, et son indifférence sur les événemens de la vie, le dédommagent de son indigence, et lui font braver l'opulence du riche, que l'inquiétude et le chagrin accablent.

Une *pauvreté* mâle, active, vigilante,
Est, parmi les travaux, moins lasse et plus constante
Que la richesse oisive au sein des voluptés.

BOILEAU (*Ep.* 11).

La honte de la *pauvreté* engage un homme vain à se ruiner en équipages inutiles, en folles dépenses et en festins somptueux, pour paraître riche. La crainte de la *pauvreté* fait qu'un homme sage et prudent ne s'accorde que le simple nécessaire, qu'il veille sur ses domestiques et ses ouvriers, et proportionne sa dépense à ses revenus. Le premier s'approche à grands pas de la *pauvreté*; le second s'en éloigne tous les jours.

Le *pauvre* est à l'abri des complots de l'envie;
D'implacables méchans n'attaquent point sa vie :
Il rit de l'exacteur, et, sous ses humbles toits,
Le fisc n'enlève rien pour le palais des rois.
Long-tems jeune, il possède encor, dans sa vieillesse,
La force et la santé, que détruit la mollesse;
Les vices à ses pieds expirent abattus :
Il n'a point de trésors; mais il a des vertus.

Il ne dépend pas de nous de n'être pas *pauvres*; mais il dépend toujours de nous de faire respecter notre *pauvreté*.

VOLTAIRE.

Il ne se faut jamais moquer des *misérables*;
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?

LA FONTAINE (*Fab.* 17, *Liv.* V).

(*Voyez* AUMONE, BIENFAISANCE, COURAGE, INDIGENCE, *et* MALHEUR).

PÉDANT. — PÉDANTISME.

Un vrai *pédant* n'est jamais lui :
Son mérite est celui d'autrui.

MEUNIER-MANFRAS.

Le *pédant* est une sorte de charlatan; mais la différence qu'il y a entre l'un et l'autre, c'est que le charlatan connaît le peu de valeur de ce qu'il surfait, au lieu que le *pédant* surfait des bagatelles qu'il prend sincèrement pour des choses admirables; d'où l'on voit que celui-ci est assez souvent un sot, et que l'autre est toujours un fourbe. Le *pédant* est dupe des choses et de lui-même; les autres sont au contraire les dupes du charlatan.

VOLTAIRE.

Un *pédant*, enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Qui, malgré mille auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
Croit qu'un livre fait tout, et que, sans Aristote,
La raison ne voit goutte, et le bon sens radote.

BOILEAU (*Satire* 4).

Les *pédans* ont le privilége
De gâter la raison.

La Fontaine, qui dit cela, ajoute:

Je ne sais rien au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est un *pédant*.

Quel siècle n'a pas vu de ces obscurs *pédans*
Condamnés au malheur de haïr les talens?

VOLTAIRE

Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre.
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure:
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts
Le jugement d'un seul n'est pas la loi de tous.

GRESSET (*le Méchant*).

PEINES (AFFLICTIONS, CHAGRINS, TRISTESSE, DÉSOLATION).

L'*affliction* est au *chagrin* ce que l'habitude est à l'acte. La mort d'un père nous *afflige*, la perte d'un procès nous donne du *chagrin*, le malheur d'une personne de connaissance nous cause de la *peine*. L'*affliction* abat, le *chagrin* donne de l'humeur, la *peine* attriste pour un moment.

(*Encyclopédie*).

L'idée d'*affliction* ajoute à celle de *tristesse*; celle de douleur, à celle d'*affliction*; celle de *désolation*, à celle de *douleur*.

(*Dictionnaire des Synonymes*).

La plupart des *peines* n'arrivent si vite que parce que nous faisons la moitié du chemin.

De Lévis.

La raison offenserait la nature si elle mettait les accidens qui nous arrivent au nombre des choses indifférentes. La tendresse de l'ame n'est pas incompatible avec la fermeté d'esprit. Mais si la nature et le devoir font couler nos larmes, la raison et la foi doivent les essuyer.

La Tourneur.

On soulage son cœur en confiant ses *peines*.

Gresset.

Les *peines*, les *chagrins* et les *afflictions* sont les véritables bornes de l'amitié, les signes auxquels on la distingue de la flatterie. Un homme heureux et riche ignore s'il est aimé.

Il faut passer par les *peines*
Pour arriver aux plaisirs.

***

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours et des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie et d'ennuis.
Le ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable;
Et, dans ses inégalités,
Souvent sa sagesse suprême
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs?
Aux jeux cruels de la Fortune
Tout est soumis dans l'univers.
Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la Fable
Plaça jadis au rang des Dieux,
Couple de déités bizarre,
Tantôt habitans du Ténare,
Et tantôt citoyens des cieux.

Ainsi de douceurs en supplices
Elle nous promène à son gré :
Le seul remède à ses caprices,
C'est de s'y tenir préparé;
De la voir du même visage
Qu'une courtisane volage,
Indigne de nos moindres soins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconstance,
Lorsque nous y pensons le moins.

J.-B. Rousseau (*Ode 4, Liv. II*).

. . . . Cédons à la tempête :
Sous ses coups passagers il faut courber la tête.
Le tems peut tout changer.

Voltaire (*Mariamne*).

(*Voyez* Malheurs, Mélancolie *et* Tristesse).

PEINTURE (*c'est elle-même qui parle*).

A de simples couleurs mon art, plein de magie,
Sait donner du relief, de l'âme et de la vie.
Ce n'est rien qu'une toile ; on pense voir des corps.
J'évoque, quand je veux, les absens et les morts ;
Je transporte les cieux aux confins de la terre.
Il n'est évènement ni d'amour ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés ; par moi l'œil les découvre.
Que la porte du Jour se ferme ou qu'elle s'ouvre ;
Que le soleil nous quitte ou qu'il vienne nous voir ;
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes.
Mon art s'étend sur tout : c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois et les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages ;
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages.
Tout y rit, tout y charme : on y voit sans horreur
Le pâle Désespoir, la sanglante Fureur,
L'inhumaine Clothon qui marche sur leurs traces ;
Jugez avec quels traits je sais peindre les Graces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours,
Je console un amant privé de ses amours.

La Fontaine (*Songe de Vaux*).

Origine et progrès de la peinture.

D'abord à la *peinture* on ne pouvait atteindre,
Tout parut plus facile à modeler qu'à peindre;
On arrondit la pierre, on façonna le bois;
Pour figurer un corps, d'un autre l'on fit choix.
Eh! regardez l'enfant, voyez comme il imite;
Rarement à tracer la nature l'invite;
Connût-il le crayon, ses effets sont trop lents,
Trop de fois il rompra dans ses doigts pétulans;
Mais il taille le liége, il sait pétrir la cire,
Il découpe le bois, il forme, il veut construire:
Ainsi par le ciseau l'artiste commença;
Un art guida vers l'autre, et bientôt l'on traça:
La *peinture* naquit. . . . .
. . . .
. . . .
Un fidèle crayon m'attachant de plus près,
Sous mes yeux étonnés, a reproduit mes traits:
Il semble, partageant la divine puissance,
Multiplier mon être avec ma ressemblance.
La toile est un miroir où l'objet présenté,
Même loin du modèle, est encor répété.
Doux charme des amis, malgré le sort barbare,
Le *pinceau* fait tomber le mur qui les sépare;
De la mort elle-même il affaiblit les coups;
Et, lorsqu'elle a rompu nos liens les plus doux,
L'objet qui dans la tombe emporta notre hommage,
Reste encor près de nous, et vit dans son image.

LE MIERRE (*Poeme de la Peinture*).

Les recherches les plus exactes sur l'origine de la *peinture* n'ont produit que des incertitudes. On ne sait ni les lieux où elle a pris naissance, ni ceux à qui on en est redevable. Les uns disent qu'elle a commencé à Sycione, et d'autres à Corinthe. Les Egyptiens prétendent qu'on s'y est exercé chez eux six mille ans avant qu'on s'en occupât dans la Grèce.

Avant le siége de Troie, la *peinture* grecque n'était autre chose que l'art de représenter la figure d'un héros sur une surface égale et unie; et comme cette méthode du contour extérieur ne mar-

quait point les traits du visage, et ne rendait pas la personne reconnaissable, les peintres écrivaient sur leurs ouvrages le nom de la personne représentée.

Cléophante de Corinthe fut le premier qui inventa la *peinture* proprement dite, la *peinture coloriée*, en employant, sur un fond de terre cuite et broyée, la couleur rouge, comme la plus approchante de la carnation.

Bulaschus, contemporain de Candaule, introduisit l'usage de plusieurs couleurs dans un seul ouvrage de *peinture*; ce qui amena bientôt la connaissance des lumières et des ombres. Panœnus peignit la bataille de Maraton avec la figure ressemblante des principaux chefs des deux armées. Peu de tems après cet artiste, parut Polygnote de Thasos (1), qui, le premier, donna des draperies légères à ses figures de femmes, et quitta quelquefois le pinceau pour peindre en encaustique.

Apellés parut (2) et fut placé à la tête de tous les peintres de son tems, soit pour les coups de génie, soit pour les graces de son pinceau.

Pline, le naturaliste, admirait encore le portrait d'Antigone, fait de profil pour cacher un côté du visage de ce prince, qui avait perdu un œil; celui de Vénus sortant de la mer; ceux d'Alexandre-le-Grand, de la Victoire, de la Fortune; et celui d'un cheval si bien imité, que les cavales hennissaient en le voyant.

Enfin, à la 94e. olympiade, Appollodore d'Athènes (3) ouvrit une nouvelle carrière, et fit naître le beau siècle de la *peinture*. Il fut suivi par Zeuxis, Parrhasius, Timanthe et Eupompe, qui tous ont été ses contemporains. On vit paraître ensuite une foule d'excellens peintres qui, dans l'espace d'un siècle, se sont illustrés à jamais en différens genres d'ouvrages.

---

(1) *Polygnote*, peintre grec, florissait à Athènes vers l'an 322 avant J.-C.

(2) *Apelles* étoit de l'île de Cos. Alexandre, sous lequel il vivait, ne voulut être peint que de sa main. Pendant le cours de sa carrière, *Apelles* se retira à Ephèse. C'est là qu'il peignit son fameux tableau de la *Calomnie*, la plus belles image de la force des passions, et le chef-d'œuvre de l'antiquité. On ignore l'année de sa mort : il avait commencé d'être connu l'an 332 avant J.-C.

(3) *Apollodore* fut le premier qui détacha sur la toile les pieds et les mains des figures, qui, avant lui, n'étaient représentées qu'en bloc. Il vivait vers l'an 439 avant J.-C.

Suivant le témoignage de Pline, les Romains honorèrent de bonne heure la *peinture*. Une branche de la famille de Fabius en a tiré le surnom de *Pictor*; et le premier qui le porta, peignit le temple de la déesse *Salus*, l'an de Rome 450.

La *peinture* devint très-florissante sous le règne d'Auguste; mais après la mort de cet empereur, elle se réfugia chez les Orientaux, et naquit enfin à Florence, vers l'an 1240, sous le pinceau de Cimabué. Cependant on ne peignit qu'à fresque et en détrempe jusqu'au 14e. siècle, que Jean Vaneeik, natif de Maseyk, trouva à Bruges le secret de peindre à l'huile.

A la fin du 15e. siècle, la *peinture* marcha tout-à-conp à pas de géant; et cet art commença à orner plusieurs édifices, dont les derniers établissemens sont les chefs-d'œuvres de Raphaël et de ses contemporains. Le prodige qui arrivait à Rome se faisait remarquer en même tems à Venise, à Florence et dans d'autres villes d'Italie.

Le Nord reçut quelques rayons de l'heureuse influence qui se répandit alors sur la *peinture*.

L'école de Venise et celle de Florence dégénérèrent en 60 ou 80 ans; et si la *peinture* se maintint à Rome en splandeur durant un plus grand nombre d'années, ce fut à des étrangers tels que le Poussin et les élèves des Carache, qui vinrent faire valoir à Rome les talens de l'école de Boulogne et de Palerme, qu'elle en eut l'obligation.

La *peinture*, qui avait commencé à naître en Flandre sous le pinceau de Jean Vaneeik, y resta dans un état de médiocrité jusqu'au tems de Rubens, qui, sur la fin du 16e. siècle, en releva la gloire.

Il semblait que la *peinture*, qui a passé en France plus tard qu'ailleurs, voulait y fixer un empire plus durable. François Ier, n'épargna rien pour la faire fleurir : néanmoins ce n'est proprement que sous le règne de Louis XIV qu'elle a commencé à paraître dans ce pays avec Le Poussin, Lesueur, Lebrun, Lemoine, etc.

LUNIER (*Dictionnaire des Arts*).

L'Art du Peintre décrit par le Poëte.

Admirable, en effet, et qui tient du prodige!...
Oh! oui, sans doute, Armand, quel charme!... quel prestige!
Avec un peu de toile, un pinceau, des couleurs,
Tu peins l'azur du ciel, le bel émail des fleurs,

Le cristal d'une eau pure, et la naissante aurore,
Et ce jour qu'après lui le soleil laisse encore,
Les rochers et les bois, les prés et leurs troupeaux,
Et ces ports animés par de nombreux vaisseaux.
Ce mélange savant et de lumière et d'ombre,
Donne une clarté vive, une teinte plus sombre,
Qui détache, prolonge, arrondit les objets;
Et tour à tour, au gré de ses divers sujets,
Respirant la terreur, la grace, la noblesse,
Le peintre toujours trompe, et nous ravit sans cesse.
De son art enchanteur ô magique pouvoir!...
Sous son pinceau vivant!... douce erreur! on croit voir
Atalante qui court, Mercure qui s'envole:
Il peint le mouvement, et... presque la parole.
Mais quoi! ce ne sont là que de ses moindres traits:
Des passions il sait rendre les grands effets;
Et, plein de passion lui-même, il nous entraîne
De la crainte à l'espoir, de l'amour à la haine,
Du faîte de l'Olympe au séjour des remords:
Il évoque l'absent, il ranime les morts;
Et des tems reculés nous retraçant l'histoire,
Lui-même il éternise, à son tour, sa mémoire.

COLLIN-D'HARLEVILLE (*les Artistes*).

(Lisez *l'Histoire de l'art* par VINKELMANN, et *le Poëme de la Peinture* par LEMIERRE).

PENCHANT. — INCLINATION.

L'*inclination* dit quelque chose de moins fort que le *penchant*. La première nous porte vers un objet, et l'autre nous y entraîne.

Il me semble aussi que l'*inclination* doive beaucoup à l'éducation, et que le *penchant* tienne plus du tempérament.

Le choix des compagnies est essentiel pour les jeunes gens, parce qu'à cet âge on prend aisément les *inclinations* de ceux qu'on fréquente. La nature a mis dans l'homme un *penchant* vers le plaisir; il le cherche même au moment qu'il croit se faire violence.

On donne ordinairement à l'*inclination* un objet honnête; mais on suppose celui du *penchant* plus sensuel, et quelquefois même honteux. Ainsi l'on dit qu'un homme a de l'*inclination* pour les arts et pour les sciences; qu'il a du *penchant* à la débauche et au libertinage.

GIRARD.

Variée autant que sage,
La nature à ses enfans
Ne donne point en partage
Mêmes *goûts*, mêmes *penchans*.

Armé d'un acier qui tonne
Et porte au loin le trépas,
L'un, dans les champs de Bellone,
Aime à signaler son bras;

L'autre cherche la fortune,
Et, pour ravir ses trésors,
Sur les plaines de Neptune
Court affronter mille morts.

Celui-ci, follement ivre
Du titre commun d'auteur,
Se consume sur un livre,
Souvent rebut du lecteur:

Celui-là, plein d'espérance,
Brigue la faveur des rois;
De l'idole qu'il encense
Les caprices sont ses lois.

Satisfait de ses *goûts*, content de sa science,
Chacun a pour soi-même un œil de complaisance.
Feuilletant, jour et nuit, des volumes poudreux,
Dans un réduit obscur le savant est heureux.
L'ignorant, affranchi d'un travail si pénible,
Dans un lâche repos trouve un plaisir sensible.
Regardant l'avenir avec tranquillité,
Le riche de son bien fait sa félicité.
Rassuré par le soin que prend la Providence,
Le pauvre vit content, malgré son indigence.
Dans les vapeurs du vin le mendiant est roi,
Et le sot, en tout tems, est satisfait de soi.

Du Resnel (*Essai sur l'homme, trad. de* Pope).

L'un rit de tout; l'autre, mélancolique,
D'Arlequin même en mille ans ne rirait:
L'un, pour jouer, fait devenir étique
Son train et lui; l'autre ne troquerait

Pour mine d'or sa verve poétique :
L'un de tout œuvre entreprend la critique,
Et fait souvent conte à dormir debout ;
L'autre, à son gré, réglant le ministère,
De se régler ne s'embarrasse guère.
Opinion chez les hommes fait tout.

Madame Deshoulières (au duc de Saint-Aignan).

(*Voyez* Passions).

PENSÉE. (*voyez* Sentiment).

PÈRE (*voyez* Amour filial).

PERFIDE. — PERFIDIE.

L'ennemi déclaré sans doute est dangereux ;
Mais un ami *perfide* est cent fois plus à craindre.

***

Un *perfide* toujours soupçonne son complice,
Et quiconque trahit craint qu'on ne le trahisse.

De Belloy (*Titus*).

La *noirceur* masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchans sont trahis.

Gresset (*le Méchant*).

Les vains déguisemens d'un pénible artifice
Bientôt laissent percer les grimaces du vice ;
Et le masque imposant dont il est revêtu,
N'est qu'un hommage affreux qu'il rend à la vertu.

Chénier (*Discours sur la Calomnie*).

.... Souvent la *perfidie*
Retombe sur son auteur.

La Fontaine (*Fable* 11, *Liv.* IV).

PÉRIL (*voyez* Danger).

PERSÉVÉRANCE. — PERSÉVÉRER. — PERSISTER.

Persévérer signifie continuer avec attache, ou plutôt poursuivre avec une longue constance ce qu'on avait commencé et même continué. *Persister* signifie soutenir avec attachement, et confirmer avec une ferme assurance ce qu'on a décidé ou résolu.

Vous ne *persistez* pas dans le travail ou l'étude ; vous y *persévérez* : vous *persistez* dans votre déposition, et vous n'y *persévérez* qu'autant qu'il est question d'actes répétés ou d'affirmations multipliées. Pour *persévérer*, il faut toujours agir de même, sans se démentir ; pour *persister*, il n'y a qu'à demeurer ferme sans varier.

A *persévérer*, on arrive à son but : à *persister*, on demeure dans le même état. Rien ne résiste à celui qui *persévère* : celui qui *persiste* résiste à tout. Celui qui *persévérera* jusqu'à la fin, sera sauvé.

ROUBAUD.

Bien des choses ne sont impossibles que parce qu'on s'est accoutumé à les regarder comme telles : une opinion contraire et du courage rendraient souvent facile ce que le préjugé et la lâcheté font regarder comme impraticable.

DUCLOS.

Persévérance vient à bout
De tout.

***

Frappez souvent une chose, quelque léger que soit le coup, le tems lui donnera de l'effet, et ce que vous aurez voulu détruire tombera enfin : les gouttes d'eau cavent à la longue le rocher sur lequel elles tombent.

LUCRÈCE.

Persister dans sa faute est horrible et funeste.

VOLTAIRE (*Tancrède*).

(*Voyez* COURAGE, PATIENCE *et* RÉSIGNATION).

PERSUASION. — CONVICTION.

Ces deux mots expriment l'un et l'autre l'acquiescement de l'esprit à ce qui lui a été présenté comme vrai, avec l'idée accessoire d'une cause qui a déterminé cet acquiescement.

La *conviction* est un acquiescement fondé sur des preuves d'une évidence irrésistible et victorieuse. La *persuasion* est un acquiescement fondé sur des preuves moins évidentes, quoique vraisemblables ; mais plus propres à déterminer en intéressant le cœur, qu'en éclairant réellement l'esprit.

Un raisonnement exact et rigoureux opère la *conviction* sur les esprits droits. L'éloquence et l'art peuvent opérer la *persuasion* dans le ames sensibles.

BAUZÉE.

Il y a tant d'esprits faux, qu'il n'y a point de mauvaises raisons lorsqu'il s'agit de *persuader:* dites-les donc toutes; que savez-vous? c'est peut-être la plus faible qui fera le plus d'effet.

Répéter, c'est *persuader* en détail. La force et la raison ne résistent guère à des insinuations sans cesse renouvelées?

DE LEVIS.

On se *persuade* aisément
Ce qu'on craint et ce qu'on espère.

* * *

Fontenelle a dit : Donnez-moi quatre personnes *persuadées* de l'opinion la plus absurde, et je suis sûr d'en *persuader* avec elles, deux millions d'autres.

Lorsqu'on veut consacrer une loi sur la terre,
L'éloquence toujours sert mieux que le tonnerre;
La force ne vaut pas la *persuasion* :
On peut braver la foudre, on cède à la raison.

BAUMIER.

(*Voyez* CROYANCE).

PERVERSITÉ. — CORRUPTION. — DÉPRAVATION.

(*Voyez* VICIEUX).

PESSIMISTE.

Homme qui n'est content de rien. (*C'est lui qui parle*).

Je vous soutiens, morbleu! qu'ici-bas tout est mal,
Tout, sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons sur-tout à notre heure dernière;
Nous sentons, tourmentés au dedans, au dehors,
Et les chagrins de l'ame, et les chagrins du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trève;
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.
C'était peu de nos maux, nous y joignons nos vices :

Aux riches, aux puissans, l'innocent est vendu;
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente :
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part;
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes;
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose, et de plus méchans vers;
On raisonne de tout, et toujours de travers;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère et sottise.

L'Optimiste *répond :*

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant !
Vous ne le croyez pas vous-même ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause :
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause ?
Vous parlez de volcans, de naufrage.... Eh! mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute, autant que vous, je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?

. . . .

Tous nos plaisirs sont faux ? Mais quelquefois, à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchans vers ? Eh! ne les lisez pas;
Il en paraît aussi dont je fais très-grand cas.
On déraisonne ? Eh ! oui, parfois un faux système
Nous égare.... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

. . . .

Je ne suis point aveugle, et je vois, j'en conviens,
Quelques maux; mais je vois encore plus de biens :
Je savoure les biens; les maux, je les supporte.
Que gagnez-vous, de grace, à gémir de la sorte ?
Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus.
Laissez donc là, mon cher, les regrets superflus :
Reconnaissez du ciel la sagesse profonde,
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

Collin-d'Harleville (*l'Optimiste*).

PETIT-MAITRE.

C'est une espèce à part, qui n'a que du caquet,
Qui bavarde sans fin comme le perroquet;
Mélange monstrueux de l'un et l'autre sexe,
On doute auquel des deux la nature l'annexe;
Les hommes sont contraints à le désavouer;
Les femmes rarement ont lieu de s'en louer.
Les habits, les bijoux, les pompons, les dentelles,
Tout ce qu'on doit placer au rang des bagatelles.
Aux yeux d'un *petit-maître* est toujours d'un grand prix
Et de ces seuls objets son cœur se sent épris;
Follement occupé du soin de sa parure,
Il ne chérit rien tant que sa sotte figure.

M***

Il est bien peu de distance
Du *petit-maître* au faquin.

C.

Les *petits-maîtres* tireraient un suc salutaire des fleurs des meilleurs écrits, si les papillons pouvaient devenir des abeilles.

J.-J. Rousseau.

(*Voyez* Fat, Homme du bel air, Important, Ridicule *et* Sot).

PEUPLE.

La voix du *peuple* est, dit-on, la voix de Dieu (*vox* populi, *vox* Dei); c'est faire beaucoup d'honneur au *peuple*, et fort peu d'honneur à Dieu.... Au reste, il y a *peuple* et *peuple*.

S.

Il y a le *peuple* qui est opposé aux grands, c'est la *populace* et la multitude : il y a le *peuple* qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux, ce sont les grands comme les petits.

La Bruyère.

Il faut bien distinguer le *peuple* d'avec ce que l'on appelle *populace*. Les personnes éclairées les plus populaires ne les ont jamais confondus; et autant l'un mérite d'égards, autant ses droits sont étendus, autant l'autre doit être contenue dans de justes bornes, et sévèrement réprimandée, si elle s'en écarte. Il n'y a que les intrigans et les révolutionnaires qui affectent de ne faire aucune distinction du *peuple* avec la *populace*. Ils ont leur raison pour cela.

J'entends par *populace*, ces gens sans aveu, qui n'ont ni cité, ni famille, ni domicile certain, ni occupation habituelle : c'est cette lie qu'il ne faut jamais agiter, crainte des vapeurs pestilentielles qu'elle exhale ; cette portion d'hommes qui n'ont que l'humanité qui les distingue des brutes ; qui ne vivent que dans la bassesse et dans la crapule, et dont trop souvent les agens du despotisme ont attribué les vices à la portion pauvre mais vertueuse de la nation, pour museler le *peuple* avec une apparence de justice.

D*** (*à la tribune de la Convention nationale en* 1793).

La raison n'agit pas sur une *populace*.

RACINE (*les Frères ennemis*).

L'état des hommes suffit au *bas peuple* pour se décider sur leur compte. Tous prêtres, juges et avocats passent dans son esprit pour des savans; tous financiers, gens de pratique et commis, pour des voleurs; tous charlatans étoffés, pour d'habiles médecins; tous commerçans, pour des millionnaires.

DUCLOS.

Le *peuple*, en ce qui flatte ou choque sa manie,
Trouve de la justice ou de la tyrannie.

***

Le *peuple*, qui voit tout seulement par l'écorce,
S'attache à son effet pour juger de sa force.
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours.
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins, remplit mal son attente.
Il veut qu'on soit égal en tout tems, en tous lieux :
Il n'examine point si lors on pouvait mieux ;
Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre et la vertu pareille.
Son injustice accable et détruit les grands noms ;
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds.

***

Le *peuple* obéit avec bassesse, ou domine avec orgueil. Il ne saurait ni mépriser, ni posséder modérément la liberté, et ne manque jamais de ministres indulgens à ses passions, qui excitent au carnage l'esprit de la multitude, trop avide, d'elle-même, de sang et de nouveautés.

MONTESQUIEU.

Le *peuple*, au gré du vent porte ses volontés,
Et se donne parfois d'étranges libertés :
C'est un monstre aveuglé qui fulmine et qui crie,
Difficile à dompter quand il est en furie;
Il ressemble au torrent, qu'on ne peut retenir;
Sa défaite consiste à le savoir punir;
Sa force a peu d'effet, quoiqu'elle soit énorme;
Un instant la détruit comme un instant la forme.

TRISTAN (*l'Innocent exilé*).

Le *peuple* est dangereux si l'on ne le maîtrise :
Il pense qu'on le craint lorsqu'on le favorise;
Et sur cette croyance autorisant ses droits,
Quelquefois il devient le tyran de ses rois.

DU RYER (*Esther*).

Le *peuple* est incapable, en sortant du devoir,
De donner des raisons comme d'en recevoir.

LE MÊME (*Saül*).

Quand le *peuple* est le maître, on n'agit qu'en tumulte;
La voix de la raison jamais ne se consulte;
Les hommes sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un tems si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent;
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement......
Le pire des Etats, c'est l'Etat *populaire*.

P. CORNEILLE (*Cinna*).

Quel joug ne brise point un *peuple* audacieux?
Quel frein arrêterait ce monstre furieux?.....

LONGEPIERRE (*Médée*).

On doit tromper le *peuple* avec dextérité;
Espérer tout du tems, le choisir et l'attendre,
Et cacher les filets qui le doivent surprendre.

SCUDÉRY (*Mort de César*).

Le *peuple* ne fait pas le destin d'un empire.

LA SERRE (*Atazare*).

Les *peuples* les plus civilisés sont aussi voisins de la barbarie, que le fer le plus poli l'est de la rouille. Les *peuples*, comme les métaux, n'ont de brillant que les surfaces.

RIVAROL.

(*Voyez* ÉGALITÉ, INDÉPENDANCE *et* LIBERTÉ).

PHILANTROPE.

Ami des hommes, et qui cherche à faire oublier leurs défauts.
(*Voyez* MISANTROPE).

PHILOSOPHE.—PHILOSOPHIE.

Science qui consiste à connaître les choses par leurs causes et par leurs effets.

Les premiers *philosophes* furent Egyptiens; ceux-ci durent leurs connaissances à l'observation. Le soleil, la lune, les astres, la végétation, les saisons, l'ordre des jours et des nuits, le tonnerre, les tempêtes, etc. furent les objets de leur méditation, et ils parvinrent à prédire ce qui devait arriver. Ces sages se réunirent en colléges, captivèrent la confiance, déifièrent la nature entière, dirigèrent l'ordre social, créèrent des allégories, des symboles, produisirent l'admiration, l'effroi, firent naître le respect, et par suite l'obéissance.

Aucun peuple n'a eu le goût aussi décidé pour la *philosophie*, que les Grecs. On peut en juger par la multitude des sectes dont ils se sont disputé l'empire. En voici un précis :

Le Socratisme, par Socrate.	*Reconnaissait un Etre suprême.*
Le Syréanisme, par Aristipe.	*Faisait consister le bonheur dans la volupté.*
Le Mégarisme, par Euclide.	*Portait l'esprit aux subtilités.*
Le Platonisme, par Platon.	*Soutenait l'immortalité de l'ame.*
Le Cynisme { par Antistène. / par Diogène.	*N'était qu'un cours d'effronterie.*
Le Péripatétisme, par Aristote.	*Consistait à ne s'émouvoir de rien.*
Le Sémianisme, par le même.	*Enseignait la transmigration des ames.*
L'Éléatisme, par Xénophon.	*Croyait que ce qui est a toujours été.*

L'Héraclitisme, par Héraclite.	*Soutenait que tout ce qui est animé l'a été par le feu.*
L'Épicuréisme, par Épicure.	*Qui ne connaissait de bonheur que dans les plaisirs dont il usait cependant avec sagesse et modération.*
Le Pirrhonisme, par Pirrhon.	*Doutait de tout.*
Le Septicisme, par le même.	*Ne croyait que les choses démontrées.*
La secte Ionique, par Thales.	*Voyait le principe de tout dans l'eau.*
Le Stoïcisme, par Zenon.	*Qui consistait à être insensible aux injures, à l'ingratitude, à la perte des biens, des parens et des amis.*
La secte des Pythagoriciens, par Pythagore.	*C'est la plus sage* philosophie *qui ait existé chez les anciens, et c'était aussi celle qui était plus généralement répandue ; elle admettait dans le monde une intelligence suprême ; elle faisait aimer les lois, la morale, la vertu, et prêchait l'immortalité de l'ame. Pythagore avait puisé particulièrement cette morale chez les prêtres égyptiens.*

Le mot *philosophe* signifie aussi *amateur de la sagesse* ou *de la raison* dégagée de préjugés et appuyée sur des principes moraux et religieux. Mais combien cette désignation a causé d'erreurs et de maux en France, où chacun voulut être sage, raisonnable, religieux et *philosophe* à sa manière!

Portrait du Philosophe ridicule.

. . . . Un fou dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnemens;
Un esprit de travers, qui, par ses argumens,
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité;
Un bavard inutile à la société,
Coiffé d'opinions et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

DESTOUCHES (*le Philosophe marié*).

Il est peu d'hommes qui connaissent la vraie signification du mot *philosophe* :

. . . . Ils s'en donnent le nom,
Comme tous ces messieurs qui, fiers de leur raison,
Se croyant appelés à réformer la terre,
A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
Petits pédans obscurs, qui pensent à la fois
Eclairer l'univers, et régenter les rois;
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie;
Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs;
De tout ce qu'on révère audacieux frondeurs;
Pleins de crédulité pour des faits ridicules,
Et sur tout autre objet sottement incrédules;
Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans,
Prêchant la tolérance, et très-intolérans;
Qui, sur un tribunal érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes;
De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs,
De quiconque les brave ardens persécuteurs;
Enfin, du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir usurpé la qualité de sages.

PALISSOT (*les Philosophes, comédie*).

Portrait du vrai Philosophe.

Le vrai *philosophe* n'est pas
Ce qu'un vain peuple s'imagine,
Un misantrope dont l'humeur,
Toujours importune et chagrine,
Fait du plaisir d'autrui son suprême malheur;

Un censeur dédaigneux, qui sans cesse nous fronde,
Un sauvage à toute heure abîmé dans l'ennui,
Qui ne sait vivre que pour lui.

. . . .

Le vrai *philosophe* est le sage,
Qui, maître de lui-même et réglé dans ses vœux,
Vit satisfait de l'héritage
Qu'il a reçu de ses aïeux.
C'est celui qui, du sort bravant les injustices,
Et dans son propre fonds trouvant son vrai bonheur,
Voit sur lui tomber ses caprices,
Du même œil qu'il voit sa faveur.
C'est celui dont le rang, les biens et la noblesse,
N'égarent pas l'esprit, et n'enflent point le cœur;
Et qui sait être grand, et vivre sans bassesse
Dans le sein même du malheur:

. . . .

C'est celui qui, content de sa propre innocence,
Méprise le vulgaire et ses vains jugemens,
Celui qui, sans relâche, ami constant de l'ordre,
Ne sait point recourir à d'indignes détours;
Et qui jamais, dans ses discours,
N'employa l'art cruel de médire et de mordre.

Guys.

... Le *philosophe* est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un *philosophe* est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même;
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en sysêtmes vains son esprit s'alambique,
Être vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices:
Voilà le *philosophe*; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

Destouches (*le Philosophe marié*).

Il y a une *philosophie* qui nous élève au-dessus de l'ambition et de la fortune, qui nous égale, que dis-je? qui nous place plus haut que les riches, que les grands et que les puissans, qui nous fait négliger les postes et ceux qui les procurent, qui nous exempte de desirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner, et qui nous sauve même l'émotion et l'excessive joie d'être exaucés. Il y a une autre *philosophie* qui nous soumet et nous assujétit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis; c'est la meilleure.

Il est bon d'être *philosophe*, il n'est guère utile de passer pour tel. Il n'est pas permis de traiter quelqu'un de *philosophe*; ce sera toujours lui dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plu aux hommes d'en ordonner autrement, et en restituant à un si beau nom son idée propre et convenable, de lui concilier toute l'estime qui lui est due.

La Bruyère.

La *philosophie* étant le fruit d'une longue méditation et le résultat de la vie entière, ne peut et ne doit jamais être présentée au peuple, qui est toujours au début de la vie.

Rivarol.

PIÉTÉ (*voyez* Religion).

PIÉTÉ FILIALE (*voyez* Amour Filial).

PITIÉ.—COMPASSION.—COMMISÉRATION.

La *pitié* est proprement la qualité de l'ame, qui dirige sur les malheureux le sentiment de la bienveillance ou plutôt de la charité universelle. La *compassion* est le sentiment de *pitié* actuellement excité dans l'ame par des malheureux dont la douleur nous frappe droit au cœur. La *commisération* est l'expression sensible d'un vif intérêt qui, excité dans l'ame par la *compassion*, se répand sur les malheureux avec plus ou moins d'effet.

La *pitié* nous conduit naturellement au grand précepte de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît : elle nous apprend par sentiment ce que la raison démontre, que l'in-

térêt de chacun est celui de tous, et que l'intérêt de l'humanité est celui de chacun. La *compassion* ou la *pitié*, appliquée à des cas particuliers, fournit de si fortes preuves de ces vérités, qu'elle va jusqu'à désarmer l'ennemi furieux, qui se croit alors et se trouve en effet plus heureux de sauver sa victime suppliante, que de l'immoler à sa colère. Voyez Marcellus, considérant ce peuple infortuné qu'il vient d'écraser et d'ensevelir sous les ruines de Syracuse; il frémit de sa gloire, et il en est puni comme d'un crime par les larmes amères et intarissables d'une *commisération* stérile et désespérée.

ROUBAUD.

La douleur d'un être animé réveille vivement dans notre imagination l'idée de la douleur; elle nous la fait craindre, et la craindre vivement c'est la sentir. La *pitié* devient un tourment dont nous ne pouvons nous délivrer qu'en soulageant ou en fuyant l'être malheureux. Nous sommes plus portés à le soulager qu'à le fuir, 1°. parce qu'en le fuyant nous serions poursuivis par le souvenir de ses douleurs; 2°. nous n'emporterions pas la satisfaction de lui avoir été utiles, et je ne sais qu'elle espérance cachée à nous-mêmes, que, dans la même situation, nous pourrions être secourus. Il est donc vrai que notre intérêt et notre amour-propre peuvent rendre notre *pitié* généreuse; mais ils la combattent, et nous la font même surmonter. Ce penchant aimable est un des sentimens que la nature oppose en nous, à la colère, à la vengeance, aux mouvemens de l'intérêt personnel; nous lui devons les premières notions et l'amour de la justice; il contribue, autant que notre intérêt même, à rendre les services mutuels si communs parmi les hommes. Les Athéniens avaient fait de la *pitié* une divinité, et lui avaient bâti un temple.

SAINT-LAMBERT.

La *pitié* qu'on inspire adoucit les malheurs.

CHÉNIER (*Fénélon*).

Le sentiment de la *pitié* dort dans le cœur de l'homme, jusqu'à ce que le cri de la douleur vienne le réveiller.

J.-J. ROUSSEAU.

La *pitié* n'est jamais indigne d'un grand cœur.

BOYER (*Judith*).

Ecoutez la *pitié*, secourez vos égaux,
Ajoutez à vos biens en soulageant leurs maux.

DELILLE (*la Pitié*).

(*Lisez* le poëme de la PITIÉ, par DELILLE).

Il y a deux sortes de gens qui n'ont point de *compassion*; ceux qui sont souverainement heureux, et ceux qui sont absolument misérables. Les premiers, parce qu'ils ne s'imaginent pas qu'on puisse être dans la misère; les seconds, parce qu'ils ne croient pas qu'il y ait de plus grande misère que celle qu'ils ressentent.

J.-J. ROUSSEAU.

Mais enfin je suis homme, et c'est assez de l'être
Pour aimer à donner ses soins *compâtissans*
A des cœurs généreux que l'on croit innocens.

VOLTAIRE (*Mahomet*).

Qui ne sait *compâtir* aux maux qu'il a soufferts!.....

VOLTAIRE (*Zaïre*).

J'ai connu le malheur, et j'y sais *compâtir*(1).

GUILLARD (*OEdipe*).

PLAISIRS.

Les *plaisirs* sont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacun a sa saison, et, par des soins prudens,
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais, s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.

VOLTAIRE (*Discours sur la Modération*).

L'amour des *plaisirs* affaiblit le cœur et énerve le principe de droiture qui est en nous pour résister à tous les crimes. Les joies des sens amollissent l'ame, la rendent légère, ôtent la réflexion, le poids de l'esprit, et du jugement, dissipent au-dehors et ne laissent ni force ni courage. De là une espèce d'ivresse qui offusque les lumières de l'esprit et fait naître une ardeur violente qui pousse à

(1) *Non ignara mali, miseris succurrere disco.*

VIRGILE (*Æneide*).



tout crime. Cette ivresse ne se passe pas, parce qu'elle ne prend pas le cerveau par des fumées grossières, mais le cœur par une attache très-intime et très-délicate. Le cœur ne résiste plus à rien; et il suffit de ne pas user avec une sage modération de ce qui peut être permis, pour réduire l'ame insensiblement dans cet état funeste.

BOSSUET.

Il faut un intervalle, un repos aux *plaisirs* :
Leur nombre accable, enfin le sentiment s'épuise,
Et l'on doit s'en priver pour qu'il se reproduise.

GRESSET (*Sidney*).

Les *plaisirs* sont à l'homme ce que le sel et le vinaigre sont aux viandes. On ne prend pas le sel à pleines mains; on ne boit pas de pleins verres de vinaigre.

Les *plaisirs* bruyans sont le vain et stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, et qui croient qu'étourdir la vie, c'est en jouir. L'ennui d'être toujours à son aise, est le pire de tous; et l'art d'assaisonner les *plaisirs* n'est, en effet, que celui d'en être avare.

J.-J. ROUSSEAU.

L'opinion n'est rien, et la nature est tout.
Rechercher les *plaisirs* est une triste chose;
Les attendre vaut mieux, ils en ont plus de goût.
Des maux que l'on n'a pas l'avenir se compose.

GUICHARD.

Les *plaisirs* doivent-ils marquer tous vos momens?
C'est une source qui s'épuise :
Pour la faire durer long-tems,
Modérément il faut que l'on y puise :
Si l'on ne la ménage, on cesse d'en jouir.
Dès qu'à l'oisiveté votre cœur s'abandonne,
Le *plaisir* est pour vous prompt à s'évanouir;
Ce n'est que le travail qui donne
Le talent de se réjouir.

PESSELIER.

Jadis, trop caressé des mains de la Mollesse,
Le *Plaisir* s'endormit au sein de la Paresse :
La Langueur l'accabla; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour, et l'Ennui détruisait l'univers.
Un Dieu qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du *Plaisir* le Travail et la Peine.
La Crainte l'éveilla, l'Espoir guida ses pas :
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

VOLTAIRE (4e. *Discours*).

Le *plaisir* est la séduction de la jeunesse ; par cette amorce trompeuse on l'entraîne à toutes sortes d'écarts.

MASSILLON.

Craignez d'un vain *plaisir* les trompeuses amorces.

BOILEAU (*Art poét.*).

Les *plaisirs* sont amers d'abord qu'on en abuse.

Madame DESHOULIÈRES (*Réflexions diverses*).

Le *Plaisir* est trop cher quand il coûte l'honneur.

***

Le véritable et solide *plaisir* est celui qui porte le sceau de la raison ; c'est un chancelier sévère qui ne doit rien sceller qu'après un mûr examen. Le *Plaisir*, dont la Vertu est la mère, s'accroît par la jouissance, triomphe du tems, accompagne le vieillard jusqu'au terme de ses jours ; et, jetant vers l'avenir toute sa lumière, dissipe devant lui les tristes ombres de la mort. L'éternité, comme le soleil abaissé encore au-dessous de l'hémisphère, laisse déjà échapper quelques rayons dont l'éclat dore sa tombe, et lui montre la première aurore d'un jour éternel.

LA TOURNEUR.

TABLEAU DE LA VIE HUMAINE.

On passe par différens goûts
En passant par différens âges :
Plaisir est le bonheur des fous ;
Bonheur est le *plaisir* des sages.

BOUFFLERS.

POÉSIE.

La meilleure définition que l'on en puisse donner est celle d'Horace : *ut pictura poesis*. Oui, la *poésie* n'est qu'une peinture parlée ; ses images sont pour l'esprit ce qu'un tableau est pour les yeux.

Aussitôt qu'il y eut des hommes réunis, ils eurent un langage, et dès qu'il s'éleva parmi eux des hommes passionnés, on y compta des *poëtes*. Ossian, dans les climats glacés de l'Ourse, n'eut pas plus de maître qu'Orphée dans les champs de la Thrace, ou Pilpai sur les rives de l'Indus. La passion fit naître l'enthousiasme, et de l'enthousiasme naquit la *poésie*.

PH. DE LAMADELAINE (*Histoire de la Poésie française*).

Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois :

La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornemens, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot, bientôt après, fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades;
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux;
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode
Réglant tout, brouillant tout, fit un art à sa mode;
Et toutefois long-tems eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenu Desportes et Bertaut (1).
Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence:
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber;
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce tems sert encor de modèle.

BOILEAU (*Art poét.*).

Ronsard avait bâti des chaumières avec des tronçons de colonnes grecques; Malherbe éleva le premier des monumens nationaux.

RIVAROL.

Eloge de la Poésie.

C'est elle-même que le poëte fait parler ainsi:

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner.
Le Tems a beau les combattre,
L'eau ne les saurait miner,
Le vent ne peut les abattre.

(1) Voyez, pour avoir de plus grands détails sur la vie et sur les ouvrages de tous ces auteurs, le *Dictionnaire historique portatif des Poëtes français*, par M. Pr. de Lamadelaine.

Sans moi, tant d'œuvres fameux,
Ignorés de nos neveux,
Périraient sous la poussière.
Au Parnasse seulement
On emploie une matière
Qui dure éternellement.

Si l'on conserve les noms,
Ce doit être par des sons,
Et non point par des machines :
Un jour, un jour l'univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes vers.

***

Le Tems, de tout souverain maître,
Fait périr tout ce qu'il voit naître ;
Il n'épargne que les beaux vers.
Vainqueur des vents et des orages,
Phébus ne craint pour ses ouvrages
Que la chute de l'univers.

Pour les héros, pour les monarques,
La Muse sait fléchir les Parques,
Et sauve leurs noms du Léthé ;
Quelquefois même à sa puissance
Les hauts faits doivent leur naissance
Comme leur immortalité.

La Motte (*Ode sur la Poésie*).

La *Poésie* enfin, plus féconde en merveilles,
Charme à la fois l'esprit, le cœur et les oreilles ;
Tout est de son empire : elle plane à la fois
Sur le chaume du pâtre et le palais des rois.
Tel, du haut de son char, le dieu de la lumière
S'empare, en se montrant, de la nature entière ;
Et sur tous les objets répandant ses couleurs,
Peint les monts et les champs, et l'insecte et les fleurs.
Art sublime ! art divin, que j'aimai dès l'enfance,
Accepte le tribut de ma reconnaissance !
Par toi, tout est sacré ; par toi, l'homme ennobli
Brave la nuit des tems et le fleuve d'oubli :

Tu protèges son nom, son tombeau, sa retraite
Le rameau d'or le cède au laurier du poëte;
Le mûrier de Milton, debout jusqu'aujourd'hui,
Vieux comme son *poëte*, est sacré comme lui.
Du feu des passions tu sauves la jeunesse;
Tes doux accens encore amusent la vieillesse.

Delille (*Imagination*).

POËTE.

A tout il donne un corps, et son fécond cerveau
Créa dans l'univers un univers nouveau:
Sous son pinceau hardi tout vit, tout se colore;
Les lieux les plus rians sont plus rians encore;
Il anime la mer, et la terre, et les cieux;
De ses illusions le charme ingénieux
Donne un arc à l'*Amour*, un trident à *Neptune*,
Un foudre à *Jupiter*, un voile à la *Fortune*.

L'abbé de la Serre (*Poëme de l'Eloquence*).

Il donne l'ame à mille êtres divers:
L'aube naissante est le char de l'*Aurore;*
L'onde est *Thétis* qui règne sur les mers;
Les tendres fleurs sont les filles de *Flore;*
Ces blonds épis, c'est *Cérès* qui les dore:
Je vois *Iris* sur le trône des airs.
L'*Amour*, enfin, ce feu qui nous dévore,
C'est un enfant qui régit l'univers.

Bernard (*Léda*).

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité;
Minerve est la Prudence, et *Vénus* la Beauté:
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est *Jupiter* armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est *Neptune* en courroux qui gourmande les flots;
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de *Narcisse*.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le *poëte* s'égare en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Boileau (*Art poët.*).

A-t-on vu l'aigle au vol rapide
Quitter le vaste champ de l'air,
Pour raser d'une aile timide
Les bords arides de la mer ?
Non ; plus hardi dans sa carrière,
Jusqu'au séjour de la lumière,
Il perce d'un vol assuré ;
Et là, devenu plus tranquille,
Il soutient d'un œil immobile
Les feux dont il est entouré.

Ainsi les *poëtes* célèbres,
Ainsi les esprits créateurs
Laissent ramper dans les ténèbres
Le peuple orgueilleux des auteurs.
Ennemis des routes connues,
Ils volent au-dessus des nues ;
Ils s'ouvrent le palais des Dieux :
Aussi promptes que la pensée,
Leurs Muses, rivales d'Alcée,
Vont se reposer dans les cieux.

Le cardinal DE BERNIS (*les Poëtes lyriques*).

Ronsard fut le premier en France qui fit de grandes pièces de *poésie*; ce qui le fit appeler, même de son vivant, le prince des *poëtes*. Charles IX lui adressa le quatrain suivant :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes.
Moi, roi, je les reçois ; poëte, tu les donnes.

Les rimeurs sont nombreux, les *poëtes* sont rares.

LA HARPE (*Epître aux Poëtes*).

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel-esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer ;
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-tems votre esprit et vos forces.

BOILEAU (*Art poét.*).

Lisez *l'Art poétique* de BOILEAU, *le Poëme de l'Eloquence*, par l'abbé de

LA SERRE ; *les Epîtres aux Poëtes*, par LA HARPE, le cardinal DE BERNIS, MARMONTEL ; *le Poëme de l'Imagination*, par DELILLE :

> Voilà les chefs qu'il vous faut consulter,
> Lire, relire, apprendre et méditer.

J.-B. ROUSSEAU (*Epître 2, Liv. I*).

(*Voyez* ENTHOUSIASME, GÉNIE, IMAGINATION *et* MÉTROMANE).

POLI.—POLITESSE. (AFFABLE, CIVIL, GRACIEUX, HONNÊTE).

Les manières *affables* sont une insinuation de bienveillance ; les *civiles* sont un témoignage de respect ; les *gracieuses* sont une preuve d'humanité ; les *honnêtes* sont une marque d'attention ; les *polies* sont une démonstration d'estime.

Il faut être *affable* sans familiarité ; *civil*, sans importunité ; *gracieux*, sans minauderie ; *honnête*, sans cérémonie ; *poli*, sans fadeur.

(*Dictionnaire des Synonymes*).

L'esprit de *politesse* est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières, les autres soient contens de nous et d'eux-mêmes.

LA BRUYÈRE.

La *politesse* est l'expression ou l'imitation des vertus sociales : elle en est l'expression, si elle est vraie, et l'imitation, si elle est fausse ; et les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles et agréables à ceux avec qui nous avons à vivre.

DUCLOS.

> La *politesse* est à l'esprit
> Ce que la grace est au visage ;
> De la bonté du cœur elle est la douce image,
> Et c'est la bonté qu'on chérit.

VOLTAIRE (*Quatrains*).

La *politesse* n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude · elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au-dehors comme il devrait être intérieurement.

LA BRUYÈRE.

C'est parce que l'or est rare que l'on a inventé la dorure, qui, sans en avoir la solidité, en a tout le brillant. Ainsi, pour remplacer la bonté qui nous manque, nous avons imaginé la *politesse*, qui en a toutes les apparences.

De Lévis.

L'on peut définir l'esprit de *politesse*, l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage et les coutumes reçues, elle est attachée aux tems, aux lieux, aux personnes, et n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions : l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation, et que l'on s'y perfectionne.

Il faut très-peu de fonds pour la *politesse* dans les manières : il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

La Bruyère.

La *politesse* est souvent une vertu de mine et de parade ; c'est une flatteuse qui ne refuse son estime à personne.

Mirabeau.

Que dans tous vos avis règne la vérité ;
Préférez la justice à la *civilité*.

Du Resnel (*Essai sur la Critique*).

(*Voyez les mots* Conversation, Esprit, Monde (*usage du*) *et* Société).

POLITIQUE.

La *politique* est un art qui a la prudence pour principe : elle peut s'acquérir par l'expérience et l'usage du monde : les traits en sont différens selon les circonstances dans les divers événemens : elle n'est, en de certains cas, que prudence toute seule ; en d'autres, l'intérêt est joint à la prudence.

Montesquieu.

Fille de l'Intérêt et de l'Ambition,
Dont naquirent la fraude et la séduction ;
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille :
Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse.

Le Mensonge subtil, qui conduit ses discours,
De la Vérité même empruntant le secours,
Du sceau de Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le ciel à venger ses injures.

VOLTAIRE (*Henriade*).

La *politique* est comme le sphinx de la fable : elle dévore tous ceux qui n'expliquent pas ses énigmes.

Le génie, en *politique*, consiste non à créer, mais à conserver ; non à changer, mais à FIXER ; il consiste enfin à suppléer aux vérités par des maximes : car ce n'est pas la meilleure loi, mais la plus fixe qui est la bonne.

RIVAROL,

La meilleure *politique*, dans le gouvernement des états, ainsi que dans la conduite de la vie, est celle de n'en avoir aucune, et de ne se servir en tout ce qu'on fait, que des moyens que le bon sens prescrit et que la raison autorise.

FÉNÉLON.

POSTÉRITÉ. (*voyez* IMMORTALITÉ *et* TEMPLE DE MÉMOIRE).

POUVOIR.

Du *pouvoir* que les Dieux exercent sans partage,
L'autorité des rois est la plus vive image.

BADON (*Synoris*).

Il faut toujours qu'un prince ait la raison pour guide,
Qu'à tous ses mouvemens la justice préside,
Et si, dans ce haut rang, il *peut* tout ce qu'il veut,
Il ne doit pas toujours vouloir tout ce qu'il *peut*.

DE CERCEAU.

(*Voyez* PUISSANCE).

PRÉJUGÉS.

Les *préjugés* .... sont les Dieux du vulgaire.

VOLTAIRE. (*Mahomet*).

Si l'opinion est la reine du monde, le *préjugé* en est le tyran ; car le *préjugé* est l'opinion érigée en raison, en règle et en loi.

ROUBAUD.

L'avis du plus grand nombre est souvent le moins bon,
Et rarement conforme à la droite raison.
Mille faux *préjugés* entraînent le vulgaire,
Qui marche aveuglément dans la route ordinaire,
Et qui, sans réfléchir sur le parti qu'il prend,
Croit ne pas s'égarer quand il suit le torrent.
Contre les *préjugés*, un bon esprit en garde,
Sur la foi du public jamais ne se hasarde;
De l'exacte raison il consulte la voix,
Elle seule l'éclaire et lui dicte des loix.

Destouches (*les Philosophes amoureux*).

La raison, de nos biens est la source féconde,
Et les sots *préjugés* font le malheur du monde.

D. C.***

LE PRÉSENT ET L'AVENIR.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le tems, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presqu'aussi-tôt séchée qu'éclose : tu te verras changer insensiblement; les graces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir; la vieillesse, languissante et ennemie des plaisirs, viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du *présent*, te faire craindre l'*avenir*, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paraît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le *présent*, mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'*avenir*. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

Fénelon (*Télémaque*).

Si l'homme était instruit, au jour de sa naissauce,
Des desseins qu'a sur lui la sage Providence,
L'un, prévoyant ses maux, deviendrait furieux;
L'autre, sûr de ses biens, serait trop tôt las d'eux.
Les ennuis, le dégoût, la tristesse ennemie,
Armant son désespoir, abrégeraient sa vie.
Oui, laissons l'*avenir* dans son obscurité:
Le Ciel l'a de nos yeux prudemment écarté.
Sans murmurer en vain contre la Providence,
Supprimons de nos vœux l'orgueilleuse imprudence.
Que le Ciel à son gré dispose des humains;
C'est à nous d'obéir à l'ordre des destins.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse.

(*Voyez* AVENIR *et* TEMS).

PRÉSOMPTION. — PRÉSOMPTUEUX.

Ce mot, qui signifie conjecture, jugement fondé sur des apparences, sur des indices, signifie aussi opinion trop avantageuse de soi-même: il est alors synonyme d'*orgueil* et de *vanité*: c'est sous ce point de vue que je le présente.

L'*orgueil* fait que nous nous estimons. La *vanité* fait que nous voulons être estimés. La *présomption* fait que nous nous flattons d'un vain espoir.

L'*orgueilleux* se considère dans ses propres idées: plein et bouffi de lui-même, il est uniquement occupé de sa personne. Le *vain* se regarde dans les idées d'autrui: avide d'estime, il desire d'occuper la pensée de tout le monde. Le *présomptueux* porte son espérauce audacieuse jusqu'à la chimère: hardi à entreprendre, il s'imagine pouvoir venir à bout de tout.

GIRARD.

La *présomption* est fille de l'Ignorance.

RIVAROL.

La *présomption* est un faux jugement qui nous exagère nos forces.

SAINT-LAMBERT.

La *présomption* fait tort au mérite.

FONTENELLE.

Un jeune homme a-t-il du mérite,
Qu'il le sente comme il le doit;
Le doux plaisir qu'il en reçoit
Est un aiguillon qui l'excite :
Mais que cependant il évite
De faire trop voir qu'il le croit.

Il n'est point de mérite extrême,
Quand l'opinion de soi-même
Vient, mal-à-propos, s'y mêler:
Et, quelque extrême qu'il puisse être,
On peut bien le laisser paraître;
Mais on ne doit pas l'étaler.

DESMARETS.

. . . . Cette *présomption*
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous;
Qu'attendre est, pour juger, la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

GRESSET (*le Méchant*).

(*Voyez* ORGUEIL *et* VANITÉ).

PRÉTENTIONS.

Je prétends...... Je ne prétends pas!...... Termes d'autorité qui fâchent toujours celui ou ceux envers qui on les emploie.

S***

Tel a de la gloire en partage,
Non pas tout ce qu'il en *prétend*,
Qui, s'il n'en *prétendait* pas tant,
Pourrait en avoir davantage.

GOMBAULT.

PRÉVENTION.

Fille de l'Ignorance et de l'Entêtement,
Elle naît dans l'erreur et dans l'aveuglement;
Elle est présomptueuse, indocile, indiscrète,
Et de tous faux rapports sa bouche est l'interprète :
L'apparence à ses yeux vaut la réalité;
Son jugement est vain, léger, précipité;

Le Préjugé la sert, l'Imposture la guide ;
De toutes nouveautés son esprit est avide;
Et, dès qu'elle a dans l'ame épandu son poison,
La plus épaisse nuit couvre notre raison.
Tel est ce monstre affreux que flatte le Caprice,
Qu'accompagne l'Orgueil, et que suit l'Injustice,
Et dont le seul instinct, captivant les esprits,
Règle chez les mortels l'estime et le mépris.

Taneyot.

Un des écueils contre lequel la justice fait souvent naufrage, c'est la *prévention*. Les grands, sur-tout, ne donnent que trop souvent dans cet écueil.

J.-J. Rousseau.

Quand on juge avec passion,
En tous lieux, en tous tems mêmes choses arrivent;
C'est un guide trompeur que la *prévention*,
Elle égare ceux qui la suivent.

Boursault (*la Prévention*, Fable).

L'homme *prévenu* ne vous écoute pas : il est sourd : la place est remplie, et la vérité n'en trouve plus.

Bossuet.

Les hommes, de tout tems, jugeant sans connaissance,
Par un faux éclat *prévenus*,
Ont souvent pris pour des vertus
Ce qui n'en a que l'apparence.
Parmi les aveugles mortels,
Quelquefois ceux que l'on encense
Ne sont que de grands criminels
A qui notre seule ignorance,
Au lieu de châtiment décerne des autels (1).

Pavillon (*Stances sur la Mort*).

PRÉVOYANCE.

Celui qui ne *prévoit* rien est souvent dupe ; celui qui *prévoit* trop est toujours malheureux.

La Bruyère.

.... Trop de prudence entraîne trop de soin;
Je ne sais pas *prévoir* les malheurs de si loin.

Racine (*Andromaque*).

(1) Vers déjà cités à l'article *Apparence*.

. . . . Le trop de *prévoyance*
Fait souvent échouer notre vaine prudence.

LE BLANC (*Thélamire*).

La *prévoyance!* la *prévoyance!* C'est elle qui nous porte sans cesse au-delà de nous, et souvent nous place où nous n'arrivons point. Voilà la véritable source de toutes nos misères!

J.-J. ROUSSEAU.

Bien souvent le hasard, contre toute apparence,
Nous conduit mieux cent fois que notre *prévoyance*.

DESTOUCHES (*le Philosophe marié*).

Les événemens *prévus* par les bons esprits ne manquent guère d'arriver; mais la Fortune se réserve deux secrets, l'époque et les moyens.

DE LÉVIS.

PRIÈRES.

Les *Prières*, mon fils, devant vous éplorées,
Du souverain des Dieux sont les filles sacrées,
Humbles, le front baissé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix triste et plaintive exhale leurs douleurs.
On les voit d'une marche incertaine, tremblante,
Suivre de loin l'Injure impie et menaçante,
L'Injure au front superbe, au regard sans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.

VOLTAIRE (*Imitation d'Homère*).

Ne *priez* pas long-tems, mais *priez* de bon cœur;
La plus courte *prière* est souvent la meilleure.

* **

C'est une belle *prière* que celle-ci : *Mon Dieu, gardez-moi de moi-même.*

Et celles qui suivent :

Père indulgent, juge sévère;
Dieu, daigne m'éclairer, daigne me soutenir.
La vertu n'est qu'une chimère,
Si pour nous le présent était sans avenir.

Remplissez-nous de votre être. O mon Dieu ! tirez-nous du malheur d'exister sans vous.

Prière d'un malade souffrant.

Grand Dieu, dont le courroux me livre
A des maux qu'on ne peut guérir,
Hélas! si je ne puis plus vivre,
Fais qu'au moins je puisse mourir!

De la Place.

Prière à l'éternité.

Mon Dieu, venez me secourir
Contre l'aveuglement où mon ame se livre;
Je ne me souviens point ni qu'il me faut mourir,
Ni, qu'après cette mort, il me faut toujours vivre.

Brébeuf.

Prière de Voltaire.

O Dieu qu'on méconnaît! ô Dieu que tout annonce!
Entends les derniers mots que ma bouche prononce.
Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi :
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.
Je vois, sans m'alarmer, l'éternité paraître,
Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints, me tourmente à jamais.

Prière d'une mère malade.

Seigneur, ne m'abandonne pas,
Daigne te souvenir que je suis ton ouvrage,
Et que, pour me sauver d'un assuré naufrage,
Tu t'es livré toi-même au plus honteux trépas.
Quand tu me mets en proie aux douleurs violentes,
Soutiens dans ces instans mes forces chancelantes;
Fais que, souffrant pour toi, mes maux me semblent doux.
Depuis que sous leur faix, languissante, abattue,
Je n'attends qu'un coup qui me tue,
Quatre fois le soleil s'est éloigné de nous.
. . . .

Par mille et mille vœux ardens
Ma famille tremblante en tous lieux t'importune;
Elle a, contre une triste et cruelle fortune,
Besoin de mon secours encor pour quelque tems :

Dans la crainte où me met l'état où je la laisse,
Je te demande à vivre, exauce ma tendresse :
Si je ne puis par moi mériter ta bonté,
A tes lois ma famille est soumise et fidelle.
Ah! Seigneur, par pitié pour elle,
A ce coupable corps redonne la santé!

. . . .

Humble dans mes tristes accens,
Je ne viens point à toi sur de fausses maximes
Excuser mes erreurs, ni rejeter mes crimes
Sur la faiblesse humaine et le pouvoir des sens;
Mon cœur est pénétré d'un remords véritable;
Je m'avoue à tes yeux infiniment coupable;
C'est l'unique secours que je veux contre toi.
Au pardon, tu le sais, ce repentir t'engage,
J'en ai ta parole pour gage :
Puisse ce repentir durer autant que moi!

Madame Deshoulières (*Ode*).

PRINTEMS (*voyez* Saisons).

PROBITÉ (Intégrité, Honnêteté).

La *probité* rend le commerce sûr; l'*intégrité* le rend sain; l'*honnêteté* le rend doux et salutaire;

La *probité* exclut toute injustice; l'*intégrité*, la corruption; l'*honnêteté*, le mal, et même les mauvaises manières de faire le bien.

Celui qui viole la *probité* est un coquin; celui qui a perdu son *intégrité* est vicieux; celui qui n'a pas l'*honnêteté* dans le cœur, est au moins mauvais.

Roubaud.

La *probité* est comme le sein de la mer. L'une rassemble toutes les rivières, et l'autre toutes les vertus, pour en composer l'homme de bien.

Juvénal.

La *probité* reconnue est le plus sûr de tous les sermens.

Solon

L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui;
Il se juge lui-même, et jamais par autrui :
Si-tôt qu'il se condamne, on ne saurait l'absoudre.
***

L'homme irréprochable n'est ébranlé ni par la fureur d'un peuple qui le presse d'autoriser d'injustes lois, ni par les vives instances d'un tyran qui le menace de la mort. Le monde en pièces tomberait sur sa tête, qu'avec la même intrépidité il se verrait accablé sous ses ruines. Ni le vent du midi, qui excite les tempêtes; ni le tonnerre, lancé par la main de Jupiter même, ne donnent aucune atteinte à sa fermeté. Il prend pour règle inviolable de sa conduite, de ne rien faire qui blesse sa conscience, et dont il puisse rougir.

HORACE.

Non, le front menaçant d'un tyran implacable,
Ni d'un peuple effréné la fureur indomptable,
Ni les autans impétueux,
Qui, sur les flots tumultueux,
Exercent leur rage effrayante,
Ni des Dieux la main foudroyante,
Ne peuvent ébranler le mortel vertueux;
Et les débris fumans de l'univers en flamme,
Ecraseraient son corps, sans abattre son ame.

DE BEAUMONT.

L'homme véritablement *probe* est celui qui ne se repent pas de l'être.

PLAUTE (*le Trinum*).

Ne se rien reprocher, et vivre en honnête homme,
Appuyer l'innocent contre l'iniquité,
Briller moins par l'esprit que par la *probité*,
Du mérite opprimé réparer l'injustice,
Ne souhaiter du bien que pour rendre service,
Etre accessible à tous par son humanité;
Non, rien n'est comparable à cette volupté.

BOURSAULT (*Esope à la Cour*).

(*Voyez* INTÉGRITÉ, JUSTICE *et* HONNEUR).

PROCHAIN.

Ne fais pas à AUTRUI *ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît* est la première loi de la nature et de la religion.

Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui ;
Il ne vit qu'à moitié s'il ne vit que pour lui.
DELILLE (*l'Homme des Champs*).

Evite avec autant de soin de flatter ton *prochain*, que de te fâcher contre lui ; ces deux vices sont également pernicieux.
MARC-ANTONIN.

Fénélon disait : J'aime mieux ma famille que moi-même ; j'aime mieux ma patrie que ma famille ; mais j'aime encore mieux le genre humain que ma patrie.

PRODIGUE. — PRODIGALITÉ.

Sans *prodigalité* rendez-vous généreux. ...

L'évangile a donné aux *dissipateurs* une leçon terrible sous la parabole de *l'Enfant prodigue*.

Un *prodigue* a toujours perdu tout ce qu'il donne ;
A la reconnaissance il n'engage personne,
En répandant ses biens sans choix et sans égard :
On peut s'imaginer les devoir au hasard.
LA CHAUSSÉE (*l'Ecole de la Jeunesse*).

La *prodigalité*, chez les Romains, était punie par l'exposition publique. On conduisait les *dissipateurs* sur un théâtre dressé au milieu de la Cité : on les y abandonnait à la risée et aux sarcasmes du peuple.

Les Grecs déclaraient infâme tout citoyen ruiné par ses folles dépenses, et les *prodigues* étaient privés d'être inhumés dans la tombe de leurs pères.

Différence du Prodigue et de l'Avare.

Le *Prodigue* imprudent, à ses vœux qui se livre,
Vit comme s'il allait mourir ;
Et l'avare, sans cesse empressé d'acquérir,
Comme s'il devait toujours vivre.
LE BRUN.

Un avare est un homme qui meurt étouffé dans son sang : le *prodigue* est un autre malade qui se tue à force de saignées.
DIDEROT.

(*Voyez* DISSIPATEUR, GÉNÉREUX *et* LIBÉRAL).

PROJETS.

Les *projets* sont les enfans
Des songes et des chimères.
C.

Un essaim de *projets* bisarres
Des humains trouble le repos;
Les uns, s'exposant sur les flots,
S'en vont chez des peuples barbares,
Chercher en vain un sort heureux,
Que ces peuples, beaucoup plus sages,
Méprisant d'étrangères plages,
Trouvent sans sortir de chez eux.

D'autres, prodigues d'une vie
Qui toujours est trop tôt ravie,
Cherchent la gloire des combats;
Mais l'airain sonne, et du trépas
Soudain leur audace est suivie.

Celui-ci s'intrigue à la cour,
Flatte les grands, fait sa cabale.
Dans une faveur inégale,
Superbe et rampant tour-à-tour,
De la vertu qui l'importune,
Il affranchit bientôt son cœur,
Ternit son lustre, et sans pudeur,
La prostitue à la Fortune
TANEVOT.

L'homme est ainsi bâti; quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son ame.
Combien fait-il de vœux! combien perd-il de pas!
Si j'arrondissais mes états;
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats;
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire!
Tout cela, c'est la mer à boire:
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux *projets* que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps; encore, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient;
Quatre Mathusalems, bout à bout, ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul desire. (1)
LA FONTAINE (*Fable* 25, *Liv.* VIII).

(1) Sept de ces vers ont déjà été cités à l'article sur l'*Homme*.

Ainsi l'homme, plein d'assurance,
Réglant lui-même son destin,
Sous les ailes de la Constance,
Tend à son but d'un pas certain.
Tel, immuable dans sa course,
Un grand fleuve, depuis sa source,
Conduit ses flots au sein des mers;
Tel encor le flambeau du monde,
Quoique sous lui l'orage gronde,
Parcourt l'immensité des airs.

L'abbé DE LA PORTE.

Qu'avons-nous besoin de former tant de *projets* pour une vie qui dure si peu ?

HORACE (*Ode* 13).

(*Voyez* AMBITION, DESIRS, MÉCONTENTEMENT, SOUHAITS *et* VŒUX).

PROMESSES.

A gens d'honneur, *promesse* vaut serment.

VOLTAIRE.

Quand il s'agit d'acquitter ta *promesse*, examine ce que tu as pensé, et non ce tu as dit.

CICÉRON.

Avant que de *promettre*, il faut du jugement,
Et quand on a *promis*, il faut de la mémoire.

Qui *promet* trop inspire la défiance.

HORACE (*Ep.* 2).

(*Voyez* PAROLE D'HONNEUR *et* SERMENS).

PROMPTITUDE (*voyez* VIVACITÉ).

PROSPÉRITÉ.

Une longue *prospérité* enfante souvent la négligence et l'orgueil.

VOLTAIRE.

Espérez dans l'adversité,
Craignez dans la *prospérité*.

C.

Garde toujours une ame égale,
Ami, de quelque flot dont tu sois agité;
Soutiens ton sort s'il te ravale,
Et ne t'aveugle point de ta *prospérité*.

(*Voyez* BONHEUR, FORTUNE *et* RICHESSES).

PROTECTEUR. — PROTECTION.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des ames généreuses.

CORNEILLE (*Sertorius*).

Lorsque M. de Harlai, deuxième du nom, fut élevé à la dignité de premier président, les procureurs vinrent en corps le prier de les honorer de sa *protection*. Ma *protection*, dit-il : les honnêtes gens n'en ont pas besoin, et les fripons ne l'auront pas.

Tel dont on parle haut, dans le plus juste oubli,
S'il n'était *protégé*, serait enseveli,
Et tel, faute d'appui, rampe au bas du Parnasse,
Qui devrait sur la cîme obtenir une place.

***

D'un gauche *protecteur* redoute le service ;
Pour te trop *protéger* il creuse un précipice,
Où l'on voit, tôt ou tard, le *protecteur* plongé,
Entraîner avec lui l'aveugle *protégé*.

MARTIN-CRÉCY.

Avec une bonne conduite on trouve toujours assez de *protecteurs*.

PLAUTE (*Amphytrion*).

PROVIDENCE.

La *providence* n'est autre chose que l'ordre que Dieu a mis à tout ce qui a vie, et qui se meut avec tant de régularité ; et les effets de cette *providence* sont appelés trop communément le *destin*, le *hasard*. La *providence* embrasse toutes choses finies et infinies.

Un homme à qui tout réussit lorsqu'il ne fait rien de raisonnable, et qu'il ne travaille que pour sa seule ambition, ou qui ne commence à être malheureux que lorsqu'il soutient le bon parti, demande : Où est donc cette *providence* d'en haut ? Il s'en plaint, et en cela il ne paraît pas manquer aux règles de la prudence humaine : mais cette prudence pleine de vanité, et qui ose, dans sa présomption, trouver à redire aux arrêts du ciel, et contrôler sa disposition, ne fait qu'irriter Dieu. On doit respecter les décrets du Tout-

Puissant, et ne pas se révolter contre ses ordres, dont notre humanité ne saurait comprendre les motifs ni la fin, qui tendent toujours au bien général de tous les hommes.

LA MOTHE LE VAYER.

. . . . Pour mener un projet à sa fin,
Agis avec prudence, et ris-toi du destin.
Quand on sait sagement conduire une entreprise,
Les Dieux nous laissent faire, et le ciel l'autorise.

BRUEYS (*Lysimachus*).

(*Voyez* DIEU, DESTIN *et* SORT).

PRUDENCE.

D'un projet, quel qu'il soit, la *Prudence* est l'appui.

BARBIER (*Arie et Pétus*).

Quand vous cherchez la vérité, ne croyez pas à vos sentimens, et ne vous appuyez pas trop sur vos pensées.

FÉNÉLON.

Pesons toutes choses à la balance de la Raison, et rien à celle de l'enthousiasme.

LOBB.

C'est agir *prudemment* que de savoir s'astreindre
D'aspirer au sommet où l'on ne peut atteindre.

GILBERT (*Rodégune*).

C'est du sentiment de nos forces que doit naître notre *prudence*.

Certain poisson volant, mécontent de son sort,
Disait à sa vieille grand'mère :
« Je ne sais comment je dois faire
» Pour me préserver de la mort.
» De nos aigles marins je redoute la serre
» Quand je m'élève dans les airs ;
» Et les requins me font la guerre
» Quand je me plonge au fond des mers ».
La vieille lui répond : « Mon enfant, dans ce monde,
» Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,
» Il faut tout doucement suivre un petit chemin
» En nageant près de l'air et volant près de l'onde ».

FLORIAN (*Fable 21, Liv. V*).

PUBLIC.

Le *public* est un juge souverain, du tribunal duquel relèvent tous ceux qui travaillent pour la réputation ou pour le gain. Sans la crainte de ses jugemens, que de héros et de savans n'auraient été que des hommes ordinaires!

Les rois font bâtir au *public* de superbes édifices, et lui laissent de beaux monumens, afin de se rendre immortels. C'est pour le *public* qu'on cherche les commodités de la vie, et qu'on approfondit les beaux-arts. Que de grands hommes abrègent leurs jours pour lui fournir de savantes instructions! Que de poëtes, que de musiciens se tourmentent pour le réjouir et mériter son approbation!

Le *public* sur nos mœurs juge légèrement,
Il condamne, il approuve, et, sans discernement,
Trouve la probité, la bonté, la prudence,
Où le Sage éclairé n'en voit pas l'apparence.

Frédéric II (roi de Prusse).

Le *public* est

. . . . Un fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, cerbère dévorant,
Qui flatte et mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise:
Tyran jaloux de quiconque le sert;
Il profana la cendre de Colbert;
Et, prodiguant l'insolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure;
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite et tout art;
C'est lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
Et pour *Judith*, *Pirame* et *Régulus*,
Abandonner *Phèdre* et *Britannicus*;
Lui qui, dix ans, proscrivit *Athalie*,
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais sens, qui hurle en mauvais vers.

Voltaire (*Epître LXIV*).

Et le *public* léger, qu'un changement éveille,
Brise en riant l'autel qu'il encensait la veille.

DORAT (*la Feinte par amour*).

Que Molière quitte la tombe,
Et qu'à la France il soit rendu,
Demain le *Misantrope* tombe,
Et le *Tartuffe* est défendu.

DESMAHIS (*Épître à Voltaire*).

Plus on donne au *public*, plus le *public* exige.

DU RESNEL (*Essai sur la Critique*).

Qui du *public* s'est fait le serviteur,
Peut se flatter d'avoir un mauvais maître.

***

(*Voyez* PEUPLE).

PUDEUR.

La *pudeur* est le don le plus rare des cieux.

RACINE fils (*Poëme de la Religion*).

La *Pudeur* fut toujours la première des Graces.

LA CHAUSSÉE (*l'École des Mères*).

Elle rougit de plaire, et plaît en rougissant.

DELILLE (*les Jardins*).

Le coloris de la *Pudeur*
Pare le front de l'innocence,
Donne à ses traits un éclat enchanteur,
Et soumet tout à sa puissance.

***

La vertueuse Elisabeth, sœur de l'infortuné Louis XVI, étant dans la fatale charrette qui la conduisait au supplice, son fichu vint à tomber. Exposée en cet état aux regards de la multitude, elle adressa au bourreau ces paroles mémorables : « Au nom de la *Pu- » deur*, ramassez ce mouchoir, et couvrez-moi le sein ! ».

LACRETELLE.

(*Voyez* DÉCENCE *et* MODESTIE).

PUISSANCE (SOUVERAINETÉ).

Un chef autorisé d'une juste *puissance*,
Soumet tout d'un coup-d'œil à son obéissance.

CRÉBILLON (*Catilina*).

La *puissance* des rois ne peut être bornée;
Leur caprice à leur gré fait notre destinée.

La Calprenède (*le Comte d'Essex*).

L'on doit se taire sur les *puissans* : il y a presque toujours de la flatterie à en dire du bien; il y a du péril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la lâcheté quand ils sont morts.

La Bruyère.

(*Voyez* Rois).

PUISSANCE DIVINE (*voyez* Dieu).

PUSILLANIME. — PUSILLANIMITÉ.

L'homme *pusillanime* est celui qui manque de cœur, de courage, qui a l'ame faible et timide.

C'est l'opposé de magnanime, magnanimité (1). Lorsque tout est calme, un homme *pusillanime* crie bravo; lorsque l'horison politique s'obscurcit ou que des chagrins particuliers le menacent, il pâlit; au premier éclair, il se cache; il tremble tant que l'orage gronde, et si le courage lui revient, ce n'est qu'au moment de succomber.

QUALITÉS.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes *qualités*, mais par l'usage qu'il en sait faire.

Il y a de bonnes *qualités* qui dégénèrent en défauts, quand elles sont naturelles, et d'autres qui ne sont jamais parfaites, quand elles sont acquises. Il faut, par exemple, que la raison nous rende ménagers de notre bien et de notre confiance; et il faut au contraire que la nature nous donne la bonté et la valeur.

La Rochefoucauld.

C'est dans la société qu'il fréquente qu'un jeune homme acquiert ses bonnes ou ses mauvaises *qualités*.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il faut lui ressembler.

Molière (*les Femmes savantes*).

---

(1) Toi que j'ai vu tantôt si grand, si magnanime,
Un seul revers te rend faible et *pusillanime*.

Regnard (*le Légataire*).

QUERELLE. — DISPUTE. — DIFFÉRENT.

La concurrence des intérêts cause les *différens*; la contrariété des opinions produit les *disputes*; l'aigreur des esprits est la source des *querelles*.

On vide le *différent*; on termine la *dispute*; on appaise la *querelle*.

L'envie et l'avidité font qu'on a quelquefois de gros *différens* pour des bagatelles; l'entêtement, joint au défaut d'attention à la juste valeur des termes, est ce qui prolonge ordinairement les *disputes*: il y a dans la plupart des *querelles* plus d'humeur que de haine.

GIRARD.

Qui discute a raison, et qui *dispute* a tort.
. . . .
Plus on a *disputé*, moins on s'est éclairci.
. . . .
Vingt têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût;
Autre ville, autres mœurs; tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense:
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.
Mais ne *dispute* point: les desseins éternels
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels.

RULHIÈRE (*Poëme des Disputes*).

Il y a des gens qui *disputent* sans fin sur la religion, et qui combattent en même tems à qui l'observera le moins.

MONTESQUIEU.

Les *disputes* des gens de lettres ne servent qu'à faire rire les sots aux dépens des gens d'esprit, et à déshonorer les talens, qu'on devrait rendre respectables.

VOLTAIRE.

C'est une maladresse que de ne savoir pas prévenir une *querelle*; c'est une sottise que de se l'attirer, c'est un malheur quand on ne l'évite pas.

J.-J. ROUSSEAU.

. . . . . . J'aime à voir *quereller* les méchans;
C'est autant de repos pour les honnêtes gens.

COLLIN-D'HARLEVILLE (*le Vieux Célibataire*).

QUESTIONS. — QUESTIONNEURS.

Un *questionneur* est quelquefois un homme qui cherche à s'instruire; mais plus souvent c'est uu sot ou un fat qui veut interroger.

La Bruyère.

Les *questions* sont la formule ordinaire de la conversation des sots : elles sont aussi le canevas de l'entretien que les grands accordent à leurs inférieurs.

Les *questions* annoncent le plus souvent la supériorité ou l'indiscrétion; aussi sont-elles presque toujours odieuses.

Les *questionneurs* les plus impitoyables sont les gens vains et désœuvrés.

La Rochefoucauld.

Voltaire, étant encore très-jeune, *questionnait* souvent. Il voulait s'instruire. Boileau lui reprocha (1) un jour cette espèce d'indiscrétion avec une sorte d'aigreur. Dans un âge plus avancé, Voltaire avait pris lui-même les *questionneurs* tellement en aversion, qu'il lui arrivait de se lever et de quitter brusquement la place pour se soustraire aux *questions*.

Il disait un jour à un homme de Genève, qui lui avait fourni l'idée et le modèle de l'interrogant bailli dans *le Droit du Seigneur*: « Monsieur, je suis très-aise de vous voir; mais je vous » avertis que je ne sais rien des choses sur lesquelles vous allez me » *questionner* ».

RAILLERIE.

Evitez la *raillerie;* elle blesse souvent celui qui en est l'objet. Un *railleur* de profession est le fléau de la société, tout le monde le redoute et le fuit. Ne sacrifiez personne à la fureur de dire un bon mot : semblable à une flèche aiguë, il perce le cœur de celui contre lequel il est lancé. Ce n'est pas qu'en rigide censeur, je veuille bannir une plaisanterie innocente, un badinage léger. Une *raillerie* fine et délicate est l'ame de la conversation, et en fait tout le sel; mais combien peu de gens la savent manier, et qu'il est difficile de ne la pas pousser trop loin!

***

(1) Voltaire naquit le 20 février 1694, et Boileau mourut en 1711.

de l'intelligence divine ; et cette raison, qui est en Dieu, détermine nécessairement ce qui est vice ou vertu. On ne peut ni l'abolir, ni en retrancher, ni faire des lois contraires à celle-là. Personne n'en peut être dispensé ni par le sénat, ni par le peuple. Elle n'a besoin que d'elle-même pour se rendre claire et intelligible. Elle n'est point autre à Rome, autre à Athènes, autre aujourd'hui, autre demain. Universellement immuable, elle obligera toutes les nations et dans tous les tems. C'est ainsi que Dieu sera éternellement, lui seul, et l'instructeur et le souverain de tous les hommes.

Cicéron (*trad. par l'abbé d'Olivet.*)

La *raison* est de l'homme et le guide et l'appui ;
Il l'apporte en naissant, elle croît avec lui ;
C'est elle qui, des traits de sa divine flamme
Purifiant son cœur, illuminant son ame,
Montre à ce malheureux, par le vice abattu,
Que la félicité n'est que dans la vertu ;
Qu'elle donne aux humains couverts de son égide
La volupté tranquille, innocente et solide,
La joie et la santé qu'entretient dans sa fleur
Le repos de l'esprit et le calme du cœur ;
Que par elle un mortel, aussi ferme que libre,
Au milieu des revers garde un juste équilibre ;
Rit de ses ennemis, et résistant au sort,
Affronte l'indigence, et les fers et la mort ;
Comme un rocher que frappe une mer mugissante,
Brave des flots émus la fureur impuissante.

***

Celui qui obéit à la *raison* obéit à Dieu.

Plutarque.

La *raison* est pour l'homme un oracle éternel.

De Caux (*Lysimachus*).

La *raison* est la base et la garantie de la vertu.

La *raison* n'a pas de prise sur les esprits faux ; c'est donc peine perdue que de chercher à les convaincre. Si vous êtes le plus fort, faites-vous obéir, sinon rangez-vous.

De Lévis.

RANGS.

On sait qu'il faut de l'ordre et des *rangs* pour le maintien de la

société. Mais hors de l'état, tous les gens honnêtes sont égaux. Celui qui ne sait pas cela, est bien inférieur.

La Rochefoucauld.

(*Voyez* Grandeur, Puissance *et* Noms).

RÉCITS (*voyez* Narrations).

RÉCOMPENSES.

La satisfaction d'avoir fait du bien, et le plaisir d'être aimé, sont les plus flatteuses de toutes les *récompenses*.

Dans le tems que la république romaine était florissante, les *récompenses* militaires que l'on décernait aux braves n'avaient aucune valeur intrinsèque, et tout leur éclat consistait dans la gloire de les avoir méritées. C'était des couronnes de laurier, de chêne, ou même d'herbe. Du tems même de César, un soldat refusa une chaîne d'or de Labienus, lieutenant de cet empereur, en disant qu'il ne voulait pas la *récompense* d'un avare, mais celle d'un homme de cœur.

(*Comte de Valmont*).

RECONNAISSANCE.

Que chacun parle bien de la *reconnaissance!*
Et que peu de gens en font voir!
D'un service rendu la flatteuse espérance
Fait porter à l'excès les soins, la complaisance:
A peine est-il rendu, qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servis la vue est importune:
On trouve honteux de devoir
Le secours que dans l'infortune
On n'avait point trouvé honteux de recevoir.

Madame Deshoulières (*Réflexions diverses*).

. . . . Après la bienfaisance,
Le plus grand des plaisirs est la *reconnaissance*.

Du Belloy (*Pierre-le-Cruel*).

.... L'honnête-homme à la *reconnaissance*,
Sur toute autre vertu donne la préférence.

Piron (*l'Ecole des Pères*).

. . . . Les droits de la *reconnaissance*
Ne sont pas moins sacrés que ceux de la naissance.

La Grange (*Cassius*).

Beaucoup de *reconnaissance* dans les paroles annonce une prochaine ingratitude dans les actions :

> Quand elle est véritable, on s'en aperçoit bien;
> Quand elle ne l'est pas, les grands mots ne sont rien.

* * *

De même qu'il ne suffit pas, pour bien jouer à la paume, de recevoir la balle avec adresse, et qu'il faut encore la savoir renvoyer à propos; aussi, pour bien remplir les devoirs de la *reconnaissance*, ce n'est pas assez de recevoir un bienfait de bonne grace, si on ne le rend dans l'occasion.

> Vous qui de la *reconnaissance*
> Méconnaissez le sentiment,
> Ingrats, écoutez un moment;
> Ici la bouche de l'enfance
> Va dicter votre jugement :
> Un jeune enfant, suivant l'armée
> Pour y vendre du brandevin (1),
> Demandait dans une mêlée
> Les grenadiers de Boisjelin.
> « Où vas-tu, petit misérable »,
> Lui crie un officier major?
> « Je m'en vais, dit-il, où la mort
> » N'a rien pour moi d'épouvantable :
> » J'irais même jusqu'en enfer
> » Pour prouver ma *reconnaissance* ;
> » Je porte à boire à *L'Espérance* (2),
> » qui m'a nourri pendant l'hiver ».

MONTOUAY.

La Colombe et la Fourmi.

> La colombe qui s'égayait
> Au bord d'une fontaine où l'onde était fort belle,
> Vit se démener auprès d'elle
> Une fourmi qui se noyait.

---

(1) Eau-de-vie.

(2) Nom de guerre d'un grenadier qui avait pris soin de cet enfant pendant tout l'hiver précédent.

Sensible à son malheur, mais encor plus active
A lui prêter secours par quelque bon moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, et l'ajuste si bien,
Que la fourmi l'attrape et regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la colombe s'envole.
Un manant à pieds nus, qui la vit s'y ranger,
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assuré de l'arc qu'il portait,
De sa flèche la plus fidelle
Il allait lui donner une atteinte mortelle;
Mais la fourmi qui le guettait,
Voyant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pié,
Que se croyant estropié,
Il fait un si grand bruit que l'oiseau prend la fuite.
Par la faible fourmi ce service rendu
A la colombe bienfaisante,
Est une preuve suffisante
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

BOURSAULT (*Ésope à la Cour*).

Il y a des gens qui se soucient fort peu qu'on les oblige de mauvaise grace; ils trouvent que c'est autant de rabattu sur la *reconnaissance*. Au contraire, la *reconnaissance* dans les ames nobles exagère les bienfaits : l'homme *reconnaissant* se croit ingrat tant qu'il n'est que juste.

Pour un homme d'honneur c'est le plus grand regret
Que de manquer à la *reconnaissance*.

FAVART.

Un homme rempli d'honnêteté et de délicatesse, en connaissait un autre, également honnête, auquel il pouvait être utile par son crédit. Il lui écrivit un jour : « Je vois l'occasion de vous rendre un » service essentiel et de faire votre fortune : je vais la saisir; mais » j'y mets une condition, c'est que vous ne direz jamais que vous » tenez ce bienfait de moi ». La réponse fut : « Je suis on ne peut » plus sensible au bien que vous voulez me faire; mais je ne puis » me soumettre à la condition que vous m'imposez, et j'aime mieux » renoncer aux avantages qui me sont offerts, que de ne pouvoir » publier ma *reconnaissance* ».

Le célèbre avocat Patru se montra toute sa vie *reconnaissant* d'un service que Boileau lui avait rendu (1). Boileau, *reconnaissant* en quelque sorte de la *reconnaissance* de l'homme qu'il avait obligé, dit de lui après sa mort :

Je l'assistai dans l'indigence :
Il ne me rendit jamais rien ;
Mais, quoiqu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffrit ma présence.

RÉCRÉATION.

La *récréation* d'un homme laborieux ne consiste que dans le changement de travail.

C'était avec les pères Tournemine et Porée que Voltaire, encore écolier, passait ses *récréations*. Lorsque ses camarades l'en plaisantaient, il avait coutume de répondre : Chacun saute et s'amuse à sa manière.

(*Voyez* Occupation, Oisiveté, Paresse *et* Travail).

RÉFLEXION.

C'est à la *réflexion* que nous commençons à entrevoir tout ce dont l'ame est capable. Tant qu'on ne dirige pas soi-même son attention, l'ame est assujétie à tout ce qui l'environne, et ne possède rien que par une vertu étrangère : mais si, maître de son attention, on la guide selon ses desirs, l'ame alors dispose d'elle-même, en tire des idées qu'elle ne doit qu'à elle, et s'enrichit de son propre fonds.

On voit des personnes juger de tout selon leur tempérament, sans rien peser, sans rien approfondir : on peut passer ainsi sa vie dans la société ; mais quiconque a négligé le secours de la *réflexion*, ne fera jamais de progrès dans les sciences et dans les connaissances spéculatives.

(*Encyclopédie*).

La *réflexion* augmente les forces de l'esprit, comme l'exercice celles du corps.

De Lévis.

(1) Voyez pag. 82, 1er. Volume.



RELIGION (Dévotion, Piété).

Le mot de *religion* n'est pas pris ici dans un sens objectif, qui signifie le culte que nous devons à la Divinité, et le tribut de dépendance que nous lui rendons; mais dans un sens formel, qui marque une qualité de l'ame et une disposition de cœur à l'égard de Dieu : ce n'est que dans ce seul sens qu'il est synonyme avec *dévotion* et *piété*; et cette disposition fait simplement qu'on ne manque point à ce qu'on doit à l'Être-Suprême. La *piété* fait qu'on s'en acquitte avec plus de respect et plus de zèle. La *dévotion* ajoute un extérieur plus composé.

La *religion* est plus dans le cœur qu'elle ne paraît au dehors. La *piété* est dans le cœur, et paraît au dehors. La *dévotion* paraît quelquefois au dehors sans être dans le cœur.

Où il n'y a point de probité, il n'y a point de *religion*. Qui manque de respect pour les temples, manque de *piété*. Point de *dévotion* sans attachement au culte des autels.

Girard.

La *religion* est le lien qui attache l'homme à Dieu par les sentimens de respect, de soumission et de crainte qu'excitent dans notre esprit les perfections de l'Être-Suprême, et la dépendance où nous sommes de lui, comme de notre créateur tout sage et tout bon. La *religion* donne à la vertu les plus douces espérances, au vice impénitent de justes alarmes, et au vrai repentir les plus puissantes consolations; mais elle tâche sur-tout d'inspirer aux hommes de l'amour, de la douceur et de la pitié pour les hommes.

Montesquieu.

Il en est de la *piété* comme de toutes les autres vertus. Elle ne consiste pas en de vains dehors. Sans elle il n'y aura ni sainteté, ni *religion*; et, dès-lors, quel dérangement, quel trouble parmi nous! Je doute si d'éteindre la *piété* envers les Dieux, ce ne serait pas anéantir la bonne foi, la société civile et la principale des vertus, qui est la justice.

Cicéron (*trad. par l'abbé d'*Olivet).

Sache que le principal fondement de la *religion* est d'avoir des idées saines et raisonnables de Dieu, de croire qu'il existe, qu'il

gouverne le monde avec autant de justice que de sagesse; d'être persuadé que tu dois lui obéir, et te soumettre sans murmure à tous les événemens, comme étant produits par une intelligence infiniment sage. Avec cette opinion de Dieu, tu ne pourras jamais te plaindre de lui, ni l'accuser de négligence à ton égard.

Reconnaissons du moins celui par qui nous sommes,
Celui qui fait tout vivre, et qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précède les tems : qui dira sa naissance?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.
Quelle main, quel pinceau dans mon ame a tracé
D'un objet infini l'image incomparable?
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable;
Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés,
Impuissans, malheureux, à la mort destinés.
Moi-même je me place en ce rang déplorable,
Et ne me puis cacher mon malheur véritable :
Mais d'un être infini je me suis souvenu
Dès le premier instant que je me suis connu.
D'un maître souverain redoutant la puissance,
J'ai, malgré ma fierté, senti ma dépendance.
Qu'il est dur d'obéir et de s'humilier!
Notre orgueil cependant est contraint de plier;
Devant l'Etre éternel tous les peuples s'abaissent,
Toutes les nations en tremblant le confessent.
Quelle force invisible a soumis l'univers?
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers?

Oui, je trouve par-tout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes :
Le ciel reçut toujours nos vœux et notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la divinité défigurer l'image.
A des Dieux mugissans l'Egypte rend hommage;
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'esprit humain s'égare, et, follement crédules,
Les peuples se sont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois, par l'erreur encensés,
Jamais impunément ne furent offensés.

RACINE fils (*Poëme de la Religion*).

A ceux qui ont de la répugnance pour la *religion*, il faut commencer par leur démontrer qu'elle n'est point contraire à la raison; ensuite, qu'elle est vénérable; après, la rendre aimable, faire souhaiter qu'elle soit vraie, montrer qu'elle est vraie, et enfin qu'elle est aimable.

PASCAL.

La *piété* de certaines gens est une sorte d'oisiveté déguisée sous un homme honnête, ou une occupation languissante et paresseuse.

BOSSUET.

Loin du faste de Rome et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble *Religion* se cache en des déserts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Ce pendant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire et le mépris des grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage;
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage :
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ses autels adorer la fortune.

VOLTAIRE (*Henriade*).

La *religion* est le bien du peuple; elle est le bien de l'Etat. Douter de la vérité de la *religion*, c'est une erreur personnelle; la combattre, c'est un attentat contre la société.

MONTESQUIEU.

Le culte d'une *religion* qui n'admet point les châtimens d'une autre vie ne doit pas être toléré dans un Etat bien policé.

DE LÉVIS.

Renoncer à sa *religion* pour en suivre une autre est un parjure.

... Renoncer aux Dieux que l'on croit dans le cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur :
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfère, et le Dieu que l'on quitte.

VOLTAIRE (*Alzire*).

L'oubli de la *religion* conduit à l'oubli de tous les devoirs de l'homme. De combien de douceurs n'est pas privé celui qui manque de *religion*? quel sentiment peut le consoler dans ses peines? quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret? quel prix peut-il attendre de sa vertu? comment doit-il envisager la mort? Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai chrétien! quel tableau pour son cœur, quand sa femme, ses enfans et ses amis concourent à l'instruire en l'édifiant, quand il voit briller l'image du ciel dans sa maison!

J.-J. Rousseau.

Quiconque rejette le bouclier de la *religion*, se trouve sans défense au moment du combat.

Bossuet.

(*Voyez* Christianisme, Dévotion, Dieu, Foi, Grace *et* Tolérance).
(*Lisez le poëme de la Religion*, *par* Racine, *le poëme de la Religion vengée*, *par* Bernis, *le Génie du Christianisme*, *par* Chateaubriand).

Nota. Je regrette que les bornes de cet ouvrage m'empêchent de donner une idée des religions en usage chez les différens peuples du monde. Je renvoie pour cet effet mes lecteurs aux *Cérémonies religieuses*, à l'*Origine des Cultes*, par Dupuis, et sur-tout à l'*Esprit des religions*, par M. Alexis Duminil, un vol. in-8°. 1810.

REMORDS. — REPENTIR. — CONTRITION.

La *contrition* est la douleur profonde et volontaire qu'un cœur sensible ressent d'avoir commis le péché ou le mal, considéré comme une offense faite à Dieu. Le *repentir* est le regret amer et réfléchi d'une ame timorée qui a commis une faute ou une action répréhensible, et qui voudrait la réparer. Le *remords* est le reproche désolant et vengeur que la conscience vous fait d'avoir commis un crime, ou une grave transgression des lois imprimées dans le cœur humain.

Ainsi la *contrition* regarde le *péché*; elle est dans le cœur, et les motifs les plus sublimes de la religion l'inspirent. Le *repentir* regarde *toute espèce de mal* ou d'action regardée comme mal; il est dans l'ame, la réflexion et l'expérience le suggèrent. Le *remords* regarde le *crime*; il est dans la conscience; il naît en nous, pour ainsi dire sans nous, du crime même.

Le *remords* porte le coupable au *repentir*; le *repentir* porte le chrétien à la *contrition.*

Le *repentir* a souvent des motifs humains ; la *contrition* n'a que des motifs surnaturels : telle est la grandeur de la foi. On a quelquefois du *repentir* d'avoir bien fait, jamais de *remords* : telle est la nature du bien.

Voyez dans l'Evangile, les histoires du Publicain, de la Samaritaine, de la Magdeleine, vous aurez une juste idée de la *contrition.*

Voyez dans Strabon la description des Furies, vous y reconnaîtrez le *remords.*

Voyez dans Lucien cette dame vêtue de deuil, qui tourne la tête du côté de la Vérité en pleurant de douleur et de honte ; elle vous représente le *repentir.*

ROUBAUD.

. . . . Les *remords*
Sont la seule vertu qui reste à des coupables.

VOLTAIRE (*Sémiramis*).

. . . Le *remords* seul accompagne le crime.

COLLARDEAU (*Astrabé*).

On porte ses *remords* avec le diadême.

RACINE (*la Thébaïde*).

On ne jouit de rien quand on a des *remords.*

LA CHAUSSÉE (*l'Ecole de la Jeunesse*).

. . . . . Les *remords* d'un cœur né vertueux
Souvent pour le punir vont plus loin que les Dieux.

CRÉBILLON (*Electre*).

Du Remords et de la Conscience.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre ame. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable ? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégi-

times? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage; il découvre le goût du poison jusque dans le mets qu'il a lui-même apprêté; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtemens un poignard caché.

CHATEAUBRIAND (*Génie du Christianisme*).

On garde sans *remords* ce qu'on acquiert sans crime.

P. CORNEILLE (*Cinna*).

Qui vécut sans *remords* doit mourir sans tourmens.

THOMAS (*Epître au Peuple*).

Dieu fit du *repentir* la vertu des mortels.

VOLTAIRE (*Olympie*).

Le cruel *repentir* est le premier bourreau
Qui, dans un sein coupable enfonce le couteau.

LOUIS RACINE (*Poëme de la Religion*).

La grace au *repentir* ne se peut refuser.

ROTROU (*Clélie*).

Il n'est crime si grand qu'un *repentir* n'efface.

P. CORNEILLE (*Cinna*).

Il vaut mieux, pour sortir d'un gouffre plein d'horreur,
Un noble *repentir*, qu'une honteuse erreur.

DESMARETS (*Roxane*).

(*Voyez* CONSCIENCE).

RENOMMÉE.

Quelle est cette Déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux?

C'est l'inconstante *Renommée*,
Qui sans cesse les yeux ouverts
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde,
Semer le bruit et la terreur.

J.-B. Rousseau (*Ode 2, Liv. III*).

Voltaire s'est amusé en faisant ainsi la description du temple de la *Renommée* :

Au haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête et détruisent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal,
Fameux passage aux Romains si fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir sur sa tête,
Et sous ses pieds se former la tempête,
Est un palais de marbre transparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant,
Tous les dedans sont des glaces fidelles;
Si que chacun qui passe devant elles,
Ou belle, ou laide, ou jeune homme, ou barbon,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.
Mille chemins mènent devers l'Empire
De ces beaux lieux où si bien l'on se mire;
Mais ces chemins sont tous bien dangereux;
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien souvent sur ce nouvel Olympe
Est arrivé sans trop savoir par où :
Chacun y court, et, tandis que l'un grimpe,
Il en est cent qui se cassent le cou.

De la vertu par l'exemple formée
Naît la solide et stable *renommée*.

J.-B. Rousseau (*Allégories*).

Mais, à tout condamner, la foule accoutumée,
Sur le crime apparent flétrit la *renommée*.

Gresset (*Edouard III*).

Ainsi les maîtres de la lyre
Exhalent par-tout leurs chagrins.
Vivans, la haine les déchire,
Et ces Dieux que la terre admire
Ont peu compté de jours sereins.

Long-tems la Gloire fugitive
Semble tromper leur noble orgueil;
La Gloire enfin pour eux arrrive,
Et sa palme toujours tardive
Croît plus belle au pied d'un cercueil.

De Fontanes (*Stances à Châteaubriand*).

(*Voyez* Immortalité *et* Réputation).

REPENTIR (*voyez* Remords).

REPOS.

C'est au *repos* d'esprit que nous aspirons tous;
Mais ce *repos* heureux se doit chercher en nous.

Boileau (*Epître* 5).

Les plaideurs, les amans, les fripons, les jaloux, les avares, les ambitieux et les joueurs ne connaissent pas le *repos*.

Il n'y a point de *repos* plus doux que celui qui s'achète par le travail.

Champforta

Quand on a fait sa réputation on peut se *reposer* sans honte.

Martial (*Ep.* 50).

REPROCHE.

Les *reproches* toujours font rougir un ingrat.

Quinault (*la Généreuse Ingratitude*).

Il ne faut point accabler de *reproches* ceux qui ont la sagesse de se repentir.

***

Les *reproches* souvent sont des restes d'amour.

T. Corneille (*Théodat*).

Un homme à qui l'on *reproche* quelque chose qu'il n'a pas fait, ne doit non plus s'en affliger, que si on lui disait qu'il est malade quand il se porte bien.

Sénèque.

RÉPUTATION.

La *réputation* des mœurs est la première.

GRESSET (*le Méchant*).

On ne jouit de l'amitié, de l'estime, du respect et de la considération, que de la part de ceux dont on est entouré, dont on est personnellement connu. Il est donc plus avantageux que la *réputation* soit honnête, que si elle n'était qu'étendue et brillante. La renommée n'est, dans beaucoup d'occasions, qu'un hommage rendu aux syllabes d'un nom; elle compte, elle multiplie les voix sans les apprécier.

Quand le mérite sert de base à la *réputation*, c'est chercher à lui donner atteinte que d'y joindre l'artifice; parce qu'il nuit plus à la *réputation* méritée, qu'il ne sert à celle qu'on ambitionne. Si le public vient à reconnaître ce manège dans un homme qui, d'ailleurs, a des talens, il se révolte, et dégrade la gloire la mieux acquise.

DUCLOS.

Regardez ces roses si brillantes : elles n'auront qu'un soleil. Effeuillées demain, vous les verrez tomber et couvrir la terre. . . C'est l'image de quelques *réputations*.

L.

La *réputation* dépend du ton plus que du fond des choses.

Il arrive quelquefois que les plus honnêtes gens sont ceux dont la *réputation* est le plus en butte aux traits de la calomnie, comme nous voyons communément que les meilleurs fruits sont ceux qui ont été becquetés par les oiseaux et rongés par les vers.

(*Pensées de* POPE).

La *réputation* est l'ouvrage du tems.

LA CHAUSSÉE (*l'Ecole des Amis*).

Songez à votre *réputation* : le bien qu'on entend dire de soi flatte plus l'oreille que les plus beaux vers.

HORACE (*Satire* 3).

La bonne *réputation* est le plus magnifique tombeau que l'on puisse avoir.

J.-J. ROUSSEAU.

(*Voyez* VIE).

RÉSERVE (*voyez* DÉCENCE).

RÉSIGNATION.

La première loi de la *résignation* nous vient de la nature. Les sauvages, ainsi que les bêtes, se débattent fort peu contre la mort, et l'endurent presque sans se plaindre : cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison ; mais peu savent l'en tirer ; et cette *résignation* factice n'est jamais aussi entière que la première.

BUFFON.

Le poëte *Maynard*, dégoûté de la vie, plaça cette inscription sur la porte de son cabinet :

Las d'espérer et de me plaindre,
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer ni la craindre.

Quelques heures avant sa mort, mademoiselle *Serment* fit les vers que voici :

Bientôt la lumière des cieux
Ne paraîtra plus à mes yeux ;
Bientôt, quitte envers la nature,
Je vais, dans une nuit obscure,
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil :
Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Exposée à sentir les troubles de la vie.
Mortels qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie ;
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.

Viens, favorable Mort, viens briser les liens
Qui, malgré moi, m'attachent à la vie ;
Frappe, seconde mon envie :
Ne point souffrir est le plus grand des biens.
Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille :
Pourquoi ce dernier pas est-il si redouté ?
Du maître des humains l'éternelle bonté
Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

(*Voyez le superbe sonnet de* DESBARREAUX, *à l'article* JUGEMENS DE DIEU).

RÉSOLU. — RÉSOLUTION.

La *résolution* est un acte de la volonté, et suppose la délibération.

Toute *résolution* dont le repentir ne peut remédier à rien, après le fait, doit être mûrement réfléchie, et conclue avec jugement.

D***

Les anciens Germains prolongeaient volontiers leurs repas, pendant lesquels ils traitaient de leurs affaires les plus importantes. Ils trouvaient le tems où l'on était à table propre à délibérer, parce qu'on n'y déguise point sa pensée; mais ils renvoyaient toujours la *résolution* au lendemain matin, où ils étaient assez de sang-froid pour ne pas *résoudre* imprudemment.

RAYNAL (*Mémoires hist.*).

Celui qui craint de se compromettre, doit être lent à *résoudre*, et ferme dans ses *résolutions*.

S ***

Qui ne sait se *résoudre*, aux conseils s'abandonne.

***

RESPECT.

Tout mortel doit *respect* aux maîtres de la terre.

PELLEGRIN (*Pélopée*).

L'on ne peut trop donner de *respect* et d'amour
A ceux par qui le ciel nous donne part au jour.

CLAVERET (*Proserpine*).

Le *respect* pour les Dieux est la garde des rois.

FOLLARD (*Œdipe*).

Ce n'est point obéir qu'obéir par devoir;
Je hais ce faux *respect* qu'arrache le pouvoir.

FERRIER (*Adraste*).

Si vous n'avez du *respect* pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pouvez vous faire *respecter*.

VOLTAIRE (*le Droit du Seigneur*).

RETENUE (*voyez* DÉCENCE).

RETRAITE.

Dans la *retraite*, ami, la sagesse t'attend :
C'est là que le génie et s'élève et s'étend.
Là, règne avec la Paix l'Indépendance altière;
Là, notre ame à nous seuls appartient toute entière.

DELILLE (*Poésies fugitives*).

Trop *heureux* les mortels qui vivent ignorés!
Ne vivant que pour eux, ils jouissent d'eux-mêmes;
Ils se livreut en paix à ces plaisirs suprêmes
Que le ciel donne aux cœurs qui bornent leurs desirs;
Eh! ce n'est que pour eux que sont les vrais plaisirs!

DESTOUCHES (*l'Ambitieux*).

Les plaisirs de la retraite.

Tyrcis, il faut penser à faire la *retraite :*
La course de nos jours est plus qu'à demi faite :
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu, sur la mer de ce monde,
Errer au gré des vents notre nef vagabonde :
Il est tems de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable.
Plus on est élévé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des palais de nos rois, que le toit des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs!
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A, selon son pouvoir, mesuré ses desirs (1)!

(1) Ces deux dernières strophes sont placées au mot *Fortune;* mais je n'ai pas cru pour cela devoir me dispenser de les répéter ici à leur rang.

Il laboure le champ que labourait son père;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il desire;
Son fertile domaine est son petit empire;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle, à plein poing, tomber sous la faucille,
Le vendangeur plier sous le faix des paniers.
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes,
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa retraite en faire son tombeau.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillottés;
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de tems en tems leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors.
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

RACAN.

Dans son épître au président Lamoignon, Boileau s'exprime ainsi :

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village ou plutôt un hameau
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forme vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers, souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre;
Et, dans le roc qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil, en naissant, la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file :
Ici, dans un vallon bornant tous mes desirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries;

Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui.
Quelquefois aux appâts d'un hameçon perfide
J'amorce en badinant le poisson trop avide,
Ou d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table, au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes de Broussin (1),
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain;
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et, mieux que Bergerat (2), l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde !

(*Voyez* SOLITUDE *et* VŒUX).

RÊVE (*voyez* SONGES).

REVERS (MALHEURS).

Tout état a ses maux, tout homme a ses *revers*.

VOLTAIRE (*Discours* 3).

Il n'est pour le vrai sage aucun *revers* funeste,
Et, perdant toute chose à soi-même il se reste.

MOLIÈRE (*les Femmes savantes*).

Les plus fameux *revers* sont voisins du bonheur.

GOISEAU (*Alexandre*).

(*Voyez* MALHEURS).

RICHE. — RICHESSE.

La passion des *richesses* croît à mesure que le trésor grossit.

JUVÉNAL (*Satire* 14).

« L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile.
» La vertu, sans argent, n'est qu'un meuble inutile.

BOILEAU (*Epître* 5).

» . . . . L'argent a des ressorts
» Qui font mouvoir par-tout nos esprits et nos corps.

THÉOPHILE.

---

(1) René Brulart, comte de Broussin, qui, selon le langage de Boileau, *traitait sérieusement les repas.* C'est lui que le poëte, dans sa 3e. satire, a voulu dépeindre sous le personnage qui fait le récit.

(2) Fameux traiteur, qui demeurait rue des Bons-Enfans, à l'enseigne des *Bons-Enfans.*

» . . . . Apprenez qu'il n'est rien
» Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien ;
» Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
» Et que, sans lui, le reste est une triste affaire.....»

MOLIÈRE (*Sganarelle*).

Etre *riche*, mon fils, ce n'est point dans un port
Avoir mille vaisseaux d'un prix inestimable ;
Mais être *riche* véritable,
C'est être sans desirs et content de son sort.

Le *riche* assemblage
D'un métal doré
Rend-il ou plus sage
Ou plus modéré ?
L'éclatant partage
Du rang, du pouvoir
Qui fait tout avoir
A-t-il l'avantage
De prolonger l'âge ?
Calme-t-il les soins ?
Et, quand le mal presse,
Fait-il ou qu'il cesse
Ou qu'on souffre moins ?

DESMARETS.

Qui borne ses desirs est toujours assez *riche*.

VOLTAIRE (*les Scythes*).

Etre *riche* n'est rien; le tout est d'être heureux.

LE MÊME (*Charlot*).

La *richesse* pourtant est utile au commerce ;
Mais c'est par le travail que l'on doit l'acquérir.

C.

Les débordemens et les ruisseaux sont la double image des fortunes rapides et des légitimes. Les eaux qui croissent subitement sont toujours bourbeuses. Celles qui sortent d'une source pure conservent leur limpidité. Les débordemens peuvent féconder les terres qu'ils ont couvertes ; mais c'est après avoir épuisé les sucs de celles qu'ils ont ravagées. Les ruisseaux fertilisent celles qu'ils arrosent.

DUCLOS.

N'envions pas à une sorte de gens leurs grandes *richesses*; ils les ont à titre onéreux, et qui ne nous accommoderait point. Ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour les avoir : cela est trop cher, et il n'y a rien à gagner à un tel marché.

Sosie, de la livrée, a passé par une petite recette à une sous-ferme : et par les concussions, la violence et l'abus qu'il a fait de ses pouvoirs, il s'est enfin, sur les ruines de plusieurs familles, élevé à quelque grade; devenu noble par une charge, il ne lui manquait que d'être homme de bien.

Sylvain, de ses deniers, a acquis de la naissance et un autre nom. Il est seigneur de la paroisse où ses aïeuls payaient la taille : il n'aurait pu autrefois entrer page chez *Cléobule*, et il est son gendre.

La Bruyère.

Devenez l'artisan de votre destinée :
Il est beau de dompter la fortune obstinée,
D'arracher ses bienfaits au lieu d'en hériter,
Et de n'avoir que ceux qu'on a su mériter.

La Chaussée (*l'Ecole des Amis*).

Il y a des indolens qui, se reposant sur leur propre mérite, s'imaginent que la *Fortune* doit les venir chercher dans leur lit, sans concours de leur part; et qui attribuent à son aveuglement les *richesses* et les honneurs dont les autres se sont rendus dignes par leur travail et leur émulation. La Fortune n'est point obligée de s'accommoder à notre paresse.

Insensés qui, remplis d'une vapeur légère,
Ne Prenez pour conseil qu'une ombre mensongère,
Qui vous peint des trésors chimériques et vains;
Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses,
Et toutes vos *richesse*
S'écoulent de vos mains.

J.-B. Rousseau (*Ode* 8).

Il n'est point sous le ciel de *fortune* assurée.

La Tuilerie (*Soliman*).

La *Fortune* place l'homme dans l'état de pure nature, c'est-à-dire qu'elle lui donne le droit de faire valoir tous ses défauts. Tel

qui dans sa misère était officieux, sage et obligeant, est dans son *opulence* incivil, emporté et incapable d'obliger.

Jadis, dans un état voisin de la détresse,
Lisimon paraissait joyeux;
Ce mortel, digne alors d'estime et de tendresse,
Faisait voir en tous lieux
Une ame généreuse et pleine de noblesse,
Qui semblait condamner l'injustice des Dieux.
La *fortune* aujourd'hui comble son espérance;
Son coffre est plein de précieux métal;
Mais, hélas! des trésors voyez l'effet fatal!
Devenu sombre, morne, avare avec outrance,
Il se refuse tout au sein de l'abondance,
Et depuis qu'il est mieux, il est cent fois plus mal.

PANNARD.

La *Fortune* se donne souvent la comédie, en faisant entrer dans les maisons des riches des gens d'une naissance obscure, qu'elle élève par degrés à de grandes places, pour les faire ensuite rentrer dans la poussière de laquelle ils sont sortis. Semblable en cela à l'aigle de la fable, qui n'élève la tortue que pour la laisser tomber, rompre son écaille et la dévorer.

La *fortune* la mieux acquise
N'est pas à l'abri des revers.

C.

Mais en nous dépouillant de nos biens, la *Fortune* ne peut pas nous ôter les dons de l'esprit et du cœur, dont elle n'a pu nous gratifier.

Qui voit sans vanité la *fortune* prospère,
La voit sans désespoir alors qu'elle est contraire.

ROTROU (*Crisante*).

L'amour de l'or, mon fils, est d'une ame commune;
C'est l'amour des vertus que tu dois embrasser.
Elles peuvent toujours remplacer la *fortune;*
La *fortune* jamais ne peut les remplacer.

FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU).

Quand le *riche* orgueilleux, qui n'a que des *richesses*,
Vient à mourir, rien n'est perdu.

C.

(*Voyez* FORTUNE).

RIDICULE.

Les vices partent d'une dépravation du cœur ; les défauts, d'un vice de tempérament ; le *ridicule*, d'un défaut d'esprit.

LA BRUYÈRE.

Le *ridicule* est l'arme favorite du vice : c'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

J.-J. ROUSSEAU.

L'homme *ridicule* est celui qui, tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

LA BRUYÈRE.

Il n'est point de mortel qui n'ait son *ridicule* :
Le plus sage est celui qui le cache le mieux.

RÉGNARD (*Démocrite*).

Le *ridicule* est le fléau des gens du monde, et il est assez juste qu'ils aient pour tyran un être fantastique.

DIDEROT.

Il est un *ridicule* incurable aujourd'hui,
C'est de ne s'occuper que des défauts d'autrui.

C.

Le sot ne se retire jamais du *ridicule*, et c'est son caractère : l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

LA BRUYÈRE.

Autant qu'on peut il faut éviter de faire parler de soi ; l'évidence est presque toujours le point de lumière le plus défavorable.

HELVÉTIUS.

Souvent on se donne bien de la peine pour n'être en définitif que *ridicule*.

MALESHERBES.

Ridicule une fois, on vous le croit toujours.

VOLTAIRE (*l'Indiscret*).

(*Voyez* FAT, IMPORTANT, PETIT-MAITRE *et* SOT).

RIGUEUR (*voyez* SÉVÉRITÉ).

RIRE.

Suivant tous les anciens et ce qu'ils ont écrit,
L'homme est de sa nature un animal qui *rit.*

REGNARD (*Démocrite*).

Qu'un pape *rie*, en bonne foi,
Je n'ose l'assurer; mais je tiendrais un roi
Bien malheureux, s'il n'osait *rire.*
C'est le plaisir des Dieux. Malgré son noir souci,
Jupiter et le peuple immortel *rit* aussi.

LA FONTAINE (*Fable 12, Liv. XII*).

Les Tyrinthiens étaient, de tous les peuples, les plus *rieurs :* ils s'étaient fait une telle habitude de *rire* de tout, qu'ils ne pouvaient traiter sérieusement aucune affaire, quelque importante qu'elle fût. Fatigués de leur légèreté, ils eurent recours à l'oracle de Delphes. Il les assura qu'ils guériraient, si, après avoir sacrifié un taureau à Neptune, ils pouvaient, sans *rire*, le jeter à la mer. Il était visible que la contrainte imposée ne permettrait pas d'achever l'épreuve. Cependant ils s'assemblèrent sur le rivage; ils avaient éloigné les enfans, et, comme on voulait en chasser un qui s'était glissé parmi eux : *Est-ce que vous avez peur*, s'écria-t-il, *que je n'avale votre taureau?* à ces mots il éclatèrent de *rire*, et, persuadés que leur maladie était incurable, ils se soumirent à leur destinée.

(*Voyage du jeune Anacharsis*).

Les anciens Danois honoraient un guerrier qui, loin de craindre la mort, la voyait arriver d'un œil *riant.* Un officier, parlant d'un de ses soldats nommé Agnar, dit : Agnar tomba, *rit* et mourut.

Chez nous le vice est peu de chose,
Le ridicule est un poison
Que l'Envie en secret compose :
A quoi sert la meilleure cause ?
Qui fait *rire* a toujours raison.
Plaignez-vous, gardez le silence,
Ayez des vertus, de l'esprit;
Justifiez-vous par écrit,
Faites valoir votre naissance,

Menacez de votre crédit
Et des verges de la Vengeance,
La Calomnie et l'Insolence
Feront encore plus de bruit;
Le mal croît, la haine s'aigrit;
Vous ne gagnerez rien en France;
Vous êtes perdu si l'on *rit?*

L'abbé Reyrac.

Certain jour, devant sa boutique,
Un savetier, né goguenard,
Voyant passer bossu comique,
Lui lançait un malin regard,
Accompagné d'un sourire ironique,
Dont le bossu piqué lui dit : « Maître Gaspard,
» De votre impertinance, à la fin, je me lasse;
» Ici-bas, chacun vaut son prix :
» Pourquoi *riez*-vous quand je passe?
» — Pourquoi passez-vous quand je *ris?* »

Rabelais, l'homme le plus agréable et le plus bouffon de son siècle, mourut à Paris en 1553. On lui fit cette épitaphe :

Pluton, prince du noir Empire,
Où les tiens ne *rient* jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais,
Et vous aurez tous de quoi *rire*.

Les complaisans, les politiques et les courtisans *rient* souvent de toutes leurs forces, rarement de tout leur cœur.

La Bruyère.

Il vaut mieux *rire* avec Démocrite de la folie des hommes, que de gémir avec Héraclite sur les erreurs humaines.

Le même.

Cependant presque toujours *rire*
Deviendrait l'effet du délire.

Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une prospérité, font que les grands ont de la joie de reste pour *rire* d'un nain, d'un singe, d'un imbécille et d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne *rient* qu'à propos.

La Bruyère.

Rire à propos de tout est l'usage des sots.

C.

ROIS.

Les *rois* sont les maîtres du monde ;
Les Dieux sont les maîtres des *rois*.
J.-B. Rousseau (*Ode 1re., Liv. II*).

Le premier qui fut *roi* fut un soldat heureux.
Voltaire (*Mérope*).

Un guerrier généreux que la vertu couronne,
Vaut bien un *roi* formé par le secours des lois;
Le premier qui le fut n'eut pour lui que sa voix.
Quiconque est élevé par un si beau suffrage,
Ne croit pas du destin déshonorer l'ouvrage.
Crébillon (*Sémiramis*).

Le peuple se trompe presque toujours sur les intentions et les vertus des *rois*.
Cazalès (*à l'Assemblée nationale*).

Un *roi* vous semble heureux, et sa condition
Est douce au sentiment de votre ambition :
Il dispose à son gré des fortunes humaines;
Mais, comme ses douceurs, en savez-vous les peines ?
A quelque heureuse fin que tendent ses projets,
Jamais il ne fait rien au gré de ses sujets.
Il passe pour cruel, s'il garde la justice;
S'il est doux, pour timide et partisan du vice;
S'il se porte à la guerre, il fait des malheureux;
S'il entretient la paix, il n'est pas généreux;
S'il pardonne, il est mou; s'il se venge, barbare;
S'il donne, il est prodigue; et s'il épargne, avare:
Ses desseins les plus purs et les plus innocens,
Toujours en quelque esprit prennent un mauvais sens;
Et jamais sa vertu, tant soit-elle connue,
En l'estime des siens ne passe toute nue.
Rotrou (*Venceslas*).

Abdérame III, calife ommiade d'Espagne, mourut en 961, dans sa 73e. année, et après un règne de cinquante ans. On trouva dans ses papiers l'écrit suivant :

« Cinquante ans se sont écoulés depuis que je suis calife. Richesses,

» honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épuisé. Les rois, » mes rivaux, m'estiment, me redoutent et m'envient. Tout ce » que les hommes desirent m'a été prodigué par le ciel. Dans ce » long espace d'apparente félicité, j'ai calculé le nombre de jours » où je me suis trouvé heureux : ce nombre se monte à *quatorze*. » Mortels, appréciez la grandeur, le monde et la vie. »

Un *roi*, né pour l'éclat des grandes actions,
Dompte jusqu'à ses passions;
Il ne se croit point *roi*, s'il ne fait sur lui-même
Le plus illustre essai de son bonheur suprême.

P. Corneille (*Agésilas*).

. . . . Il importe aux *monarques*
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,
De les savoir connaître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

Le même (*D. Sanche d'Aragon*).

Un *roi* qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit accorder,
Et qui, content de commander,
Ne veut régner que par la crainte,
En vain, fier de ses hauts projets,
Croit, en abaissant ses sujets,
Relever son pouvoir suprême :
Entouré d'esclaves soumis,
Tôt ou tard il devient lui-même
Esclave de ses ennemis.

Combien plus sage et plus habile
Est celui qui, par ses faveurs,
Songe à s'élever dans les cœurs
Un trône durable et tranquille;
Qui ne connaît point d'autres biens
Que ceux que ses vrais citoyens
De sa bonté peuvent attendre;
Et qui, prompt à les discerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner !

J.-B. Rousseau (*Ode au roi d'Angleterre*).

Un *roi* sage (ainsi Dieu l'a prononcé lui-même)
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugemens sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

RACINE (*Athalie*).

Qu'un *monarque* est heureux quand, parmi ses sujets,
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets;
Qu'au-dessus de sa gloire il ne connaît personne,
Et qu'il est seul, enfin, digne de sa couronne!

P. CORNEILLE (*Suréna*).

Quel bonheur de penser et de dire en soi-même,
Par-tout dans ce moment on me bénit, on m'aime!
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
Le ciel dans tous les pleurs ne m'entend point nommer;
La sombre inimitié ne fuit point mon visage:
Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage.

RACINE (*Britannicus*).

On a vu mille fois des fanges Méotides
Sortir des conquérans, Goths, Vandales, Gépides;
Mais un *roi*, vraiment *roi*, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets;
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisans:
Le ciel à les former se prépare long-tems.
Tel fut cet empereur sous qui Rome adorée (1)
Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée;
Qui rendit de son joug l'univers amoureux;
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux;
Qui soupirait le soir, si sa main fortunée
N'avait par ses bienfaits signalé la journée.

BOILEAU (*Epître au Roi*).

Les *rois* ont tant à gagner par la clémence; elle est suivie de tant d'amour; ils en tirent tant de gloire, que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir occasion de l'exercer.

MONTESQUIEU (*Génie de*).

---

(1) Titus (*voyez* JOUR).

Malheur au *souverain* qui n'est que respecté;
Plus malheureux celui qui n'est que redouté.

De Belloy.

Les *rois*, à l'exemple des Dieux,
Qui versent leurs bienfaits sur tout ce qui respire,
Ne sont nés que pour rendre heureux
Ceux qui vivent sous leur empire :
C'est par-là qu'aux cœurs généreux
Leur sort paraît digne d'envie.

Le Brun.

J'admire un *roi* victorieux
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux.

Racine (*Esther*).

L'heureux vieillard, en paix, dans son lit expirant,
De ce prince à son fils fait l'élogo en pleurant;
Le fils, encor tout ploin de ce règne adorable,
Le vante à ses neveux; et ce nom respectable,
Ce nom dont l'univers aime à s'entretenir,
Passe de bouche en bouche aux siècles à venir.

Voltaire (*Epître* 12).

RUSE (Artifice).

Je n'ai jamais vu que la *ruse* puisse tenir long-tems contre la sincérité.

***

L'*artifice* toujours est d'un coupable usage.

Le Gouvé père (*Attilie*).

La *ruse* n'est point une qualité honorable. C'est une espèce de sagesse bâtarde que les fous mêmes peuvent quelquefois mettre en pratique, et qui sert de barrière aux projets des fripons.

J.-J. Rousseau.

La *ruse* la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

La Fontaine (*Fab.* 11, *Liv. IV*).

(*Voyez* Finesse).

SAGES. — SAGESSE.

Il y a trois sortes de *sages*. Les uns sont des hommes divins qui, dès leur première jeunesse, se conduisent bien par la solidité de leur jugement; les autres, dont le raisonnement a besoin d'être aidé de l'expérience du malheur d'autrui pour devenir *sages* à ses dépens; et plusieurs, incapables de se conduire par eux-mêmes, et sans réflexion sur le malheur des autres, ne deviennent *sages* qu'à leurs propres dépens.

J.-J. Rousseau.

Le milieu est le point le plus voisin de la *sagesse* : il vaut autant ne le point atteindre que de le passer.

Confucius.

Définition du vrai sage.

Le plus *sage* est celui qui ne pense point l'être,
Qui toujours pour un autre, enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en sévère censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait, sans se flatter, le procès à son vice.

Boileau (*Satire* 4).

Si, dans le monde, il est un *sage*
Qui sache modérer ses vœux,
Seul il mérite l'avantage
De porter le titre d'heureux.

Il vit content de la Fortune,
Quelque part que le ciel l'ait mis;
Jamais sa plainte n'importune
Ni les princes, ni ses amis.

Il ignore le vil commerce
Que les hommes font de leur cœur,
Et ne sait pas comment s'exerce
L'infâme métier de flatteur.

Tous ses desseins sont légitimes
Et conformes à la raison;
Il est toujours juste, et des crimes
Il ignore même le nom.

Dégagé de toute contrainte,
Le repos fait tout son plaisir,
Et, content, il voit tout sans crainte,
Parce qu'il voit tout sans desir.

Il jouit d'une paix profonde,
Que nul remords ne peut troubler,
Et la chute même du monde
Ne saurait le faire trembler.

RISCOPEROUX.

Le *sage* se promène dans le monde comme dans une infirmerie remplie de malades d'esprit, qu'il prend soin de guérir par les remèdes de son exemple.

LA BRUYÈRE.

Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes; l'insensé la demande aux autres.

CONFUCIUS.

Le *sage* doit toujours s'accommoder au tems.

GILBERT.

Le *sage* doit apprendre à profiter de tout, des biens et des maux de la vie, des vices et des vertus des autres, de ses propres fautes et de ses bonnes actions.

BOSSUET.

A tous événemens le *sage* est préparé.
Guéri par la raison des faiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

MOLIÈRE (*les Femmes savantes*).

En tout tems l'homme *sage* est maître de son cœur.

MAIRET (*Athénais*).

Savoir souffrir la vie, et voir venir la mort,
C'est le devoir du *sage*. . . . .

GRESSET (*Édouard*).

Définition de la sagesse.

Qu'est-ce que la *sagesse?* une égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflamme;
Qui marche, en ses desseins, à pas plus mesurés
Qu'un doyen au Palais ne monte les degrés. . . .

Le caractère de la *sagesse* est d'avoir une conduite suivie. L'homme *sage* (dit l'Ecclésiaste) est permanent comme le soleil; le fou change comme la lune.

Bossuet.

La *sagesse* est la santé de l'ame et du corps.

Socrate.

La *sagesse* est belle en tout tems;
Et c'est sur-tout dans la jeunesse
Que de cette seule richesse
On doit jeter les fondemens.

Meunier.

Noms des sept sages de la Grèce.

Le premier était *Thalès*; le deuxième, *Chilon*; le troisième *Solon*; le quatrième, *Cléobule*; le cinquième, *Pittacus*; le sixième, *Bias*; le septième, *Périandre.*

SAISONS.

L'une après l'autre elles roulent sans cesse;
Du gai *Printems* l'amoureuse richesse
Consiste en fleurs; les blés ne sont produits
Que dans l'*Eté*; l'*Automne* a soin des fruits,
Et de l'année accomplit la promesse;
L'*Hiver* arrive engourdi de paresse.
Tel fut des Dieux l'ordre plein de sagesse,
Et les *saisons* furent toujours depuis
L'une après l'autre.

Ainsi va l'homme: il a de la faiblesse
Pendant l'enfance; après, par la jeunesse,
Vers les plaisirs tous ses pas sont conduits;
De là ce feu se ralentit, et puis
Vient l'âge mûr, ensuite la vieillesse:
L'une après l'autre.

Benserade.

LE PRINTEMS.

Le *Printems*, jeune enfant que bercent les Zéphyrs,
Se couronne de fleurs et sourit aux Plaisirs.

Desaintange (*Métam.*).

L'Amour donne la vie à ces beaux paysages.
Pour construire leurs nids, les hôtes des bocages
Vont chercher dans les prés, dans les cours des hameaux,
Les débris des gazons, la laine des troupeaux.
L'un a placé son nid sous la verte fougère;
D'autres, au tronc mousseux, à la branche légère,
Ont confié l'espoir d'un mutuel amour;
Les passereaux ardens, dès le lever du jour,
Font retentir les toits de la grange bruyante;
Le pinson remplit l'air de sa voix éclatante;
La colombe attendrit les échos des forêts;
Le merle des taillis cherche l'ombrage épais;
Le timide bouvreuil, la sensible fauvette,
Sous la blanche aubépine ont choisi leur retraite;
Et les chênes des bois offrent à l'aigle altier
De leurs rameaux touffus l'asile hospitalier.

MICHAUD (*le Printems d'un Proscrit*).

Ce que les douces haleines des Zéphyrs ont commencé, l'œil brillant du père de la Nature l'achève; il darde profondément ses rayons vivifians, et pénètre jusque dans les retraites obscures de la végétation. Sa chaleur se subdivise dans les germes multipliés, et se métamorphose en mille couleurs variées sur la robe renaissante de la Terre.

THOMPSON.

Dodone lève un front sublime
Que respectent les Aquilons,
Et, de l'Hiver, tendre victime,
Cérès, du sein de nos sillons,
Sourit au Dieu qui la ranime.

Le cardinal DE BERNIS (*les Saisons*).

O Cérès! ce froment dont ta main couronna
Les bords de l'Aréthuse et les vallons d'Enna,
Prêt d'être enseveli sous la plante étrangère,
Demande au laboureur un secours nécessaire:
Il voudrait délivrer le froment opprimé,
Et par d'autres emplois son tems est consumé.
Il consulte au matin sa compagne fidèle;
Elle assemble aussitôt ses enfans auprès d'elle:
L'aîné, le fer en main, va devancer ses pas;
Le plus jeune sourit emporté dans ses bras:

Ils partent pleins de joie, ils vont loin du village
Retrancher aux sillons leur inutile herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en son art,
Suit sa mère en aveugle, et l'imite au hasard;
Et le fer que conduit sa main mal assurée,
Blesse la jeune plante à Cérès consacrée;
Il voit autour de lui ses frères empressés
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Chacun, dans ce moment, croit sortir de l'enfance;
Chacun de son travail relève l'importance.
La mère, d'un souris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaîté,
Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la nature.

. . . .

Le fermier inquiet, tantôt porte les yeux
Sur les coteaux jaunis, et tantôt vers les cieux.
La nue enfin s'abaisse, et sur les champs paisibles
Le fluide s'écoule en gouttes insensibles;
On ne voit point les flots de sa chute ébranlés,
Ni leur sein sillonné de cercles redoublés;
A peine l'entend-on dans le bois solitaire
Tomber de feuille en feuille et couler sur la terre.
Au sein des végétaux la fertile vapeur
Dépose jusqu'au soir la vie et la fraîcheur.
Alors, l'astre du jour, s'entr'ouvrant des passages,
Sème de pourpre et d'or le contour des nuages;
La campagne étincelle, un cercle radieux
Tracé dans l'air humide unit la terre aux cieux.
Ces nuages légers où brillait la lumière,
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
La Nuit, qui sur son char s'élève au firmament,
Amène le repos, suspend le mouvement,
Et le bruit faible et doux du zéphir et de l'onde
Se fait entendre seul dans ce calme du monde.
Ce murmure assoupit les sens du laboureur;
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur;
Il a vu sur ses champs descendre l'abondance.
Aimable illusion, songes de l'espérance,
Rendez-lui les plaisirs qu'interrompt son sommeil,
Il est sûr d'en jouir au moment du réveil.
Quel éclat! quels parfums! quels changemens rapides!
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides!

Le verger est en fleurs, et ses arbres féconds
Opposent leur émail à l'émail des gazons ;
Leurs cîmes, à travers la blancheur la plus pure,
Laissent de leur feuillage échapper la verdure.
O que l'homme est heureux ! qu'il doit être content
Des beautés qu'il découvre et des biens qu'il attend !
Le fermier étonné parcourt le paysage,
Des trésors qu'il prévoit il médite l'usage,
Et possesseur des biens qu'il espère obtenir,
Enchanté du présent, il hâte l'avenir.
L'espérance, ô Doris, descend sur ces campagnes,
Entre dans ces vergers, vole sur ces montagnes.
L'espérance revient, aux beaux jours du printems,
Intéresser notre ame au spectacle des champs ;
De raisins et d'épis sa tête est couronnée,
Elle montre de loin les bienfaits de l'année,
Promet à tout mortel le prix de ses travaux,
Le plaisir au jeune homme, au vieillard le repos.
. . . .
O jeunesse des bois! sortez de vos berceaux,
Mêlez-vous dans les airs aux peuples des oiseaux ;
Parcourez la campagne, errez sous la verdure,
Jouissez de vos biens, possédez la nature ;
Tous ces fruits sont à vous : le flambeau de l'Eté
Avance les momens de leur maturité,
Et déjà le trésor des richesses champêtres
Offre des alimens à la foule des êtres.

SAINT-LAMBERT (*Saisons*).

(*Voyez* à l'article MOIS, *Mars*, *Avril* et *Mai*).

L'ÉTÉ.

L'*Eté*, fils du Soleil, succède au doux Printems ;
Sa robuste jeunesse a l'air viril et mâle,
Et ses vives couleurs éclatent sous le hâle.
Il n'est point de saison où l'an plus vigoureux,
Enfante plus de fruits, brûle de plus de feux.

DESAINTANGE (*Métam*).

Sur le sommet inhabité
Des montagnes les plus sauvages
Déjà les disciples des mages
Chantent le retour de l'*Eté*.
Abattu, triste et solitaire,
Dans les jardins qu'il embellit,
Le Printems soupire et pâlit.

Le cardinal DE BERNIS (*les Quatre-Saisons*).

Déjà l'œil dans nos champs compte moins de couleurs,
L'*Été* dans le parterre a relégué les fleurs.
Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
Ces émaux, ces détails que le Printems varie.
Je porte mes regards sur d'immenses guérets;
Je parcours d'un coup-d'œil les champs et les forêts,
Un océan de blés, une mer de verdure;
Et ce n'est plus qu'en grand qu'il faut voir la nature.

Saint-Lambert.

La nuit n'exerce plus qu'un empire court et douteux; à peine elle s'avance sur les traces du jour qui s'éloigne, qu'elle prévoit et observe en tremblant l'approche de celui qui va lui succéder. Déjà paraît le matin, père de la rosée. Une lumière douce et faible l'annonce dans l'Orient tacheté; mais bientôt la lumière s'étend, se répand, brise, éclaircit les ombres et chasse la nuit qui fuit d'un pas précipité. Le jour naissant perce rapidement, et présente à la vue de vastes paysages. Le rocher humide, le sommet des montagnes couvert de brouillards, s'enflent à l'œil, et brillent à l'aube du jour. Les torrens fument, et semblent bleuâtres à travers le crépuscule. Le lièvre craintif sort en sautillant du champ de blé, tandis qu'au long des clairières des forêts le cerf sauvage bondit, et se retourne souvent pour regarder le passant matineux. L'harmonie annonce le réveil de la joie universelle; les bois retentissent de chants réunis. Le berger dispos, réveillé par le chant du coq, quitte la cabane mousseuse, où il habite avec la paix. Il ouvre sa bergerie, et fait sortir par ordre ses nombreux troupeaux, qu'il mène paître l'herbe fraîche du matin.

Réveille-toi, mortel, esclave du luxe, et sors de ce lit de paresse; viens jouir des heures tranquilles, fraîches et balsamiques, si propres à la méditation et aux chants sacrés.

. . . .

Maintenant les nombreux habitans du village se répandent sur les prés rians. La jeunesse rustique, pleine de santé et de force, est brunie par le travail du midi. Semblables à la rose d'été épanouie par les premiers rayons du soleil, les filles demi-nues qu'enflamment à la fois ses feux, et rouges de pudeur, attirent d'avides regards, et toutes leurs graces allumées brûlent sur leurs joues. L'âge le plus

avancé fournit ici sa tâche; la main même des enfans traîne le long rateau : surchargés du poids odoriférant, ils tombent et se roulent sur le fardeau bienfaisant : la graine de l'herbe s'éparpille et se répand tout autour. Les faneurs s'avancent dans la prairie, et étendent au soleil la récolte qui exhale une odeur fraîche et champêtre; ils roulent l'herbe séchée : la poussière s'envole au long du pré; la verdure reparaît, la meule s'élève épaisse et bien rangée. De vallon en vallon, les voix réunies d'un travail heureux retentissent, l'amour et la joie sociables éveillent les Zéphirs.

THOMPSON.

La nuit vient; et sitôt que la grange étonnée
Cache les premiers dons que dispense l'année,
Vers un espace libre où s'élève un bûcher (1)
Le flageolet encor les pressant de marcher,
A ce joyeux signal ils y volent ensemble.
Près du bûcher, la troupe en cercle se rassemble,
Et pour en dévouer la flamme aux immortels,
Attend l'homme sacré qui préside aux autels.
Il paraît dans l'éclat de sa parure sainte,
De ce temple sans murs parcourt trois fois l'enceinte;
Et tandis que les voix d'un cortège pieux
Font retentir les airs de chants religieux,
Seul, des flancs du bûcher il s'approche en silence,
D'une torche le frappe, et la flamme s'élance.
Il s'éloigne : les ris, qu'effrayait son aspect,
Prennent sur tous les fronts la place du respect.
Sa retraite a donné le signal de la danse :
Un aimable délire en trouble la cadence.
On se prend, on se quitte, on se reprend encor.
Là, l'Amour ne blessant qu'avec des flèches d'or,
Inspire à ses sujets une audace charmante.
L'un soulève en ses bras la svelte Sélimante;
L'autre vole en passant un rapide baiser,
Que la boudeuse Iris feignait de refuser.
Des Nestors du canton, plus loin, s'assied un grouppe,
Qui de joie et de vin s'enivre à pleine coupe.
Le feu baisse; et l'enfant, qui n'osait approcher,
D'un pied hardi s'enlève et franchit le bûcher.

ROUCHER (*les Mois*).

(1) Les feux de la *Saint-Jean*, au mois de juin.

Mais voici le moment où l'astre des saisons
Fait gémir nos climats brûlés de ses rayons;
Il descend du *Cancer* au monstre de *Némée;*
Il revêt de splendeur la nature enflammée;
Son orbe étincelant roule sous un ciel pur;
Des campagnes de l'air il argente l'azur;
Et sur le vaste champ de sa longue carrière,
Il verse de son sein des torrens de lumière:
Le fleuve se resserre, et le peuple des eaux
Cherche l'abri d'un antre ou l'ombre des roseaux.
Du sommet des rochers, sur les arides plaines,
Déjà n'arrive plus le tribut des fontaines;
Le ruisseau, qui languit, implorait leurs secours;
Son onde a suspendu son murmure et son cours.
Par des feux dévorans, la sève consumée
Déjà ne soutient plus la plante inanimée,
Et le grain, détaché de l'herbe qui pâlit,
Dans le limon poudreux tombe et s'ensevelit (1).
Le coursier, sans vigueur, et la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée;
Le pasteur, écarté sous des arbres touffus,
La tête sur la mousse et les bras étendus,
S'endort environné de ses brebis fidèles,
Et des chiens haletans qui veillent autour d'elles.
La chaleur a vaincu les esprits et les corps;
L'ame est sans volonté, les muscles sans ressorts.
L'homme et les animaux, la campagne embrasée,
Vainement à la nuit demandent la rosée.
Sous un ciel sans nuage, on voit de longs éclairs
Serpenter sur les monts, et sillonner les airs.
La nuit marche à grands pas; et, de son char d'ébène,
Jette un voile léger que l'œil perce sans peine;
Son empire est douteux, son règne est d'un moment;
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament.

---

(1) *Dulard* traite ainsi le même passage:

L'herbe des prés jaunit, et les fleurs desséchées
Courbent sous le fardeau de leurs tiges penchées;
Des ruisseaux épuisés le lit se rétrécit:
La rive se sillonne, et le limon durcit.
L'onde dans l'atmosphère, en vapeurs retirée,
Refuse de tomber sur la terre altérée,
Ou, fondant quelquefois en torrent furieux,
Par des globes durcis cause un ravage affreux.

Des feux du jour passé l'horizon brille encore ;
Les vents et la fraîcheur n'annoncent plus l'aurore ;
Les premiers traits du jour à peine rallumé,
Portent un feu nouveau dans l'espace enflammé.
Du rivage et des monts l'aridité brûlante
Afflige les regards, flétrit l'ame indolente :
La chaleur, qui s'étend sur un monde en repos,
A suspendu les jeux, les chants et les travaux ;
Tout est morne, brûlant, tranquille ; et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière.

SAINT-LAMBERT.

D'un pôle à l'autre tout est en feu !.. En vain la vue affaissée semble chercher du secours sur la terre ; les vapeurs brûlantes qu'elle exhale repoussent l'espoir, et troublent la réflexion.

. . . .

Chaleur, à qui rien ne résiste, suspends ta rage, et ne darde pas si fièrement tes rayons puis sans sur ma tête! tes feux coulent en torrens sans cesse renouvelés ; et ces flots ardens semblent se réunir autour de moi. En vain je gémis, je soupire ; en vain je m'agite et appelle la nuit à mon secours : la nuit est loin encore, et des heures plus chaudes s'approchent.

. . . .

Mais la scène change : au milieu du plein midi, le soleil, tout-à-coup accablé, se plonge dans l'obscurité la plus épaisse. L'horreur règne : un crépuscule terrible, mêlé de jour et de nuit qui se combattent et se succèdent, paraît sortir de ce grouppe effrayant.

THOMPSON.

Orage.

On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés ;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé ;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur ;

Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs,
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlans.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecrasent en tombant les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages,
Le fermier, de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfans effrayés.
La foudre éclate, tombe; et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrens sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moissons! tout périt sans retour:
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.
Il n'est plus de bonheur, l'espérance est perdue;
Des femmes, des vieillards les cris percent la nue.
Le hameau retentit d'horribles hurlemens;
Les vents à ces clameurs mêlent leurs sifflemens;
Les cris des animaux effrayés du tonnerre,
Ce fracas répété du ciel et de la terre,
Ces ravages, la nuit, la tempête en fureur,
Tout inspire à la fois l'épouvante et l'horreur.

Ah! fuyons ces tableaux, et loin de ces rivages
Allons chercher des lieux où le cours des orages,
Sans y lancer la foudre, ou noyer les moissons,
A rafraîchi les airs et baigné les sillons.
Un reste de nuage errant sur les campagnes,
Va s'y perdre en fumée au sommet des montagnes:

Sans ombre et sans limite un ciel tranquille et pur
Y couronne les champs du plus brillant azur.
De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore
Y trace dans les airs les couleurs de l'aurore.
Un vent frais et léger y parcourt les guérets,
Et roule en vagues d'or les moissons de Cérès.
On y sent ce parfum, cette odeur végétale
Que la terre échauffée après l'orage exhale.
Le berger au berger répète ses chansons;
L'heureux agriculteur, si près de ses moissons,
Content de son travail, de son intelligence,
Admire ses guérets, sourit à l'abondance,
S'estime, s'applaudit, ne se repent de rien,
Et se dit, comme un Dieu, ce que j'ai fait est bien.
Il veut que ses enfans, demain avant l'aurore,
Coupent le tendre osier, le jeune sycomore,
Et forment les liens qui doivent enchaîner
Ces épis que Cérès s'apprête à lui donner.

SAINT-LAMBERT.

Le jour meurt; il renaît. La faucille à la main,
Et d'agrestes chansons égayant leur chemin,
Les moissonneurs en foule avancent vers la plaine.
L'épi, qu'un doux zéphir au gré de son haleine
Courbe, roule, relève et courbe et roule encor,
Promet à leurs travaux sa chevelure d'or.
Ce salaire promis enflamme leur courage,
Et chacun tout entier s'abandonne à l'ouvrage.
A l'envi l'un de l'autre ils frappent les épis :
La faucille à leurs pieds les étale en tapis.
Sous le glaive français, ainsi de l'Angleterre
Les escadrons vaincus vont mesurer la terre,
Alors que réveillant nos antiques débats,
Leur jalouse valeur nous appelle aux combats.

Le moissonneur poursuit. De son premier asile,
Avec des cris aigus l'alouette s'exile;
La tremblante perdrix fuit avec ses enfans;
Et du chien tant de fois les lièvres triomphans,
Surpris dans le sillon que leur nombre ravage,
Reçoivent de nos mains la mort ou l'esclavage.

Cependant les épis, au soleil étalés,
Sont par des nœuds de saule en javelle assemblés (1).
Riche, voici le jour qu'attendait l'indigence
Oserais-tu blâmer l'heureuse négligence
Qui fait tomber des mains du peuple moissonneur
Les épis destinés à nourrir le glaneur?
Il est pauvre; il a droit aux trésors de tes plaines.
. . . .
. . . . Déjà tous les faisceaux,
Par ordre, sur un char, s'élèvent en monceaux.
Au plus haut de ce char, sur ces monceaux de gerbes,
Qui lui forment un lit de leurs touffes superbes,
Monte et s'assied Almon, le chef des moissonneurs:
A ce comble envié des champêtres honneurs,
Les respects de la foule ont porté sa vieillesse.
La gaîté sur son front s'unit à la noblesse;
Et sa tête à longs flots verse de blancs cheveux,
Qui, mollement épars, battent son cou nerveux:
Roi des champs, sa couronne est un léger feuillage.
Au son du chalumeau, les belles du village
Viennent au char rustique atteler, en dansant,
De taureaux asservis un couple mugissant:
D'un pas tranquille, égal, vers la ferme ils s'avancent,
Et tous les moissonneurs par grouppes les devancent;
Ils marchent en triomphe. Ainsi Rome autrefois,
Sur un char tout couvert des dépouilles des rois,
Accueillait le héros, de qui l'heureuse audace
Revenait triomphante et du Parthe et du Dace.
La foule entre au hameau: le possesseur des champs
La reçoit dans sa cour au doux bruit de leurs chants,
Et, pour fêter comme eux le mois de l'abondance,
Suivi de ses enfans il se mêle à la danse:
Son épouse l'imite, et vole sur ses pas.
A la danse bientôt succède un long repas:
Là, chacun d'un vin pur rougit sa large coupe.
Le maître, assis en père au milieu de la troupe,
Fait revivre pour eux les jours du siècle d'or,
Siècle où l'orgueil des rangs n'existait pas encor.

ROUCHER (*les Mois*).

(1) Ce n'est guère que dans une partie du Languedoc que l'on se sert de liens de saule pour les gerbes; ailleurs on se sert de la paille même.

Chaste Proserpine, à tes yeux
Déjà la moisson est tombée
Sous la faucille recourbée
Du moissonneur laborieux.
Ici les gerbes dispersées
Couvrent la face des guérets ;
Plus loin, les meules entassées
Elèvent un trône à Cérès.
Sur l'arbre fécond de Pyrame
Le ver à soie ourdit sa trame,
Qui pare les Dieux et les rois.
L'épine enfante la groseille ;
Mille fruits naissent à la fois ;
Et, prête à remplir sa corbeille,
La nymphe hésite sur le choix.
Par-tout l'abondance circule ;
L'homme n'est heureux que l'*été :*
L'infatigable pauvreté
Bénit l'ardente canicule
Qui fait frémir la Volupté.

Le cardinal DE BERNIS (*les Saisons*).

(*Voyez* à l'article MOIS, *Juin*, *Juillet* et *Août*).

L'AUTOMNE.

L'*Automne* suit l'Eté d'un air tranquille et sage :
Sans être vieux encore, il n'est plus au bel âge :
De la jeunesse en lui les feux sont amortis,
Même on peut sur son front compter des cheveux gris.

DESAINTANGE (*Les Métam.*).

Tout ce que les gelées d'hiver ont préparé de nitre et de fécondité, tout ce que le printems varié et fleuri a promis d'abondance, tout ce que le soleil d'été a profondément mûri, paraît maintenant à la vue, et se montre dans toute sa beauté et sa perfection.

THOMPSON.

Le Soleil dont la violence
Nous a fait languir si long-tems,
Arme de feux moins éclatans
Les rayons que son char nous lance ;
Et plus paisible dans son cours,
Laisse la céleste Balance
Arbitre des nuits et des jours.

L'Aurore désormais stérile
Pour la divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ses pleurs
Enrichit un Dieu plus utile;
Et sur tous les coteaux voisins
On voit briller l'ambre fertile
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle
Que Bacchus prépare à nos yeux
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solennelle.
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

J.-B. Rousseau (*Ode 3, Lir. III*).

Les Dieux descendent des montagnes,
La gloire habite les campagnes;
Les Muses rêvent dans les bois;
Et, lasse d'accorder les rois,
Thémis, assise au pied d'un chêne,
Juge les chansons de Philène,
Et donne aux bergères des lois.
Les fiers amans de la Fortune
Ont quitté la chaîne importune
De la faveur et du devoir:
L'art, l'industrie et le savoir
Sortent des villes dépeuplées,
Et l'abondance vient revoir
Ses richesses accumulées.
Ton règne paisible et charmant
Fait oublier celui de Flore,
Automne! la Terre t'adore,
Et l'Univers est ton amant!

Le cardinal de Bernis (*les Saisons*).

Quittons les champs laborieux de l'*Eté*, parcourons dans un songe agréable le labyrinthe de l'*Automne*.

Il vient environné de paisibles nuages
Qui flottent dans les airs sans former des orages;
Il voit, du haut des cieux le pourpre des raisins,
Et l'ambre et l'incarnat des fruits de nos jardins:

De coteaux en coteaux la vendange annoncée
Réveille le tumulte et la joie insensée :
J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
Qui court, le thyrse en main, de pampres couronné.
Favoris de Bacchus, ministres de Pomone,
Célébrez avec moi les bienfaits de l'Automne :
Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux
Ces champs et ces vergers présentent à vos yeux !
Voyez par le zéphir la pomme balancée
Echapper mollement à la branche affaissée ;
Le poirier en buisson courbé sous son trésor,
Sur le gazon jauni rouler les globes d'or,
Et de ces lambris verts attachés au treillage
La pêche succulente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
Et que l'Eté brûlant mûrit par ses chaleurs.
Jouissez, ô mortels ! et par des cris de joie
Rendez graces au ciel des biens qu'il vous envoie :
Que la danse et les chants, les jeux et les amours,
Signalent à la fois les derniers des beaux jours.
Jouissez : mais déjà la fanfare éclatante
Au peuple des forêts a porté l'épouvante ;
Le cor fait retentir ses accens belliqueux ;
Et Diane a donné le signal de ses jeux.
. . . .
Pénétrons les forêts, montons sur les coteaux ;
A leurs hôtes nombreux allons livrer la guerre.
Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre,
Tantôt dans les taillis je vais au point du jour,
Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour ;
Et tantôt, parcourant les buissons des campagnes,
Je cherche la perdrix qu'appelaient ses compagnes ;
Mon chien bondit, s'écarte et suit avec ardeur
L'oiseau dont les zéphirs vont lui porter l'odeur ;
Il s'approche, il le voit ; transporté, mais docile,
Il me regarde alors, et demeure immobile.
J'avance, l'oiseau part ; le plomb, que l'œil conduit,
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit :
Il tourne en expirant, sur ses ailes tremblantes,
Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.
Souvent, quand le soleil dore le haut des monts,
Et que l'ombre alongée obscurcit les vallons,

Je descends dans un pré, vers un golfe paisible,
Qu'environne un ombrage au jour inaccessible.
Là, je vois le pêcheur, sur les flots ébranlés,
Lancer, d'un bras nerveux, ses filets rassemblés;
Ils couvrent, d'un long cercle, un peuple trop avide,
Qu'attira, vers la rive, une amorce perfide.
Les filets, en tombant, l'un de l'autre écartés,
S'unissent lentement sous les flots argentés;
Ils ont enveloppé, dans leurs grottes profondes,
Et ramènent vers moi les habitans des ondes.
Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,
Frappe le sable humide, et bondit à mes pieds;
Je les vois, je les compte, et vais dans mon asile
Jouir de ma conquête et d'un plaisir utile.
Cent fois, dans ma jeunesse, aux rives des ruisseaux
J'ai semé les buissons d'innombrables réseaux:
Avec quel mouvement d'espérance et de joie,
Vers la fin d'un beau jour j'allais chercher ma proie!
A présent même encor, sous les rameaux naissans,
De l'oiseau de la nuit j'imite les accens;
Bientôt de la forêt j'entends la troupe ailée
S'avancer, voltiger autour de ma feuillée;
J'écoute, en palpitant, leur vol précipité;
D'un transport vif et doux mon cœur est agité,
Quand je les vois tomber sous ces verges perfides
Qu'infecta de ses sucs l'arbrisseau des Druides.

SAINT-LAMBERT (*les Saisons*).

Chasse du Cerf.

Le cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,
Frappe et remplit les airs de bruyantes fanfares;
L'ardent coursier hennit, et vingt meutes barbares,
Près de porter la guerre au monarque des bois,
En rapide aboiement font éclater leurs voix.
Ennemis affamés que les veneurs devancent,
Les chiens vers la forêt en tumulte s'avancent,
Et bientôt sur leurs pas l'impétueux coursier,
Tout fier d'un conducteur brillant d'or et d'acier,
Non loin de la retraite où l'ennemi repose
Arrive. L'assaillant en ordre se dispose.
Tous ces flots de chasseurs, prudemment partagés,
Se forment en deux corps sur les ailes rangés.

Les chiens au milieu d'eux se placent en silence.
Tout se tait : le cor sonne ; on s'écrie, on s'élance,
Et soudain comme un trait, meute, coursier, chasseur,
Du rempart des taillis ont franchi l'épaisseur.
Eveillé dans son fort au bruit de la tempête,
La terreur dans les yeux le cerf dresse la tête,
Voit la troupe sur lui fondant comme un éclair;
Il déserte son gîte; il court vole et fend l'air,
Et sa course déjà, de l'aquilon rivale,
Entre l'armée et lui laisse un vaste intervalle;
Mais les chiens plus ardens, vers la terre inclinés,
Dévorant les esprits de son corps émanés,
Demeurent sans repos attachés à sa trace;
Ils courent. L'animal, ô nouvelle disgrace!
L'animal est surpris en un fort écarté.
Moins confiant alors en son agilité,
Par la feinte et la ruse il défend sa faiblesse;
Sur lui-même trois fois il tourne avec souplesse;
Ou cherche un jeune cerf, de sa vieillesse ami,
Et l'expose en sa place à l'œil de l'ennemi.

Mais la brûlante odeur des esprits qu'il envoie,
Conductrice des chiens, les ramène à sa voie.
C'est alors qu'il bondit et veut franchir les airs;
Sa trace est reconnue : enfin, dans ces déserts,
Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'asile,
Le roi de la forêt à jamais s'en exile;
Il ne reverra plus ce spacieux séjour
Où vingt jeunes rivaux, vaincus en un seul jour,
Laissaient à ses plaisirs une vaste carrière :
Il franchit, n'osant plus regarder en arrière;
Il franchit les fossés, les palis et les ponts,
Et les murs et les champs, et les bois et les monts.
Tout fumant de sueur, près d'un fleuve il arrive,
Et la meute avec lui déjà touche la rive.
Le premier, dans les flots, il s'élance à leurs yeux
Avec des hurlemens les chiens, plus furieux,
Trempés de leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve, et l'ouvrent à la nage.

Cependant un nocher devance leur abord,
Et, tandis que sa nef les porte à l'autre bord,

L'infortuné, poussant une pénible haleine,
Et glacé par le froid de la liquide plaine,
Vogue; franchit le fleuve, et, de l'onde sorti,
Fuit encor, de chasseurs et de chiens investi.
Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête,
Il tombe, le cor sonne, et sa mort qui s'apprête
L'enflamme de fureur; l'animal aux abois
Se montre digne encor de l'empire des bois.
Il combat de la tête, il couvre de blessures
L'aboyant ennemi dont il sent les morsures.
Mais il résiste en vain; hélas! trop convaincu
Que faible, languissant, de fatigue vaincu,
Il ne peut inspirer que de vaines alarmes,
Pour fléchir son vainqueur il a recours aux larmes.
Ses larmes ne sauraient adoucir son vainqueur.
Il détourne ses yeux, se cache; et le piqueur
Impitoyable, et sourd aux longs soupirs qu'il traîne,
Le perçant d'un poignard, ensanglante l'arène;
Il expire, et les cors célèbrent son trépas.

ROUCHER (*les Mois*).

Les Vendanges.

Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé,
Découvre le raisin de rubis émaillé;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée;
Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
Boisson digne des Dieux, jus brillant et vermeil,
Doux extrait de la sève et des feux du soleil,
Source de nos plaisirs, délices de la terre,
Viens combattre l'ennui qui nous livre la guerre;
Dissipe notre esprit qui pensait tristement,
Et donne-nous du moins le bonheur d'un moment!

Déjà près de la vigne un grand peuple s'avance;
Il s'y déploie en ordre, et le travail commence;
Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau,
Arrive le premier au penchant du coteau;
Déjà l'heureux Lindor et Lisette charmée
Tranchent au même cep la grappe parfumée;
Ils chantent leurs amours et le Dieu des raisins;
Une troupe à ces chants répond des monts voisins;

Le bruyant tambourin, le fifre et la trompette,
Font entendre des airs que le vallon répète.
Le rire, les concerts, les cris du vendangeur
Fixent sur le coteau les regards du chasseur.
Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles
S'élèvent en monceaux dans de vastes corbeilles;
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblans,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents;
Une foule d'enfans autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.

. . . .

Mais je vois sur les monts tomber l'astre du jour;
Le peuple vendangeur médite son retour :
Il arrive, ô Bacchus, en chantant tes louanges;
Il danse autour du char qui porte les vendanges;
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux,
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.

SAINT-LAMBERT.

Arrivés au pressoir, du milieu de la foule
Un couple pétulant s'élance, écrase, foule;
Sous ses bonds redoublés, des grappes en monceaux,
Le vin jaillit, écume, et coule en longs ruisseaux.
A ces ruisseaux pourprés enivrez-vous ensemble,
O vous tous que la soif près des cuves rassemble!
Creusez vos mains en coupe, et que sur vos habits
De vos mentons riants le vin coule en rubis:
D'un bachique repas couronnez la journée.
Les soucis, les travaux, les sueurs de l'année
Vous méritent assez ce bonheur d'un moment.

ROUCHER (*les Mois*).

Mais déjà l'année commence à décliner, les vapeurs de la terre se condensent. Les exhalaisons s'épaississent dans l'air, les brouillards redoublent et roulent autour des collines. Les montagnes terribles, vastes et puissantes, qui versent de leurs flancs les torrens et les fleuves, et qui, par une longue suite de rochers, servent de barrière entre les états, ne frappent plus la vue par leur majestueuse variété.

THOMPSON.

Cette terre, autrefois si belle et si fertile,
Devient en ce moment triste, pauvre et stérile;

Je ne les verrai plus ces émaux éclatans,
La pompe de l'été, les graces du printems,
Ces nuances du vert, des bois et des prairies,
Le pourpre des raisins, l'or des moissons mûries !
Les arbres ont perdu leurs derniers ornemens;
A travers leurs rameaux j'entends des sifflemens.
Doux zéphir, qui le soir caressais la verdure,
Quel son, quel triste bruit succède à ton murmure !
Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès;
Ils semblent dans leur course entraîner les forêts;
Les arbres ébraulés, de leurs cîmes penchées,
Font voler sur les champs les feuilles desséchées.
Les rayons du soleil, sans force et sans chaleur,
Ne percent plus des airs la sombre profondeur;
Eole étend sur nous la nuit et les nuages;
L'ombre succède à l'ombre, et l'orage aux orages;
L'homme a perdu sa joie et son activité;
Les oiseaux sont sans voix, les troupeaux sans gaîté;
Ils ne reçoivent plus du Dieu de la lumière
Ce feu qui fait sentir et vivre la matière.
La campagne épuisée a livré ses présens,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois sans verdure,
Je sens à mes besoins échapper la nature.
Ce concert monotone et des eaux et des vents
Suspend et ma pensée et tous mes sentimens;
Sur elle-même enfin mon ame se replie,
Et tombe par degrés dans la mélancolie;
Dans ces champs que l'Automne a changés en déserts,
Dans ces prés sans troupeaux, dans ces bois sans concerts,
Je viens me rappeler des pertes plus sensibles;
Je crois me retrouver à ces momens horribles,
Où j'ai vu mes amis que la faulx du trépas
Moissonnait à mes yeux, ou frappait dans mes bras.
. . . .
Voyez-vous ces oiseaux s'élancer des vallées?
Les airs sont obscurcis par leurs troupes ailées;
Ils se sont rassemblés au retour des frimas;
Ils erraient dispersés, lorsque, dans nos climats,
Ils jouissaient en paix des dons de la nature;
Contens, ils vivaient seuls. La faim et la froidure,

La crainte et la douleur les ont unis entre eux ;
A côté l'un de l'autre ils sont moins malheureux :
C'est le sort des humains rassemblés dans les villes.
Partons, retirons-nous dans ces communs asiles.

SAINT-LAMBERT.

(Voyez, à l'article MOIS, *Septembre*, *Octobre* et *Novembre*).

L'HIVER.

L'*Hiver*, hideux vieillard qui chemine avec peine,
Chancelle à chaque pas dans sa marche incertaine ;
Son front déshonoré par l'injure des ans,
Ou n'a plus de cheveux, ou n'en a que des blancs.

DESAINTANGE (*Métam.*).

Quand l'urne du Verseau s'épanche sur la terre,
La froidure survient, l'engourdit, la resserre ;
Son sein inanimé, de langueur abattu,
Semble avoir dépouillé sa force et sa vertu.
Ses beaux jours sont passés ; plus d'éclat, plus de graces.
Les fougueux Aquilons font marcher sur leurs traces
La neige et les frimas, le ravage et le bruit.

DULARD.

O puissance féconde ! ô nature immortelle !
Des êtres animés mère tendre et cruelle !
Faut-il donc qu'aux faveurs dont tu les a comblés,
Succèdent les fléaux dont ils sont accablés ?
Le fougueux Aquilon déchaîné sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté promène les tempêtes ;
Il mugit dans les bois et sur les monts déserts ;
En tourbillon rapide il tourne sur les mers ;
Il étend, il resserre, il fait fondre les nues ;
Les champs ont disparu sous des mers inconnues ;
Sur les eaux qui tombaient le ciel verse des eaux ;
Les torrens sont pressés par des torrens nouveaux.
Ce fleuve qui s'élance et franchit la prairie,
Porte au penchant des monts son onde et sa furie ;
Et des arbres tombés, des hameaux renversés,
Il roule dans son sein les débris dispersés.
. . . .
Déjà je n'entends plus la course des ruisseaux ;
La cascade muette a suspendu ses eaux ;

Le berger, qui la voit au lever de l'aurore,
L'observe en écoutant, et croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis sur les vastes étangs,
Renferment sous un mur leurs tristes habitans.
Le fleuve est arrêté dans sa course rapide,
Il tente de briser sa surface solide;
Contre ses fers nouveaux vainement mutiné,
Sous le cristal vainqueur il roule emprisonné.
L'*Hiver*, l'Ombre et la Mort étendent leur empire,
Leur joug s'appesantit sur tout ce qui respire;
Des nuages glacés suspendus dans les airs,
D'un voile épais et noir couvrent les champs déserts,
Et la voûte des cieux, qui semble être abaissée,
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.
Le fermier qui parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ses champs ne les reconnaît plus.
Une vaste blancheur, sur le monde étendue,
Est la seule couleur qu'il présente à la vue;
Ce voile universel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme et les bienfaits des Dieux (1).
Et c'est à ce moment que la terre engourdie
De l'élément du feu ne reçoit plus la vie.

---

(1) Ah! plaignons le mortel qui, dans ce triste jour,
Contraint de s'avancer vers un lointain séjour,
Ne reconnaissant plus ni coteau, ni prairie,
Traine un pas égaré sur la neige qui crie.
Ses pieds en vains efforts consument leur vigueur.
Haletant, il s'arrête, et vaincu de langueur,
Maudit une contrée où le regard n'embrasse
Qu'un informe désert sans hospice et sans trace.
Bientôt le jour plus faible ajoute à ses ennuis :
L'ombre fond sur la terre, et la reine des nuits
A voilé son croissant de nuages funèbres.
Que fera-t-il alors, perdu dans les ténèbres,
Craignant, à chaque pas, et les marais trompeurs,
Et les étangs couverts d'un amas de vapeurs ?
Le cœur serré d'angoisse, il s'étend sur la plaine;
Là, sans couleur, sans force, et presque sans haleine,
Il murmure tout bas, dans un long désespoir,
Le tendre nom d'un fils qu'il ne doit plus revoir.
Mais c'en est fait. Déjà ses esprits s'engourdissent;
Son sang ne coule plus; ses membres se roidissent;
Ses yeux, las de s'ouvrir, se ferment; il s'endort :
Invincible sommeil qui s'unit à la mort.

ROUCHER (*les Mois*).

Les végétaux mourans sous la neige enfermés,
N'offrent plus la pâture aux êtres animés.
J'ai vu de la forêt l'hôte le plus sauvage
Courir de son asile au centre du village.
Innocens animaux, avez-vous oublié
Et les pièges mortels, et l'homme sans pitié ?
Hélas! l'homme ou la faim vont leur ôter la vie.

SAINT-LAMBERT.

Les villes fourmillent de monde. Les assemblées publiques, où l'on traite mille sujets divers, retentissent d'un bourdonnement formé du mélange confus des différens propos, auquel on ne peut rien distinguer. Les enfans de la débauche s'abandonnent au torrent rapide d'une fausse joie qui les entraîne à leur destruction. La fureur du jeu s'empare de l'ame déjà empoisonnée: l'honneur, la vertu, la paix, les amis, les familles et les fortunes, sont précipitées dans le gouffre d'une ruine totale. La salle de bal est illuminée avec art: la cour brillante y répand sa pompe: les cercles s'épaississent: un doux éclat décore le palais, réfléchi par mille robes enrichies, par les flambeaux, les pierreries étincelantes, et le feu des yeux de la beauté; tandis que le petit-maître, insecte léger, brille dans sa parure passagère, papillonne et secoue ses ailes poudrées.

THOMPSON.

Pourquoi déserter nos campagnes,
Quand les sauvages Aquilons
Chassent du sommet des montagnes
La pauvreté dans nos vallons?
L'aspect des misères humaines
Est plus touchant qu'il n'est affreux;
Craint-on de voir les malheureux
Quand on veut soulager leurs peines?
Le front du riche s'obscurcit,
Et l'aspect du malheur le blesse;
Dans le séjour de la mollesse
Le cœur se ferme et s'endurcit,
Trop fière de ses avantages,
La ville détourne ses yeux
Du sombre tableau des villages,
Dont les toits converts de feuillages
S'ouvrent aux injures des cieux.

. . . .

Il n'est point d'*hiver* pour le sage :
La terre qu'Eole ravage
Plaît encor dans sa nudité ;
Les monts entourés d'un nuage,
Imposent par leur majesté ;
L'aspect de Neptune irrité,
Frappant en fureur son rivage,
Répand sur tout son paysage
L'ame, la vie et la fierté ;
Et la campagne plus sauvage
Ne perd pas toute sa beauté.
Malgré l'effroyable peinture
Du désordre des élémens,
L'*hiver* lui-même a des momens :
Les ruines de la nature
Plaisent encore à ses amans.
Nos hameaux auraient plus de charmes
S'ils étaient moins inhabités,
Et s'ils n'arrosaient de leurs larmes
Les biens qu'absorbent les cités.

Le cardinal DE BERNIS (*les Quatre Saisons*).

La Soirée de village.

O vous, cultivateurs des campagnes fertiles !
Vous, qui saviez jouir de ses beautés utiles,
Tant que les vents du nord ont respecté nos champs ;
Vous, que rendaient heureux la nature et vos sens,
Comment remplacez-vous les doux parfums de Flore,
L'émail des gazons frais, les couleurs de l'aurore ?
Dites par quels secours, quels jeux et quels travaux,
Vous combattez l'*hiver* et l'ennui du repos ?
Vous ne le craignez pas : vos jours toujours semblables
Coulent dans les plaisirs simples, inaltérables ;
Votre esprit est tranquille, il sait de mois en mois
Attendre la nature, en écouter la voix ;
Vos jours sont occupés ; la gerbe descendue
Sur l'argile aplanie est déjà répandue ;
Sous vos coups mesurés les épis écrasés
Laissent sortir le grain de ses liens brisés :
Bientôt dans la cité vous irez le conduire ;
Des nouvelles du tems vous pourrez vous instruire,

Et le jour de la fête, au pied du grand ormeau,
Charmer de vos récits le peuple du hameau.
Vous pourrez apporter le ruban, la dentelle,
Dont se pare aux bons jours votre épouse fidelle,
Ou lui donner peut-être un corset chamarré,
Des beautés du canton tristement admiré.
Vous allez renverser sur leurs rameaux antiques
Les chênes dévoués à vos Dieux domestiques;
Vous délivrez un champ de grès embarrassé,
Ou l'entourez de pieux et d'un large fossé.

A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée;
Un facile travail, de doux amusemens,
De la longue veillée abrègent les momens.
Tantôt, la serpe en main, vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître;
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier avec art entrelaçant l'osier,
Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos voisins rassemblés,
Entourent vos foyers de cercles redoublés;
Là, préside un Nestor, l'oracle du village;
Il prédit au canton le beau tems et l'orage,
Et perçant l'avenir de saisons en saisons,
Il prévoit l'abondance ou de tristes moissons;
Des astres qu'il vous nomme, il connaît l'influence,
Et répand à son gré la crainte ou l'espérance.
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.
De l'antique férie on raconte une histoire;
L'orateur, qui la croit, l'atteste et la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paraît vers le grand bois;
Le jour de la tempête on entendit sa voix:
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante;
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.
Mais pendant ces récits la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive allégresse;
La musette champêtre et l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galans du hameau,

Et dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance;
Leurs pas sont ralentis, ou pressés au hasard;
Ils suivent sans cadence un instrument sans art,
Et tous, sans se piquer de grace ou de justesse,
Signalent à l'envi leur force et leur souplesse.
L'un chante un vaudeville ou plaisant ou malin,
Dont la troupe en riant répète le refrain;
L'autre célèbre en vers la beauté du village;
La muse et la bergère ont le même langage.
Dolon cueille un baiser sur les lèvres d'Iris;
Le baiser est donné, mais il paraît surpris:
Au larcin de l'amant les témoins applaudissent,
Et de leurs longs éclats les voûtes retentissent.
Ah! le luxe et les arts, et les frivolités,
Rendent-ils plus heureux l'habitant des cités.
Tandis qu'au sombre *hiver* la nature est en proie,
Il règne aux champs encore une innocente joie.
Le bonheur de la vie est dans l'emploi du tems;
Il faut des soins légers et des travaux constans,
Plus agir que penser, plus sentir que connaître;
Tel est l'état heureux du citoyen champêtre.

SAINT-LAMBERT.

O vous, vertueux infortunés, vous, petit nombre qui pensez dignement, et qui demeurez inébranlables contre le déluge des maux de la vie, supportez vos peines encore quelques instans, et bientôt ce que votre vue bornée n'aperçut qu'en partie, et qui vous parut mauvais, n'existera plus!

THOMPSON.

Nos maux et nos plaisirs, nos travaux et nos fêtes,
Les frimas, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés;
Ils naissent de leur cause aux jours déterminés,
Et par ces changemens la sagesse infinie
Dans l'univers immense entretient l'harmonie:
Les vents qui sur ces mers tourmentaient ces vaisseaux,
Sur un rivage aride ont apporté les eaux;
Les esprits sulfureux, les sels, l'huile éthérée,
Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
Rajeunissent la terre, et vont rendre féconds
Ces champs couverts de chaume, usés par les moissons.

Hiver, cruel *hiver*, toi qui sembles détruire,
Tu rends à nos sillons la force de produire :
Tandis que sur ces bords tu répands les frimas,
Le globe des saisons va sur d'autres climats
Renouveler la vie, et varier l'année.
Soleil, marche, et poursuis ta carrière ordonnée;
Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
Et ramener encor la joie et les beaux jours.

SAINT-LAMBERT.

(*Voyez* à l'article MOIS, *Décembre*, *Janvier* et *Février*).

(Lisez les *Saisons* de *Thompson*, de *Saint-Lambert*, de *Bernis*, de *Bernard*, de *Léonard;* les *Georgiques*, trad. par *Delille*, et le *poëme des Mois*, par *Roucher*).

SARCASME (*voyez* RAILLERIE).

SATIRE. — SATIRIQUE.

La *satire*, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur tems.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
...

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la *Satire;*
Lucile le premier osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.

BOILEAU (*Art poét.*).

La *satire*, *mon fils*, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques-uns, et choque tout le reste.

Toute *satire* en attire une autre, et fait naître souvent des inimitiés éternelles..... Je ne connais aucune *satire* qui soit demeurée sans réponse. Les familles, les amis entrent dans ses querelles. C'est le poison de la littérature.

VOLTAIRE.

Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse,
De ses croassemens importuner le ciel,
Agir avec bassesse, écrire avec audace
Et s'abreuver de fiel.
Imitez ces esprits, ces fils de la lumière,
Confidens du Très-Haut, qui vivent dans son sein,
Qui jettent comme lui sur la nature entière
Un œil pur et serein.

Le même (*Ode* 5).

Un enfant, son arc à la main,
Se promenait dans un bocage.
Une colombe, au blanc plumage,
Roucoulait ses amours sur un arbre voisin.
Il entend l'oiseau solitaire;
Il le voit: son arc est tendu.
La flèche part, et sur la terre
L'oiseau mourant tombe étendu.
Le vainqueur enchanté s'élance;
De joie il trépigne, il bondit,
Et barbare par ignorance,
De loin à sa proie il sourit.
Plus près de sa victime il allait la surprendre,
Quand il l'entendit soupirer.
Alors il vit le sang qu'il venait de répandre,
Et se mit lui-même à pleurer.
Toi qui vas décochant les traits de la *satire*,
Toi, qui te fais un jeu de blesser tant de cœurs,
Approche de plus près ceux que ta main déchire,
Et le bon mot qui t'a fait rire
Te coûtera souvent des pleurs.

Pezai (*la Colombe et l'Enfant*, Fable).

. . . . Si la troupe invisible
Des froids *censeurs*, des Zoïles secrets
Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible.
. . . .
Que ton repos n'en puisse être troublé;
Et, sans jamais t'avilir à répondre,
Laisse au mépris le soin de les confondre:
Rendre à leurs cris des sons injurieux,
C'est se flétrir, et ramper avec eux.

Gresset (*Epître à ma Muse*).

On peut à Despréaux pardonner la *satire ;*
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire :
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs ,
Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs.

VOLTAIRE (*Discours sur l'Envie*).

(*Voyez* LIBELLE , CALOMNIE , MÉCHANT *et* MÉDISANCE).

SAVANT. — SAVOIR. — SCIENCE.

L'homme *savant* est celui qui sait beaucoup en matière d'érudition et de littérature.

Le *savoir* est la connaissance acquise par l'étude et par l'expérience.

ROUBAUD.

L'objet de la *science* est de connaître la vérité ; son occupation, de la rechercher ; son caractère, de l'aimer : les moyens de l'acquérir sont de renoncer aux passions, de fuir la dissipation et l'oisiveté.

J.-J. ROUSSEAU.

Par elle, l'homme ose franchir les bornes étroites dans lesquelles il semble que la nature l'ait renfermé : citoyen de toutes les républiques , habitant de tous les empires, le monde entier est sa patrie. La *science*, comme un guide aussi fidèle que rapide, le conduit de pays en pays, de royaume en royaume ; elle lui en découvre les lois , les mœurs , la religion , le gouvernement : il revient chargé des dépouilles de l'Orient et de l'Occident; et joignant les richesses étrangères à ses propres trésors, il semble que la *science* lui ait appris à rendre toutes les nations de la terre tributaires de sa doctrine.

Dédaignant les bornes des tems comme celles des lieux , on dirait qu'elle l'ait fait vivre long-tems avant sa naissance. C'est l'homme de tous les siècles, comme de tous les pays. Tous les sages de l'antiquité ont pensé, ont parlé, ont agi pour lui ; ou plutôt il a vécu avec eux , il a entendu leurs leçons , il a été le témoin de leurs grands exemples. Plus attentif encore à exprimer leurs mœurs qu'à admirer leurs lumières , quel aiguillon leurs paroles ne laissent-elles pas dans son esprit ? quelle sainte jalousie leurs actions n'allument-elles pas dans son cœur ?

Ainsi nos pères s'animaient à la vertu : une noble émulation les portait à rendre à leur tour Athènes et Rome jalouses de leur gloire; ils voulaient surpasser les Aristide en justice, les Phocion en constance, les Fabrice en modération, et les Caton même en vertu.

Que si les exemples de sagesse, de grandeur d'ame, de générosité, d'amour de la patrie deviennent plus rares que jamais, c'est parce que la mollesse et la vanité de notre âge ont rompu les nœuds de cette douce et utile société que la *science* forme entre les vivans et les illustres morts, dont elle ranime les cendres pour en former le modèle de notre conduite.

D'Aguesseau (*Nécessité de la Science*).

La *science* la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connaître soi-même. Il vaut mieux connaître ses défauts, que de pénétrer tous les secrets des états et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette *science* est d'autant plus belle, qu'elle est non-seulement la plus nécessaire, mais aussi la plus rare de toutes.

Bossuet.

Il faut dans le *savoir* préférer l'utile au brillant.

Girard.

La *science* qui nourrit l'esprit souvent le tue : on périt d'abondance comme de maigreur.

Laya.

On voit des *savans* remplis d'eux-mêmes, qui ne parlent jamais sans appesantir leur mérite sur ceux qui les écoutent, et qui semblent avoir acquis le droit de faire taire tout le reste du monde. Ces hommes connaissent les anciens, sans savoir vivre avec les modernes.

Le desir de montrer qu'on *sait*,
Nous empêche souvent de *savoir* bien des choses.

C.

L'ignorance vaut mieux qu'un *savoir* affecté.

Boileau (*Epître* 9).

(*Lisez* la fable de La Fontaine, qui a pour titre *l'avantage de la science*, et *voyez* le mot Erudition).

SAVOIR-VIVRE (*voyez* Conversation, Esprit, Monde, Politesse, Société *et* Usage),

SCIENCES.

Démocrite disait que les racines des *sciences* sont amères, mais que les fruits en sont doux.

Celui qui entre dans la carrière des *sciences*, disait Aristote, doit jeter l'œil sur ceux qui le devancent, et non sur ceux qui le suivent.

Il faut que la *science* de notre profession soit comme la maison que nous habitons jour et nuit, et que les autres *sciences* soient comme les jardins que nous parcourons pour nous amuser, et non pour y séjourner.

Présomptueux mortels, une seule *science*
Epuise votre vie et votre intelligence :
Tant l'art est étendu, tant l'esprit est borné.
Le sublime Damon, pour le tragique né,
A vu sur le comique expirer son génie.
N'allez pas imiter la funeste manie
De ces rois qui, jaloux d'agrandir leurs états,
Perdent en un seul jour le fruit de cent combats.
Pourquoi courir après une gloire étrangère,
Tandis que vous pouvez régner dans votre sphère?

Du Resnel (*Essai sur la Critique*).

Les *sciences* se divisent en *sciences naturelles*, *surnaturelles* et *abstraites* ou *exactes*.

Sciences naturelles.

Ce sont celles que nous acquérons par l'expérience : les principales, celles d'où dérivent toutes les autres, sont :

L'*histoire naturelle*,
La *physique*,
La *chimie*.

Ici, sur un pivot, vers le nord entraîné,
L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé.
Là, de l'antique Hermès le minéral fluide
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide ;

Ici, par la liqueur, un tube coloré,
De la température indique le degré;
Là, du haut de nos toits, incliné vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre;
Plus loin, la cucurbite, à l'aide du fourneau,
De légères vapeurs mouille son chapiteau;
Le règne végétal, analysé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle;
Et plus haut je vois l'ombre errante sur un mur,
Faire marcher le tems d'un pas égal et sûr.

COLARDEAU (*Epître à M. Duhamel*).

Histoire naturelle.

Cette science est celle qui apprend à connaître tous les corps de la nature par leurs caractères extérieurs ; elle se compose :

1°. De la *cosmographie* (qui donne la description du monde) ;

2°. De la *géographie* (qui donne la description mathématique, physique et politique de la terre) (*voyez ce mot*) ;

3°. De la *géologie* (qui s'occupe de l'examen de l'intérieur de la terre) ;

4°. De la *minéralogie* (qui apprend à connaître les corps nombreux qui se trouvent dans l'intérieur de la terre, et qui portent le nom de *minéraux*) ;

5°. De la *botanique* (qui apprend à connaître méthodiquement les végétaux et toutes leurs parties) ;

6°. Enfin, l'*histoire naturelle des animaux* (science qui nous apprend les caractères généraux et particuliers des êtres vivans, leurs usages et leurs habitudes).

Corps naturels.

Les corps naturels sont : *minéraux*, corps en masse, ne vivant ni ne sentant ; *végétaux*, corps organisés, vivans, ne sentant point ; *animaux*, corps organisés, vivans, sentans et se mouvant spontanément.

De là *les trois règnes de la nature.*

Le règne minéral. Brut ; il occupe l'intérieur de la terre, s'y forme par la cristalisation ; il est mélangé, sans ordre et modifié par les circonstances.

Le règne végétal. Verdoyant; il revêt la surface de la terre, pompe sa nourriture terrestre par des racines absorbantes, et respire l'aérienne par des feuilles mobiles. Dans l'effervescence de sa métamorphose, il déploie cette pompe nuptiale qui lui fait produire des graines propres à se répandre dans des lieux déterminés.

Le règne animal. Sentant; il pare les dehors de la terre, se meut volontairement, respire, produit des œufs; il est excité par le tourment de la faim, l'attrait du plaisir et les angoisses de la douleur: déprédant le règne végétal et le sien même, il les restreint, et l'équilibre de tous se perpétue.

LINNÉE.

O magnificence! comment contempler à la fois tant de merveilles? Les détails échappent aux calculs, et l'ensemble au génie: le cœur ne peut suffire à tant d'amour, la reconnaissance à cette multitude de bienfaits, et l'imagination même reste épouvantée devant la grandeur de la création.

Qui peindra la verdure et les fleurs? qui peindra l'Océan, les fleuves, les ruisseaux, les fontaines? qui dévoilera leurs secrets? Voyez se jouer dans les airs, dans les eaux et sur la terre cette multitude variée d'animaux, depuis l'aigle jusqu'au moucheron, depuis l'éléphant jusqu'à l'insecte imperceptible; interrogez les échos; voyez l'éclair, la foudre, les orages, l'arc-en-ciel; comment ne pas desirer de connaître les causes de ces merveilles? On les cherche, on les étudie, on en saisit quelques-unes; mais toujours la première reste invisible, et la pensée de Dieu seule peut l'expliquer.

. . . . . Cédant aux desirs de mon cœur,
Je voulus adorer Dieu, l'auteur de mon être,
Et je dis à la Terre: Es-tu le Créateur
Que mon amour cherche à connaître?
Et la Terre me dit: Je ne suis point ton Dieu.
Et je dis à la Mer, à l'Air, au Vent, au Feu:
Montrez-moi l'Eternel, afin que je l'adore;
Tous ils m'ont répondu: Nous ne le sommes pas.
Vers l'Orient alors ayant tourné mes pas,
Je demandai l'Eternel à l'Aurore:

L'astre de l'univers s'avance radieux ;
D'un seul de ses rayons il embrase, il éclaire
Toute l'immensité de sa noble carrière,
Et je fus ébloui du spectable des cieux ;
Et le Soleil me dit : O mortel téméraire!
Tu voudrais contempler Dieu dans sa majesté,
Lève les yeux, soutiens l'éclat de ma lumière!
Je suis obscur devant le maître du tonnerre!
Je puis servir de voile à la Divinité.
Homme! vois ton néant, et garde le silence ;
La mort dissipera bientôt ton ignorance.
Mais laisse, en l'attendant, couler tes jours en paix ;
Et reconnais le Dieu qui t'apprend sa puissance,
En répandant sur toi d'innombrables bienfaits.

L. A. Martin (*Lettres à Sophie*).

Reproduction de la nature.

La surface de la terre, parée de sa verdure, est le fonds inépuisable et commun duquel l'homme et les animaux tirent leur subsistance ; tout ce qui a vie dans la nature vit sur ce qui végète, et les végétaux vivent à leur tour des débris de tout ce qui a vécu et végété : pour vivre il faut détruire, et ce n'est en effet qu'en détruisant des êtres que les animaux peuvent se nourrir et se multiplier. Dieu, en créant les premiers individus de chaque espèce d'animal et de végétal, a non-seulement donné la forme à la poussière de la terre, mais il l'a rendue vivante et animée, en renfermant dans chaque individu une quantité plus ou moins grande de principes actifs, de molécules organiques vivantes, indestructibles et communes à tous les êtres organisés : ces molécules passent de corps en corps, et servent également à la vie actuelle et à la continuation de la vie, à la nutrition, à l'accroissement de chaque individu ; et après la dissolution du corps, après sa destruction, sa réduction en cendres, ces molécules organiques, sur lesquelles la mort ne peut rien, survivent, circulent dans l'univers, passent dans d'autres êtres, et y portent la nourriture et la vie : toute production, tout renouvellement, tout accroissement par la génération, par la nutrition, par le développement, supposent donc une destruction précédente, une conversion de substance, un transport de ces molécules organiques qui ne se multiplient pas, mais qui,

subsistant toujours en nombre égal, rendent la nature toujours également vivante, la terre également peuplée, et toujours également resplendissante de la première gloire de celui qui l'a créée.

A prendre les êtres en général, le total de la quantité de vie est donc toujours le même, et la mort, qui semble tout détruire, ne détruit rien de cette vie primitive et commune à toutes les espèces d'êtres organisés : comme toutes les autres puissances subordonnées et subalternes, la mort n'attaque que les individus, ne frappe que la surface, ne détruit que la forme, ne peut rien sur la matière, et ne fait aucun tort à la nature, qui n'en brille que davantage, qui ne lui permet pas d'anéantir les espèces, mais la laisse moissonner les individus et les détruire avec le tems, pour se montrer elle-même indépendante de la mort et du tems, pour exercer à chaque instant sa puissance toujours active, manifester sa plénitude par sa fécondité, et faire de l'univers, en reproduisant, en renouvelant les êtres, un théâtre toujours rempli, un spectacle toujours nouveau.

Pour que les êtres se succèdent, il est donc nécessaire qu'ils se détruisent entre eux ; pour que les animaux se nourrissent et subsistent, il faut qu'ils détruisent des végétaux ou d'autre animaux ; et comme avant et après la destruction la quantité de vie est toujours la même, il semble qu'il devrait être indifférent à la nature que telle ou telle espèce détruisît plus ou moins ; cependant, comme une mère économe, au sein même de l'abondance, elle a fixé des bornes à la dépense et prévenu le dégât apparent, en ne donnant qu'à peu d'espèces d'animaux l'instinct de se nourrir de chair ; elle a même réduit a un assez petit nombre d'individus ces espèces voraces et carnacières, tandis qu'elle a multiplié bien plus abondamment et les espèces et les individus de ceux qui se nourrissent de plantes, et que dans les végétaux elle semble avoir prodigué les espèces, et répandu dans chacune avec profusion le nombre et la fécondité. L'homme a peut-être beaucoup contribué à seconder ses vues, à maintenir et même à établir cet ordre sur la terre; car, dans la mer, on retrouve cette indifférence que nous supposions ; toutes les espèces sont paesque également voraces ; elles vivent sur elles-mêmes ou sur les autres, et s'entre-dévorent perpétuellement sans

jamais se détruire, parce que la fécondité y est aussi grande que la déprédation, et que presque toute la nourriture, toute la consommation tourne au profit de la reproduction.

Buffon (*Histoire nat.*).

Sur la nature des végétaux.

Les végétaux qui couvrent cette terre, et qui y sont encore attachés de plus près que l'animal qui broute, participent aussi plus que lui à la nature du climat; chaque pays, chaque degré de température a ses plantes particulières : on trouve au pied des Alpes celles de France et d'Italie; on trouve à leur sommet celles des pays du Nord; on retrouve ces mêmes plantes du Nord sur les cimes glacées des montagnes d'Afrique. Sur les monts qui séparent l'empire du Mogol du royaume de Cachemire, on voit du côté du Midi toutes les plantes des Indes, et l'on est surpris de ne voir de l'autre côté que des plantes d'Europe. C'est aussi des climats excessifs que l'on tire les drogues, les parfums, les poisons, et toutes les plantes dont les qualités sont excessives : le climat tempéré ne produit, au contraire, que des choses tempérées; les herbes les plus douces, les légumes les plus sains, les fruits les plus suaves, les animaux les plus tranquilles, les hommes les plus polis sont l'apanage de cet heureux climat. Ainsi la terre fait les plantes; la terre et les plantes font les animaux; la terre, les plantes et les animaux font l'homme; car les qualités des végétaux viennent immédiatement de la terre et de l'air; le tempérament et les autres qualités relatives des animaux qui paissent l'herbe, tiennent de près à celles des plantes dont ils se nourrissent; enfin, les qualités physiques de l'homme et des animaux qui vivent sur les autres animaux autant que sur les plantes, dépendent, quoique de plus loin, de ces mêmes causes, dont l'influence s'étend jusque sur leur naturel et sur leurs mœurs. Et ce qui prouve encore mieux que tout se tempère dans un climat tempéré, et que tout est excès dans un climat excessif, c'est que la grandeur et la forme, qui paraissent être des qualités absolues, fixes et déterminées, dépendent cependant, comme les qualités relatives, de l'influence du climat : la taille de nos animaux quadrupèdes n'approche pas de celle de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame; nos plus gros oiseaux sont fort petits, si on les compare à l'autruche, au condor, au casoar; et quelle comparaison des

poissons, des lézards, des serpens de nos climats, avec les baleines, les cachalots, les narvals qui peuplent les mers du Nord, et avec les crocodiles, les grands lézards et les couleuvres énormes qui infestent les terres et les eaux du Midi? et si l'on considère encore chaque espèce dans différens climats, on y trouvera des variétés sensibles pour la grandeur et pour la forme; toutes prennent une teinture plus ou moins forte du climat. Ces changemens ne se font que lentement, imperceptiblement; le grand ouvrier de la nature est le tems : comme il marche toujours d'un pas égal, uniforme et réglé, il ne fait rien par sauts; mais par degrés, par nuances, par succession, il fait tout; et ces changemens, d'abord imperceptibles, deviennent peu à peu sensibles, et se marquent enfin par des résultats auxquels on ne peut se méprendre.

Le même.

L'ami de la nature dans les champs et les bois.

Pour lui dans ces forêts succèdent à propos
Le loisir au travail, l'exercice au repos.
Amant de la *nature*, il embrasse; il dévore
La science d'Hermès, et du dieu d'Epidaure.
Des fleurs, des minéraux, il exalte, il extrait
Et l'ame aromatique, et le pouvoir secret.
Il cueille au sein des bois ces plantes salutaires,
De vie et de santé riches dépositaires.
Sur d'antiques écrits avec amour baissé,
Il consulte les morts, il vit dans le passé.
Sur les cieux, dont Newton lui révèle l'histoire,
Tantôt d'un Dieu puissant il contemple la gloire,
Et tantôt recueilli sous la voûte des bois,
De la philosophie il écoute la voix :
« Suis la simple *nature*, évite tout extrême,
» Trouve en toi ton ami, songe à l'heure suprême,
» Dit-elle; et vers les cieux, ton séjour paternel,
» Ose élever l'esprit et l'œil d'un immortel.
» De ces astres errans l'ame est concitoyenne :
» Le ciel est leur patrie; il est aussi la tienne ».

Boisjolin (*Forêt de Windsor, trad. de Pope*).

(*Voyez* Mois, Nature, Saisons, Terre; *et lisez* Linnée, Buffon, La Cépède, les *Trois règnes de la Nature*, par Delille; les *Etudes de la Nature* par Bernardin de Saint-Pierre, et le poëme de la *Grandeur de Dieu*, et *les Merveilles de la Nature*, par Dulard).

PHYSIQUE.

La *physique* a pour objet la connaissance des phénomènes de la nature. Dans la production de ces phénomènes, les corps manifestent diverses propriétés, dont l'étude doit exciter particulièrement notre attention; et c'est en recherchant les lois établies par l'Etre-Suprême pour régler l'exercice de ces mêmes propriétés, que nous nous élevons jusqu'aux théories qui servent à lier les faits entre eux, et à nous en montrer la dépendance mutuelle.

L'abbé HAÜY.

Cette science se divise en deux parties : la *physique expérimentale* et la *physique systématique*.

La *physique expérimentale*, c'est la science des effets naturels développés par l'expérience ; la *physique systématique*, c'est l'art de fonder des systèmes fondés sur la connaissance des effets prouvés par l'expérience, par le moyen desquels systèmes on puisse rendre raison de ces effets.

(*Dictionnaire des Sciences*).

Les anciens ne paraissent pas s'être beaucoup occupés de *physique expérimentale ;* cependant ils nous ont conservé un grand nombre de faits. Les plus sages d'entre eux (c'est-à-dire ceux qui n'ont pas composé de systèmes) (1), ont fait, pour ainsi dire, la table de ce qu'ils voyaient, l'ont bien faite, et s'en sont tenus là. Ils n'ont connu de l'aimant que la propriété d'attirer le fer ; ils n'ont connu des merveilles de l'électricité que la propriété que l'ambre ou le verre a d'attirer une paille, et leurs ouvrages ne renferment rien autre sur ces deux phénomènes, qui ont fait la gloire des physiciens modernes.

---

(1) L'ancienne *physique* était moins la science de la nature que celle des opinions des philosophes. On n'observait pas, mais on faisait des systèmes qui expliquaient tout. Thalès créait le monde avec de l'eau, Phérécide avec la terre ; Hippon employait le fer ; un peu d'air suffisait à Anaximène ; et Zénon se servait de quatre élémens réunis. Embarrassés pour peupler ce monde, d'autres savans venaient ensuite allumer de grands feux souterrains, pensant produire ainsi les métaux, les pierres, les plantes et peut-être les hommes.

Je ne dis rien de la lumière et des couleurs ; il est à peu près sûr qu'ils ne savaient rien sur ces matières, que Newton a pour ainsi dire créées.

C'est peut-être dans l'histoire des animaux d'*Arioste*, qu'il faut chercher la vraie *physique* des anciens, plutôt que dans ses ouvrages de physique même, où il est moins riche en faits et plns abondant en paroles, plus raisonneur et moins instruit; car telle est tout à la fois la sagesse et la manie de l'esprit humain, qu'il ne songe guère qu'à amasser et ranger des matériaux, tant que la collection est facile et abondante; mais qu'à l'instant où les matériaux lui manquent, il se met aussitôt à discourir et à former des systêmes.

Je ne parlerai des tems ténébreux de la *physique* que pour faire mention, en passant, de quelques génies supérieurs qui, abandonnant la méthode vague et obscure de philosopher, qui fut si longtems adoptée dans les écoles, laissaient les mots pour les choses, et cherchaient dans leur sagacité et dans l'étude de la nature des connaissances plus réelles. Le moine *Bacon* doit être mis au nombre de ces esprits du premier ordre. Dans le sein de la plus profonde ignorance, il sut, par la force de son génie, s'élever au-dessus de son siècle, et le laisser bien loin derrière lui.

Le chancelier *Bacon*, anglais comme le moine, entrevit les principes généraux qui doivent servir de fondement à l'étude de la nature. Il proposa de les reconnaître par la voie de l'expérience; il annonça un grand nombre de découvertes qui se sont faites depuis. Descartes, qui le suivit de près, ouvrit de nouvelles routes, et remplaça dans les écoles, la *physique* d'Aristote par la sienne.

Enfin Newton parut et montra le premier ce que ses prédécesseurs n'avaient fait qu'entrevoir. Aussi grand par ses expériences d'optique que par son système du monde, il ouvrit de tous côtés une carrière immense que les physiciens parcourent encore.

PATRIN (*Lettres sur la Physique*).

Newton paraît, le ciel s'anime;
Il dit et son œuvre sublime,
O Soleil! est digne de toi :
Les astres ont cru reconnaître
La voix puissante de leur maître,
Et les cieux reçoivent sa loi.

MARTIN (*Lettres sur la Physique*).

Ce que Newton avait fait pour les astres et pour la lumière, *Lavoisier* le fit pour les corps les plus simples de la nature : l'eau et l'air cessèrent d'être des élémens, et la chimie fut créée.

Lavoisier, tu parais, et par toi l'univers
Apprend que l'eau contient deux principes divers.
L'oxigène propice aux facultés vitales,
L'hydrogène inflammable en deux parts inégales,
De leur vieille union par le feu dégagés,
En deux gaz différens sont déjà partagés;
Ils partent délivrés de leur antique chaîne;
L'un et l'autre se porte où son penchant l'entraîne;
Pris tous deux à ta voix, ô prodige nouveau!
Séparés en vapeur, se rassemblent en eau,
Du liquide élément double métamorphose;
Ton art le détruisit, ton art le recompose.

DELILLE (*les Trois Règnes*).

(Lisez *les Elémens de Physique* d'HAUY, de JUMELIN, et *le Dictionnaire de Physique* de BRISSON).

CHIMIE.

La *chimie* est une science qui apprend à connaître l'action intime et réciproque de tous les corps de la nature les uns sur les autres.

FOURCROY.

Pour sentir la justesse de cette définition, ramenons un moment notre pensée sur la création. Supposons qu'un homme seul au milieu du monde, doué de cette intelligence active qui observe et devine les causes, de cette curiosité patiente qui cherche les faits, de cette raison éclairée qui les coordonne et imagine les méthodes, placé au milieu de toutes les productions de la terre, de tous les corps organiques et inorganiques, veuille connaître leur nature, leurs propriétés et leurs rapports. Suivons la marche de ses idées.

Etonné d'abord de tant de richesses, ébloui par tant de merveilles, il veut observer, mais il voit confusément; la nature, brillante et féconde, intéresse tous les sens à la fois. Il admire l'étonnante variété des animaux qui peuplent les forêts, les fleuves et les

airs, depuis l'insecte qu'aperçoivent à peine les yeux les plus exercés, jusqu'à ces énormes quadrupèdes dont l'aspect l'épouvanterait, si, dans le sentiment de son intelligence, il ne trouvait le sentiment de sa supériorité; il est flatté par les formes élégantes des nombreux végétaux qui lui présentent en tribut leur feuillage hospitalier, leurs fleurs odorantes et leurs fruits savoureux. Les fentes inclinées des rochers, les couches variées des montagnes, lui offrent leurs trésors métalliques, et ces cristallisations prismatiques où la lumière se joue et se brise en reflets éblouissans. Il ne peut d'abord distinguer ce qui appartient à telle partie de l'histoire naturelle ou à telle autre; mais peu à peu ses idées se coordonnent; il considère les propriétés extérieures des corps, leur forme, leur couleur, leur pesanteur, leur situation, leur durée, leur reproduction. Il les classe par analogie; il établit des ordres, des genres et des variétés pour les végétaux; il range les animaux par familles; il étudie les mœurs, les habitudes de ces êtres organiques; *il est naturaliste*.

Devenu plus observateur, il remarque bientôt que tous les corps de la nature ont un mouvement général, et exercent les uns sur les autres une influence particulière. Il ne peut s'empêcher de réfléchir sur les modifications qu'éprouvent les substances naturelles par l'effet du tems et de ce mouvement imprimé à tous les êtres. Le cours des fleuves, les vents, les marées, les orages, les météores, le tonnerre, les volcans, les effets de la lumière, de l'air et du feu; tous les grands phénomènes de la nature, suivis jusque dans leurs moindres causes, dans leurs moindres résultats, l'avertissent qu'il existe entre les corps des rapports qu'il a intérêt de connaître. Il les voit s'attirer à une grande distance, se repousser, balancer leurs forces, agir enfin en raison de leur pesanteur, de leur volume, de leur élasticité, du mouvement qui leur a été communiqué. Ceux-ci livrent passage à la lumière; ceux-là, au contraire, la réfléchissent; d'autres semblent en doubler les effets. Les uns transmettent la chaleur et l'électricité, tandis que les autres se refusent à l'action sensible de ces fluides; il mesure ces forces, il constate ces propriétés; *il est physicien*.

Plus il avance dans l'étude des phénomènes que lui présente la nature, plus sa curiosité augmente. Plusieurs des agens qui modi-

fient les corps, sont en sa puissance : il dispose à son gré de l'eau, de l'air et du feu : il les applique aux matières qu'il étudie. Il reconnaît bientôt que la combinaison intime n'a lieu qu'entre des substances extrêmement divisées ; il favorise leur action réciproque par tous les moyens qu'il connaît. Comme physicien, il avait considéré cette action dans les masses ; il l'observe entre les dernières molécules des corps mis en contact ; *il est chimiste.*

La *chimie* suppose donc nécessairement la connaissance préalable de l'histoire naturelle et de la physique. C'est, pour ainsi dire, le troisième degré dans l'échelle des connaissances naturelles.

Cadet (*Introduction au Dictionnaire de Chimie*).

De la nature trop cachée
Seule elle sait ouvrir le sein ;
Voit par quels secrets assemblages
Elle a varié ses ouvrages,
Animaux, plantes, minéraux ;
Et sait en mille expériences
Faire à son gré les alliances
Et les divorces des métaux.

La Motte.

Science souveraine, ô Circé bienfaisante !
Qui, sur l'être animé, le métal et la plante,
Règnes depuis Hermès, trois sceptres dans la main ;
Tu soumets la nature et fouilles dans son sein ;
Interroges l'insecte, observes la fossile ;
Divises par atôme et repaîtris l'argile ;
Recueilles tant d'esprits, de principes, de sels,
Du corps que tu dissous moteurs universels ;
Distiles sur la flamme en filtres salutaires
Le suc de la cigüe et le sang des vipères ;
Par un subtil agent réunis les métaux,
Dénatures leur être au creux de tes fourneaux ;
Du mélange et du choc des sucs antipathiques
Fais sortir quelquefois des tonnerres magiques ;
Imites le volcan qui mugit vers Enna,
Quand Typhon s'agitant sous le poids de l'Etna,
Par la cîme du mont qui le retient à peine,
Lance au ciel des rochers noircis par son haleine.

Le Mierre (*Poëme de la Peinture*).

La *chimie* se divise en huit parties, que l'on appelle : *Chimie philosophique*, *chimie météorique*, *chimie minérale*, *chimie végétale*, *chimie animale*; *chimie pharmacologique*, *chimie manufacturière* et *chimie économique*.

On appelle *chimie philosophique* celle qui établit les principes, et fonde toute la doctrine de la science; *chimie météorique*, celle qui s'occupe spécialement de tous les phénomènes qui se passent dans l'air, et que l'on connaît sous le nom de météores; *chimie minérale*, celle qui a pour objet l'analyse ou l'examen de tous les fossiles, des eaux, des terres, des pierres, des métaux des bitumes, etc.; *chimie végétale*, celle qui traite de l'analyse des plantes et de leurs produits; *chimie animale*, celle qui s'occupe des corps des animaux; *chimie pharmacologique*, celle qui a pour objet tout ce qui tient à la connaissance, à la préparation et à l'administration des médicamens; *chimie manufacturière*, celle qui s'applique à découvrir, à rectifier, à étendre, à perfectionner ou à simplifier les procédés chimiques des manufactures; *chimie économique*, celle qui a pour but d'éclairer, de simplifier et de régulariser une foule de procédés économiques qu'on exécute sans cesse dans toutes nos demeures, pour les assainir, les chauffer, les éclairer, pour préparer les vêtemens, la nourriture, les boissons.

(*Dictionnaire des Arts et des Sciences*).

L'origine de la *chimie* remonte aux tems fabuleux, et les *chimistes* ont voulu des Dieux pour fondateurs de leur doctrine. Parmi les contes plus ou moins absurdes qu'on a débités à ce sujet, il en est un assez ingénieux imaginé par les Arabes, et que leurs écrivains nous ont transmis.

« Au commencement du monde, disent-ils, les anges, ces êtres » intermédiaires entre l'homme et la divinité, avaient la connais- » sance de toutes les sciences; mais, semblables aux demi-Dieux » de la mythologie payenne, ils étaient soumis aux passions hu- » maines. Les femmes qui habitaient l'Asie leur inspirèrent un » amour si violent, qu'ils offrirent, pour prix de leur tendresse, » de leur apprendre les secrets les plus merveilleux, et l'art de » combiner les corps. Les belles écolières écrivirent leurs leçons » sur un livre appelé *kema*, d'où est venu le nom de *chimie* ».

Les Hébreux n'admettent pas cette origine : ils ont regardé comme le fondateur de la *chimie* le fameux *Tubalcain*, cité dans la Genèse en qualité de forgeron, et que plusieurs savans croient le même que le Vulcain des Grecs.

Les Egyptiens, de leur côté, reconnaissent pour père de la *chimie* leur roi *Siphoas*, qui vivait 1900 ans avant J.-C., et qu'on a surnommé *Hermès* ou *Mercure-Trimégiste*, invoqué par les alchimistes, qui on appelé leur art *science hermétique*.

Cette époque, adoptée par la plupart des historiens de la *chimie*, doit nous sembler trop rapprochée, quand nous les comparons à celle des belles peintures égyptiennes, de ces dorures que vingt siècles n'ont pu détruire, et à tant d'autres monumens qui prouvent que les arts chimiques étaient connus chez ces peuples dès la plus haute antiquité. La connaissance de la poudre, à la Chine, au Japon, et peut-être dans tous les temples d'initiation, celle de mille secrets renfermés dans ces temples, et producteurs de prestiges que l'on prenait pour des miracles, tout indique pour la *chimie*, comme Bailly l'a démontré pour les autres sciences (1), les débris des connaissances d'un peuple inventeur, connaissances dont les générations suivantes n'ont conservé que les résultats.

CADET.

(*Lisez* le *Système des Connaissances chimiques*, par FOURCROY, et le *Dictionnaire de Chimie*, par CADET).

SCIENCE SURNATURELLE.

Elle nous est donnée par la foi et la révélation, et se nomme *théologie*.

La *théologie* traite de Dieu et des choses divines ; elle a pour objet Dieu et les choses qu'il a révélées.

Les anciens avaient trois sortes de *théologie* ; savoir, 1°. la mythologique ou fabuleuse, qui florissait parmi les poëtes, et qui roulait principalement sur la théogonie ou génération des Dieux. (*Voyez* MYTHOLOGIE).

(1) Lettres sur l'Origine des Sciences, et sur celles des peuples de l'Asie.

2°. La politique, embrassée principalement par les princes, les magistrats, les prêtres et le corps des peuples, comme la science la plus utile et la plus nécessaire pour la sûreté, la tranquillité et la prospérité publique;

3°. La physique ou naturelle, cultivée par les philosophes, comme la science la plus convenable à la nature et à la raison; elle n'admettait qu'un seul Dieu suprême, et des démons ou génies, comme médiateurs entre Dieu et les hommes.

Les Hébreux, qui avaient été favorisés de la révélation, ont aussi leurs *théologiens*; car on peut donner ce titre aux prophètes suscités de Dieu pour les instruire, aux pontifes chargés par état de leur expliquer la loi, et aux scribes ou docteurs qui faisaient profession de l'interpréter. Depuis leur dispersion, les juifs modernes n'ont manqué ni d'écrivains ni de livres; les écrits de leurs rabbins sont répandus par-tout le monde.

Parmi les chrétiens le mot de *théologie* se prend en divers sens.

Les anciens pères, et particulièrement les Grecs, comme saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, ont donné spécialement ce nom à la partie de la doctrine chrétienne qui traite de la divinité; de là vient que parmi eux on appelait l'évangéliste saint Jean le *théologien* par excellence, à cause qu'il avait traité de la divinité du Verbe d'une manière plus profonde et plus étendue que les autres apôtres. Ils surnommaient aussi saint Grégoire de Nazianze le *théologien*, parce qu'il avait défendu avec zèle la divinité du Verbe contre les Ariens; et, en ce sens, les Grecs distinguaient la *théologie* de ce qu'ils appelaient *économie*; c'est-à-dire, de la partie de la doctrine chrétienne qui traite du mystère de l'incarnation.

Mais, dans un sens plus étendu, l'on définit la *théologie* une science qui nous apprend ce que nous devons croire de Dieu, et la manière dont il veut que nous le servions; on la divise en deux espèces, qui sont la *théologie* naturelle et la *théologie* surnaturelle.

La *théologie* naturelle est la connaissance que nous avons de Dieu et de ses attributs, par les seules lumières de la raison et de la nature, et en considérant les ouvrages qui ne peuvent être sortis que de ses mains.

La *théologie* surnaturelle, ou *théologie* proprement dite, est une

science qui, se fondant sur des principes révélés, tire des conclusions, tant sur Dieu, sa nature, ses attributs, etc., que sur toute les autres choses qui peuvent avoir rapport à Dieu : d'où il s'ensuit que la *théologie* joint dans sa manière de procéder l'usage de la raison à la certitude de la révélation, ou qu'elle est fondée en partie sur les lumières de la révélation, et en partie sur celles de la raison.

(*Encyclopédie*).

De *théologie* on a fait *théologal*, pour désigner un ecclésiastique qui enseigne la *théologie*; *théologales*, pour distinguer les vertus qui ont principalement Dieu pour objet. Ces vertus sont la *foi*, l'*espérance* et la *charité*; *théologien*, pour exprimer celui qui écrit sur les matières de la *théologie*.

(*Voyez* Foi *et* Religion).

Sciences abstraites *ou* exactes.

Les *sciences abstraites* ne s'acquièrent qu'avec le secours des *mathématiques*, lesquelles se divisent en deux classes; la première qu'on appelle *mathématiques pures*, parce qu'elle considère les propriétés de la grandeur d'une manière abstraite, et que la grandeur, sous ce point de vue, est calculable ou mesurable.

La seconde, que l'on appelle *mathématiques mixtes*, emprunte de la physique quelques propriétés primordiales, d'où elle tire, à l'aide des mathématiques pures, toutes les autres propriétés qui s'y rapportent.

Les sciences *mathématiques pures* sont :

L'*arithmétique* (qui traite des nombres et des opérations que l'on fait sur les nombres).

L'*algèbre* (qui démontre le calcul des grandeurs en général, ans laquelle on emploie, au lieu de chiffres, les lettres de l'alphabet, qui, n'ayant aucune valeur déterminée, peuvent représenter toutes sortes de grandeurs (1).

(1) . . . . L'exacte *algèbre*,
Ce grand art aux magiques traits,
Aussi négligé que célèbre,
Pénètre les plus hauts secrets.

La *géométrie* (qui s'occupe de la mesure de l'étendue dans ses trois dimensions, longueur, largeur et profondeur ou épaisseur) (1).

Le *calcul différentiel* (branche très-avancée des mathématiques, et qui apprend à calculer des parties très-petites dans les lignes courbes, parties que l'on nomme *différence*, et que Newton appelle *Calcul de fluxions*.

Et le *calcul intégral* (qui est encore une autre branche de mathématiques, et qui fait l'inverse du calcul différentiel, en apprenant à calculer des qualités que l'on appelle *variables*).

La Vérité, des yeux vulgaires,
A beau reculer ses mystères,
Il s'obstine à les dévoiler;
Et, par un artifice extrême,
En l'interrogeant elle-même,
Il la force à se déceler.

LA MOTTE (*Stances sur les Sciences exactes*).

On n'a rien de certain sur l'origine de cette science. On en attribue l'invention à Diophante, auteur qui en écrivit treize livres, dont il en reste six, que Xilender publia en 1575. Néanmoins il semble que l'*algèbre* n'a pas été inconnue aux anciens : suivant Théon, le commentateur d'Euclide, Platon est le premier qui ait enseigné cette science; mais il en est question plus au long dans Pappus, et encore davantage dans Archimede.

(1) La *Géométrie* est le guide
Qui, sans cesse éclairant nos pas,
Nous prête le secours solide
De sa règle et de son compas,
Ses sœurs, avec elle infaillibles,
Bientôt dans leurs sentiers pénibles
S'égareraient sans sa clarté.
Toutes ses démarches sont sûres,
Et sa main à nos conjectures
Met le sceau de la Vérité.

LA MOTTE (*Stances sur les Sciences exactes*).

Il y a apparence que la *géométrie*, comme la plupart des autres sciences, est née en Egypte. Selon Hérodote et Strabon, les Egyptiens ne pouvant connaître les bornes de leurs héritages confondus par les inondations du Nil, inventèrent l'art de mesurer et de diviser les terres, afin de distinguer les leurs par la considération de la figure qu'elles avaient, et de la surface qu'elles pouvaient contenir.

Les SCIENCES *mathématiques mixtes* sont :

La *mécanique* (qui considère le mouvement et les forces motrices, leur nature, leurs lois et leurs effets dans les machines).

L'*optique* (science qui a pour objet les effets de la lumière directe, et par conséquent la science de la vision directe ; c'est-à-dire, de la vision des objets par des rayons qui viennent directement et immédiatement de ces objets à nos yeux, sans être ni réfléchis, ni réfractés par quelques corps réfléchissant ou réfringent.

L'*Astronomie* (science des mouvemens célestes, des phénomènes qu'on observe dans le ciel, et de tout ce qui a rapport aux astres ; c'est par cette science qu'en mathématiques on apprend à connaître les grandeurs, les mouvemens et les distances des étoiles, des planètes et des comètes, autant que l'industrie humaine, aidée de l'observation et du calcul, peut nous y faire pénétrer) (1).

---

(1) *Uranie*, aux célestes voûtes
Elevant ses hardis regards,
Parcourt les inégales routes
Que tiennent les astres épars ;
Prévoit quel corps dans leur carrière,
Doit nous dérober la lumière,
Et nous en prédit les instans ;
Sait leur distance et leur mesure,
Et tous les rangs que la nature
Leur a prescrits dans tous les tems.

LA MOTTE (*Stances sur les Sciences exactes*).

Les anciens appeloient cette science *astrologie* ; mais ce dernier terme n'est plus en usage maintenant que pour désigner l'art chimérique, suivant les règles duquel on croit pouvoir connaître l'avenir par l'inspection des astres ; aussi ce qu'on sait de l'origine et des premiers progrès de l'astrologie se rapporte à l'*astronomie*. Les Chaldéens passent pour avoir été les premiers *astronomes* ; les Egyptiens leur disputent cet avantage, et prétendent avoir deviné les premiers le mouvement de la terre, appelé *système de Copernic*.

Cependant vers l'Euphrate on dit que des pasteurs
Du grand art des Kepler rustiques inventeurs,
Etudiaient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent du Tems les traces invisibles,
Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravaient sur la pierre ; et du globe étranger
Que l'univers tremblant revoit par intervalle,
Savaient même embrasser la carrière inégale.
Ainsi l'*Astronomie* eut les champs pour berceau ;
Cette fille des Cieux illustra le hameau.

La *géographie* (science qui enseigne la position de toutes les régions de la terre) (*voyez* le mot *Géographie*).

La *chronologie* (doctrine des tems).

L'*architecture militaire* (art de fortifier les places, en les garantissant par des constructions solides et bien disposées contre l'effort des bombes, des boulets, etc.; c'est ce genre de construction qu'on appelle *fortification*).

L'*hydrostatique* (science qui signifie proprement la *statique* de l'eau, la science de l'équilibre des eaux et des autres corps fluides).

L'*hydraulique* (partie de la mécanique qui considère le mouvement des fluides, et qui enseigne la conduite des eaux et le moyen de les élever, tant pour les rendre jaillissantes que pour d'autres usages).

L'*hydrographie*, ou la *navigation* (*voyez ce mot*).

On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider le troupeau, la famille, le char,
Qui parcouraient au loin le vaste Sennaar.
Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse;
Dans les champs étoilés la voyez-vous sans cesse
Promener le Taureau, la Chèvre, le Bélier,
Et le Chien pastoral, et le char du Bouvier?
Ses mœurs ne changent point, et le ciel nous répète
Que la docte *Uranie* a porté la houlette.

DE FONTANES (*Essai sur l'Astronomie*).

Les noms d'Hypparque, de Ptolémée, de Copernic, de Tycho-Brahé, de Kepler, de Galiléo, d'Hévélius, de Gassendi, d'Huygens et de Cassini sont à jamais célèbres dans les fastes de l'*astronomie*; Newton sur-tout s'est immortalisé par ses sublimes découvertes :

Atlas de tous ces cieux qui reposent sur lui,
Il les fait l'un de l'autre et la règle et l'appui;
Il calcule leur cours, leur grandeur, leurs distances.
C'est en vain qu'égarée en ces déserts immenses,
La comète espérait échapper à ses yeux;
Fixes ou vagabonds, il saisit tous ses feux,
Qui, suivent de leur cours l'incroyable vitesse,
Sans cesse s'attirant, se repoussant sans cesse;
Et, par deux mouvemens, mais par la même loi,
Roulent tous l'un sur l'autre, et chacun d'eux sur soi.

DELILLE (*Imagination*).

SCULPTURE.

L'art de peindre et de sculpter est né par-tout; chez l'homme encore sauvage, par-tout il a voulu imiter la forme humaine : on n'a donc tardé nulle part à paîtrir de la terre, à tailler du bois et à vouloir représenter à peu près la même figure humaine par des traits grossiers de couleur. Telle a été l'origine de la *sculpture* et de la peinture, et ces deux arts ce sont arrêtés à ces premiers rudimens sur une grande partie de le terre. Moïse nous montre des ouvrages de *sculpture* dans lès siècles bien antérieurs à ceux où il écrivait.

Dans la Génèse, lorsque Jacob se disposait à quitter en secret Laban, et à retourner dans le pays où il avait pris naissance, Rachel parvint à dérober les idoles de son beau-père.

On voit encore que l'art de jeter en fonte les métaux, et de les faire servir à des imitations de la nature, fut connu des Israélites dans des tems fort reculés, puisqu'ils fondirent un veau d'or dans le désert.

Les Egyptiens inventèrent de bonne heure la *sculpture*; mais deux obstacles s'opposèrent à ce qu'ils pussent la porter à la perfection; le premier était invincible : c'est qu'ils n'étaient pas beaux eux-mêmes; le second, c'est que les lois leur prescrivaient une continuité de principes et de pratique, qui ne permettait pas aux artistes de rien ajouter à ce qu'avaient fait leurs prédécesseurs. Les Egyptiens ne pouvaient d'ailleurs connaître l'anatomie, puisque celui même qui onvrait les corps pour les embaumer, était obligé de se soustraire par la fuite à la fureur du peuple.

Pline et Winkelmann regardent comme probable, que les Etrusques avaient conduit, avant les Grecs, l'art de la *sculpture* à une certaine perfection; ce qui est certain, c'est que, loug-tems avant le siége de Troye, un artiste nommé Dédale, fuyant la colère de Minos, se réfugia en Sicile, où il travailla, et d'où il passa en Italie, où il laissa des monumens de son art. Pausanias et Diodore de Sicile assurent que l'on voyait encore de leur tems des ouvrages attribués à cet artiste célèbre, et qui étaient imposans par la grandeur de leur caractère.

LUNIER (*Dictionnaire des Arts*).

Autrefois la statue, immobile, roidie,
De la main du sculpteur sortait toujours sans vie,
L'œil fermé, les pieds joints, les bras collés aux flancs.
Tels le Nil vit ses Dieux presque dans tous les tems.
L'industrieux *Dédale*, honneur de la *sculpture*,
Des liens du maillot dégagea la figure,
Fit jouer ses ressorts, lui rendit l'action,
Et fut pour l'animer le vrai Pygmalion.
Mais, malgré cet essor, la figure vulgaire,
Sans accord et saus grace, était sans caractère;
Le beau dans tout sou jour n'était point présenté:
Il fallut ajouter à l'objet imité.
. . . .
L'artiste jeta l'œil éclairé par le goût
Sur ces traits divisés pour en former un tout;
Et sa main dans ce choix heureusement guidée,
Montre l'homme parfait qui n'était qu'en idée.

Le Mierre (*les Fastes*).

Si les Grecs entrèrent plus tard que d'autres peuples dans la carrière des arts, ils surent, graces au génie sublime de *Praxitèle* et de *Phidias*, faire servir ce désavantage à leur gloire (1).

O prodige! long-tems dans sa masse grossière,
Un vil bloc enferma le dieu de la lumière.
L'art commaude, et d'un marbre Apollon est sorti;
Son œil a vu le monstre, et le trait est parti;
Son arc frémit encore entre ses mains divines;
Un courroux dédaigneux a gonflé ses narines;
Avec ces yeux perçans devant qui l'aveuir,
Le passé, le présent, viennent se réunir;
Du haut de sa victoire il regarde sa proie,
Et rayonne d'orgueil, de jeunesse et de joie.
Chez lui rien n'est mortel: avec la majesté
Son air aérien joint la légèreté;
A peine sur la terre il imprime sa trace;
Ses cheveux sur son front sont noués avec grace.
D'un tout harmonieux j'admire les accords;
L'œil avec volupté glisse sur ce beau corps.

---

(1) *Praxitèle* naquit dans la grande Grèce ou la Calabre: il florissait vers l'an 364 avant J.-C. *Phidias* vivait à Athènes, vers l'an 448 avant J.-C.

A son premier aspect, je m'arrête, je rêve;
Sans m'en apercevoir, ma tête se relève;
Mon maintien s'ennoblit. Sans temple, sans autels,
Son air commande encor l'hommage des mortels;
Et, modèle des arts et leur première idole,
Seul il semble survivre au dieu du Capitole.

Delille (*Imagination*).

Jusqu'au règne d'Alexandre les arts s'avancèrent dans la Grèce de plus en plus vers la perfection; mais, après la mort de ce prince, et lorsque la Grèce fut tombée sous la domination de Rome, l'art déchut rapidement; s'il se releva quelque tems sous les princes qui l'aimaient, les révolutions de l'empire, les guerres successives, le changement de religion, l'abolition des images, l'invasion des barbares portèrent le dernier coup au bon goût, en détruisant ce qui restait encore de chefs-d'œuvres des anciens.

C'est dans le quinzième siècle que la *sculpture* est sortie du néant, soutenue par Michel-Ange. Tandis qu'elle florissait en Italie, Jean Goujon lui préparait en France une nouvelle gloire; mais cette gloire se perdit dans les guerres civiles qui désolèrent le royaume. Le siècle de Louis XIV, si fécond en merveilles, vit naître Pujet, Girardon, Couston, etc. Ces hommes de génie en ont créé d'autres, parmi lesquels on est obligé de citer Bouchardon et Pajou, qui ont rassemblé toutes les perfections de l'art et les beautés de l'antiquité dans leurs nombreux ouvrages.

SECOURS.

En ce monde il se faut l'un l'autre *secourir*.

La Fontaine (*Fable 16, Liv. VI*).

Un léger *secours*, donné à propos et dans un besoin extrême, vaut mieux que cent bienfaits mal distribués.

Confucius.

La vigne devenait stérile,
Dépérissant faute d'appui;
Un ormeau devint son asile...
Si par moi, disait-il, je ne porte aucun fruit,
Je soutiendrai du moins une plante fertile.

(*Voyez* Aumône, Bienfaisance *et* Charité).

SECRET.

. . . . . De vos *secrets* soyez toujours le maître ;
Qui dit celui d'autrui, doit passer pour un traître.

Voltaire (*l'Enfant prodigue*).

Quand, entre les amis, le *secret* est juré,
Rien ne peut dispenser de ce *secret* sacré.
On doit au vice même, on doit à l'inconstance,
Quand l'amitié finit, un éternel silence.

L'abbé de Villers.

Il n'y a guère qu'une bonne éducation qui rende les hommes capables de *secret*.

Toute confiance est dangereuse, si elle n'est entière; il y a peu de conjectures où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son *secret* à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

Des gens vous promettent le *secret*, et ils le révèlent eux-mêmes, et à leur insçu; ils ne remuent pas les lèvres, et on les entend; on lit sur leur front et dans leurs yeux, on voit au travers de leur poitrine, ils sont transparens. D'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée; mais ils parlent et agissent de manière qu'on la découvre de soi-même. Enfin, quelques-uns méprisent votre *secret*, de quelque conséquence qu'il puisse être : *C'est un mystère, un tel m'en a fait part, et m'a défendu de le dire ;* et ils le disent.

Toute révélation d'un *secret* est la faute de celui qui l'a confié.

La Bruyère.

Il n'est point de *secret* que le tems ne révèle.

Racine (*Britannicus*).

Le *secret* ne peut point excuser nos erreurs,
Et notre premier juge est au fond de nos cœurs.

Gresset (*Edouard*).

(*Voyez* Discret *et* Indiscret).

SECTE.

Nom collectif qui se dit de plusieurs personnes qui suivent les mêmes opinions, qui font profession d'une même doctrine. *La secte d'Epicure, la secte de Platon*, etc.

(*Voyez* Philosophie).

Le mortel qui, sans yeux commençant sa carrière
Pour ne la voir jamais, arrive à la lumière,
D'une main curieuse interroge les corps,
Ecoute du toucher les fidèles rapports.
Par lui, de leur couleur s'il perd la jouissance,
Il juge leur grandeur, leurs contours, leur distance.

DELILLE (*Imagination*).

L'ame et les *sens*, nés pour la même cause,
N'ont qu'un effet et qu'un même lieu :
Sans les *sens* l'ame est peu de chose,
Sans l'ame les *sens* ne sont rien.

***

Tous les instans où nous ne *sentons* rien, sont perdus pour le bonheur.

ARISTOTE.

SENS. — JUGEMENT.

Le *sens* intellectuel doit, selon le mot, et par une analogie évidente, être dans l'esprit ce que le *sens* matériel est dans le corps : c'est la faculté de prévenir, connaître, distinguer, discerner les objets, leurs qualités, leurs rapports; lorsque cette faculté lie, combine ces rapports, et prononce sur leur existence, c'est le *jugement*.

Le *sens* est, ce me semble, l'intelligence qui rend compte des choses; et le *jugement*, la raison qui souscrit à ce compte : ou, si l'on veut, le *sens* est le rapporteur qui expose le fait, ou le témoin qui en dépose; et le *jugement*, le juge qui décide. Nous *jugeons* sur le rapport de nos *sens*.

Le *jugement* est selon le *sens*. Qui n'a point de *sens*, n'a point de *jugement*; qui a peu de *sens*, a peu de *jugement*; qui a perdu le le *sens*, a perdu le *jugement*. Il est évident que le *sens*, qui donne la connaissance des choses, règle le *jugement*, qui prononce sur l'état des choses.

Ce n'est pas que le *sens* ne *juge*; mais alors, si nous ne l'appelons pas *jugement*, la raison en est que ses opérations sont si rapides, qu'on ne les distingue pas, qu'on ne les aperçoit pas; on *juge*, on se détermine comme par instinct. On voit, on sent pour ainsi dire le *jugement* qui raisonne ou combine; on dirait que le *sens* dispense de raisonner et de combiner dans ces cas-là.

L'homme d'un grand *sens* voit d'un coup-d'œil, au loin, par-dessus tous les esprits, au fond des choses, et si bien, qu'il semble se passer de *jugement*. Son coup-d'œil vaut la réflexion et la méditation. Voir et juger est pour lui même chose.

Avec le *bon sens* on a le *jugement* solide. Un homme de *sens* aura de la profondeur dans le jugement. Le *sens commun* promet assez de *jugement* pour qu'on se conduise bien dans les conjonctures ordinaires de la vie.

Celui qui n'a point de *sens* est bête et imbécille : celui qui n'a point de *jugement* est fou, extravagant.

ROUBAUD.

Jeunesse est ignorante et prompte à mal *juger*.

NIVERNOIS.

Que l'amitié ne t'aveugle pas sur les défauts de ton ami, ni la haine sur les bonnes qualités de ton ennemi.

Celui qui, sans discernement,
Adresse à tout venant les louanges qu'il donne,
Fait grand tort à son *jugement*,
Et ne fait honneur à personne. (1)

PAVILLON (*Conseils à une jeune Demoiselle*).

Des sentimens d'orgueil sans cesse renaissans
Occupent chez les sots la place du *bon sens*.

DU RESNEL (*Essai sur la Critique*).

On est quelquefois un sot avec de l'esprit; mais on ne l'est jamais avec du *jugement*.

LA ROCHEFOUCAULD.

(*Voyez* SENTIMENT).

SENSATION (*voyez* SENTIMENS, PERCEPTION).

SENSIBILITÉ. — HUMANITÉ. — BONTÉ.

Ces trois qualités sont semblables en ce qu'elles tendent toutes trois au même but, le bonheur des autres; elles diffèrent essentiellement entre elles par leur manière d'agir, et par le principe qui les fait agir.

---

(1) Vers déjà cités à l'article *Louanges*.

La *bonté* est un caractère; l'*humanité*, une vertu; la *sensibilité*, une qualité de l'ame.

La *bonté* se montre dans tous les instans de la vie, dans tous les mouvemens, presque dans tous les traits du visage. L'*humanité* ne se montre que dans quelques occasions. Un mouvement de haine, un moment de colère peuvent défigurer la *sensibilité*. La *bonté* s'étend sur tout ce qu'elle connaît; l'*humanité*, sur tout ce qui est; la *sensibilité*, sur tout ce qui l'émeut.

L'*humanité* cherche le malheureux; la *bonté* le trouve; la *sensibilité* court au-devant de lui.

L'*humanité* le soulage; la *bonté* le console et le plaint; la *sensibilité* souffre et pleure avec lui.

La *bonté* n'est pas susceptible de haine; ce serait un effort trop pénible pour elle que de souhaiter du mal à un être qui sent; l'homme *humain* ne se permettrait pas un desir contraire au bien d'un de ses semblables; l'ame *sensible*, moins calme, quelquefois injuste, croit haïr; montrez-lui son ennemi malheureux, elle sentira bientôt qu'elle s'est trompée.

L'*humanité* adoucira de tout son pouvoir un ministère de rigueur; la *bonté* en retranchera quelques parties; la *sensibilité* allégera, en les partageant, les peines qu'elle fera souffrir.

L'homme *sensible* souffre en faisant ce que l'*humanité* commande; l'homme *bon* pense alors plus au bien qu'il fait, qu'au mal que le malheureux a souffert.

L'homme *sensible* peut affliger ce qu'il aime, sans aucun but, sans autre cause qu'un mouvement de chagrin souvent injuste. L'homme *humain* n'affligera que pour son bien le malheureux qu'il secourt. L'homme *bon* n'affligera jamais personne.

De ces trois qualités, l'*humanité* est la plus parfaite; la *sensibilité* est la plus aimable; la *bonté* est d'un usage plus général.

Le plus beau de tous les caractères serait la *bonté*, éclairée et agrandie par l'*humanité*, réveillée et soutenue par la *sensibilité*.

(*Dictionnaire des Synonymes*).

Le faible enfant et le vieillard n'ont d'espoir que dans la pitié d'autrui. La Nature a voulu, par-là, nous apprendre à être com-

patissans. Un cœur qui ne souffre que de ses maux, mérite les peines qu'il endure. Une *sensibilité* généreuse, qui intéresse le genre humain dans ses pleurs, s'ennoblit et se transforme en vertu.

LE TOURNEUR.

La *sensibilité* fait tout notre génie.

PIRON (*la Métromanie*).

. . . . La *sensibilité!*
C'est par elle qu'on vit nos sublimes ancêtres
Mériter les regards de la postérité.
Rappelons-nous cet âge où les antiques hêtres
Ombrageaient les exploits d'illustres chevaliers,
Tandis que non loin d'eux de fidèles amantes
Invoquaient le Destin, et de leurs mains tremblantes,
Ou préparaient le baume, ou tressaient des lauriers.

B. DE LA C.

Les hommes sont moins *sensibles* au plaisir qu'à la douleur. *Segniùs homines bona quam mala sentiunt.*

TITE-LIVE (*Liv. XXX*).

(*Voyez* BONTÉ *et* HUMANITÉ).

SENTIMENT. — OPINION. — PENSÉE.

Sentiment, *opinion*, *pensée* sont tous les trois d'usage lorsqu'il ne s'agit que de l'énonciation de ses idées : en ce sens, le *sentiment* est plus certain ; c'est une croyance qu'on a par des raisons ou solides ou apparentes : l'*opinion* est plus douteuse ; c'est un jugement qu'on fait avec quelque fondement : la *pensée* est moins fixe et moins assurée ; elle tient de la conjecture.

On dit rejeter et soutenir un *sentiment* ; attaquer et défendre une *opinion* ; désapprouver et justifier une *pensée*.

Les *sentimens* sont un peu soumis à l'influence du cœur ; il n'est pas rare de les voir se conformer à ceux des personnes qu'on aime. Les *opinions* doivent beaucoup à la prévention ; il est ordinaire aux écoliers de tenir celles de leurs maîtres. Les *pensées* tiennent assez de l'imagination ; on en a souvent de chimériques.

GIRARD.

Comme nos intérêts nos *sentimens* diffèrent.

CORNEILLE (*Rodogune*).



Le *sentiment* n'est pas toujours fondé, comme on le dit, sur des raisons solides et apparentes; il y a beaucoup de *sentimens* inspirés, les uns par ce sens naturel qui devrait être commun à tous les hommes, les autres par ce sens moral que nous appelons la conscience, ou par ce sens intellectuel que nous assimilons au goût, etc.; et le peuple, si ferme dans ses *sentimens*, n'en a guère que par éducation, par imitation, par insinuation.

Les *sentimens* de l'esprit se joignent avec les *sentimens* du cœur pour former nos principes ou nos règles particulières à l'égard de notre manière propre de penser et d'agir.

ROUBAUD.

Il y a, dans toutes les sociétés sauvages, barbares ou policées, des relations de faits, des traditions erronées, des maximes, les unes vraies, les autres fausses, établies par ce besoin de croire, qui détermine si souvent nos esprits. Il y a par-tout certains principes de morale, de politique, de conduite particulière, reçus généralement sans examen : c'est l'assemblage de ces principes, de ces maximes, c'est sur-tout une suite de jugemens, communs au plus grand nombre, que j'appelle *opinion*.

Elle varie selon la nature du climat et du sol, le genre et l'abondance des subsistances, l'espèce de nos besoins; elle varie selon le plus ou moins de force, de moyens de défense, de sécurité; selon la situation des hordes, des cités, des empires; enfin, selon la différence des intérêts bien ou mal entendus.

SAINT-LAMBERT.

C'est souvent du hasard que naît l'*opinion*,
Et c'est l'*opinion* qui fait toujours la vogue.
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de justice :
C'est un torrent. Qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours;
Cela fut, et sera toujours....
L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros; les gens l'avaient prise
Pour *maître tel*, qui traînait après soi
Force écoutans : demandez-moi pour quoi ?

LA FONTAINE (*Fable 15, Liv. VII*).

La vaine *Opinion* règne sur tous les âges :
Son temple est, dans les airs, porté sur les nuages.
Une foule de Dieux, de Démons, de Lutins,
Sont au pied de son trône; et, tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux nos vertus, nos biens, nos maux divers,
En boule de savon sont épars dans les airs;
Et le souffle des vents y promène sans cesse
De climats en climats le temple et la Déesse;
Elle fuit et revient; elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.

RULHIÈRE (*Poëme des Disputes*).

On ne doit combattre l'*opinion* que par le raisonnement. On ne tire pas de coups de fusil aux idées.

RIVAROL.

Les *pensées* du sage précèdent ses actions, et celles de l'insensé sont à la suite de ses entreprises. Celui qui pense mûrement à ce qu'il doit faire, s'épargne la confusion d'avoir commis bien des sottises. Si nous *pensions* plus souvent à notre origine et à notre fin, nous vivrions autrement que nous ne faisons.

Il y a des gens qui, peu satisfaits des premières *pensées* qui se présentent à leur imagination, courent après une idée de perfection qui s'éloigne d'eux à mesure qu'ils la poursuivent, et qui croient que ce qui coûte peu ne saurait avoir de prix : qu'il en est des *pensées* comme de l'or, qu'on ne peut tirer da la terre qu'avec un grand travail, sans compter la peine qu'il faut prendre pour le purifier.

DUCLOS.

Jamais de son prochain l'on ne *penserait* mal,
Si l'on *pensait* bien de soi-même.

C.

La *pensée* console de tout, et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, elle vous le donnera.

CHAMFORT.

Certaines plantes ne peuvent croître que dans un bon terrain, comme il y a des *pensées* qui ne peuvent germer que dans un bon cœur.

DE LEVIS.

SENTIMENT. — SENSATION. — PERCEPTION.

Ces mots désignent l'impression que les objets font sur l'ame : mais le *sentiment* va au cœur, la *sensation* s'arrête au sens, et la *perception* s'adresse à l'esprit.

La vie la plus agréable est sans doute celle qui roule sur des *sensations* gracieuses et des *perceptions* claires, c'est aimer, goûter et connaître.

Le *sentiment* étend son ressort jusqu'aux mœurs ; il fait que nous sommes également touchés de l'honneur et de la vertu comme des autres avantages. La *sensation* ne va pas au-delà du physique ; elle fait uniquement sentir ce que le mouvement des choses matérielles peut occasionner de plaisir ou de douleur par le mécanisme des organes. La *perception* enferme dans son district les sciences, et tout ce dont l'ame peut se former une image ; mais ses impressions sont plus tranquilles que celles du *sentiment* et de la *sensation*, quoique plus promptes.

Un homme d'esprit et de courage reçoit les honneurs ou souffre les injures avec des *sentimens* bien différens de ceux d'une bête ou d'un poltron. Quand on ne conçoit point d'autre félicité que celle de la vie présente, on ne travaille qu'à se procurer des *sensations* gracieuses. Nous ne jugeons de la composition ou de la simplicité des objets que par le nombre des *perceptions* qu'ils produisent en nous.

GIRARD.

Un *sentiment* est cent fois au-dessus
Et de l'esprit et de la beauté même.

VOLTAIRE (*Poésies mêlées*).

Le *sentiment* donne du prix à l'expression ; et ce qui fait que les sots sont toujours ennuyeux, c'est qu'ils ne *sentent* presque jamais.

LA BRUYÈRE.

. . . . Otez les *sens*, tout l'amour est détruit ;
Otez le *sentiment*, et toute amitié fuit.

***

Eh ! peut-on être heureux quand l'ame ne *sent* rien ?
C'est dans le *sentiment* qu'est le souverain bien.

BOISSY (*la Sage étourdie*).

Rien n'est si ridicule qu'un *sentiment* affecté.

Croyez-en votre cœur ; que ce soit votre oracle :
Mettez l'esprit à part, suivez le *sentiment ;*
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.

DESTOUCHES (*le Glorieux*).

SÉPULTURE (*voyez* TOMBEAUX).

SERMENT. — JUREMENT. — JURON.

Le mot de *serment* est plus d'usage pour exprimer l'action de jurer en public, et d'une manière solennelle. Celui de *jurement* exprime quelquefois l'emportement entre particuliers. Celui de *juron* tient de l'habitude dans la façon de parler.

GIRARD.

Je *jure* par les Dieux ! .... — Ne *jure* point ; promets.

VOLTAIRE (*les Lois de Minos*).

Quand la bonne-foi règne, la parole suffit, et quand elle n'a pas lieu, le *serment* est inutile.

RAYNAL.

Au commencement de la monarchie française on admettait le *serment* dans presque tous les cas, et l'on regardait tellement le parjure comme un crime impossible, que le *serment* innocentait quiconque était accusé d'un délit. On ne saurait blâmer un peuple qui croyait à la foi sacrée du *serment*, et qui ne soupçonnait pas qu'on pût mentir en attestant et profanant le nom de Dieu. Cette institution, à défaut de bonnes lois, avait quelque chose de respectable et qui honorait la nature humaine. Pour rendre le *serment* plus auguste et plus plus solennel, il se prononçait sur les châsses des saints. On attribuait à leurs reliques la vertu d'épouvanter l'audace, et d'éloigner l'imposture. L'infraction de *sermens* semblables dut être rare, puisque cette coutume se propagea long-tems, et ne se détruisit qu'à l'époque où un audacieux nommé Ebroïn, forcé de prêter *serment* pour se justifier d'un crime, et, redoutant la vengeance céleste, imagina de jurer sur une châsse vide.

On n'a jamais tant fait usage de *sermens* en France que pendant les orages de la révolution. Le *serment* de haine à la royauté était celui que l'on renouvelait le plus souvent. C'est après la cérémonie d'un de ces *sermens* que parut ce petit dialogue :

— Quoi ! vous avez prêté votre *serment* de haine !
Ce procédé de vous a droit de m'étonner.
— De cela, mon ami, n'ayez aucune peine :
Prêter n'est pas donner.

C.

. . . . Laisse-là les *sermens :*
S'ils faisaient dans les cœurs naître les sentimens,
Je t'en demanderais ; mais quelle est leur puissance ?
Le crime les trahit, la vertu s'en offense.
Il suffit, entre nous, de ton devoir, du mien :
Ce sont les vrais *sermens ;* les autres ne sont rien.

La Motte.

(*Voyez* Parole d'honneur *et* Promesses).

SÉRIEUX (Grave).

Un homme *grave* n'est pas celui qui ne rit jamais ; c'est celui qui ne choque point les bienséances de son état, de son âge et de son caractère. L'homme qui dit constamment la vérité par haine de mensonge ; un écrivain qui s'appuie toujours sur la raison ; un prêtre ou un magistrat attachés aux devoirs austères de leurs professions ; un citoyen obscur, mais dont les mœurs sont pures et sagement réglées, sont des personnages *graves ;* si leur conduite est éclairée et leur discours judicieux, leur témoignage et leur exemple auront toujours du poids.

L'homme *sérieux* est différent de l'homme *grave*, témoin don Quichotte, qui médite et raisonne *sérieusement* ses folles entreprises et ses aventures périlleuses.

(*Encyclopédie XVII*, 798).

Le *grave* est au *sérieux* ce que le plaisant est à l'enjoué : il y a un degré de plus, et ce degré est considérable. On peut être *sérieux* par humeur, et même faute d'idées. On est *grave* par bienséance ou par l'importance des idées qui donnent de la *gravité*.

(*Idem, VII*, 855).

On est *grave* par sagesse et par maturité d'esprit. On est *sérieux* par humeur et par tempérament.

L'habitude de traiter les affaires nous donne de la *gravité*. Les réflexions d'une morale sévère rendent *sérieux*.

GIRARD.

Lock était naturellement *sérieux*, sans affecter cependant ces airs de *gravité* par lesquels certains savans veulent se distinguer du reste des hommes. Ce philosophe se plaisait même quelquefois à tourner la *gravité* en ridicule, et il aimait à citer cette définition de *La Rochefoucauld* : La *gravité* est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

Quand on voit le peuple de Paris courir de spectacle en spectacle, de farce en farce, chanter ses malheurs aussi gaiement que ses plaisirs, on ne saurait s'empêcher de sourire en se rappelant ce mot de l'empereur Julien : J'aime les habitans de Paris, parce qu'ils sont *graves*.

Montesquieu disait : Il faut laisser à la nation française faire *sérieusement* des choses frivoles, et gaiement des choses *sérieuses*.

Une *gravité* trop étudiée devient comique ; ce sont comme des extrémités qui se touchent, et dont le milieu est dignité : cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage ; celui qui songe à le devenir ne le sera jamais. Ou la *gravité* n'est point, ou elle est naturelle, et il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

LA BRUYÈRE.

SERVICES.

.... Si tout est pour l'homme un tribut de bienfait,
Si dans cet univers pour lui seul tout est fait,
L'homme est fait à son tour pour *servir* son semblable ;
Il lui doit en tout tems un appui secourable.
L'Être-Suprême en nous a pris soin de former
Le plaisir d'être utile à la douceur d'aimer ;
Et ces deux facultés, de nos cœurs souveraines,
De la société sont les plus fortes chaînes.

DULARD (*Poëme sur la Grandeur de Dieu*).

Dès qu'il s'agit de rendre *service*, il faut songer que la vie est courte, et qu'il n'y a pas un moment à perdre.

VOLTAIRE.

Il y a des gens qui rendent des *services* de si mauvaise grace, qu'ils acquittent de la reconnaissance. Obliger de bonne grace, c'est se payer par ses mains.

BOULANGER.

Quiconque ne *sert* pas pour *servir* seulement,
Ne mérite pas même un seul remercîment.

DESTOUCHES (*l'Ingrat*).

Celui qui a reçu des *services*, peut s'en souvenir; et celui qui les a rendus, doit les oublier.

SENÈQUE.

. . . . Un *service* rendu,
Entre gens délicats ne peut être perdu.

ANDRIEUX (*Suite du Menteur*).

(Lisez la fable *du Lion et du Rat*, par LA FONTAINE).

(*Voyez les mots* BIENFAISANCE *et* RECONNAISSANCE).

SERVITUDE (*voyez* ESCLAVAGE).

SÉVÉRITÉ (RIGUEUR).

La *sévérité* se trouve principalement dans la manière de penser et de juger; elle condamne facilement, et n'excuse pas. La *rigueur* se trouve particulièrement dans la manière de punir; elle n'adoucit pas la peine et ne pardonne rien.

(*Encyclopédie XV*, 132).

Trop de *sévérité* tient de la tyrannie.

VOLTAIRE (*Catilina*).

On doit être *sévère* pour soi, indulgent pour autrui.

(*Maxime persane*).

Chacun a ses défauts, et vous avez les vôtres;
Indulgent et *sévère*, honnête homme et chrétien,
Toujours pardonnez tout aux autres,
Jamais ne vous pardonnez rien.

LE BRUN.

SILENCE.

Le *silence* est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

La Rochefoucauld.

Le *silence* est la parure et la sauve-garde de la jeunesse.

***

Se taire à propos, vaut souvent mieux que bien parler.

Plutarque.

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage;
Le *silence* est l'esprit des sots,
Et l'une des vertus du sage.

***

Il est étonnant qu'on ait donné tant de règles aux hommes pour leur apprendre à parler, et qu'on ne leur en ait donné aucune pour leur enseigner à se taire. On a inventé l'art de parler beaucoup sur peu de choses, au lieu qu'il fallait celui de parler peu sur beaucoup de choses.

Condillac.

SIMPLICITÉ.

La *simplicité* plaît sans étude et sans art.

Boileau (*Epître* 9).

On a dit du bon La Fontaine qu'il était aussi *simple* que les héros de ses fables.

Heureux sont les mortels qui, loin de la grandeur,
Réunissent en paix leur tranquille famille,
Dont un toit peut couvrir et mère, et fils, et fille!
Satisfaits de leur sort dans leur obscurité,
Le bonheur est le prix de leur *simplicité*.
Ils ne redoutent point la Fortune bizarre,
Et la mer en courroux jamais ne les sépare.
Les brigues, les complots que forme l'étranger,
Amusent leur loisir, loin de les affliger.

Frédéric II (roi de Prusse).

La *simplicité* affectée est une imposture délicate.

La Rochefoucauld.

(*Voyez* Naïveté).

SINCÉRITÉ.

La *Sincérité* est la mère de la Vérité et l'enseigne de l'honnête homme. Elle est le garant de nos paroles, et la caution de nos pensées ; elle n'a pas besoin de témoins pour prouver ce qu'elle avance. Ses promesses passent pour des effets, et ses relations sont indubitables. Elle est bannie des cours et inconnue aux grands ; elle naît dans le cœur, et demeure sur les lèvres.

Duclos.

Je veux qu'on soit *sincère*, et qu'en homme d'honneur
On ne dise aucun mot qui ne parte du cœur.

Molière (*le Misantrope*).

L'esprit lasse aisément si le cœur n'est *sincère*.

Boileau (*Epître* 9).

(*Voyez* FRANCHISE).

SOCIÉTÉ.

Le ciel a formé l'homme animal *sociable*.

Voltaire (*le Dépositaire*).

Nous naissons, nous vivons pour la *société*.

Boileau (*Satire* 11).

Nous sommes tous frères et membres d'un même corps, parce que nous n'avons qu'un même père, qui est Dieu. Il s'ensuit qu'ayant la même origine, nous devons avoir les mêmes sentimens, être animés du même esprit, et contribuer tous ensemble au bien commun, ainsi que les pierres concourent au maintien d'une voûte par leur assemblage et leur union.

Sénèque.

Qui ne vit que pour soi n'est pas digne de vivre.
Tu dois à tes amis, tu dois à tes parens,
A ton pays, à toi, compte de tes momens;
Tu dois les employer pour leur bien, pour leur gloire.

Boissy (*la Sage étourdie*).

Devoirs de la Société.

Réveille-toi, mortel, deviens utile au monde ;
Sors de l'indifférence où languissent tes jours.
Le tems fuit ; hâte-toi : demain, la nuit profonde
T'engloutit pour toujours.

Regarde autour de toi, contemple tout l'espace,
Par quel commun accord le monde est gouverné :
Nul être n'est oisif, tout occupe sa place,
Et tout est enchaîné.

Les vents épurent l'air ; l'air balance les ondes ;
Pour la fertilité l'eau circule en tout lieu ;
Les germes sont féconds ; le feu nourrit les mondes,
Et tout nourrit le feu.

Les hommes t'ont servi, même avant ta naissance ;
Ils t'ont créé des lois et bâti des remparts :
De vingt siècles unis la lente expérience
T'a préparé les arts.

La maison qui te couvre et qui te sert d'asile,
Le pain qui te nourrit, tes plaisirs, tes besoins,
Tout impose à ton cœur le devoir d'être utile ;
Tout réclame tes soins.

Ta patrie aux vertus a formé ton enfance ;
Les ministres des lois te font des jours heureux ;
Les guerriers, teints de sang, meurent pour ta défense :
Et que fais-tu pour eux ?

L'homme se doit à l'homme, en tout rang, à tout âge :
Sur le riche orgueilleux l'indigent a ses droits,
Le faible sur le fort, l'imprudent sur le sage,
Les sujets sur les rois.

THOMAS (*Ode*).

Plaisirs de la Société.

L'homme est né pour la *société*, et, quoiqu'il s'en trouve souvent de fort dangereuses, ce n'est pas une raison de vouer entièrement son existence à la solitude. Ce n'est pas la *société* qu'il faut fuir, c'est la mauvaise *société*.

L'homme, il n'est que trop vrai, n'est point heureux par lui.
Dans nos cruels ennuis, dans nos douleurs extrêmes,
Hélas ! à chaque instant accablé de nous-mêmes,
Et détrompés de tout, et désirant toujours,
Pouvons-nous seuls porter le fardeau de nos jours ?
Il nous faut un objet où notre ame asservie
Retrouve à tout moment le charme de sa vie,
Un attrait plus aimable et des liens plus doux,
Que nous puissions placer entre le sort et nous ;
Qui dans cette union et si pure et si chère,
Nous fasse de l'aimer un bonheur nécessaire.

LA HARPE.

Parallèle entre l'homme sociable et l'homme aimable.

L'homme *sociable* est l'homme par excellence. Il est poli sans fausseté, franc sans mollesse, prévenant sans bassesse, complaisant sans flatterie; il a des égards sans contrainte, et son cœur est porté à la bienfaisance. L'homme *aimable*, ou celui auquel on donne ce titre, est fort indifférent sur le bien public. Ardent à plaire à toutes les *sociétés*, et prêt à en sacrifier chaque particulier, il n'aime personne, n'est aimé de qui que ce soit, plaît à tous, et souvent est méprisé et recherché par les mêmes personnes. Le desir immodéré d'amuser, l'engage à immoler l'absent qu'il estime le plus à la malignité de ceux dont il fait moins de cas, mais qui l'écoutent. Les liaisons de l'homme *sociable* l'attachent de plus en plus à l'état; celles de l'homme *aimable* ne font que l'écarter des devoirs essentiels. L'homme *sociable* inspire le desir de vivre avec lui : on n'aime qu'à rencontrer l'homme *aimable*.

DUCLOS.

Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la *société*. On ne va pas au marché avec des lingots; on y va avec de l'argent ou de la petite monnaie.

CHAMPFORT.

Fuyez la *société* d'un homme qui médit de son ami quand il est absent, ou qui ne le défend pas quand on en parle mal; qui invente des choses qu'il n'a pas vues, et qui ne sait pas garder le secret qu'on lui a confié.

HORACE (*Satire* 4).

SOINS.

Apprendre à se connaître est le premier des *soins*.
LA FONTAINE (*Fable* 28, *Liv. XII*).

Autres tems, autres *soins*.
RACINE (*Mithridate*).

Le souvenir des *soins* rendus à ceux qu'on aime est la seule consolation qui nous reste quand nous les avons perdus.
DEMOUSTIER.

(*Voyez* ÉGARDS).

SOIR (*voyez* JOUR).

SOLEIL.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière :
Il donne en se montrant la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course et s'évitent sans cesse ;
Et servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
VOLTAIRE (*Henriade*).

Lever du Soleil.

Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit ; mais l'ombre s'élève insensiblement : on dirait que le voile qui couvrait la nature commence à se replier. Déjà toute une partie du ciel s'éclaire ; les astres qui y sont attachés pâlissent, et semblent se reculer à l'approche du jour, tandis que, du côté du couchant, la nuit étend encore sous les voûtes des cieux un voile semé de saphyrs ; les étoiles brillantes qui l'éclairent semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'aurore ; mais leurs efforts sont vains : tout l'Orient se pare des plus riches couleurs ; la nature annonce son réveil à la terre par la voix de tous les animaux ; un vent

paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres ; et déjà, des cabanes voisines, je vois sortir des torrens de fumée, qui annoncent la fuite du repos et le règne du travail. L'étoile de Vénus dispute seule encore à l'Aurore l'empire du matin ; mais, contente d'avoir combattu un moment, elle prévient sa défaite par une fuite lente, qui laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'Aurore est rapide. Image naturelle du Plaisir, rien n'est si brillant que son approche ; rien n'est si court que sa durée. Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'était parée : le roi des astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre, et ses premiers rayons montent en colonne vers le ciel.

Le cardinal DE BERNIS.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paraît tout en flammes : à leur éclat, on attend l'astre long-tems avant qu'il se montre ; à chaque instant on croit le voir paraître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace : le voile des ténèbres s'efface et tombe ; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent, et saluent de concert le père de la vie.

J.-J. ROUSSEAU (*Emile*).

L'univers à sa présence
Semble sortir du néant ;
Il prend sa course et s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde,
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

J.-B. ROUSSEAU (*Ode 2, Liv. I*).

Prosternez-vous, mortels, des torrens de clarté
Tombent, en un instant, de son char de lumière;
Il lance les rayons de la fécondité,
Donne l'être au néant, le souffle à la matière,
Et l'espace est rempli de son immensité.
Miroir éblouissant de la Divinité!
Le Tems jette à nos pieds le cèdre des montagnes,
Le Tems couche les monts au niveau des campagnes;
Mais toi, rien ne flétrit ton antique beauté :
Ta chevelure d'or flotte sur les nuages,
Et ton astre, emporté sur l'océan des âges,
Au milieu d'un ciel pur roule avec majesté.
O père des saisons! que le mage t'implore!
Qu'aux champs péruviens, aux rivages du Maure,
Le peuple adorateur rende un culte à tes feux!
Qu'au-devant de ton char, les enfans de l'Aurore
Elèvent à l'envi leur cantique amoureux!
Ces tributs sont la voix de la reconnaissance.
Comme un Dieu bienfaiteur tu montes dans les cieux,
Versant sur l'univers la joie et l'espérance!
Et pourquoi l'homme, heureux de ta seule présence,
T'aurait-il refusé son encens et ses vœux?
Ame du mouvement! principe de la vie!
Depuis l'esprit humain, que ta flamme délie,
Jusqu'au vil moucheron, qu'un jour forme et détruit,
C'est par toi que tout naît, tout agit, tout desire.
Le cortège léger dont la pompe te suit,
Les Heures, la Rosée et le tiède Zéphyre,
Dispensent à nos champs, pour orner ton empire,
Les couleurs, les parfums, et la fleur et le fruit.
Tu ne te bornes point à décorer la terre :
Ton regard des rochers perce l'abîme obscur,
Fait croître les métaux, fait végéter la pierre,
Donne au rubis son pourpre, au saphir son azur.
De tes feux pénétrans la topaze étincelle;
Le diamant reçoit leur éclat le plus pur;
Tu les fais vaciller sur l'opale infidèle;
Et la verte émeraude égale en sa beauté
Le rideau du Printems par les vents agité.
Quel charme tu répands sur la nature entière!
Le fougueux ouragan se calme à ton retour;
L'humble ruisseau, noirci d'une ombre bocagère,

Respleudit sur le sable où ton rayon l'éclaire ;
La friche d'un désert, les débris d'une tour,
Sont revêtus par toi d'une grace étrangère :
On croit voir s'égayer, à l'aspect d'un beau jour,
Le bois mélancolique et la triste fougère.
Si le ciel m'ordonnait d'aller chanter tes feux
Dans les rochers brûlans du nouvel hémisphère,
J'irais, puisque ton astre embellit tous ces lieux ;
J'y porterais ma lyre, et je mourrais heureux,
Si mon dernier regard contemplait ta lumière.

Léonard (*les Saisons*).

Pour toi, rien ne ternit ton antique splendeur ;
Tu ne vieillis jamais : non, *Soleil*, ton ardeur
Du Tems qui détruit tout n'a point senti l'atteinte ;
Cent trônes renversés pleurent leur gloire éteinte ;
Là, tu vis dans la flamme Ilion s'engloutir ;
ci, gît au tombeau le cadavre de Tyr ;
La Rome des Césars a passé comme une ombre ;
Les peuples et les jours s'écouleront sans nombre ;
Toi seul, au haut des airs, victorieux du Tems,
Tu contemples en paix ses débris éclatans.

Roucher (*les Mois*).

Coucher du Soleil.

Au déclin du jour il s'abaisse ; il semble s'élargir par degrés ; ses rayons obliques et modifiés sont dirigés vers la terre : les Nuages s'assemblent gaiement, lui forment une suite pompeuse, et entourent avec magnificence le trône du Couchant, tandis que l'Air, la Terre et l'Océan sourient. C'est en cet instant, si l'on en croit les chantres fabuleux de la Grèce, que, donnant relâche à ses coursiers fatigués, Phébus cherche les bosquets d'Amphitrite et les Nymphes de sa suite ; il baigne ses rayons, tantôt à moitié plongé, tantôt montrant un demi-cercle doré. Il donne un dernier regard lumineux, et disparaît enfin totalement.

Thompson.

Et quand l'astre du jour disparaît à nos yeux,
Le pourpre se confond avec l'azur des cieux.

Dulard (*Poëme de la Grandeur de Dieu*).

Cet astre fuit. Les tristes ombres
Déjà s'épandent en tous lieux;
Mais l'Olympe, orné d'autres feux,
Ote à la Nuit ses voiles sombres.
Au céleste lambris tous ces feux ranimés,
D'une main libérale ils sont par-tout semés;
Tel est l'émail de nos prairies:
Et, tandis que des cieux le *Soleil* est absent,
Ces clartés douces et chéries
Décorent du Seigneur le trône éblouissant.

TANEVOT.

(Lisez l'*Hymne au Soleil*, par l'abbé REYRAC, et le *Soleil fixe au milieu des planètes*, par MALFILATRE).

(*Voyez les mots* JOUR, MOIS *et* SAISONS).

SOLITUDE.

La *solitude* est l'écueil des savans, l'effroi de l'ignorance, et l'asile de l'homme vertueux.

J. D.

Aux malheureux la *solitude* est chère;
Elle est pour eux l'asile du bonheur.

DEMOUSTIER.

Il est à propos de se livrer quelquefois à la *solitude*; elle calme l'esprit, elle assure l'innocence; elle appaise les passions tumultueuses que le désordre du monde a fait naître.

(*Encyclopédie*).

Que j'aime de ces bois la vaste *solitude* !
Qu'elle a pour moi d'attraits!
Que j'aime à promener ma douce inquiétude
Dans ces sombres forêts!

Là, s'offrent à mes yeux, à mon ame charmée
Mille objets innocens;
Ma raison voit alors, sans en être alarmée,
Le plaisir de mes sens.

Sur l'arène un ruisseau roule son onde pure
Entre deux verts gazons;
C'est ainsi que s'enfuit, et s'enfuit sans murmure
Le tems que nous passons.

L'esprit libre jouit, dans ce profond silence,
De sa rapidité;
Dans ce séjour paisible, il s'élève, il s'élance
Jusqu'à la vérité.

Que ne m'est-il permis sur ces plaines chéries
De demeurer toujours ;
D'entretenir ici de sages rêveries,
Sans en rompre le cours !

Dans mon obscurité, content de la Sagesse,
Sans trouble, sans remord,
Je verrais, pas à pas, avancer la Vieillesse,
Compagne de la Mort.

Qu'importe que la faux tranche ma destinée
Dans ce séjour heureux !
La mort n'est que le soir d'une belle journée
Pour l'homme vertueux !

Il faut entremêler la compagnie et la *solitude*, et faire succéder alternativement l'une à l'autre. Il y a quelque chose qui tient de la férocité des bêtes farouches et de la tristesse du tombeau à vouloir être seul. L'unité n'est réservée qu'à Dieu ; l'homme ne peut se uffire à lui-même.

(*Voyez* Retraite).

SOMMEIL.

Après la fatigue, soit du corps, soit de la pensée, dans les langueurs de l'ennui ou d'une chaleur excessive, les fibres s'affaissent les unes sur les autres, les muscles se détendent, et nous tombons dans le sein du *sommeil* lorsqu'il est devenu nécessaire : il est doux d'en sentir la nécessité, le moment où il commence est agréable ; mais est-il profond, on ne le sent plus ; et je ne vois pas pourquoi cet Endymion dont parle Apollodore, ne demandait aux Dieux qu'un *sommeil* de plusieurs siècles ; c'est le vœu d'un paresseux ou d'un homme las de la vie, et qui n'ose mourir.

Saint-Lambert.

Le *sommeil* est un essai doux de la mort.

L.

Séjour du Sommeil.

Dans ces tristes climats où le flambeau du monde
N'a jamais répandu sa lumière féconde,
Au fond des longs détours d'un rocher écarté,
Est un antre, séjour de la Tranquillité.
D'aucun vent indiscret jamais la violence,
De ces paisibles lieux ne troubla le silence,

Et jamais nul oiseau, dans les champs d'alentour,
D'un soleil importun n'annonça le retour.
Dans un coin, toutefois, de cette grotte obscure,
Un ruisseau de Léthé serpente; et son murmure,
Bien loin de procurer un funeste réveil,
Invite seulement aux douceurs du *sommeil*.
Une faible lueur, luttant contre les ombres,
Est l'unique soleil de ces retraites sombres;
Un air épais et lourd y ferme tous les yeux.
C'est-là que le tyran des mortels et des Dieux,
Le *Sommeil*, au milieu d'une troupe indolente,
Qu'endort de ce brouillard la force assoupissante,
S'abandonne aux douceurs d'un bienheureux repos.
Là, jamais aucun soin ne troublant sa mémoire,
A dormir sans relâche il met toute sa gloire.
Les Songes, rassemblés dans ce palais affreux,
Gardent avec respect son trône ténébreux;
Et tous, suivant les lois d'une oisive mollesse,
De ce Dieu nonchalant imitent la paresse.

De Coulanges.

Les longs *sommeils* ne sont que pour l'infortune; les cœurs heureux voudraient toujours veiller.

J. Lavallée (*Lettres d'un Mameluck*).

Couché dans les bras du *Sommeil*,
Le plus grand homme est un petit génie :
Il rit, il pleure, il s'épouvante, il crie;
Et tel est sage à son réveil,
Qui la nuit est en proie à plus d'une manie.
Heureux encor celui dont la folie
Finit au retour du soleil.

* * *

J'ai vu le *sommeil* du méchant;
Dieux! quel *sommeil!* qu'il est horrible!
De l'effroi l'image terrible
Se peint sur son front pâlissant;
Dans ce songe affreux qui l'agite,
Du crime le remords vengeur
S'unit au remords précurseur
Du crime nouveau qu'il médite;
Je fuis en détournant les yeux.
Mais je vois le repos du juste:
Ici règne le calme auguste
De l'homme pur et vertueux.

Comme il sourit quand il *sommeille !*
Il voit dans un songe serein
Tout le bien qu'il fera demain,
Tout celui qu'il a fait la veille.

***

Le *sommeil* des tyrans est le repos du monde.

(*Pensées de* SAADI).

Sous ses lambris dorés un tyran détesté
Dormait, en apparence, avec tranquillité.
Le *sommeil*, dit quelqu'un, est-il fait pour le crime ?
Eh, quoi ! le ciel épargne sa victime !
— Imprudent, au bruit que tu fais,
Dit un faquir, tremble qu'il ne s'éveille !
Le ciel permet que le méchant *sommeille*,
Pour que le sage ait des momens de paix.

BRET.

Sur l'édredon ou sur la dure,
En paix si tu veux *sommeiller*,
Songe, mortel, qu'une ame pure
Est un excellent oreiller.
Riche ou pauvre, sois honnête homme ;
Et, si la mort vient te chercher,
Comme tu dois faire un long somme,
Tâche d'avoir un bon coucher.

ARMAND-GOUFFÉ (*le Coucher*).

SONGES. — RÊVES.

Rêver signifie proprement s'imaginer toute sorte de choses, vaguer d'un objet à un autre, sans aucune suite, rouler dans son esprit toute sorte de pensées décousues et disparates.

Le *songe* est une chose propre au *sommeil*. Aussi voyons-nous dans les remarques de Vaugelas, que des gens délicats ne pouvaient se résoudre à dire *songer* pour *penser*, ou *rêver* à une chose, attendu que ce mot avait un sens particulier.

Ainsi, dans le sens propre, l'homme éveillé fait des *rêves* : on ne dira pas qu'il fait des *songes*. Les *rêves* du délire ne s'appellent pas des *songes*. Nous disons des *rêves* plutôt que des *songes* politiques. Les chimères, les imaginations, les idées fantastiques d'un

visionnaire ressemblent assez à des *songes ;* mais elles ne sont que des *rêves :* le *rêve* n'est donc pas proprement un *songe* fait en dormant, comme le disent les vocabulaires, et comme si l'on faisait autrement des *songes* qu'en dormant. Le *songe* n'est que du sommeil : le *rêve* est de la veille comme du sommeil.

Dans un sens figuré, nous disons d'une chose ridicule ou invraisemblable, que c'est un *rêve*, une fable, une chimère : nous disons d'une chose fugitive, vaine, illusoire, d'une chose qui n'a ni solidité, ni durée, quoique réelle, que c'est un *songe*. Nos projets sont des *rêves*, et la vie est un *songe*. Tout s'accorde à mettre les *rêves* fort au-dessous des *songes*.

ROUBAUD.

. . . . Tel que l'airain sonore,
Qu'on cesse de frapper et qui résonne encore ;
Tel qu'une fois lancé le rapide vaisseau
Se souvient de la rame, et vogue encor sur l'eau :
Ainsi, dans le sommeil, l'ame préoccupée
Obéit aux objets dont elle fut frappée ;
Ainsi la nuit du jour retrace le tableau ;
Ainsi de nos pensers nos *rêves* sont l'écho.
Des *songes*, je le sais, la peinture bizarre
Souvent brouille, déplace, ou confond ou sépare.
Tel au miroir des eaux notre œil voit retracés
Les nuages en bas, les arbres renversés,
La terre sous les eaux, et les troupeaux dans l'onde,
Et des ruisseaux roulans sur la voûte du monde ;
Mais le fonds est le même. En *songe*, un orateur
En quatre points encor lasse son auditeur.
Bercé par le rouet d'une rauque éloquence,
En *songe* un magistrat s'endort à l'audience ;
En *songe*, un homme en place, arrangeant son dédain,
Pour prendre des placets étend encor la main.
En *songe*, sur la scène, un acteur se déploie ;
L'auteur poursuit sa rime, et le chasseur sa proie ;
Le grand voit des cordons ; l'avare, de l'argent,
Et Penthièvre ouvre encor sa main à l'indigent.
En *songe*, un tendre ami revoit l'ami qu'il pleure,
Il reconnaît les lieux, il se rappelle l'heure,
Où dans des pleurs muets prolongeant ses adieux,
Immobile, long-tems il le suivit des yeux.

. . . .

Ne croyez pas pourtant qu'envoyés sans dessein,
Tous les *songes* ne soient qu'un simulacre vain.
Par eux, déjà le ciel exerce sa justice :
Le *rêve* du méchant est son premier supplice.

. . . .

Oublîrai-je vos dons, *rêves* consolateurs?
Providence du pauvre, ils charment ses malheurs.
Un *songe* heureux remplit ses celliers et ses granges
D'abondantes moissons, de fertiles vendanges.
Un *songe* le fait roi, lui donne des sujets;
Il *rêve* de trésors, de sceptres, de palais.
Trop court enchantement! trop passager délire!
Le réveil lui ravit sceptre, couronne, empire;
Mais il garde l'espoir, l'espoir, son seul flatteur,
Et les illusions, ces doux *rêves* du cœur.

DELILLE (*Imagination*).

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres *songes* :
L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour les mensonges.

LA FONTAINE (*Fab.* 6, *Liv. IX*).

(*Voyez*, *à l'article* NARRATIONS, les *Songes d'Athalie*, *de Pauline et de Thyeste*).

SORT.

Quelque chemin que l'homme élise,
Il est à la merci du *sort*.

MALHERBE (*Ode* 9).

Vainement les mortels s'opposeraient au *sort*.

SCUDÉRI (*Andromire*).

Les Dieux jaloux qui nous obsèdent,
Changent sans cesse nos liens.
Comme les biens aux maux succèdent,
Les maux suivent de près les biens.
Tout fuit, tout change, tout s'altère;
Je vois le jour qui nous éclaire
Céder aux horreurs de la nuit.
Les grandeurs dont l'homme s'assure,
Ne sont qu'un éclatant augure
Du revers fatal qui les suit.
...

Le même champ produit la plante salutaire
Et les poisons mortels de l'affreuse Circé.
Une tombe engloutit l'orgueil et la misère,
Et la vertu du juste et le crime encensé.

Frédéric II, roi de Prusse.

Il n'est point de fierté que le *sort* n'humilie.

Crébillon (*Triumvirat*).

La fortune souvent a des retours fâcheux;
Et tel a vu long-tems sa grandeur infinie,
Que le *sort* à la fin couvre d'ignominie.

Campistron (*Tiridate*).

Il faut tranquillement obéir à son *sort*,
Voir d'un visage égal et la vie et la mort.

Pradon (*Régulus*).

Fais tête au malheur qui t'opprime :
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le *sort*.
L'air siffle : une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête :
Demain tu seras dans le port. (1)

J.-B. Rousseau (*Ode* 4, *Liv. II*).

Pour changer notre *sort* il ne faut qu'un moment.

Barbier (*Mort de César*).

(*Voyez* Destin *et* Providence).

SOT. — SOTTISE.

Le *sot* est une machine, un ressort que le poids emporte, fait mouvoir et tourner toujours dans le même sens et avec la même égalité.

Un *sot* ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes comme un homme d'esprit.

Un *sot* est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être un fat.

La Bruyère.

Un *sot* plein de savoir est plus *sot* qu'un autre homme.

La Fontaine (*Poésies diverses*).

---

(1) Strophe déjà citée à l'article *Malheur*.

Un *sot* savant est *sot* plus qu'un *sot* ignorant.
Molière (*les Femmes savantes*).

Un *sot* trouve toujours un plus *sot* qui l'admire.
Boileau (*Art poétique*).

Les *sots* sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles :
Il faut le leur passer; souvent ils sont heureux :
Grand motif de se croire habiles !
Florian (*Fable 5, Liv. V*).

Le Singe applaudi.

Dans un cercle de ses confrères,
Un jeune singe, adroit comme on n'en voyait guères,
Fit un très-joli tour : mes singes d'applaudir.
D'aise en sa peau, signe de faible tête,
L'animal a peine à tenir.
Il veut recommencer. . . il n'est plus qu'une bête.
L'éloge pour le *sot* est un écueil fatal;
Louez-le de bien faire, aussitôt il fait mal.
Guichard (*Fable 11, Liv. I*).

Les hommes ne sont pas fâchés qu'on leur montre leurs *sottises* en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier. Chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, et tous les hommes rient aux dépens les uns des autres :

. . . . . *Quid rides ? mutato nomine, de te*
Fabula narratur.
Horace.

Quand les *sots* veulent éviter un excès, ils tombent dans l'excès opposé.
Le même (*Satire 2*).

Il faut faire son profit des *sottises* des autres.
Térence (*Heautontimorumenos*).

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter de faire une *sottise*.
La Bruyère.

Ce n'est point acquérir une science méprisable que d'apprendre à supporter les *sottises* des ignorans.
Pythagore.

Un certain étourdi, qui se croyait plaisant,
Parce qu'aux *sots* il savait plaire,
Rencontrant un aveugle, et soudain l'arrêtant,
Aux oreilles va lui criant :
Bon homme, réponds-moi : Qu'est-ce que la lumière ?
L'aveugle, homme de sens, lui répond sans colère :
C'est, je crois, ce qui fait qu'on va sans hésiter,
Et que, voyant un *sot*, on le peut éviter.

Drobecq.

Il y a des *sottises* bien habillées, comme il y a des *sots* très-bien vêtus.

Champfort.

Un *sot* a beau faire broder son habit, ce n'est toujours que l'habit d'un *sot*.

Rivarol.

Laissez dire les *sots*, le savoir a son prix.

La Fontaine (*Fab.* 19, *Liv. VIII*).

Le *sot* gagne à mourir, parce qu'il commence à vivre. Son ame, alors dégagée d'une masse informe dans laquelle elle était ensevelie sans mouvement et sans réflexion, pense, raisonne, conclut, juge, et va de pair avec les grandes ames et avec celles des gens d'esprit.

(*Voyez* Fat, Important, Petit-Maitre *et* Ridicule).

SOUHAITS.

Les *souhaits* ne sont que des placets que la folie de l'homme présente au Destin, et auxquels il fait si peu d'attention qu'il ne se donne pas la peine de les lire.

Fénélon.

Ceux qui font des *souhaits* que le ciel autorisse,
Peuvent bien s'assurer d'une heureure entreprise.

Le Vayer (*Grand Sélim*).

Le ciel sur nos *souhaits* ne règle pas les choses.

Corneille.

Jupiter, pour récompenser la piété d'un bon paysan, promit de lui accorder tout ce qu'il *souhaiterait*. Le fermier *souhaita* d'avoir les élemens à sa disposition; et, dès qu'il vit son *souhait* exaucé,

il distribua la pluie, la neige et le soleil sur ses terres, suivant qu'il jugeait du besoin de chacune; mais, à la fin de l'année, lorsqu'il s'attendait à recueillir une abondante moisson, il la trouva fort au-dessous de celle de ses voisins. . . . .

Il *souhaita* dès-lors
Que Jupiter reprît la conduite du monde.

On doit *souhaiter* la paresse du méchant et le silence du sot.

CHAMFORT.

(*Voyez* AMBITION, DESIRS, MÉCONTENTEMENT, PROJETS *et* VŒUX).

SOUPÇON.

Le *soupçon* est le fruit d'une mauvaise conscience et l'effet de la crainte qu'on a d'être payé de la même monnaie qu'on donne aux autres. Le voleur s'imagine que tout le monde vole. L'envie et le *soupçon* ont presque un même effet : la première dévore son maître; l'autre l'inquiète.

DUCLOS.

. . . . . . Le *Soupçon*, ce monstre sans pitié,
Loge bientôt la Haine où logeait l'Amitié.

MAIRET (*Soliman*).

Notre amé ne doit pas *soupçonner* en quelqu'autre
Des crimes dont l'excès fait horreur à la nôtre.

LA CALPRENÈDE (*les Enfans d'Hérode*).

Qui *soupçonne* aisément fait mal penser de soi.

LA CHAUSSÉE (*Maximien*).

Quiconque est *soupçonneux* invite à le trahir.

VOLTAIRE (*Zaïre*).

SOUVENIRS.

Rien ne réjouit tant le cœur d'un honnête homme,
Que le doux *souvenir* d'une bonne action.

C.

Philippe, roi de Macédoine, se faisait toujours accompagner par deux hommes qu'il payait. L'un lui disait le matin : « Philippe, *souviens*-toi que tu es homme ; » et l'autre lui demandait le soir : « Philippe, t'es-tu *souvenu* que tu étais homme ? »

La *mémoire*, en effet, est un de nos trésors :
Par elle, on ressaisit les heures, les années,
Dans la fuite du Tems tour-à-tour entraînées ;
Par elle le passé redevient le présent.
Eh ! jetant sur ses jours un regard complaisant,
Qui n'aime à remonter le fleuve de la vie !
Qui n'aime à voir, devant son ame recueillie,
Comme un mouvant tableau, repasser lentement
Ses instans de plaisir, et même de tourment !
Il semble que du Tems on arrête la trace ;
On croît joindre à ses jours tous ceux qu'on se retrace,
Et de leur cours rapide on se sent consolé.
Regardez ce vieillard sous les ans accablé ;
Si l'on oubliait tout, sa voix faible et tremblante,
Ses yeux appesantis, sa marche défaillante,
De la mort à son ame offriraient le tableau ;
Mais, grace aux *souvenirs*, du bord de son tombeau
Rejetant à son gré ses regards en arrière,
Il revient sur ses jours, et rouvre sa carrière :
Il s'entoure des biens qu'il goûta si long-tems ;
Sa vieillesse sourit aux jeux de son printems,
Et, dans l'illusion dont son ame est ravie,
Il repousse sa tombe et s'attache à la vie.

. . . .

Mais sur l'homme assoupi Morphée est descendu,
Sa paupière est fermée, et son corps étendu.
Qui remplira le vide où le sommeil le plonge ?
Les *Souvenirs* portés sur les ailes d'un Songe.
Dans ces tableaux trompeurs, par eux seuls animés,
Il reprend ses travaux, ses jeux accoutumés.
Le berger endormi tient encor sa houlette,
Le poëte son luth, le peintre sa palette ;
L'ami des champs croit voir les prés et les vallons,
Et d'un pied fantastique il foule les gazons ;
Le chasseur presse et frappe un cerf imaginaire ;
Le guerrier d'un vain bronze affronte le tonnerre ;

. . . .

Enfin l'ami qui pleure une perte cruelle,
Reconnaît en dormant, dans une ombre fidèle,
Son ami qui mourut, et lui semble vivant.

. . . .

Les *souvenirs* encore ont une autre puissance ;
Ils donnent le bonheur de la reconnaissance :

Nous cherchons les mortels qui pour nous ont tout fait ;
L'aspect d'un bienfaiteur est un second bienfait.
Oui, de tous nos penchans la *mémoire* est la cause :
De mes soins les plus doux si mon ami dispose,
C'est que je dis tout bas, alors que je le voi :
Voilà l'être qui souffre ou jouit avec moi !
Pourquoi le fils sensible, en abordant sa mère,
Eprouve-t-il toujours un charme involontaire ?
C'est qu'il se dit : Son lait au berceau m'a nourri.
. . . .
. . . .
Ainsi le *souvenir* par-tout nous dédommage.
De la patrie absente il nous offre l'image :
Loin d'elle vainement on erre transporté ;
On retourne en esprit au bord qu'on a quitté.
O Français qui languis captif de l'Angleterre,
Voilà ce qui distrait ta douleur solitaire.
Que te font et Saint-Jame et ce Windsor pompeux,
Ces bois si renommés, ces palais si fameux ?
Tu dis, en t'éloignant de leur triste opulence,
Ce ne sont pas les bois, les palais de la France !
Tu l'appelles sans cesse ; aux échos étrangers
Tu contes ses combats, ses succès, ses dangers ;
Et de tes nobles fers ta pensée affranchie,
Vole vers la cité par la Seine enrichie,
Se promène aux climats où le Rhône amoureux
De la Saône en son lit reçoit l'hymen heureux,
Visite l'humble toit où tu vis la lumière,
S'assied près d'une amante, à côté d'une mère ;
Et, par ces doux tableaux à ton pays rendu,
Ton cœur revoit le ciel que tes yeux ont perdu.
O combien la *mémoire* a d'heureux avantages !
Elle charme l'exil, embellit les voyages,
Recule le présent, et promet l'avenir.
Oui, si l'on doit aimer son propre *souvenir*,
Le *souvenir* qu'on laisse a-t-il moins droit de plaire
Regardez ce mortel qui s'élance à la guerre :
Loin de la paix des champs ou des jeux d'une cour,
Loin des nœuds assemblés par l'Hymen ou l'Amour,
Il vole sur la terre, ou les gouffres de l'onde,
Braver le fer qui luit, et le bronze qui gronde.
Pourquoi dans les combats s'est-il sacrifié ?
Il voulait que son nom ne fût point oublié.

. . . .
. . . .
Mais d'un tribut plus doux l'homme obscur est épris;
Il veut le *souvenir* de ceux qu'il a chéris.
Qui ne se dit, tout près de perdre la lumière :
« Ma fille de ses pleurs baignera ma poussière;
» Le long deuil d'une épouse attestera sa foi;
» Quelquefois mes amis s'entretiendront de moi,
» Je reste dans leurs cœurs, je vivrai dans leurs larmes ? »
Ce tableau, de la mort adoucit les alarmes,
Et l'espoir des regrets que tout mortel attend,
Est un dernier bonheur à son dernier instant.

La Gouvé (*Poëme des Souvenirs*).

Rien ne troublait tant la vie d'un homme que le *souvenir* de la mort : il résolut de n'y plus songer. Le malheureux ! il oubliait ces deux vers de Moncrif :

En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en *souvient*.

(*Voyez* MÉMOIRE).

SOUVERAIN. — SUPRÊME.

C'est l'idée de puissance qui forme l'*idée* distinctive et caractéristique du *souverain*, tandis que l'idée seule d'élévation, de la plus haute élévation se trouve dans le mot *suprême*. Dans quelque genre que ce soit, la chose *suprême* est ce qu'il y a de plus élevé en fait d'autorité, de puissance, d'influence, d'efficacité, et qui peut tout; ce qu'il y a de pleinement et absolument efficace, est *souverain*. Ainsi, l'autorité indépendante et absolue fait le *souverain* et la *souveraineté*; et sans doute cette autorité est *suprême*, puisqu'il n'y a point de pouvoir et de droit qui ne soit au-dessous d'elle. Tout est inférieur en rang à ce qui est *suprême* : tout est soumis à l'influence de ce qui est *souverain*.

Il faut s'abaisser, s'humilier devant ce qui est *suprême* : il faut céder, obéir à ce qui est *souverain*.

La loi *suprême* est la première de toutes les lois : la loi *souveraine* est la loi de l'obéissance universelle, et le vrai *souverain* des Etats.

Dieu est l'être *suprême*, en tant qu'il est l'être par excellence et par essence : il est le *souverain* seigneur de toutes choses, en tant qu'il est le tout-puissant et l'auteur de toutes choses.

ROUBAUD.

On ne partage pas la grandeur *souveraine*.

RACINE (*Frères ennemis*).

Un trône est trop étroit pour être partagé.

LE GOUVÉ (*Frères ennemis*).

La même erreur qui plaça jadis la terre au centre du monde, a fait attribuer la *souveraineté au peuple ;* mais, quand la boussole eut ouvert l'Océan, et le télescope les cieux, la terre fut reléguée dans son orbite, et l'homme déchu, mais instruit, plaça mieux son orgueil.

RIVAROL.

(*Voyez* DIEU *et* ROIS).

STUPIDE. — IDIOT. — BÊTE.

Ces trois épithètes attaquent l'esprit, elles font entendre qu'on en manque presque dans tout, avec cette différence qu'on est *bête* par défaut d'intelligence, *stupide* par défaut de sentiment (1), *idiot* par défaut de connaissances.

C'est en vain qu'on fait des leçons à une *bête*, la nature lui a refusé les moyens d'en profiter. Tous les soins des maîtres sont perdus auprès d'un *stupide*, s'ils ne trouvent le secret de lui donner de l'émulation et de le tirer de son assoupissement. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on peut venir à bout d'instruire un *idiot ;* il faut, pour cet effet, avoir l'art de rendre les idées sensibles, et savoir se proportionner à sa façon de penser, pour élever celle-ci jusqu'au niveau de celle qu'on veut lui inspirer.

Il y a des *bêtes* qui croient avoir de l'esprit : leur conversation fait le supplice des personnes qui en ont véritablement ; et leur caractère va quelquefois jusqu'à être très-incommode dans la société, sur-tout lorsqu'à la *bêtise* et à la vanité elles joignent encore

(1) Le *stupide* est un *sot* qui ne parle point, en cela plus supportable que le *sot* qui parle.

LA BRUYÈRE.

Le *style sublime* consiste à rendre d'une manière convenable les pensées, les images et les sentimens qui élèvent l'ame au-dessus des idées ordinaires de grandeur.

Une image *sublime* est celle qui frappe l'esprit d'étonnement, en lui présentant un objet grand et extraordinaire : telle est celle qu'emploie Horace en parlant de la constance du sage, que le choc des débris de l'univers n'ébranlerait pas :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Ou bien ce début de la IIIe. ode de J.-B. Rousseau :

Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille ;
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, et m'écoute parler ! . . .

Le *sublime* des sentimens se fait remarquer dans une tranquillité d'ame, une intrépidité héroïque au milieu des revers et des événemens qui feraient entrer les ames vulgaires dans l'emportement et la fureur, ou qui les jetteraient dans l'abattement. C'est ainsi qu'Auguste, après avoir rappelé à Cinna, qui conspirait contre ses jours, les bienfaits dont il l'a comblé ; après lui avoir fait, avec un air de bonté inconcevable, le récit de la conspiration telle qu'elle devait s'exécuter, lui dit :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie ! . . .

LUXISA.

---

les nuages qui se répandent autour du soleil rendent le jour sombre, l'épaisseur des feuilles dans une forêt produit un effet semblable : l'ame en reçoit une impression de tristesse, elle se livre à des idées melancoliques. Il en est de même de la douleur ; elle étend un voile sur notre esprit, elle nous fait aimer le trait qui dechire notre ame. Nous ne voyons plus les choses comme elles se presentent a nous quand nous sommes dans la joie ; nos réflexions deviennent chagrines, nos pensées noires : cependant nous pouvons intéresser par notre chagrin même. Dira-t-on que les affections que nous éprouvons alors rentrent dans les trois autres genres de *styles*, quand nous entreprenons de les peindre ? Mais ce n'est certainement pas dans le gracieux, dont la gaieté et les images riantes font le caractère ; ni dans le simple, qui aime sur tout la naïveté, et qui exclut les traits prononcés avec trop de force. Reste le sublime, qui ne s'accommode pas davantage du sombre, puisque le propre du sublime est en partie l'élévation des pensées et la pompe des images. Quant aux sentimens qui dominent, sur-tout dans le genre sombre, ils ont une teinte si différente de ceux qu'on emploie dans les autres genres, que tout me confirme dans l'idee que le sombre est un genre à part.

Boileau établit, dans sa 12e. réflexion sur *Longin*, « que le *sublime* naît, ou de la grandeur de la pensée, ou de la magnificence des paroles, ou du ton vif et harmonieux de l'expression ; et que le *parfait sublime* est produit par ces trois causes jointes ensemble » ; il trouve un exemple du *sublime parfait* dans ces quatre vers de l'*Athalie* de Racine. — (Abner, l'un des principaux officiers des rois de Juda, représente au grand-prêtre Joad qu'une reine cruelle et impie ne songe qu'à le perdre ; Joad répond sans s'émouvoir :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots :
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Quoi de plus noble que cette crainte religieuse, fondée sur une juste idée de la divinité ?

C***

Le *sublime* ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet, l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature; la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère; elle crée les héros et les Dieux : l'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est; aussi le ton de l'historien ne deviendra *sublime* que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvemens, les plus grandes révolutions, et par-tout ailleurs il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir *sublime* toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du tems, de l'ame, de l'esprit humain, des sentimens, des passions : dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poëte, dès que le sujet est grand, doit toujours être *sublime*, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît, et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force, et déployer toute l'étendue de leur génie.

Buffon (*Discours sur les Styles, et de Réception à l'Académie française*).

Vous que le ciel créa pour le *sublime*,
Dans votre cœur gravez cette maxime :
« L'amour du vrai doit régler mes élans.
Au genre humain le vrai seul est utile;
Pour l'éclairer, je reçus mes talens.
Loin de mon cœur cette crainte servile
Qui, dégradant le génie indigné,
Fait de sa voix une voix mercenaire,
Et prostitue aux erreurs du vulgaire
Un vil encens, des sages dédaigné! »
Le vrai *sublime* est enfant de l'audace,
Son vol aspire aux sommets les plus hauts;
Né pour le grand, ses plus dignes héros
Sont des géans que la foudre menace.
Il fut le Dieu de Pindare et d'Horace,
Lorsque la lyre, en leurs savantes mains,
Le disputait au chantre de la Thrace,
Et, des héros perpétuant la race,
Ravit les Grecs et charma les Romains.
Fameux Rousseau, tu sentis son empire;
Dans tes transports, c'est un Dieu qui t'inspire;
Tout se réveille aux accens de ta voix.
Quelle grandeur! quels *sublimes* cantiques!
Tu peins le Dieu sous qui tremblent les rois,
Et sous tes pieds tu vois tous les lyriques.
. . . .
Si le génie est un feu qui dévore,
Dans le poëte on le sent mieux encore :
Comme le foudre en l'orage formé,
Plus violent, s'il est plus comprimé
Enthousiasme, élan, fureur sacrée,
Quel nom donner aux images qu'il crée ?
Il vous dédaigne, ornemens empruntés!
Il est lui-même auteur de ses beautés,
Beautés d'un prix et d'un ordre plus rare
Que les trésors dont Golconde se pare.

COURNAND (*Poëme des Styles*).

(*Voyez* ENTHOUSIASME, et lisez le *Traité du Sublime* de LONGIN, commenté par BOILEAU).

Le *style tempéré* ou *gracieux*, placé entre le *style sublime* et le *style simple*, n'a ni toute la véhémence, ni toute l'élévation du pre-

mier, ni toute la finesse et la naïveté du second; mais sa marche, douce et coulante, a quelquefois la noblesse de l'un et l'heureuse facilité de l'autre. Il tire son principal mérite des richesses de l'art; c'est-à-dire, que l'agrément des expressions, les tours nombreux et périodiques, et encore, plus que tout cela, les pensées fines, délicates et ingénieuses forment son caractère.

Mais c'est en vain qu'à me plaire empressé,
Vous vous livrez au projet insensé
De m'éblouir toujours par vos saillies :
De trop d'éclat mon esprit est blessé ;
Je veux un ton qui n'ait rien de forcé ;
Je veux des fleurs par les Graces cueillies.
De tendres fleurs, telles qu'au point du jour
Flore et Zéphyre en parfument leur cour,
Quand les jardins sont humides encore,
Et que le frais renaît avec l'Aurore.
L'œil enchanté les revoit tour-à-tour;
Tantôt séduit par l'éclat de la rose,
Il lui sourit; tantôt il se repose
Sur la blancheur si touchante du lis.
Que j'aime encor, dans *tout ce* que je lis,
Cet abandon d'un cœur sensible et tendre,
Qui trouve en soi ce qu'il daigne m'apprendre!
Ce tour heureux et rempli d'agrément,
Où la pensée est toute en sentiment;
Cet art enfin de saisir les nuances
Qui des objets marquent les différences ;
Art ennemi d'un discours bigarré,
Qui va brouillant, dans ses folles licences,
Ce qui toujours dut être séparé.

Mais le faux goût, qui confond tous les *styles*,
Qui se ruine en ornemens futiles,
Court au brillant et s'éloigne du beau,
Préfère au vrai ce qui semble nouveau ;
Et, sans pitié, vous alonge une épître,
Commune au fonds, piquante par le titre :
De nos plaisirs cet ennemi secret
A plus gâté de beaux esprits en France,
Que de Chaulieu l'aimable négligence
N'en a charmés dans le tems qu'il vivait.

Eh ! mon ami ! parle donc sans emphase,
Evite encor ce *style* trop subtil,
Ce *style* obscur qui nous cache le fil
De ta pensée, ainsi que de ta phrase.
L'homme de goût, que blesse à chaque pas
De ton vers froid la pointe trop aiguë,
Se lasse enfin du pénible embarras
De démêler ta pensée ambiguë;
Le sot t'admire et ne te comprend pas.
D'après son cœur il faut que l'on écrive :
Si tu n'as point senti battre le tien,
Garde tes vers, on se passera bien
De voir grossir leur troupe fugitive :
Il en est tant qui ne sont jamais lus !
Il en est tant qu'on lit sans les entendre !
Dans la poussière ils tombent vermoulus,
Et de l'oubli rien ne peut les défendre.
Voulez-vous plaire encor plus sûrement ?
Dans vos discours répandez l'enjoûment.
Par des Français vos vers doivent se lire,
Et, comme on sait, le Français aime à rire.
En ta faveur que n'excuse-t-on pas,
Douce Gaîté, charme de notre vie,
Sel de nos mœurs, ame de nos repas,
Don que l'Anglais en secret nous envie,
Quand il nous voit dans nos succès divers,
Par des couplets défier les revers!
Mais n'allez point croire que la satire
Soit l'enjoûment; quoiqu'on en puisse dire,
Cet air méchant qui distingue ses traits,
Du Dieu des Ris gâterait les portraits.
. . . .
A la nature osez être fidèle,
Dans la copie offrez-nous le modèle,
Imitez-la dans ses traits les plus beaux,
Avec les siens comparez vos tableaux;
En les voyant, que l'on dise : *C'est elle.*

COURNAND.

(*Voyez* NATUREL).

Le *style simple* désigne une manière de s'exprimer pure, facile, sans ornement et sans art.

Saisir le vrai dans les moindres objets,
En termes clairs énoncer ses sujets,

A ses acteurs donner un caractère,
Les mettre en scène et les faire parler;
Fuir, éviter, Aristarque sévère,
L'emploi d'un mot et d'un tour éphémère;
Etre naïf, mais sans se ravaler;
Sans être fade, égayer la matière;
Sur une idée, aisée à dévoiler,
Jeter, étendre une gaze légère;
Connaître enfin le besoin de se taire;
Voilà, je pense, où l'on peut démêler
L'art d'être *simple*, ou plutôt l'art de plaire.

. . . .

Heureux qui sent le prix d'une ame pure,
Qui s'ouvre à nous dans un libre entretien!
Elle dit tout, sans se douter de rien;
On croit ouïr la voix de la nature.
Qui sait combien les livres sont menteurs,
Doit les fermer, et lire dans les cœurs.
Voilà pourquoi La Fontaine est poëte :
Chez les fermiers où le bonhomme allait,
Il recueillait les traits qu'il nous répète.
Aurait-il peint si bien le *Pot au lait*,
S'il n'avait su le calcul de Perrette?

Je vous le dis à vous, jeunes auteurs;
Aimez sur-tout le *simple* dans les mœurs.
Si vous m'offrez une scène rustique,
Je veux entendre et voir en même tems
Colin, Lisette et leurs nombreux enfans,
Rangés autour de leur foyer rustique,
Des fabliaux repasser la chronique,
Rendre un beau trait qui fût du bon vieux tems,
Ou du récit d'une histoire tragique
Faire frémir les pâles écoutans;
Ou, sous l'ormeau rassemblée au printems,
Une jeunesse impétueuse et sage
Se réjouir comme on fait au village,
Mettre à profit ses rapides loisirs,
Mêler les jeux, les danses et la course,
Puiser enfin le bonheur à la source
D'un cœur qui s'ouvre à d'innocens plaisirs.

COURNAND (*Poëme des Styles*).

(*Lisez* ce poëme, le *Traité du Style* par MARMONTEL, ce que dit LA HARPE à ce sujet dans son *Cours de Littérature*, et le *Traité du Style* par DIEUDONNÉ).

Idées générales sur le Style, *et Préceptes sur la manière d'*écrire.

Le *style* n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le *style* devient ferme, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégans qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéamens, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil, ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées : plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le *style*, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement et le soumet à des lois: sans cela, le meilleur écrivain s'égare; sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans ses détails, comme l'ensemble choquera ou

ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différens tems des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet qu'un homme desprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire. Il aperçoit à-la-fois un grand nombre d'idées; et, comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres; il demeure donc dans la perplexité : mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume; il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire : les idées se succéderont aisément, et le *style* sera naturel et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur, et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le *style* deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le desir de mettre par-tout des traits saillans; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force, en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instans, que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition; l'on ne présente qu'un côté de l'objet; on met dans l'ombre toutes les autres faces; et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel

on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. Aussi plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de *style*, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fonds du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie ; alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes, d'une manière singulière ou pompeuse ; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de tems à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde a dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles : ils ont des mots en abondance, point d'idées ; ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage, quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de *style*, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre. Le *style* doit graver des pensées ; ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet, il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée ; et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du *style* ; c'est aussi ce qui en fera l'unité, et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions,

de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le *style* aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le *style* aura de la gravité, il aura même de la majesté. Enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres et la vérité du *style*, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait par-tout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

. . . .

Le *style* suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles : les idées seules forment le fonds du *style*; l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes. Il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonnances, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poëtes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé : aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fonds, ni le ton du *style*, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du *style* à la nature du sujet; il ne doit jamais être forcé; il naîtra naturellement du fonds même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur; et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin; si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image naïve et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime.

BUFFON (*Discours sur les Styles, et de Réception à l'Académie française*).

Quand, dans un discours, on trouve des mots répétés, et, qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres, qu'on gâterait le

discours, il faut les laisser; c'en est la marque, et c'est la part de l'envie qui est aveugle, et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas faute en cet endroit; car il n'y a point de règle générale.

PASCAL.

Ceux qui font des antithèses en forçant les mots, sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes.

LE MÊME.

N'affectez rien. . . . .
Le naturel est le sceau du génie,
L'appui du goût, l'ame de l'harmonie. . .
Sacrifiez à la simplicité
Le faux éclat d'un *style brillanté*,
Rayon subit, étincelle imprévue,
Qui toujours frappe, et jamais ne remue.

Le cardinal DE BERNIS (*Epître sur le Goût*).

Ce *style* figuré dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;
Nos pères, tous grossiers, l'avaient beaucoup meilleur;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand' ville,
Et qu'il m'eût fallu quitter
L'amour de ma mie,
J'aurais dit au roi Henri :
« Reprenez votre Paris;
» J'aime mieux ma mie, ô gai !
» J'aime mieux ma mie ! »

La rime n'est pas riche, et le *style* en est vieux;
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure ?

MOLIÈRE (*le Misantrope*).

Fuyez encor les tours trop délicats,
Des *concetti* l'inutile fracas. . .
Trop de recherche avilit la peinture,
Et d'un tableau fait une miniature.

Le cardinal DE BERNIS (*Epître sur le Goût*).

Montrez-vous circonspect dans le choix de vos mots;
Ils plaisent rarement, trop vieux ou trop nouveaux.
Imitez sur ce point la prudente méthode
Dont le sage se sert à l'égard de la mode :
Vous ne le verrez point, ardent à l'inventer,
A la prendre trop prompt, trop lent à la quitter.
. . . .
Que le *style* soit doux, lorsqu'un tendre Zéphyre
A travers les forêts s'insinue et soupire :
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruisseaux
Roulent tranquillement leurs languissantes eaux;
Mais les vents en fureur, la mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage,
Le vers, comme un torrent, en grondant doit marcher.

DU RESNEL (*Essai sur la Critique*).

Il faut de la précision dans ce qu'on *écrit*, afin que la pensée marche librement, et ne se délaie pas dans des mots qui fatigueraient inutilement l'oreille.

HORACE (*Satire 10*).

Corrigez avec soin vos *écrits*, si vous voulez qu'on les lise plusieurs fois.

LE MÊME (*Satire 1re*.).

Quand on veut *écrire*, il faut choisir un sujet proportionné à ses forces.

LE MÊME (*Art poétique*).

Un ordre lumineux et des expressions convenables se feront remarquer dans les ouvrages d'un auteur qui ne traitera que des sujets assortis à ses talens.

LE MÊME (*Art poétique*).

Un ouvrage dont on ne peut rien retrancher, ne paraît jamais long.

MARTIAL (*Epître 77*).

On doit, selon sa force, entreprendre la peine,
Et se donner le ton suivant qu'on a d'haleine.

Regnier (*Satire 7*).

Le nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage :
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
On trouve un sort pareil dans le métier des *vers*,
Et, pour y triompher, il y faut des revers.

Piron (*la Métromanie*).

L'esprit n'est jamais las d'*écrire*,
Lorsque le cœur est de moitié.

Gresset (*les Ombres*).

L'esprit lasse aisément si le cœur n'est sincère.

Boileau (*Epître 11*).

Qui ne sait se borner ne sut jamais *écrire*.

. . . .

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vîtesse.
Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

. . . .

Jamais de la nature il ne faut s'écarter.

. . . .

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

. . . .

Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.

. . . .

N'essayez point d'*écrire* en dépit de Minerve.

. . . .

. . . . . Dans l'art dangereux de rimer et d'*écrire*,
Il n'est point de degré du médiocre au pire.

. . . .

Tel *écrit* récité se soutient à l'oreille,
Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.

. . . .

Faites choix d'un censeur solide et salutaire,
Que la raison conduise, et le savoir éclaire.

. . . .

Que votre ame et vos mœurs, peints dans tous vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui, de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

LE MÊME (*Art poét.*).

SUCCÈS.

Nous attribuons nos heureux *succès* à nos talens, et nos malheurs à la Fortune.

FÉNÉLON.

Le *succès* fait toujours nos vertus et nos crimes.

RIOXARD (*Sapor*).

Les hommes sont prévenus, charmés et enlevés par la réussite; de sorte que le crime heureux est loué et applaudi comme la vertu, parce que le *succès* qualifie les actions.

SAINT-FOIX.

Les champs de Pharsale et d'Arbèles
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un et l'autre dignes modèles
Que se proposent les grands cœurs.
Mais le *succès* à fait leur gloire;
Et si le sceau de la Victoire
N'eût consacré ces demi-Dieux,
Alexandre, aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et César qu'un séditieux.

LA MOTTE (*Ode 4, Liv. I*).

Tenter est des mortels, réussir est des Dieux.

MORAND (*Childéric*).

(*Voyez* FORTUNE, RÉPUTATION *et* SUFFRAGE).

SUFFISANT.

Le *suffisant* est celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires, se trouve jointe à une très-grande médiocrité d'esprit.

LA BRUYÈRE.

C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même :
Son mérite jamais n'est content de la cour ;
Contre elle il fait métier de pester chaque jour ;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

MOLIÈRE (*le Misantrope*).

Nous sommes tous des ignorans : quant aux ignorans qui font les *suffisans*, ils sont au-dessous des singes.

FONTENELLE.

On est capable de tout lorsqu'on sait profiter des conseils ; mais on est bien peu de chose quand on croit se *suffire* à soi-même.

J.-J. ROUSSEAU.

Un ver luisant, dans le fond d'un jardin,
Jetait une faible lumière ;
Il éclairait pourtant toute une fourmilière,
Qui l'admirait comme un être divin.
Enorgueilli de voir qu'on l'idolâtre,
Il veut briller sur un plus grand théâtre ;
Bientôt traversant le jardin,
Guidé par son audace vaine,
Dans un salon voisin,
A grand'peine
Il se traîne.
Là, des lustres brillans, suspendus aux lambris,
Offusquent ses yeux éblouis.
Il se remet pourtant, ose lever la tête ;
Mais c'est là que sa mort s'apprête.
Du phosphore rampant l'éclat a disparu.
En vain il dresse et la queue et la tête ;
L'insecte est écrasé sans même être aperçu.

Que de gens d'un mérite mince,
Vantés, prônés dans leur pays,
Quittent tous les jours leur province
Pour essuyer même sort à Paris !

VOISENON.

(*Voyez* GLORIEUX, IMPORTANT *et* PÉDANT).

SUFFRAGES.

Le *suffrage* est une déclaration qu'on fait de son sentiment, de sa volonté, et qu'on donne soit de vive voix, soit par écrit, ou autrement, dans l'occasion d'une élection, d'une délibération, etc.

> Craignez le poison des loueurs;
> Des applaudissemens ne sont pas des *suffrages*.

Il est plus aisé d'enlever aux hommes leurs possessions que leurs *suffrages*, parce que l'empire des nations n'est pas celui des cœurs.

RIVAROL.

SUPERFLU.

Le nécessaire et le *superflu* sont relatifs à l'état et à la fortune. Le *superflu* d'un artisan tombe dans le nécessaire du bourgeois; le *superflu* du bourgeois, dans le nécessaire du gentilhomme, et ainsi des autres états. Il est très-intéressant pour le bien de la société que chacun ait un *superflu*, suivant son état, mais que ce *superflu* tombe en bonnes mains, afin de donner un libre exercice à la libéralité et à la bienfaisance. La *superfluité* est le fonds qui entretient les beaux-arts, les sciences, la pompe et la majesté dans le culte divin; enrichit les temples, encourage les cultivateurs par les crédits et les prêts d'argent, bâtit des hôpitaux, et soutient les familles indigentes.

BOSSUET.

> Pour ses propres besoins quand on a trop de bien,
> Le *superflu*, de droit, est à ceux qui n'ont rien.

DESFORGES (*la Femme jalouse*).

SUPERSTITIEUX. — SUPERSTITION.

> La *Superstition*, fille de l'Ignorance,
> Prend de la Piété la trompeuse apparence.

La *superstition* est le plus terrible fléau du genre humain; elle abrutit les simples, elle persécute les sages, elle enchaîne les nations, elle fait par-tout cent maux effroyables.

J.-J. ROUSSEAU.

C'est un monstre qui a toujours déchiré le sein de sa mère; c'est un serpent qui entoure la religion de ses replis.

VOLTAIRE (*de la Nature et de ses Lois*).

Naissance de la Superstition.

. . . . Du Préjugé, ce tyran du vulgaire,
Naquit un monstre affreux que le faux zèle éclaire;
Qui, respecté du peuple, et redouté des grands,
Sur ce vaste univers traîne ses pas errans.
L'Egypte lui fournit une retraite impure,
D'où le monstre vola sur toute la nature.
Les Mèdes, les Persans, les Grecs et les Romains
Sucèrent le poison préparé par ses mains.
Erreurs du plébéien, politique des sages,
Vous triomphiez alors, augures et présages;
Les Etats ont changé; la *Superstition*,
Toujours ferme, a suivi leur révolution.
Par elle la Terreur, en des retraites sombres,
Vit, en tremblant, des corps qu'elle prit pour des ombres,
Et de fantômes vains peuplant l'air et les cieux,
Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.

Le cardinal DE BERNIS (*la Religion vengée*).

Ainsi, loin du vrai jour, par toi toujours conduit,
L'homme ne sortit plus de son épaisse nuit.
Pour mieux tromper ses yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice;
Et par toi de splendeur faussement revêtu,
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
. . . .
Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême,
Il fallut qu'ici-bas Dieu, fait homme lui-même,
Vint, du sein lumineux de l'éternel séjour,
De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.
A l'aspect de ce Dieu les démons disparurent;
Dans Delphes, dans Délos, tes oracles se turent.

BOILEAU (*Satire* 12).

O Religion bienfaisante!
Ce farouche ennemi se vante
D'être né de ton chaste flanc;
Mère tendre, mère adorable,
Croiras-tu qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang?

VOLTAIRE (*Ode à la Superstition*).

(*Voyez* FANATISME).

SUSCEPTIBLE (LE).

On dit absolument d'une personne qu'*elle est trop susceptible*, pour dire qu'elle est trop *sensible*, et qu'elle s'offense facilement.

(*Dictionnaire de l'Académie*).

Il ne faut pas confondre l'être *sensible* et l'être *susceptible*. La *sensibilité* naît de la bonté du cœur, de l'élévation de l'ame, de la délicatesse des sentimens; la *susceptibilité* annonce un esprit borné, un amour-propre excessif, un caractère altier. On recherche la société d'une personne *sensible ;* on redoute la présence d'une personne *susceptible*. Le mot *sensible* se prend toujours en bonne part : *susceptible* ne se dit qu'en mauvaise part.

(*Voyez* Amour-Propre, Conversation, Esprit, Monde, Offense *et* Sensibilité).

SYMPATHIE.

Il est de certains nœuds dont le secret pouvoir
Attache un cœur à l'autre avant que de se voir.

T. Corneille.

Il est des nœuds secrets, il est des *sympathies*
Dont par le doux rapports les ames assorties
S'attachent l'un à l'autre, et se laissent piquer
Par un je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

P. Corneille (*Rodogune*).

C'est pour certains objets que nos ames sont nées ;
Le ciel le veut : tout cède à ses décrets vainqueurs ;
Ainsi la *sympathie* unit nos destinées,
Et, sans raisonnement, détermine nos cœurs.

Le Brun.

Voici des traits assez singuliers sur la parfaite ressemblance et la grande *sympathie* qui régnaient entre deux frères, il y a environ cent et quelques années.

Il s'agit des comtes de Ligneville et d'Autricourt, frères jumeaux, issus de l'une des quatre maisons de l'ancienne chevalerie de Lorraine. Leur ressemblance était telle, nous dit-on, que quand ils s'habillaient l'un comme l'autre, ce qui leur arrivait de tems en

tems pour s'amuser, leurs domestiques s'y méprenaient; et le son de leurs voix avait un rapport si médiat, qu'il jetait quelquefois leurs femmes dans le plus grand embarras. Etant tous deux capitaines de chevau-légers, l'uu se plaçait à la tête de l'escadron de l'autre sans que les officiers et les cavaliers se doutassent de cet échange. Le comte d'Autricourt eut une affaire criminelle; il ne tenait qu'à sa partie adverse de le priver de sa liberté. Que fit le comte de Ligneville? Il ne quitta plus son frère, ne le laissa plus sortir sans l'accompagner; et la crainte de saisir l'innocent au lieu du coupable, rendit nuls les droits qu'on avait obtenus sur la personne du comte d'Autricourt.

Ils s'amusèrent un jour d'une scène assez plaisante. M. de Ligneville fit appeler un barbier; après s'être fait raser un côté, il prétexte une affaire pour passer dans l'appartement voisin. M. d'Autricourt y était caché; il endosse la robe-de-chambre de son frère, s'attache la serviette au cou, et vient s'asseoir dans le fauteuil qu'avait quitté M. de Ligneville. Le barbier se met en devoir de raser l'autre côté; mais quelle fut sa surprie de voir qu'en un instant la barbe était revenue! Ne doutant point que ce ne fût un démon qui avait pris la figure de sa pratique, il fit un grand cri et s'évanouit. Tandis qu'on s'occnpait à le faire revenir, le comte d'Autricourt rentra dans le cabinet, et M. de Ligneville, à demi-rasé, reprit sa place : nouvelle surprise pour le barbier; il croit avoir rêvé tout ce qu'il a vu; mais bientôt il est convaincu de la vérité en voyant les deux frères ensemble. La *sympathie* qu'il y avait entre ces deux frères n'était pas moins originale que leur ressemblance : ils ont toujours été malades dans le même tems; si l'un recevait une blessure, l'autre en ressentait la douleur. Il en était de même des maux accidentels; aussi veillaient-ils avec le plus grand intérêt à la conduite l'un de l'autre. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que très-souvent ils faisaient les mêmes songes. Le jour que le comte d'Autricourt fut attaqué en France d'une fièvre continue dont il mourut, le comte de Ligneville ressentit en Bavière les accès de la même fièvre, et il aurait succombé sans les secours les plus prompts.

TALENS.

Les *talens* de nos biens sont la source féconde ;
Ils forment les trésors et les plaisirs du monde :
Sur cette terre aride, asile de douleurs,
L'un fait naître des fruits, l'autre sème des fleurs.

Delille (*Epître à M. Laurent*).

Les *talens* sont innés ; l'éducation les développe, les circonstances les mettent en jeu ou les rendent inutiles.

De Lévis.

La nature, fertile en esprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les *talens*.

Boileau (*Art poét.*).

Ne forçons point notre *talent*,
Nous ne ferions rien avec grace.

La Fontaine (*Fable 5, Liv. IV*).

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Le même (*Fable 10, Liv. VI*).

Il est des fleurs de toutes les saisons,
Il est des *talens* de tout âge.

(*Mariage d'Antonio*).

Semons des fleurs dans la jeunesse,
Afin de recueillir des fruits dans l'âge mûr.

Madame Lambert.

(*Voyez les mots* Arts, Industrie *et* Sciences).

TARTUFFE.

Molière a donné ce nom à un faux dévot, un hypocrite (*voyez ce mot*).

TÉMÉRAIRE. — TÉMÉRITÉ.

Le *téméraire* est un homme hardi avec imprudence.

. . . . Un heureux *téméraire*
Confond, en agissant, celui qui délibère.

Voltaire (*Discours 3*).

Le ciel parfois seconde un dessein *téméraire.*

Molière (*l'Ecole des Maris*).

La *témérité* change de nom quand elle est suivie de succès : elle passe alors pour de l'héroïsme.

Chaque siècle est fécond en heureux *téméraires.*

Boileau (*Epître 1re.*)

Si la *témérité* a réussi à quelques-uns, elle en a conduit bon nombre d'autres à leur perte.

Phèdre (*Fable 4*).

TEMPÊTE (*voyez* Mer).

TEMS.

Le *tems*, semblable au vol de l'oiseau, passe et s'écoule sans que nous nous en apercevions.

Ovide (*El.* 10).

Le *Tems*, d'un insensible cours,
Nous porte à la fin de nos jours :
C'est à notre sage conduite
De nous consoler de sa fuite.

* * *

Le *tems* est le rivage de l'esprit ; tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe.

Rivarol.

Le *tems* use l'erreur et polit la vérité.

De Lévis.

O *Tems*, force invisible à qui rien ne résiste,
Par qui tout se succède, et sans qui rien n'existe ;
Fleuve égal et rapide où les ans et les jours
Vont tomber, sans relâche, emportés dans ton cours,
Et qui ne nous paraît qu'un canal immobile,
Tant la pente insensible en est douce et tranquille :
Sur ce courant secret et si peu remarqué,
L'homme qui vient de naître, aussitôt embarqué,
Navigue à ta merci, sans voir aucun rivage ;
Tous voudraient à jamais prolonger le voyage,

Tous redoutent le port : nul ne t'a remonté,
Nul ne t'a suspendu, ralenti, ni hâté.
Suivons le mouvement de ton cours sans limite,
Sans vouloir avancer ni retarder ta fuite;
Attachons au passé quelque doux souvenir,
Le repos au présent, l'espoir à l'avenir :
Les ans ramèneront, par un ordre immuable,
Des diverses saisons la marche interminable :
Nous voyons, revoyons ce qu'un jour nos neveux,
Et d'antres descendans, et ceux qui naîtront d'eux,
Verront et reverront, et tous, de race en race,
Tant que cet univers flottera dans l'espace.

Le Mierre (*les Fastes*).

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître?
O *Tems!* quel œil remonte aux sources de ton être?
Sans doute ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'était encore enseveli dans l'ombre
De cet abîme sombre,
Ton germe y reposait, mais sans activité.

Du chaos tout-à-coup les portes s'ébranlèrent,
Des soleils allumés les feux étincelèrent :
Tu naquis; l'Eternel te prescrivit ta loi.
Il dit au Mouvement : Du *Tems* sois la mesure ;
Il dit à la Nature :
Le *Tems* sera pour vous, l'Eternité pour moi.

Dieu, telle est ton essence : oui, l'océan des âges
Roule, au-dessous de toi, sur tes frêles ouvrages;
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours, qui l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent,
Sont comme le néant au yeux de l'Eternel.

Mais moi, sur cet amas de fange et de poussière,
En vain contre le *Tems* je cherche une barrière,
Son vol impétueux me presse et me poursuit.
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue,
Et mon ame éperdue
Sous mes pas chancelans voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images;
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages :
Ici, de vieux tombeaux que la mousse a couverts;
Là, des murs abattus, des colonnes brisées,
Des villes embrasées;
Par-tout les pas du *Tems* empreints sur l'univers,

Cieux, terres, élémens, tout est en sa puissance.
Mais, tandis que sa main, dans la nuit du silence,
Du fragile univers sape les fondemens,
Sur des ailes de feu, loin du monde élancée,
Mon active pensée
Plane sur les débris entassés par le *Tems*.

THOMAS (*Ode sur le Tems*).

Le *Tems* nous dérobe si subtilement, que nous ne sentons pas son larcin; il nous mène si finement aux extrémités opposées, que nous y arrivons sans y penser. Nous tombons tout-à-coup entre les bras de la Mort : nous ne sentons notre fin que quand nous y sommes.

BOSSUET.

Le jour fatal est proche, et vient comme un voleur:
Avant qu'à nos erreurs le ciel nous abandonne,
Profitons de l'intant que de grâce il nous donne;
Hâtons-nous, le *tems* fuit et nous traîne avec soi :
Le moment où je parle est déjà loin de moi.

BOILEAU (*Epître* 3).

Tout finit, tout est sans remède,
Aux lois du *Tems* assujetti;
Et, par l'instant qui lui succède,
Chaque instant est anéanti,

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

En vain par les murs qu'on achève
On tâche à s'immortaliser;
La Vanité qui les élève,
Ne saurait les éterniser.

La même loi, par-tout suivie,
Nous soumet tous au même sort :
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc, en si peu d'espace,
De tant de soins m'embarrasser ?
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer?

Si tel est le destin des hommes,
Qu'un moment peut les voir finir,
Vivons pour l'instant où nous sommes,
Et non pour l'instant à venir.

. . . .

Le moment passé n'est plus rien;
Demain nous pouvons ne plus être :
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.

J.-B. Rousseau (*Ode* 13, *Liv. II*).

Emploi du Tems.

On ménage son crédit, son argent, ses amis, la faveur d'un grand, et l'on prodigue le *tems*, dont la perte est irréparable.

Aristote.

. . . . . . Apprends que notre âge s'écoule
Comme un torrent pressé qui s'enfuit et qui roule ;
Qu'un jour dévore l'autre, et que l'autre est détruit,
Sans interruption, par celui qui le suit ;
Que le *tems* que l'on perd jamais ne se répare ;
Qu'avec juste sujet on en doit être avare.

Nicole (*sur Perse*).

Soyons avares du *tems* ; ne donnons aucun de nos momens sans en recevoir la valeur; ne laissons sortir les heures de nos mains qu'avec épargne, qu'avec fruit, qu'avec autant de regret que quand nous cédons notre or ; ne souffrons pas qu'aucun de nos jours s'écoule sans avoir grossi le trésor de nos connaissances et de nos vertus. L'usage du *tems* est une dette que nous contractons en naissant, et qu'il faudra payer avec les intérêts que notre vie stérile a entassés.

Le Tourneur.

Ceux qui emploient mal leur *tems* sont les premiers à se plaindre de sa brièveté. Comme ils le consument à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire, et souvent à ne rien faire : ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs; ceux, au contraire, qui en font un meilleur usage, en ont de reste.

La Bruyère.

Il n'y a point de ministre si occupé qui ne sache perdre chaque jour deux heures de *tems ;* cela va loin à la fin d'une longue vie : et si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde d'une chose si précieuse et dont l'on se plaint qu'on n'a point assez !

Le même.

Le *tems* est assez long pour quiconque en profite ;
Qui travaille et qui pense en étend la limite.

Voltaire (*Discours 7*).

TENDRESSE.

Il ne se dit que de la sensibilité à l'amitié ou à l'amour (1).

(*Dictionnaire de l'Académie*).

On n'a, de part et d'autre, qu'une certaine mesure de *tendresse :* il la faut ménager. Ceux qui ne savent pas aimer la prodiguent imprudemment.

Fontenelle.

On n'a qu'un fonds borné d'ardeur et de *tendresse ;*
Et ce fonds, pour aimer dans nos cœurs établi,
N'est jamais partagé qu'il ne soit affaibli.

Quinault (*Belléróphon*).

Plus l'homme vertueux devient sensible et *tendre*,
Plus il sent son bonheur s'agrandir et s'étendre.

Du Resnel (*Essai sur l'Homme, trad de* Pope).

(*Voyez* Sensibilité).

(1) *Brueys* avait un sentiment opposé à celui de l'académie, lorsqu'il dit dans sa tragédie de *Lysimachus :*

. . . . Rien n'*attendrit* nos cœurs
Comme le fer, le sang, la guerre et les horreurs ;
Par crainte ou par pitié d'abord on s'intéresse,
Et de cette pitié l'on passe à la *tendresse*.

TERRE.

Ce globe immense nous offre, à la surface, des hauteurs, des profondeurs, des plaines, des mers, des marais, des fleuves, des cavernes, des gouffres, des volcans; et, à la première inspection, nous ne découvrons en tout cela aucune régularité, aucun ordre. Si nous pénétrons dans son intérieur, nous y trouvons des métaux, des minéraux, des pierres, des bitumes, des sables, des terres, des eaux et des matières de toute espèce placées comme au hasard et sans aucune règle apparente; en examinant avec plus d'attention, nous voyons des montagnes affaissées, des rochers fendus et brisés, des contrées englouties, des îles nouvelles, des terrains submergés, des cavernes comblées; nous trouvons des matières pesantes, souvant posées sur des matières légères; des corps durs environnés de substances molles; des choses sèches, humides, chaudes, froides, solides, friables, toutes mêlées et dans une espèce de confusion, qui ne nous présente d'autre image que celle d'un amas de débris et d'un monde en ruines.

Cependant nous habitons ces ruines avec une entière sécurité; les générations d'hommes, d'animaux, de plantes se succèdent sans interruption; la terre fournit abondamment à leur subsistance; la mer a des limites et des lois; ses mouvemens y sont assujettis; l'air a ses courans réglés, les saisons ont leurs retours périodiques et certains; la verdure n'a jamais manqué de succéder aux frimas: tout nous paraît être dans l'ordre; la *terre* qui, tout-à-l'heure, n'était qu'un chaos, est un séjour délicieux où règnent le calme et l'harmonie, où tout est animé et conduit avec une puissance et une intelligence qui nous remplissent d'admiration et nous élèvent jusqu'au créateur.

BUFFON.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la *terre*, qui est immobile? qui est-ce qui en a posé les fondemens? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle; les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la

cultiver ; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter, il enfoncerait par-tout comme il enfonce dans le sable ou dans nn bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule donne tour-à-tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, fenilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en favenr des hommes. Rien ne l'épuise : plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée ; elle ne ressent aucune vieillesse, ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule ; elle rajeunit chaque année au printems. Elle ne manque point aux hommes ; mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes, en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse et par leur désordre qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons. Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérans laissent en friche la terre, pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans nne terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incnltes, et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elle s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici, des coteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers ; là, de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrens qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers qui montrent leur cîme escarpée, soutiennent la terre des montagnes

comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même tems elle satisfait aux divers besoins des peuples : il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété.

Fénélon.

L'aspect de la Terre dans l'harmonie des trois règnes.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont la parure et le vêtement de la *terre*. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue et pelée, qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon et des sables; mais, vivifiée par la nature, et revêtue de sa robe de noces, au milieu du cours des eaux et du chant des oiseaux, la *terre* offre à l'homme, dans l'harmonie des trois règnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt et de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux et son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'ame sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce et profonde s'empare alors de ses sens, et il se perd, avec une délicieuse ivresse, dans l'immensité de ce beau systême avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent ; il ne voit et ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particulière resserre ses idées et circonscrive son imagination, pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçait d'embrasser.

J.-J. Rousseau.

Du Mouvement de la Terre.

La *terre* ainsi décrit le plan de l'écliptique,
Mais, sans franchir jamais l'un et l'autre tropique (1),
S'approchant, s'éloignant de l'astre radieux,
Sous des points différens elle l'offre à nos yeux.
Son véritable cours ramène les années,
Par d'intimes liens l'une à l'autre enchaînées.

(Dulard *Poëme sur la Grandeur de Dieu*).

(1) Le tropique du Cancer, ou le solstice d'été, qui arrive le 21 juin ; la terre alors rétrograde. Le tropique du Capricorne, ou le solstice d'hiver, qui arrive le 22 décembre ; alors elle commence d'avancer.

Mille maux à la fois te déclarent la guerre;
Mortel, ta vie est courte et bientôt finira:
Aujourd'hui tu couvres la *terre;*
Demain elle te couvrira.

Le Brun.

La *terre* s'ouvre également pour le pauvre et pour les enfans des rois.

Horace (*Ode* 15).

THÉATRE.

Le *théâtre* instruit mieux que ne fait un gros livre.

Voltaire.

Le *théâtre* des anciens était composé d'un amphithéâtre ou demi-cercle, entouré de portiques et garni de siéges de pierre qui environnaient un espace appelé *orchestre*. Au-devant, était le plancher du *théâtre*, qu'on nommait *procennium* ou *pulpitum*, avec la scène qui était une grande façade décorée de trois ordres d'architecture, derrière laquelle était le lieu où les acteurs se préparaient.

Dans la Grèce, jusqu'à Cratenus, les *théâtres*, ainsi que les amphithéâtres, n'étaient que de charpente.

A Rome, les *théâtres* ne se bâtissaient anciennement que de bois, et ne servaient que pendant quelques jours. Pompée bâtit le premier un magnifique *théâtre* de pierre et de marbre.

Le plus célèbre *théâtre* qui reste de l'antiquité, est celui de Mancellus, à Rome.

(*Dictionnaire des Arts*).

TRAGÉDIE.

Temple de la Tragédie.

Un temple ouvre à mes yeux son enceinte sacrée,
De cyprès, de tombeaux et d'ombres entourée.
Deux spectres sont debout sur ce lugubre seuil :
L'un, la tête inclinée, enveloppé de deuil,
Exprimant sur son front ses touchantes alarmes,
Semble aimer sa douleur et se plaire à ses larmes;
Sa poitrine élevée est pleine de sanglots :
Hélas! c'est la Pitié qu'attendrissent nos maux.

L'autre a le regard fixe et la bouche entr'ouverte :
L'image du péril à ses yeux semble offerte ;
Ses cheveux hérissés, sa sinistre pâleur,
Tous ses traits altérés me montreut la Terreur.

LA HARPE. (*Poésies légères*).

C'est là que le poëte, ou plutôt l'enchanteur,
De mille illusions peuple à son gré la scène,
Me transporte à son choix, à Rome, dans Athène,
Dans le palais des rois, au sérail des sultans ;
Rapproche les climats, les peuples et les tems ;
Réalise la fable, et reproduit l'histoire ;
Peint les crimes d'amour, les forfaits de la gloire ;
Verse la peur, l'espoir, la joie et les erreurs,
Et des feux d'un cœur seul embrase tous les cœurs.

DELILLE (*Imagination*).

Origine de la Tragédie.

La *tragédie*, informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur où chacun, en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc était le prix.
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie,
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jeta les personnages ;
D'un masque plus honnête habilla les visages ;
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression ;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la faiblesse latine (1).

(1) Thespis essaya d'introduire dans ces chœurs un personnage qui récitât quelqu'un des exploits de Bacchus ; ce qui fit un épisode, c'est-à-dire, un morceau étranger dans le chœur. A ce personnage, Eschyle en ajouta un second qui forma un dialogue avec le premier. Sophocle

Chez nos dévots aïeux le *théâtre* abhorré
Fut long-tems dans la France un plaisir ignoré.
Des pélerins, dit-on, une troupe grossière
En public, à Paris, y monta la première;
Et, soltement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge et Dieu par piété:
Le savoir à la fin, dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission;
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.

BOILEAU (*Art poét.*).

Ce fut Jodelle qui, en 1552, osa le premier, en France, faire jouer une *tragédie* de son invention; elle était intitulée: *Cléopâtre captive*. Après lui vinrent Robert Garnier, Alexandre Hardi et Rotrou; mais le théâtre français ne prit naissance que sous Pierre Corneille. Ce génie sublime franchit presque tout-à-coup les espaces immenses qu'il y avait entre les essais informes de son siècle et les productions les plus accomplies de l'art.

Lorsque Corneille, commençant à vieillir, cessa de nous transporter d'admiration, Racine vint, qui fit couler des larmes délicieuses; ensuite on vit Crébillon, dont le pinceau mâle et sombre nous attendrit et nous épouvante. Enfin parut Voltaire, qui a réuni tous les genres, le tendre, le touchant, le terrible, le grand et le sublime.

---

y en ajouta un troisième; c'était tout ce qu'il en falloit pour composer une action dramatique.

L'épisode était donc, dans l'origine, une sorte de dialogue inséré dans les chœurs religieux, pour y jeter quelque variété.

Eschyle, Sophocle et Euripide furent, chez les Grecs, les poëtes qui portèrent la *tragédie* au plus haut point de perfection.

La *tragédie* ne fut connue des Romains qu'environ l'an de Rome 514, c'est-à-dire environ 160 ans après Eschyle, Sophocle et Eurypide. Les premiers poëtes tragiques se contentèrent de traduire les pièces des Grecs.

Levius Andronicus fut le premier qui mit des *tragédies* sur le théâtre, à l'imitation de celles de Sophocle. Accius et Pacuvius se distinguèrent ensuite à Rome par leurs *tragédies*.

Jules César et Asinius Pollion en avaient composé qui étaient fort estimées de leur tems. Quintilien rapporte que l'on vantait la *Médée* d'Ovide comme une pièce parfaite; mais malheureusement il ne nous reste, pour juger le goût des Romains pour la *tragédie*, que quelques pièces de Sénèque.

L'Angleterre a produit un petit nombre d'auteurs tragiques, parmi lesquels on distingue Shaskespeare, qui offre des étincelles de génie, mais brut et inculte; et Addison, qui est plus correct et plus astreint aux règles dramatiques.

Les Allemands font des efforts pour se mettre au niveau de la scène *tragique* française; mais on ne connaît encore rien qui approche de nos grands maîtres.

L'Italie se glorifie avec raison de la *Mérope* du marquis Maffei; mais les bonnes *tragédies* qu'elle a produites sont encore bien rares.

Autant l'Espagne est féconde en comédies, autant elle est stérile en *tragédies*, à moins qu'on ne veuille donner ce titre à des pièces qu'ils appellent tragi-comédies, où, à travers quelques bouffonneries, on trouve des situations très-touchantes.

COMÉDIE.

La *comédie* est l'art d'enseigner la vertu et les bienséances en actions et en dialogues.

VOLTAIRE.

Origine et progrès de la Comédie.

Des succès fortunés du spectacle *tragique*,
Dans Athènes naquit la *comédie* antique;
Là, le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisans,
Distilla le venin de ses traits médisans. (1)
Aux accès insolens d'une bouffonne joie,
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le public un poëte avoué,
S'enrichir aux dépens du mérite joué;
Et Socrate par lui, dans *un chœur de Nuées*, (2)
D'un vil amas de peuple attirer les huées.

---

(1) A Athènes, Eupolis, Cretinus, Aristophane et Ménandre donnèrent naissance à la *comédie*.

Parmi les Romains, Plaute chercha à imiter Aristophane; Térence se traîna sur les pas de Ménandre.

(2) Les *Nuées*, comédie d'Aristophane.

Enfin de la licence on arrêta le cours ;
Le magistrat des lois emprunta le secours,
Et, rendant par édit les poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms ni les visages.
Le *théâtre* perdit son antique fureur ;
La comédie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel et sans venin, sut instruire et reprendre ;
Et plus innocemment dans les vers de Ménandre,
Chacun, peint avec art, dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidèle
D'un avare, souvent tracé sur son modèle ;
Et mille fois un fat, finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé (1).

BOILEAU (*Art. poét.*).

Depuis la naissance des lettres en Europe, le caractère des nations a déterminé celui de la *comédie* sur tous les théâtres.

Un peuple qui affectait dans ses mœurs une gravité superbe, et dans ses sentimens une enflure romanesque, a dû servir de modèle à des intrigues pleines d'incidens et de caractères hyperboliques ; tel est le théâtre espagnol ; et Lopès de Véga, malgré ses exagérations et un rafinement de plaisanterie souvent puérile, occupera toujours une des premières places parmi les poëtes comiques, par son heureuse sagacité dans le choix des caractères, et une force d'imagination que le grand Corneille admirait lui-même.

Les Italiens, dont la jalousie et la vengeance cruelle en amour forment le caractère distinctif, ont dû fournir des intrigues périlleuses pour les amans, et capables d'exercer la fourberie des valets.

---

(1) Des poëtes modernes ont dit depuis :

La *comédie* est un miroir
Qui réfléchit le ridicule ;
Et l'homme, qui devrait s'y voir,
Est aveugle au bien incrédule.
A critiquer on est enclin
Tous les portraits qu'on voit paraître :
On y reconnait son voisin ;
On ne veut pas s'y reconnaître.

Un Etat où chaque citoyen se fait gloire de penser avec indépendance, a dû fournir un grand nombre d'originaux à peindre. Telle est la source du comique anglais.

Mais une nation douce et polie, où chacun se faisait un devoir de conformer ses sentimens et ses idées aux mœurs de la société; cette nation ne devait présenter que des caractères adoucis par les égards, et que des vices palliés par des bienséances; tel a été le comique français. Dans ce genre, Molière est au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé ou qui l'ont suivi, car la comédie,

Faute d'un maître habile à l'essayer,
N'avait encor appris qu'à bégayer,
Lorsqu'assisté de Térence et de Plaute,
Molière vint, dont la voix ferme et haute
Lui fit d'abord, par de justes leçons,
Articuler et distinguer ses sons.
Bientôt après, sur ses avis fidèles,
S'apprivoisant avec ces grands modèles,
Et dans leur lice instruit à s'exercer,
Il apprit d'eux l'art de les devancer.
Sous ce grand homme enfin la *comédie*,
Sut arriver, justement applaudie,
A ce point fixe où l'art doit aboutir,
Et dont, sans risque, on ne peut plus sortir.
Ce fut alors que la scène féconde
Devint l'école et le miroir du monde,
Et que chacun, loin d'en être choqué,
Fit son plaisir de s'y voir démasqué.
Là, le marquis, figuré sans emblême,
Fut le premier à rire de lui-même,
Et le bourgeois apprit, sans nul regret,
A se moquer de son propre portrait.
Le sot savant, la docte extravagante,
La précieuse et la prude arrogante,
Le faux dévot, l'avare, le jaloux,
Le médecin, le malade; enfin, tous,
Chez une muse en passe-tems fertile,
Vinrent chercher un passe-tems utile.
Les beaux discours, les grands raisonnemens,
Les lieux communs et les beaux sentimens

Furent bannis de son joyeux domaine,
Et renvoyés à sa sœur Melpomène.
Bref, sur un trône au seul Rire affecté
Le Rire seul eut droit d'être exalté.
C'est par cet art qu'elle charma la ville,
Et que, toujours renfermée en son style,
A la cour même où sur-tout elle plut,
Elle atteignit son véritable but.

J.-B. Rousseau (*Epître* 4).

Régnard peut être regardé comme le second de nos poëtes comiques. Voltaire, en parlant de lui, disait : *Qui ne se plaît pas aux comédies de Régnard, n'est pas digne d'admirer Molière.* Boileau disait que *Régnard n'était pas médiocrement plaisant ;* et en effet quoi de mieux senti que *les Folies amoureuses*, *le Légataire*, *le Retour imprévu*, *Démocrite amoureux*, *les Ménechmes*, *le Joueur* et *le Distrait?*

Après *Régnard*, on peut, à juste titre, placer Destouches : ses comédies de caractère, *le Glorieux*, *le Dissipateur*, *le Philosophe marié*, etc., lui assurent, dans le genre noble, la première place chez Thalie.

Le lendemain de la première représentation du *Glorieux*, Voltaire adressa à *Destouches* une épître qui se terminait par ce quatrain :

Auteur solide, ingénieux,
Qui du *théâtre* êtes le maître ;
Vous qui faites le *Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

Dufresny, *Fagan*, *Dancourt* et *Legrand* se sont distingués dans un genre plus léger.

A une époque plus près de nous, *Piron*, par sa *Métromanie ; Boissy*, par son *Homme du Jour* et son *Babillard ; Lanoue*, par sa *Coquette corrigée ; Collin Harleville*, par son *Vieux célibataire*, son *Optimiste*, ses *Châteaux en Espagne*, etc. ; *Desforges*, par sa *Femme jalouse ; Fabre d'Eglantine*, par son *Intrigue épistolaire* et son *Philinte de Molière*, se sont beaucoup rapprochés de nos grands maîtres, sur les traces desquels nous voyons aussi marcher *Andrieux*, *Duval*, *Etienne* et *Picard*.

THÉOLOGIE (*voyez* SCIENCES).

TIMIDITÉ. — EMBARRAS.

L'*embarras* est l'incertitude de ce qu'on doit dire ou faire ; la *timidité* est la crainte de dire ou de faire quelque chose de mal. La *timidité* ne se montre pas toujours au dehors ; l'*embarras* est toujours extérieur : la *timidité* tient au caractère ; l'*embarras* aux circonstances. On peut être *timide* sans être *embarrassé*, et *embarrassé* sans être *timide*. Ainsi on dit : cette personne est naturellement *timide* par circonspection et par réserve ; mais l'usage qu'elle a du monde fait qu'elle n'a jamais l'air *embarrassé* : au contraire, cette autre personne n'est point *timide* ; elle dit tout ce qui lui vient à la bouche, mais personne n'est plus *embarrassée* qu'elle quand elle a dit une sottise.

D'ALEMBERT.

. . . . La modestie
Embellit le talent ; mais la *timidité*
Le prive de son énergie,
Et d'une ombre importune offusque sa clarté.
La première est sa sœur, l'autre son ennemie.

***

La *timidité* provient aussi souvent du défaut de confiance dans les autres, que de la méfiance de soi-même.

ARNAULT.

Rien ne fait plus de tort que la *timidité* :
Avec elle par-tout on est hors de sa place ;
Elle suspend, arrête et fixe les ressorts
De la langue, des yeux, de l'esprit et du corps ;
Elle en ôte l'usage, elle en ôte la grace ;
Sur tout ce que l'on dit, sur tout ce que l'on fait
Elle répand un air gauche, épais et stupide.
Tel qu'on prend pour un sot, parce qu'il est *timide*,
Aurait de quoi passer pour un homme parfait.

LA CHAUSSÉE (*l'Ecole des Mères*).

TOLÉRANT. — TOLÉRANCE.

Condescendance, indulgence pour ce qu'on ne peut empêcher, ou ce qu'on croit ne devoir pas empêcher.

L'Homme tolérant. (*C'est lui qui parle*).

Tous les matins, dans le silence,
Je vais brûler un grain d'encens
Sur l'autel de la *Tolérance* :
Je persiffle avec assurance,
Ces égoïste sourcilleux
Qui ne permettent pas qu'on pense,
A moins qu'on ne pense comme eux.
Trop fier pour descendre à l'intrigue,
Je fuis les sentiers tortueux :
La palme qu'emporte la brigue
Cesse d'en être une à mes yeux.
L'ombre du crédit m'importune :
Loin de courtiser la faveur,
Si je veux rencontrer un cœur,
Je le cherche dans l'infortune.
Je ne me laisse point charmer
A l'éclat d'un luxe stérile ;
Plus mon ami peut m'être utile,
Moins j'ai de plaisir à l'aimer.
J'honore les rangs et les titres,
Mais sans jamais m'en étayer :
Au coin de mon humble foyer,
Mes sentimens sont mes arbitres,
Et je m'appartiens tout entier.

Dorat.

Tolérance se dit aussi de la condescendance politique, qui fait quelquefois que les souverains souffrent dans leurs États l'exercice d'une autre religion que celle qui y est établie par les lois de l'État.

C'est dans ce sens que Fénélon écrivait à son élève le duc de Bourgogne : « Souffrez toutes les religions, puisque Dieu les » souffre ».

La *tolérance* est le devoir des gouvernemens ; mais il faut aussi qu'ils répriment le cynisme de l'irreligion, encore plus dangereux que celui des mœurs.

De Lévis.

TOMBE. — TOMBEAU. — SÉPULTURE. — SÉPULCRE.

La *tombe* est proprement la table de pierre, de marbre ou de toute autre matière, élevée ou placée au-dessus de la fosse qui a reçu les ossemens, ou qui contient les cendres des morts. Le *tombeau* est une sorte d'édifice ou d'ouvrage de l'art érigé à l'honneur des morts : ainsi la *tombe* est humble, simple, modeste devant le *tombeau*. Toutes sortes de marques d'honneur parent et relèvent le *tombeau*. On jette quelques fleurs sur la *tombe* : nous pleurons sur la *tombe* ; nous admirons le *tombeau*. L'orateur s'arrête à la *tombe*, lorsqu'il parle de l'homme vulgaire ; lorsqu'il s'agit des grands, il s'élève au *tombeau*.

L'idée de la *sépulture* n'est pas aussi noire que celle de *sépulcre*. La *sépulture* est proprement le lieu désigné ou consacré, tel que nos cimetières, pour rendre les derniers devoirs aux morts, avec les pieuses et religieuses cérémonies de l'inhumation. Le *sépulcre* est particulièrement le caveau, la fosse, et en général un lieu quelconque qui reçoit, engloutit, consume les corps, les cendres, les dépouilles des morts.

Les idées douces et touchantes de la *sépulture* cèdent, à l'égard du *sépulcre*, à des idées d'horreur et d'effroi. Nous allons prier et pleurer dans les *sepultures* ; nous allons voir le néant de la vie et du monde, et de l'être dans les *sépulcres*. Le lieu préparé pour recevoir nos dépouilles est *sépulture* ; tout ce qui nous engloutit pour jamais est *sépulcre* : ainsi nous disons que la mer, des monstres dévorans, une ville renversée sur ses habitans sont des *sépulcres*. La *sépulture* conserve toujours son caractère religieux ; mais ce caractère n'est point essentiel au *sépulcre*. Il y a encore quelque distinction entre les *sépultures* ; les unes communes et simples, les autres particulières et honorables ; mais le *sépulcre* efface toutes différences. Enfin, la *sépulture* est commune à plusieurs, à un peuple, à une famille ; chaque mort a son *sépulcre*.

ROUBAUD.

Un *tombeau* est un monument placé sur les limites des deux mondes. Il nous présente d'abord la fin des vaines inquiétudes de

la vie, et l'image d'un éternel repos; ensuite il élève en nous le sentiment confus d'une immortalité heureuse, dont les probabilités augmentent à mesure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus vertueux. C'est là que se fixe notre vénération; et cela est si vrai, que, quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre de Socrate et celle de Néron, personne ne voudrait avoir dans ses bosquets celle de l'empereur romain, quand même elle serait renfermée dans une urne d'argent; et qu'il n'y a personne qui ne mît celle du philosophe dans le lieu le plus honorable de son appartement, quand elle ne serait que dans un vase d'argile.

C'est donc par cet instinct intellectuel pour la vertu, que les *tombeaux* des grands hommes nous inspirent une vénération si touchante. C'est par le même sentiment que ceux qui renferment des objets qui ont été aimables nous donnent tant de regrets. Voilà pourquoi nous sommes émus à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable, par le souvenir de son innocence; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendrissement une tombe sous laquelle repose une jeune femme, l'amour et l'espérance de sa famille, par ses vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monumens, des marbres, des bronzes, des dorures. Plus ils sont simples, plus ils donnent d'énergie au sentiment de la mélancolie. Ils font plus d'effet pauvres que riches, antiques que modernes, avec des détails d'infortune qu'avec des titres d'honneur, avec les attributs de la vertu qu'avec ceux de la puissance. C'est sur-tout à la campagne que leur impression se fait vivement sentir : une simple fosse fait souvent verser plus de larmes que les catafalques dans les cathédrales : c'est là que la douleur prend de la sublimité; elle s'élève avec les vieux ifs des cimetières; elle s'étend avec les plaines et les collines d'alentour; elle s'allie avec tous les effets de la nature, le lever de l'aurore, le murmure des vents, le coucher du soleil et les ténèbres de la nuit. Les travaux les plus rudes et les destinées les plus humiliantes n'en peuvent éteindre l'impression dans les cœurs des plus misérables.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (*Études de la Nature*).

Les Tombeaux.

Aux pieds de ces coteaux, où, loin du bruit des cours,
Sans crainte, sans desirs, je coule d'heureux jours,
Où des vaines grandeurs je connais le mensonge,
Où tout, jusqu'à la vie, à mes yeux, est un songe,
S'élève un édifice, asile de mortels
Aux larmes dévoués, consacrés aux autels.
Une épaisse forêt, de la demeure sainte,
Aux profanes regards cache l'austère enceinte.
L'aspect de ce séjour sombre, majestueux,
Suspend des passions le choc impétueux,
Et portant dans nos cœurs une atteinte profonde,
Il y peint le néant des plaisirs de ce monde.
Leur temple, vaste, simple, et des tems respecté,
Inspire la terreur par son obscurité.
Là, cent *tombeaux*, pareils aux livres des prophètes,
Sont des lois de la mort les tristes interprètes :
Ces marbres éloquens, monumens de l'orgueil,
Ne renferment, ainsi que le plus vil cercueil,
Qu'une froide poussière autrefois animée,
Et qu'enivrait sans cesse une vaine fumée.
De ces lieux sont bannis l'ambition, l'espoir,
La dure servitude et l'odieux pouvoir;
Là, d'un repos égal jouissent l'opulence,
La pauvreté, le rang, le savoir, l'ignorance.
Orgueilleux ! c'est ici que la mort vous attend !
Connaissez-vous... peut-être il n'est plus qu'un instant.
Cœurs faibles, qui craignez son trait inévitable,
Osez voir sans frémir ce séjour redoutable !
Parcourez ces *tombeaux*, venez, suivez mes pas,
Et préparez vos yeux aux horreurs du trépas !
Quel est ce monument dont la blancheur extrême
De la tendre innocence est sans doute l'emblême ?
C'est celui d'un enfant qu'un destin fortuné
Enleva de ce monde aussitôt qu'il fut né.
Il goûta seulement la coupe de la vie;
Mais sentant sa liqueur d'amertume suivie,
Il détourna la tête, et, regardant les cieux,
A l'instant pour toujours il referma les yeux.
Mère, sèche tes pleurs; cet enfant dans la gloire
Jouira sans combats des fruits de la victoire.

Ici sont renfermés l'espoir et la douceur
D'un père qui gémit sous le poids du malheur.
Il demande son fils, l'appui de sa vieillesse,
L'unique rejeton de sa haute noblesse.
Il le demande en vain; l'impitoyable Mort
Au midi de ses jours a terminé son sort.
Sa couche nuptiale était déjà parée;
A marcher aux autels l'amante préparée
Attendait son amant pour lui donner sa foi:
Mais la fête se change en funèbre convoi.
Calme-toi, jeune Elvire; insensible à tes larmes,
Dans les bras de la Mort Iphis brave tes charmes.
Quels sont les attributs de cet autre *tombeau ?*
Dans un ruisseau de pleurs l'Amour plonge un flambeau.
On voit à ses côtés les Graces gémissantes
Baisser un triste front et des mains languissantes:
La jeunesse éplorée et les jeux éperdus
Semblent encor chercher la beauté qui n'est plus.
Quelle main oserait en tracer la peinture?
Hortense fut, hélas! l'orgueil de la nature.
Mais de cette beauté, fière de ses attraits,
Osons ouvrir la *tombe* et contempler les traits.
O ciel!... de tant d'éclat... quel changement funeste!...
Une masse putride est tout ce qui lui reste.
Vous frémissez... Ainsi nos corps, dans ce séjour,
D'insectes dévorans seront couverts un jour.
Hommes vains et distraits! quelle trace sensible
Laisse dans vos esprits ce spectable terrible?
La même, hélas! qu'empreint le dard qui fend les airs,
Ou le vaisseau léger qui sillonne les mers.
Des sépulcres des grands voici la sombre entrée.
De quelle horreur votre ame est-elle pénétrée?
Tout est tranquille ici: suivons ces pâles feux;
Le Silence et la Mort règnent seuls en ces lieux.
La Terreur qui les suit, errante sous ces voûtes,
Ne peut nous en cacher les ténébreuses routes;
Descendons: parcourons ces *tombeaux* souterrains,
. . . .
. . . .

A l'obscure clarté de ces lampes funèbres,
Sur ces marbres inscrits voyons leurs noms célèbres;
Lisons: CI-GÎT LE GRAND... Brisez-vous, imposteurs!
Hé quoi! des os en poudre ont encor des flatteurs!...

Je l'ai vu de trop près : dédaigneux et bizarre,
Il fut à la fois haut, rampant, prodigue, avare;
Sans vertus, sans talens, et dévoré d'ennui,
Il cherchait le plaisir qui fuyait loin de lui.
De cet autre, ô regrets, l'épitaphe est sincère;
Il fut des malheureux le protecteur, le père :
Affable, juste, vrai, rempli d'humanité,
Il prévint les soupirs de l'humble adversité :
La patrie anima son zèle, son courage;
SOUBISE, il eut enfin tes vertus en partage.
Des vrais grands, par ces traits, connaissons tout le prix....

FAVRAY (*les Tombeaux*).

Où sont ces vieux *tombeaux* et ces marbres antiques
Qui des temples sacrés décoraient les portiques?
O forfait! ces brigands, dont la férocité
Viola des prisons l'asile épouvanté,
Coururent, tout sanglans, de nos aïeux célèbres
Profaner, mutiler les monumens funèbres,
Et commettre, à la voix d'un lâche tribunat,
Sur des cadavres même un autre assassinat. (1)

LE GOUVÉ (*Poëme de la Sépulture*).

Aux murs de Saint-Denis, dans cette église antique,
Qui montre au loin ses tours et son clocher gothique,
Vingt rois dormaient en paix dans le même cercueil; (2)
La gloire, en ce séjour de splendeur et de deuil,

---

(1) La violation des *tombeaux* de Saint-Denis eut lieu immédiatement après les massacres des 2 et 3 septembre 1792, et par les mêmes hommes.

(2) Saint Denis, ayant reçu sa mission du siége apostolique de Rome pour porter la lumière de l'Evangile à Paris encore idolâtre, vit s'élever contre lui et son église naissante une des plus affreuses persécutions qui jamais aient ensanglanté le monde chrétien. Son glorieux ministère fut couronné par le martyre, vers la fin de troisième siècle. Une dame gauloise, nommée *Catulla*, touchée d'un respectueux attendrissement à la vue des restes de cet apôtre, sut, par un pieux stratagême, les dérober aux bourreaux, lorsqu'ils s'apprêtaient à les jeter dans la Seine; elle les inhuma dans son jardin; et la verdure du printems couvrit bientôt les traces de ce larcin religieux. A peine le feu de la persécution venait de s'éteindre, *Catulla*, convertie alors au christianisme, bâtit sur le tombeau du saint martyr un humble oratoire qui, renouvelé dans la suite, et construit sur un plan plus vaste par sainte Geneviève, s'agrandit insensiblement, et devint, au sixième siècle, une abbaye très-florissante. Parmi les personnages qui contribuèrent le plus à sa splendeur, on distingue Clovis, Dagobert, Thierry III, Pépin, Charlemagne, la reine Adélaïde, femme de Hugues Capet; l'abbé de Suger et saint Louis. Charlemagne sur-tout, en 778, déploya dans la cérémonie de la dédicace, toute la pompe qu'on pouvait attendre d'un prince si magnifique.

Cette abbaye, berceau de la foi de nos aïeux, fut l'objet du culte spécial et des pieuses libé-

Souriait sur le marbre à leurs ombres royales,
Et des règnes passés retraçait les annales.
Hélas! que reste-t-il de tous ces monumens,
Consacrés par les arts et respectés des ans?
Turenne, Duguesclin, vos ombres désolées (1)
Désertent en pleurant ces pompeux mausolées;
Et vos rois, exhumés par la main des bourreaux,
Sont descendus deux fois dans la nuit des tombeaux. (2)

Michaud (*le Printems d'un Proscrit*).

---

ralités de nos rois. Tous, depuis Dagobert, avaient choisi le premier apôtre des Gaules pour être le protecteur de leurs états et de leurs personnes; et, sans parler ici des services innombrables rendus à la religion et aux lettres par l'abbaye de Saint-Denis, on a vu former dans son sein au grand art de régner plusieurs héritiers du trône; donner au royaume de sages et d'habiles régens; offrir, du tems des Lombards, une retraite inviolable aux papes persécutés; exercer l'hospitalité la plus noble et la plus délicate envers les hommes de tous les pays et de toutes les conditions; terminer les différens survenus entre divers souverains; recevoir l'abjuration solennelle de Henri IV; nourrir enfin les habitans de Paris dans des années de disette, et, chaque jour, les pauvres de la ville de Saint-Denis, plus particulièrement confiés à ses soins; digne et touchant emploi des trésors dont l'avaient enrichie des rois de France et d'Angleterre, des empereurs d'Allemagne et de Constantinople!

Mais les cendres de plusieurs rois de la première, de la seconde race, et de tous ceux de la troisième, depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XV, renfermées à Saint-Denis, distinguaient principalement cette église de toutes les églises de France. Dépouillée, en 1792 et 1793, de cet auguste dépôt qu'avaient respecté, dans leurs fréquentes invasions, les hordes innombrables et féroces du Nord, elle reprend aujourd'hui sa destination primitive; et Napoléon Ier, la venge, s'il se peut, du plus grand sacrilége qui jamais ait affligé la religion, la royauté, et déshonoré l'histoire d'un grand peuple.

Treneuil (*Préface du poëme des Tombeaux de Saint-Denis*).

(1) Les restes de ces deux grands capitaines furent d'abord préservés comme par miracle, mais Turenne fut seul sauvé. Il fut déposé dans le cabinet d'histoire naturelle au jardin des Plantes, à côté d'un singe, jusqu'en 27 germinal an 7. Placé ensuite dans un sarcophage au milieu des monumens français, il en fut retiré par ordre des consuls, et porté, le 1er. vendémiaire an 9, avec pompe dans l'église des Invalides, où il est placé dans le même tombeau que sa famille lui avait élevé à Saint-Denis, d'après le vœu de Louis XIV, et sur lequel on lisait cette épitaphe:

Turenne a son *tombeau* parmi ceux de nos rois.
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
Louis voulut ainsi couronner sa vaillance,
Afin d'apprendre aux siècles à venir
Qu'il ne met point de différence
Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

(2) Catherine de Médicis avait fait construire une chapelle qui portait le nom de *Chapelle des Valois*, parce que c'était dans ses cavités que reposaient les corps de Henri II, de Cathe-

En vain le grand Louis, paré par la victoire,
Repose environné des rayons de la gloire;
Le hasard le premier le présente à vos coups.
Barbares, contre lui que peut votre courroux?
L'orgueil de vos cités, ses siéges, ses batailles,
Les palmes de Denin, les lauriers de Marsailles,
Ces arts, d'un doux loisir nobles amusemens,
Vos ports, vos arsenaux, voilà ses monumens!
Et contre tous ces rois que votre espoir dévore,
De leur royal débris vous vous armez encore!

DELILLE (*l'Imagination*).

Monstres, n'êtes-vous plus ni Français, ni chrétiens?
Ainsi des Ravaillac, des Clément, des Damiens,
Un démon, déchaîné sur ces bords homicides,
Vient donc de féconder les cendres régicides!
Des barbares jadis l'instinct religieux
Respecta dans les rois les images des Dieux;
Et vous exterminez leur auguste poussière
Qu'avait su conserver la tombe hospitalière!
Le plus pieux monarque, un des plus saints mortels,
Se voit par vos fureurs chassé de ses autels! (1)
Accordez-lui du moins un asile à Vincenne,
Un tombeau de gazon, sous cet auguste chêne,
Où sa voix équitable, en jugeant nos ayeux,
Semblait leur annoncer la volonté des cieux.
. . . .
. . . . Est-ce toi, bon Henri?...
Du poignard sur ton sein je vois encor la marque.... (2)
C'est toi-même; et j'entends, ô généreux monarque!

rine de Médicis elle-même, et de huit de leurs enfans. Cette chapelle, qui fut détruite en 1719, était contiguë à la croisée de l'église du côté du septentrion :

C'est là que les brigands creusent un vaste abîme :
Sur les feux préparés pour consommer leur crime,
Des ossemens des rois le plomb conservateur
Bouillonne et se transforme en globe destructeur,
Tandis que mille voix, au massacre aguerries,
Commencent à hurler les hymnes des Furies.

TRÉNEUIL (*les Tombeaux de Saint-Denis*).

(1) Saint-Louis.

(2) Suivant le procès-verbal rédigé par D. Poirier et D. Druon, gardiens du chartrier, les corps de Louis XIV et de Henri IV étaient parfaitement reconnaissables.

Dans ton sommeil de mort ce rêve de ton cœur :
« Si jamais un héros, des factions vainqueur,
» Et ministre du ciel, devenu plus propice,
» Ramène dans l'État la paix et la justice ;
» S'il relève jamais le trône renversé,
» D'un généreux oubli couvrant tout le passé,
» Puisse-t-il, comme nous amis de la clémence,
» Pardonner en pleurant ces crimes à la France ! »

TRENEUIL (*les Tombeaux de Saint-Denis*).

TORT.

Ce mot a plusieurs acceptions : je ne le considère ici que comme opposé à la justice et à la raison.

Ce mot est fort bien dépeint dans le logogriphe suivant :

Avec mes quatre pieds je ne connais personne
Qui veuille se charger de moi :
Chacun sans balancer à son prochain me donne
Et me rejette loin de soi.
Mais, si vous me coupez et la queue et la tête,
Qui chez moi ne diffèrent pas,
Chacun me fait alors l'accueil le plus honnête :
On me prise et l'on plaint celui qui ne m'a pas.

***

Le plus impertinent n'a jamais dit : *J'ai tort.*

PIRON (*la Métromanie*).

Vous avez *tort* de mériter des réprimandes : vous avez un nouveau *tort* de ne savoir pas les supporter.

CONFUCIUS.

Un homme ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a *tort* ; car en faisant cet aveu, il prouve qu'il est plus sage aujourd'hui qu'hier.

J.-J. ROUSSEAU.

(*Voyez* INDULGENCE, PARDON, REMORDS *et* REPENTIR).

TRAGÉDIE (*voyez* THÉATRE).

TRAHISON. — TRAITRE.

Qui *trahit* lâchement invite à le *trahir*.
BOYER (*la Sœur généreuse*).

Il n'est point de rempart contre la *trahison*.
MARMONTEL (*Denis-le-Tyran*).

Toujours la *trahison* retombe sur le *traître*.
J.-B. ROUSSEAU (*le Flatteur*).

Qui meurt en *trahissant*, n'a pu vivre fidèle.
T. CORNEILLE (*Pyrrhus*).

TRANQUILLITÉ (D'AME).

Ma loi fondamentale est de vivre *tranquille*.
VOLTAIRE (*Poésies mêlées*).

Quand l'heureux état de nos affaires a rempli notre cœur d'une joie trop vive, nous devenons inconsolables dans la disgrace; on ne quitte qu'avec peine ce qu'on possédait avec plaisir.

HORACE.

S'il n'y a que la raison et la prudence qui puissent dissiper nos chagrins ; si la vue d'une mer immense ne nous en peut guérir, en vain passons-nous les mers : c'est changer de climat, et non d'humeur. Il ne tient donc qu'à nous d'être heureux, sans sortir du lieu que nous habitons.

LE MÊME.

Il est plus difficile de se vaincre soi-même, que de vaincre l'ennemi; le plus grand effort de la vertu, est de se relever de l'adversité sans trop d'empressement, et de recevoir la prospérité sans trop de joie.

VALÈRE-MAXIME.

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
Vit, content de soi-même, en un coin retiré !
Que l'amour de ce rien, qu'on nomme Renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée ;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir !

BOILEAU (*Epître 6*).

TRAVAIL.

L'homme ici-bas toujours inquiet et gêné,
Est, dans le repos même, au *travail* condamné.

BOILEAU (*Epître* 11).

Le *travail* est une meilleure ressource contre l'ennui que les plaisirs.

L'abbé TRUBLET.

De la Nature en vain tu crois naître le roi;
Mortel, sans le *travail*, rien n'existe pour toi.
Ce globe n'est soumis à ta vaste puissance
Qu'à titre de conquête, et non pas de naissance.

DELILLE (*Epître à M. Laurent*).

. . . . Il faut d'un soin prudent
Fixer par le *travail* un cœur indépendant:
Sans lui la liberté nous tourmente et nous pèse,
Par lui des passions le tumulte s'appaise,
Les chagrins sont calmés, le vice combattu;
Il ajoute au plaisir, il nourrit la vertu.

LE MÊME (*l'Imagination*).

Celui qui aime le *travail* se suffit à soi-même, sans avoir recours aux plaisirs, au jeu et à la société.

Voyez ces laboureurs qui, la bêche à la main,
Sont courbés sur la terre, et déchirent son sein;
Sur le soir, en chantant, ils gagnent leurs chaumières,
Où Morphée, à grands flots, inonde leurs paupières;
Tandis que, même au sein de son oisiveté,
Martyr de l'Abondance et de la Volupté,
Verrès, par mille cris, dans l'excès de sa goutte,
De son vaste palais fait retentir la voûte.

***

Le *travail* est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moisson sans culture.

VOLTAIRE (*Discours* 4).

Le *travail !*....... lui seul régit le monde;
Il est l'ame de tout : c'est en vain qu'on nous dit
Que les Dieux sont à table ou dorment dans leur lit :
J'interroge les cieux, l'air, et la terre, et l'onde.
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans;
Son vieux père, Saturne, avance à pas plus lents;
Mais il termine enfin son immense carrière,
Et dès qu'elle est finie, il recommence encor.
Sur son char de rubis, mêlé d'azur et d'or,
Apollon va lançant des torrens de lumière :
Quand il quitta les cieux il se fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin;
Il travailla toujours. Sa sœur l'aventurière
Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.
Neptune chaque jour est occupé six heures
A soulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain, noir et crasseux, courbé sur son enclume,
Forge, à coups de marteau, les foudres qu'il allume.

Le même (*les Filles de Minée*).

Le plus homme de bien est celui qui *travaille*.

Colin-Harleville (*le Vieux Célibataire*).

Trop de loisir aux vertus est contraire :
Qui ne fait rien, n'est pas loin de mal faire.

Pannard.

Le *travail*, joint à la gaîté,
Souffre et surmonte toutes choses :
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.

Le cardinal de Bernis (*les Saisons*).

Travail, noble soutien de l'indépendance, seul bien que l'injustice des hommes ne saurait nous ravir, tu nous délivres du malheur de l'oisiveté, et tu nous fais goûter les douceurs du repos !

De Lévis.

Aimes-tu le repos ? *travaille* en ta jeunesse;
De ton loisir futur jette les fondemens.
Ce laurier respectable ombrage la vieillesse,
Quand on l'a cultivé dès les premiers momens.

François (de Neufchateau) (*Quatrains moraux*).

Le soin qu'on apporte au *travail*, empêche d'en sentir la fatigue.

OVIDE (*Liv.* 6).

On se lasse de tout, excepté du *travail*.

C.

Pour l'homme instruit, l'intervalle du *travail* au *travail* n'est pas un tems perdu.

ARNAULT.

(*Lisez* la fable du *Laboureur et ses Enfans*, *par* LA FONTAINE. *Voyez* les mots OCCUPATION, OISIVETÉ *et* PARESSE.

TRISTESSE.

La *tristesse* est ordinairement causée par les grandes afflictions; le goût des plaisirs en est émoussé.

Le cœur est accablé dans la *tristesse*, lorsque, par un excès de sensibilité, il s'en laisse entièrement saisir.

GIRARD.

La *tristesse* qui vient avant la joie, disait l'abbé Blanchet, est moins *triste* que celle qui vient après.

La *tristesse* redouble à la tenir secrette.

CORNEILLE (*le Cid*).

Sur les ailes du tems la *tristesse* s'envole.

LA FONTAINE (*Fable* 21, *Liv. VI*).

Lorsque vous êtes *tristes*, tirez des lettres de change sur l'avenir: elles pourront être protestées à l'échéance; mais qu'importe? pourvu que le présent les escompte.

DE LÉVIS.

(*Voyez* MÉLANCOLIE *et* PEINES).

TYRANS. — TYRANNIE.

La soif de commander enfanta les *tyrans*.

BOILEAU (*Satire XI*).

Sous les lois des *tyrans*, tout gémit, tout s'attriste.

VOLTAIRE (*Oreste*).

Un *tyran* foule aux pieds tous les droits des mortels.

PALISSOT (*Zarès*).

Le *tyran* et le peuple opprimé se craignent réciproquement.

SÉNÈQUE (*OEdipe*).

Pendant trente-huit ans, et dès l'âge de vingt-cinq, Denys exerça un pouvoir *tyrannique* dans la belle et florissante ville de Syracuse, où il avait opprimé la liberté. On sait, par des écrivains dignes de foi, que ce fut un homme d'assez bonnes mœurs, propre d'ailleurs et à former et à conduire de grands desseins, mais naturellement mal-faisant et injuste : très-éloigné, par conséquent, d'être heureux au jugement de quiconque aura des yeux qui voient la vérité.

Arrivé, en effet, à cette souveraine puissance, qui était sa passion, il ne goûtait pas le plaisir d'y être arrivé. Il eût eu de quoi se faire une société aimable parmi ses égaux et dans le sein de sa parenté; au contraire, se défiant d'eux tous, il se faisait garder par des étrangers, par de misérables barbares, par des esclaves choisis entre ceux qui se trouvaient dans les meilleures maisons de Syracuse. Pour se conserver une domination injuste, il se condamnait lui-même ainsi à une espèce de prison. Mais, bien plus, n'osant fier sa gorge à un barbier, il voulut que ses filles apprissent à raser; et ces jeunes princesses, réduites à une fonction si basse, faisaient la barbe et les cheveux à leur père. Quand elles furent plus avancées en âge, il ne crut pas même devoir leur souffrir du fer entre les mains, et il leur apprit à employer des coquilles de noix brûlantes, pour faire l'office du rasoir et des ciseaux.

Pour haranguer le peuple, comme il n'eût osé se tenir dans les tribunes ordinaires, il montait au haut d'une tour.

Il aimait fort la paume; et un jour se déshabillant pour y jouer, il donna son épée à garder à un de ses jeunes favoris. *Voilà donc*, lui dit un de ses amis en plaisantant, *quelqu'un à qui vous confiez vos jours*. A ces mots le jeune homme sourit. Tous les deux, par son ordre, furent mis à mort : l'un, pour avoir indiqué un moyen de lui ôter la vie; l'autre, pour avoir témoigné, par un sourire, qu'il entendait un tel discours.

Preuve qu'il connaissait bien lui-même son état. Un de ses courtisans, nommé Damoclès, exaltait son opulence, le nombre de ses troupes, l'étendue de son pouvoir, la magnificence de ses palais, ses richesses en tout genre, et concluait que jamais personne n'avait été si heureux. *Eh bien, puisque cela vous paraît si beau*, lui dit le tyran, *seriez-vous d'humeur à en goûter un peu, et voir par vous-même quel est mon sort ?* Il accepta de tout son cœur. On le place sur un lit d'or couvert de riches carreaux, et d'un tapis dont l'ouvrage était superbe : on étale sur plusieurs buffets une magnifique vaisselle d'or et d'argent : on fait venir de jeunes esclaves, tous d'une rare beauté, et qui devaient fixer les yeux sur lui pour le servir au moindre signe : on prodigue les essences, les guirlandes, les parfums : on couvre la table des mets les plus exquis. Voilà Damoclès qui nage dans la joie. Au milieu de cet appareil, le *tyran* fit suspendre au plancher un glaive étincelant, qui ne tenait qu'à un crin de cheval, et qui donnait juste sur la tête de cet homme si enchanté de sa fortune. A l'instant ses yeux ne virent plus ni ces beaux esclaves qui le servaient, ni cette magnifique vaisselle : il perdit l'envie de toucher aux mets qu'on lui avait servis : il demanda enfin au *tyran* la permission de se retirer, en disant qu'il ne voulait plus être heureux.

Cicéron (*trad. par l'abbé d'Olivet*).

On ne demande point de raison aux *tyrans*.

P. Corneille (*Pertharide*).

Dans son repentir même un *tyran* est à craindre.

Collardeau (*Astarbé*).

En vain ses exploits mémorables
Etonnent les plus fiers vainqueurs :
Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un *tyran* cruel et sauvage
Dans les feux et dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel :
Un vainqueur qui sait toujours l'être,
Dans les cœurs dont il se rend maître
S'élève un trophée éternel.

J.-B. Rousseau (*Ode au prince Eugène*).

…, pour nous accabler de maux et de malheurs,
La terre a ses *tyrans*, le ciel a ses vengeurs.
Crébillon (*Triumvirat*).

Qui ne craint pas la mort, ne craint pas les *tyrans*.
T. Corneille (*Œdipe*).

UNION.

Toute puissance est faible, à moins que d'être *unie*.
La Fontaine (*Fable 18, Liv. IV*).

La conformité d'humeurs et de caractères *unit* plus intimement les hommes, que le devoir et la bienséance, parce que le goût et l'inclination ont plus d'empire sur les cœurs que la raison.

Pour conserver leurs biens, pour défendre leurs jours,
Tous les hommes, entre eux, se doivent des secours;
Pour s'aider tour à tour le Ciel les a fait naître.
Le père, les enfans, les esclaves, le maître,
Chacun séparément font de faibles efforts;
Ils sont, en s'unissant, plus heureux et plus forts:
Ainsi, soit passion, soit besoin, soit faiblesse,
Pour la société tout homme s'intéresse;
Et chacun, s'empressant à procurer son bien,
De l'intérêt commun resserre le lien.
Du Resnel (*Essai sur l'Homme, trad. de Pope*).

L'*union* des cœurs règne avec plus d'empire sur ceux qui sont maltraités de la Fortune, que sur ses favoris. Cette différence vient de ce que les malheureux, vivant dans l'obscurité, n'ont rien à craindre de l'émulation et de la jalousie de leurs semblables, et de ce que leur misère commune forme entre eux une liaison, unique consolation que la rigueur du Sort veut bien leur accorder; au lieu que les influences favorables font germer, dans le cœur des fortunés, des semences de divisions, qui ne peuvent être arrachées que par leur chute et leur disgrace, et qu'aspirant tous au même but, ils se rompent en visière, se choquent et se heurtent sans ménagement dans la pénible carrière des honneurs qu'ils ambitionnent à l'envi.

Helvétius.

USAGE.

L'*usage* est le tyran des sots, a dit quelqu'un; cependant le langage et le goût changent en toutes choses. Il faut bien s'y conformer, et s'accommoder du présent, quand même le passé nous semblerait plus raisonnable.

. . . . Les *usages*
Sont divisés ainsi que les visages.

***

Chez les Japonais, le blanc est la marque du deuil, et le noir celle de la joie : ils montent à cheval à droite ; ils ne saluent ni de la tête ni de la main, mais du pied ; ils sont revêtus de leurs plus beaux habits dans la maison ; ils les quittent quand ils sortent, et n'en portent que de mauvais. Un noble Japonais, atteint et convaincu d'un crime, se couvrirait d'une nouvelle honte, s'il demandait qu'on lui fît grace de la vie ; il tâche seulement d'obtenir qu'il lui soit permis de se tuer ou de se faire tuer par un de ses parens, gentilhomme comme lui.

SAINT-FOIX (*Essais hist.*).

Il faut qu'un bon esprit se conforme à l'*usage*.
L'avis du plus grand nombre est toujours le plus sage.

DESTOUCHES (*l'Ambitieux*).

La raison est aveugle où l'exemple s'explique ;
Qui veut trop l'écouter n'est pas bon politique;
Il faut fuir ses conseils, s'ils ne sont de saison.
Elle est comme la loi ; sa puissance est muette ;
Et, comme un juge aux lois doit servir d'interprète,
L'*usage* doit toujours corriger la raison.

SAINT-EVREMONT.

La langue française a aussi ses mots d'*usage*. (Voyez *la Grammaire des gens du monde*, ou *la Langue française enseignée par l'*USAGE, *par M. Ph. de Lamadelaine.*)

VACANCES, *ou la Distribution des Prix.*

Voici, voici le jour des triomphes classiques !
On court, on vole en foule à ces fêtes publiques :
Prenons place; voyons, sous d'équitables lois,
Distribuer des prix où j'eus part autrefois.
Le long de ces gradins la jeunesse en attente,
S'agite, entre l'espoir et le doute flottante.
A ces jeux solennels le prince du sénat
Donne, par sa présence, un plus digne apparat.
Ah ! je vois déployer la liste triomphale !
J'entends nommer l'enfant que le talent signale ;
Place au vainqueur ! il passe, il reçoit le laurier,
Au bruit de la timbale et du clairon guerrier.
Jamais triomphateur, dans la poudre olympique,
Jamais, la palme au front, poëte dramatique
N'a senti le plaisir plus avant dans son cœur.
Les mains s'entre-frappant accueillent le vainqueur ;
On le fête au retour, et par-tout son nom vole :
Monté sur ce théâtre, il est au Capitole.
Qu'au sortir de ces lieux il lui tarde en chemin,
De revoir ses parens, les palmes à la main !
Sa mère l'attendait, et, pleine d'allégresse,
Contre son sein ému le presse avec tendresse :
Ainsi la Spartiate embrassait ses enfans,
Qui des Perses jadis revenaient triomphans.
Tels sont les fruits heureux des écoles publiques,
Et des esprits rivaux les combats pacifiques :
O puissant aiguillon de la rivalité !
Tout languit sans le feu de ton activité.
Parmi tous ces enfans qu'assemblent les lycées,
Le concours des instincts échauffe les pensées ;
On s'évertue, on peut ce qu'on a cru pouvoir ;
Peu remportent le prix, mais tous en ont l'espoir ;
La chaleur tient au nombre. Où sont-ils les poëtes,
Les orateurs formés en de froides retraites ?
Quel mortel fit son nom et se survit encor,
Qui n'ait des bancs publics pris son premier essor ?

LEMIERRE (*les Fastes*).

VALEUR (Coeur, Courage, Valeur, Bravoure, Intrépidité).

A travers les périls un *grand cœur* se fait jour.
Racine (*Andromaque*).

C'est dans les grands périls qu'éclate un grand *courage*.
Régnard (*le Légataire*) et Longepierre (*Electre*).

Les hommes *valeureux* le sont du premier coup.
. . . .
. . . . Aux ames bien nées
La *valeur* n'attend pas le nombre des années.
P. Corneille (*le Cid*).

Un *brave* plein d'honneur, toujours fier de son sort,
Affronte le danger sans redouter la mort.
* * *

L'*intrépide* exécute où le faible balance.
Colardeau (*Astarbé*).

Chacun de ces termes annonce cette grandeur et cette force d'ame que les événemens ne troublent point, et qui fait face avec fermeté à tous les accidens.

Les nuances qui distinguent ces cinq mots sont très-difficiles à établir.

Voici ce que *Beauzée, Gérard et Roubaud* en disent dans le *Dictionnaire des Synonymes français.*

Le *cœur* bannit la crainte ou la surmonte, il ne permet pas de reculer, et tient ferme dans l'occasion; le *courage* est impatient d'attaquer, il ne s'embarrasse pas de la difficulté, et entreprend hardiment; la *valeur* agit avec vigueur, elle ne cède pas à la résistance, et continue l'entreprise, malgré les oppositions et les efforts contraires; la *bravoure* ne connaît pas la peur, elle court au danger de bonne grace, et préfère l'honneur au soin de la vie; l'*intrépidité* affronte et voit de sang-froid le péril le plus évident, elle n'est point effrayée d'une mort présente.

Le *cœur* soutient dans l'action; le *courage* fait avancer; la *valeur* fait exécuter; la *bravoure* fait qu'on s'expose; l'*intrépidité* fait qu'on se sacrifie.

Je vais essayer d'appliquer à chacun de ces mots des exemples qui lui soient propres.

Le *cœur* ne permet pas de reculer : il soutient dans l'action.

Le duc d'Anjou assiégeait la Rochelle. Strozzi attaque un moulin qu'il croit en état de défense, avec un détachement et deux coulevrines. Un soldat de l'île de Rhé, nommé Barbot, unique défenseur de ce mauvais poste, y tient ferme, tire, avec une célérité incroyable, plusieurs coups d'arquebuse sur les assaillans, et, variant les inflexions de sa voix, fait croire qu'il y a une compagnie entière dans le moulin. Enfin, épuisé, privé de munitions, et sur le point d'être forcé, il demande quartier pour lui et les siens. On le lui accorde. Aussitôt il met bas les armes, et montre toute la garnison dans sa personne.

Après la malheureuse reddition d'Asti, en 1746, tous nos postes de la gauche du Pô ayant été attaqués, repliés ou enlevés, le siége du château d'Alexandrie levé précipitamment, et tout le pays du Tanaro abandonné, on oublia dans cette évacuation un hôpital de deux cents malades établi à Castel-Alfiéri. Du nombre de ces malades était un sergent de grenadiers du régiment de Tournaisis. Après que notre armée eut repassé le Tanaro, ce sergent, surnommé *Va-de-bon-cœur*, proposa aux autres malades de se mettre en défense, et de ne se rendre qu'après avoir soutenu un siége. La proposition est applaudie à l'unanimité et acceptée avec transport; on quitte le lit, on prend les armes, on ferme les portes, et on attend l'ennemi de pied ferme. Au bout de quelques jours d'attente, on vit paraître un officier piémontais qui, à la tête d'un détachement, venait recevoir l'hôpital à discrétion. Il fut salué d'un *qui vive!* soutenu d'une décharge générale de mousqueterie et d'artillerie; car on avait trouvé dans un coin du château une vieille pièce de fer qu'on avait mise en batterie. L'officier piémontais, qui ne s'attendait nullement à une pareille réception, alla en rendre compte à M. de Leutrum, son général. M. de Leutrum alla, pour la singularité du fait, reconnaître lui-même la place, et demanda à parlementer. *Va-de-bon-cœur*, établi d'une voix unanime gouverneur de la place, déclara au général piémontais que l'hôpital était changé en garnison, et en garnison déterminée à ne se rendre qu'à la dernière extrémité; enfin, pour dernier mot, qu'il ne capitulerait qu'après avoir essuyé quelques volées de canon, et vu ouvrir la tranchée, n'en ouvrît-on que la longueur de sa pipe. M. de Leutrum assura le gouverneur qu'il était enchanté de sa con-

duite, et qu'on le servirait suivant ses desirs. En effet, deux canons furent portés à dos de mulet devant la place, et on ouvrit la tranchée. Après deux jours de tranchée ouverte, après avoir essuyé quelques volées de canon, auxquelles on répondit par un feu soutenu, le gouverneur demanda à capituler, et tous les honneurs de la guerre lui furent accordés. La capitulation signée, l'officier piémontais qui avait commandé le siége, envoya des raffraîchissemens à la garnison, et lui fit offrir tout ce dont elle pouvait avoir besoin pour son transport. Elle demanda vingt charrettes, avec lesquelles elle entra le lendemain en triomphe à Novi, alors quartier-général de l'armée française.

Le *courage* fait avancer.

Un général d'armée, allant à la rencontre de l'ennemi, quelqu'un vint lui dire, avec effroi, qu'il ne devait pas avancer davantage, parce que ses ennemis étaient de beaucoup supérieurs en nombre. — Allons, dit le général, allons toujours; nous les compterons quand nous les aurons défaits.

En 1503, Gonzalve de Cordoue, quoique venant de perdre une grande bataille, faisait toujours avancer son armée. Comme les officiers espagnols trouvaient de la témérité dans la conduite de leur général, il leur dit héroïquement : J'aime mieux trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, que de prolonger ma vie de cent années en reculant de quelques pas.

Paroles d'Henri IV à ses soldats, au moment de livrer bataille aux troupes du duc d'Egmont, dans les plaines d'Yvry, le 14 *mars* 1590.

Vous êtes nés Français, et je suis votre roi :
Voilà nos ennemis, marchez et suivez moi;
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête :
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.

Voltaire (*Henriade*).

Le mot *courage* signifie aussi cette disposition par laquelle l'ame se porte à repousser ou à souffrir quelque chose de fâcheux ou de difficile. (*Voyez page* 115 *du* 1er. *volume.*) C'est encore le senti-

ment qui soutient l'homme lorsqu'il éprouve les douleurs physiques les plus cruelles.

Exemple de cette dernière acception :

Après que Xerxès fut entré dans la Grèce avec une armée formidable, un Athénien, nommé Agésilas, frère de Thémistocle, se rendit comme espion dans le camp des Perses; et voyant un seigneur vêtu très-magnifiquement, il le prit pour le roi, et le tua. Les gardes l'arrêtèrent et le conduisirent au monarque, qui faisait alors un sacrifice. Agésilas mit sa main droite dans le feu de l'autel; et, sans jeter un cri, sans donner aucun signe de douleur, il la brûla toute entière. Xerxès, s'étonnant de cet excès de *courage :* « Prince, lui dit l'intrépide jeune homme, tous mes compatriotes » en ont autant que moi; et, si vous en doutez, cette autre main, » que je vais punir de la maladresse de la première, vous prou- » vera la vérité de mes paroles! » Et en même tems il la porta sur le brasier; mais le prince l'en empêcha, et le renvoya sans lui faire aucun mal.

(*L'histoire romaine donne ce même trait de courage à Mutius Scœvola.*)

La *valeur* fait exécuter.

Au siége de Maëstricht, un grenadier français aperçut un de ses officiers renversé; il court, et lui tend la main. A l'instant même, une balle perce le poignet du grenadier, et lui casse le bras : il lui présente l'autre main; elle est emportée par un boulet de canon. Sans proférer une seule plainte, il avance le bras et relève l'officier.

Au siége de Namur, en 1692, un soldat qui travaillait à la tranchée, y avait porté un gabion, qui fut tout de suite enlevé par un coup de canon. Il en met sur-le-champ un autre à la même place; un second coup de canon l'emporte : il en va poser un troisième qui éprouve le même sort. Alors, rebuté d'un si dangereux manège, il se tient tranquillement à sa place, jusqu'à ce que l'officier lui dit de ne pas laisser cet endroit sans gabion. *J'obéirai*, dit-il, *mais je serai tué*. Tandis qu'il pose ce quatrième gabion, un nouveau coup de canon lui emporte le bras : il revient en se soutenant de l'autre main, et se contente de dire à son officier : *Je vous l'avais bien dit!*

La *bravoure* fait qu'on s'expose.

En 1589, Henri IV, qui n'avait que cinq ou six mille hommes, fut attaqué à Arques, village peu éloigné de Dieppe, par le duc de Mayenne, qui en avait environ trente mille. Ce prince soupçonnant que les ligueurs, dans le combat, tourneraient leurs principaux efforts contre son artillerie, y plaça le régiment suisse de Glaris, sur lequel il comptait beaucoup, et leur colonel Galaty, sur lequel il comptait encore plus Ce qu'il avait prévu étant arrivé, il vola, suivant sa coutume, où le danger était le plus grand. *Mon compère*, dit-il à Galaty en arrivant, *je viens mourir ou acquérir de l'honneur avec vous.* Ce mot eut tout le succès qu'il devait avoir : il décida de la journée; les ligueurs furent repoussés de tous côtés, et complettement battus.

A la bataille de Hersan, gagnée sur les Turcs par les Impériaux, en 1687, le cornette de la compagnie colonelle du régiment de Commercy se laisse prendre son étendard. *Le prince de Commercy demande à l'instant au duc de Lorraine, général de l'armée, la permission d'aller en enlever un autre aux infidèles.* Ses instances réitérées font qu'il obtient ce qu'il desire. Il part avec une ardeur extrême. Il aperçoit un Turc qui porte un étendard au bout d'une zagaye : il court à lui le pistolet à la main, tire de fort près, manque son coup, jette son pistolet à terre et tire son épée. Le Musulman profite de cet instant pour lui enfoncer sa zagaye dans le flanc. Le prince la saisit froidement de la main gauche, et de la main droite assène un si terrible coup d'épée sur la tête de son adversaire, qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux et hardi, le jeune prince arrache lui-même de son corps la zagaye, porte le fruit de sa victoire, encore tout ensanglanté, à son général, fait appeler son cornette, et lui dit, sans s'émouvoir : « Voilà, Monsieur, un nouvel » étendard que je vous confie : il me coûte un peu cher; et vous » me ferez le plaisir de le mieux conserver que celui que vous » vous êtes laissé enlever. »

L'*intrépidité* fait qu'on se sacrifie.

Dans un moment de danger, Henri IV dit simplement à ses troupes : *Je suis votre roi, vous êtes Français, voilà l'ennemi, suivez-moi.* Son avant-garde ayant d'abord plié, et quelques-uns pensant à fuir : *Tournez la tête*, leur dit-il, *et si vous ne voulez pas combattre, du moins voyez-moi mourir.*

On sait avec quelle *intrépidité* Napoléon, alors général en chef de l'armée d'Italie, et le général Augereau, allèrent planter, au milieu du pont d'Arcole, le drapeau national, tandis que les troupes autrichiennes, placées de l'autre côté du pont, s'en étaient déjà emparées et allaient le traverser.

A la bataille de Raucoux, un boulet de canon emporte la jambe d'un grenadier; il nage dans son sang : c'était au fort de la mêlée. Dans ce moment décisif, le marechal de Saxe passe et s'arrête : « Qu'on sauve ce brave homme, dit-il, qu'on lui apporte des se» cours! — Que vous importe ma vie, lui répond le grenadier?... » Allez, mon général, et gagnez la bataille. »

Vers la fin de 1810, et lors du siége de Ciudad-Rodrigo par le prince d'Essling, on demanda trois hommes de bonne volonté pour faire une reconnaissance définitive de la brèche. Les nommés Thirion, grenadier; Bombois, carabinier, et Billeret, chasseur, se présentèrent sur-le-champ. Ces braves, après avoir franchi en peu d'instans les deux brèches, et être arrivés sur le second rempart, firent feu sur l'ennemi, au cri de *vive l'empereur!* et en redescendirent avec le même sang-froid. Cette belle action, qui se passait sous les yeux de l'armée, fit accélérer le pas aux colonnes d'attaque, et la place fut prise.

(*Voyez les mots* Amour de la Patrie, Dévouement, Guerrier, Hardiesse *et* Héroisme).

VANITÉ.

La *vanité* est l'aliment des sots.

La Bruyère.

Beaucoup de gens confondent la *vanité*, l'amour-propre et l'orgueil.

L'amour-propre est nécessaire; c'est de l'amour-propre éclairé que naît l'honneur, la décence et l'honnêteté. La *vanité* ne produit rien de bon, et de l'orgueil n'attendez que des vices.

J.-J. Rousseau.

La *vanité* est l'amour-propre qui se montre; la modestie est l'amour-propre qui se cache. Qui ne songe point à lui, n'est ni *vain* ni modeste.

Fontenelle.

La *vanité* bâtit un superbe château à un faquin qui a sacrifié son honneur à sa fortune : elle place un imbécille sur la tribune, elle donne à un ignorant l'entrée dans le sanctuaire des arts, et à des gens de boue et de limon la préséance sur des hommes recommandables par leur mérite et leurs vertus ; elle fait rentrer les gens de fortune dans le néant d'où ils sont sortis par les folles dépenses qu'elle leur fait faire ; elle donne des équipages, des ameublemens et des habits somptueux à des gens de poussière qu'elle fait sortir de leur rang : c'est elle, en un mot, qui confond tous les états.

Le Tourneur.

Si la *vanité* ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relâche ; mais la *vanité* nous agite toujours.

La Rochefoucauld.

Tout bourgeois veut bâtir comme tous grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

La Fontaine (*Fable 3, Liv. I*).

Antoine feint d'être malade,
Pour montrer comme il est chez soi ;
Couché dans un lit de parade
Plus riche que celui du roi ;
Et que sa chambre est embellie
De tableaux venus d'Italie,
Et de chandeliers de cristal.
Si l'on veut trouver le remède
De la fièvre qui le possède,
Qu'on le couche dans l'hôpital.

Maynard (*Epigrammes*).

S'il est quelqu'un que la *vanité* a rendu heureux, à coup sûr ce quelqu'un était un sot.

J.-J. Rousseau.

Les hommes hauts et *vains* sont semblables aux épis de blé ; ceux qui lèvent le plus la tête sont les plus vides.

(*Voyez* Amour-propre, Altier, Grandeur, Hauteur, Présomption, Orgueil *et* Sot).

VÉHÉMENT. — VÉHÉMENCE (*voyez* VIOLENCE).

VENGEANCE.

Le cri de la *vengeance* est le chant des enfers.
***

La *vengeance*, dit un ancien, est le vice d'un petit génie et d'une ame basse. Elle démasque l'homme et découvre son néant; c'est le triomphe ignominieux de la passion, de la fureur et de l'inhumanité sur la raison, la tranquillité et la bonté d'ame. Celui qui se *venge* ne peut être victorieux qu'en laissant son honneur et sa réputation sur le champ de bataille.

BOSSUET.

La plus juste *vengeance* est toujours un excès.

LA CHAUSSÉE (*Maximien*).

Vous êtes offensé, et vous brûlez du desir de vous venger..... Arrêtez; êtes-vous bien sûr que ce n'est pas vous qu'il faudrait punir ?

DE LÉVIS.

. . . . Une ardente *vengeance*
A souvent confondu le crime et l'innocence.

CRÉBILLON (*Triumvirat*).

A ses propres auteurs la *vengeance* est fatale

GOMBAUD (*Danaïdes*).

A réparer certaine injure
Une abeille un jour s'engagea :
Elle y parvint et se vengea,
Mais expira sur la blessure.

DUBOYS-LAMOLIGNIÈRE.

Après son repas, un pourceau
Dormait près d'une ruche : une petite abeille
De son faible aiguillon perce sa tendre peau;
Lors en fureur l'adolescent s'éveille :
Il s'en prend à la troupe, attaque son palais,
Et de son grouin le renverse.
Mais sur lui tout-à-coup l'essaim fond et s'exerce,
Le poursuit, et l'accable enfin de mille traits.

Qui cherche à se *venger* d'une legère offense,
S'attire bien souvent plus de mal qu'il ne pense.

Mme. JOLIVEAU (*le Porc et les Abeilles, fable*).

La satisfaction que l'on tire de la *vengeance* ne dure qu'un moment ; mais celle qu'on tire de la clémence est éternelle.

HENRI IV.

C'est du plus haut des cieux que descend la Clémence ;
C'est du fond des enfers que monte la *Vengeance*.

RAYNOUARD (*Etats de Blois*).

Qui se *venge* s'abaisse, et qui pardonne est grand.

LE GOUVÉ père (*Altilie*).

Si quelqu'un nous blesse et nous nuit,
Quelque grande que soit l'offense,
Laissons l'espace d'une nuit
Entre l'injure et la *vengeance* :
L'aurore à nos yeux rend moins noir
Le mal qu'on nous a fait la veille ;
Et tel qui s'est *vengé* le soir,
En est fâché lorsqu'il s'éveille.

PANNARD.

Nous sommes assez *vengés* quand celui qui nous a offensés est persuadé du pouvoir que nous en avons ; le refus que nous faisons de nous en servir, fait voir autant de grandeur d'ame que de mépris pour notre ennemi.

MONTESQUIEU.

Souvenez-vous, *mon fils*, que la *vengeance* est basse ;
Que les cœurs généreux inclinent à la grace ;
Qu'elle est plus glorieuse, et qu'on s'y doit ranger,
Puisqu'on se *venge* assez quand on peut se *venger*.

SCUDERY (*Amour tyrannique*).

VENGEANCE CÉLESTE.

Il est un bras au ciel qui punit les forfaits,
Et les fait retomber sur ceux qui les ont faits.

MAIRET (*Soliman*).

(*Voyez* DIEU *et* JUGEMENT DERNIER).

VÉRITÉ.

La *Vérité* est la fille du Tems ; son père doit la laisser aller à la fin du monde.

VOLTAIRE.

D'un abîme sans fond et plein d'obscurité,
Le Tems, père des Dieux, tira la *Vérité;*
Dans les bras de ce Dieu cette Déesse nue
Dissipe l'épaisseur d'une profonde nue,
Et paraît à nos yeux telle que le Soleil,
Sur les bords d'Orient, au point de son réveil.
Son teint blanc et vermeil montre son innocence;
Les princes et les Dieux redoutent sa puissance:
C'est elle qui confond l'artifice et l'erreur,
Qui rend aux bons l'amour, aux méchans la terreur.

***.

La *Vérité* est une reine qui a dans le ciel son trône éternel, et le siége de son empire dans le sein de Dieu. Il n'y a rien de plus noble que son domaine, puisque tout ce qui est capable d'entendre en relève, et qu'elle doit régner sur la Raison même, qui a été destinée pour régir et gouverner toutes choses.

Bossuet.

La *Vérité*, cette lumière du ciel, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines: elle seule est la source de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu: elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectable l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre: enfin elle seule inspire des pensées magnanimes, et forme des ames héroïques. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître, tous nos talens à la manifester, tout notre zèle à la défendre: nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la *vérité*, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle: en un mot, il semble qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître.

Massillon.

Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connaître la *Vérité*, il n'y a rien qu'il aime moins et qu'il cherche moins à connaître. Il craint de se voir tel qu'il est, parce qu'il n'est pas tel qu'il devrait être; et pour mettre à couvert ses défauts, il couvre et flatte ceux des autres. Le monde ne subsiste plus que par ces complaisances mutuelles; il semble que l'esprit de mensonge soit répandu sur tous les hommes; on n'a plus ni le courage de dire la *vérité*, ni la force de l'écouter; la sincérité passe pour incivilité et pour rudesse; il n'y a presque plus d'amitié qui soit à l'épreuve de la franchise d'un ami : l'esprit, fécond en déguisemens, s'étudie à défigurer, selon ses besoins et ses intérêts, tantôt les vices, tantôt les vertus; et la parole, qui est l'image de la raison et comme le corps de la *vérité*, est devenue l'organe de la dissimulation et du mensonge.

FLÉCHIER.

La *vérité* ne fait pas autant de bien dans le monde, que ses apparences y font de mal.

LA ROCHEFOUCAULD.

La *vérité* qui trompe et cache ce qu'on pense,
Avecque le mensonge a grande ressemblance;
Et, quoiqu'à dire *vrai* l'on veuille s'occuper,
C'est toujours, en effet, dire faux que tromper.

QUINAULT (*Cyrus*).

. . . . La *vérité*
Du mensonge toujours perce l'obscurité.

BOYER (*Comte d'Essex*).

Du mensonge toujours le *vrai* demeure maître.
Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être :
Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici-bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.
. . . .
. . . .
Rien n'est beau que le *vrai*, le *vrai* seul est aimable :
Il doit régner par-tout, et même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la *vérité*.
C'est par elle qu'on plait, et qu'on peut long-tems plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.

BOILEAU (*Art poétique*).

Les plus grandes *vérités* sont ordinairement les plus simples.

Malesherbes.

Le *vrai* peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Boileau (*Art poét.*).

VERS (*voyez* Poésie, Poète, Style, et le fragment du *Discours sur la manière de lire les vers*, placé à l'article Lecture).

VERTUS.

La *Vertu* est la fille du ciel. Celui qui la pratique passe sa jeunesse sans agitation, et sa vieillesse sans remords; il jouit d'un repos inconnu aux autres hommes, et n'a, pour les choses du monde, qu'une estime proportionnée à leur valeur. Il ne regrette pas le passé, et ne craint pas l'avenir. Son esprit est rempli de joie, et ses actions sont le fondement de sa félicité.

Massillon.

La *vertu* a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs; le manque d'appui et d'approbation, non-seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure et la rend parfaite : qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure *vertu*.

La Bruyère.

La vraie *vertu* n'écoute que l'honneur.

Malesherbes.

Jaloux de ses appas dont il est le témoin,
Le Vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'ame qu'il a surprise.
Adorable *Vertu*, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait ta vue est le supplice.
Parais : que le méchant te regarde et frémisse.
La Richesse, il est vrai, la Fortune te fuit;
Mais la Paix t'accompagne, et la Gloire te suit :
Et, perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, sans dignité, se suffit à lui-même.

Louis Racine (*le Poème de la Religion*).

La gloire et le bonheur naissent de la *vertu*.

DUBOCAGE (*les Amazones*).

Quel est du vrai Plaisir la fidèle compagne ?
Tout dit : c'est la *Vertu* ; c'est là qu'est le bonheur.
Qu'il est beau ! qu'il est grand ! ce mot d'un vieil auteur
Qui s'écriait : « Grand Dieu ! veux-tu punir le Vice ?
« Montre-lui la *Vertu*, qu'il la voie, et frémisse ! »
Quoiqu'amante du Vrai, fille de la Raison,
Qui, mieux qu'elle, connaît la douce Illusion ?
De l'Espoir précédée et du Plaisir suivie,
Elle seule embellit tout le cours de la vie.
Vers l'avenir obscur jette-t-elle les yeux ?
Au-delà de la vie elle aperçoit les cieux.
Revient-elle au présent ? déjà, pour récompense,
Elle a de ses bienfaits la douce conscience,
Et si le souvenir n'en est pas effacé,
Avec quel doux transport elle voit le passé !
Cicéron nous l'a dit, les jours de la vieillesse
Empruntent leur bonheur d'une sage jeunesse.

DELILLE (*Imagination*).

Plus les hommes sont méchans, plus la *vertu* est précieuse ; et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les *vertus*, parce qu'elle est la première de nos consolations.

VOLTAIRE.

Il n'y a que la *vertu* seule dont personne ne peut mal user, parce qu'elle ne serait plus *vertu* si l'on en faisait un mauvais usage.

BOSSUET.

Elle use avec indifférence des biens de la fortune ; elle est insensible aux honneurs et aux applaudissemens, et n'a pas besoin de louanges pour se rendre recommandable ; elle trouve ses richesses dans son propre fonds, et regarde sans émotion, comme du haut d'une citadelle, les différens événemens de la vie.

CLAUDIEN.

Une famille *vertueuse* est un vaisseau tenu, pendant la tempête, par deux ancres, la religion et les mœurs.

MONTESQUIEU (*Esprit des Lois*).

La *vertu*, d'un cœur noble est la marque certaine.

BOILEAU (*Satire* 5).

La *vertu* tire sa gloire des persécutions qu'elle endure, comme un drapeau de guerre tire son lustre de ses lambeaux déchirés.

RIVAROL.

La *vertu*, quoiqu'on dise, a toujours ses attraits :
Nous avons dans le cœur certains ressorts secrets
Qui, malgré le penchant d'une ardeur corrompue,
Portent à la chercher, lorsqu'on la perd de vue.

Plus on est *vertueux* et plus on a de peine à soupçonner la *vertu* des autres.

CICÉRON.

Démêlez la *vertu* d'avec les apparences.

MOLIÈRE (*Tartuffe*).

Je ne prends point pour *vertu*
Ces noirs accès de tristesse
D'un loup-garou revêtu
Des habits de la Sagesse.

J.-B. ROUSSEAU (*Ode* 2, *Liv. II*).

N'affectez point les éclats
D'une *vertu* trop austère ;
La sagesse atrabilaire
Nous irrite, et n'instruit pas.

VOLTAIRE (*Poésies mêlées*).

Pour feindre des *vertus* à tort on dissimule ;
Notre cœur, tel qu'il est, doit toujours se montrer :
Les défauts que l'on a rendent moins ridicule
Que les fausses *vertus* dont on veut s'illustrer.

PANNARD.

Pour être *vertueux* on n'a qu'à le vouloir.

CRÉBILLON (*Electre*).

Celui-là est homme de bien et très-régulier dans ses mœurs, qui pardonne tout aux autres, comme s'il faisait lui-même tous les jours des fautes, et qui s'abstient d'en faire, comme s'il ne pardonnait rien à personne.

DUCLOS.

La *vertu* n'a souvent qu'elle pour récompense.

DUROCHER (*les Amazones*).

La *vertu* tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent ; et ses charmes, qui font les délices des ames pures, sont le premier supplice du méchant.

J.-J. Rousseau.

Un instant peut détruire un siècle de *vertu*.

La Chaussée (*Maximien*).

La *vertu* qui n'est plus est bientôt oubliée.

Voltaire (*Œdipe*).

Un mortel, accablé du sort le plus funeste ,
N'est jamais malheureux quand la *vertu* lui reste.

Chimènes (*Amalasonte*).

Qu'il est doux, quand la mort finit nos destinées,
D'avoir pratiqué la *vertu !*
Je plains fort un vieillard qui n'a que des années
Pour nous prouver qu'il a vécu.

Pannard.

VICES.

Les *vices* entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans celle des remèdes. La prudence les assemble et les tempère.

Duclos.

Comme il y a toujours sur la terre de la santé et de la maladie, il y a toujours aussi des vertus et des *vices*.

Voltaire.

Le *vice* est regardé comme un monstre odieux
Dans le premier instant qu'il paraît à nos yeux ,
Mais l'horreur qui le suit, par degré diminue;
Nous nous accoutumons à soutenir sa vue.
Bientôt le cœur pour lui se laisse intéresser,
Et notre aveuglement va jusqu'à l'embrasser.
L'homme fixe à son gré l'extrémité du *vice*,
Blâme par passion, approuve par caprice ;
Aveugle sur lui-même, il ne voit point en lui
Les excès *vicieux* qu'il condamne en autrui.

Du Resnel (*trad. de l'Essai sur l'homme, de* Pope).

Il y a des *vices* que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, et que nous fortifions par l'habitude ; il y en a d'autres que l'on contracte, et qui nous sont étrangers. L'on est né

quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance, et tout le desir de plaire; mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit ou de qui l'on dépend, l'on est bientôt jeté hors de ses mesures, et même de son naturel; l'on a des chagrins et une bile que l'on ne se connaissait point; l'on se voit une autre complexion; l'on est enfin étonné de se trouver dur et épineux.

La Bruyère.

Afin de n'être point de soi-même trompé,
Chacun doit se connaître, et par un exercice,
Cultivant sa vertu, déraciner son *vice*;
Et, censeur de soi-même, avec soin corriger
Le mal qui croît en nous, et non le négliger.

Régnier (*Satire* 12.)

Si vous avez une ordure dans l'œil, vous l'ôtez aussitôt, et si vous donnez dans votre cœur accès à quelque *vice*, vous remettez de jour en jour à vous en guérir. (Horace *Epître* 2).

Contre mille défauts on écrit tous les jours;
On ne convertit pas toujours,
Mais un seul changement est un très-grand service:
C'est toujours sur le mal autant de rabattu.
Tout ce que l'on dérobe au *vice*
Tourne au profit de la vertu.

Pesselier.

L'homme a, comme la mer, ses flots et ses caprices;
Mais ses moindres vertus balancent tous ses *vices*.

Boileau (*Satire* 8).

VICIEUX. — DÉPRAVÉ. — CORROMPU. — PERVERS.

Vicieux, porté au mal par un défaut de sa nature, ou par une mauvaise habitude qui le lui a rendu naturel; *dépravé*, perverti par l'habitude du mal, au point de n'avoir plus de goût que pour ce qui est mauvais; *corrompu*, en qui l'habitude du mal a détruit le germe du bien; *pervers*, opposé au bien par inclination, ennemi du bien.

Un homme *vicieux* est entraîné par son penchant à de mauvaises actions; un homme *dépravé* les choisit de préférence; l'homme *corrompu* n'en peut faire d'autres; l'homme *pervers* n'en veut point faire d'autres.

Un homme *vicieux* peut connaître la vertu, quoiqu'il y manque ; un homme *dépravé* n'en sent pas le prix ; un homme *corrompu* croit à peine à son existence ; l'homme *pervers* la hait.

On dit un caractère *vicieux*, un goût *dépravé*, un cœur *corrompu*, une ame *perverse*. (*Dictionnaire des Synonymes*).

La *dépravation* est l'effet d'un *vice* qui, par sa force maligne, dérange, détourne, *pervertit*, détruit les rapports nécessaires des choses : la *corruption* est l'effet du *vice*, qui, par son impur venin, souille, gâte, infecte, dissout les principes vivifians de la chose. Ce qui se *déprave* perd sa manière propre d'être et d'agir ; ce qui se *corrompt* perd sa vertu et sa substance. ROUBAUD.

La *corruption* des mœurs est à peu près égale dans tous les siècles. C'est la *dépravation* du caractère d'une nation qui présage sa décadence : j'appelle *dépravation* dans son caractère, lorsqu'elle n'a plus cet orgueil pour son nom, cet amour, cet estime pour elle-même, source continuelle d'émulation, de force et d'harmonie dans l'État. SAINT-FOIX.

Duclos a dit des Français : « C'est le seul peuple qui peut perdre ses mœurs sans se *corrompre*. » Cette observation est peut-être la plus profonde qui ait été faite sur le caractère de la nation, et elle est très-honorable à son auteur.

VIE.

La *vie* est un présent que nous tenons des cieux,
Mais un présent fragile autant que précieux.

REGNAULT (*Blanche de Bourbon*).

La *vie* est un passage ; le monde est une salle de spectacle : on entre, on regarde, on sort. PYTHAGORE.

La *vie* est une nuit profonde, pendant laquelle nous sommes occupés à chercher des flambeaux pour nous conduire à leur faible lueur. BOSSUET.

La *vie* est un journal sur lequel on ne doit inscrire que de bonnes actions.

RIVAROL.



La *vie* est un rosier qui n'est jamais sans rose ;
L'homme est l'abeille, à qui la céleste faveur,
A travers quelque épine, en fait sucer la fleur.

Piron (*le fâcheux Veuvage*).

Il faut se réjouir avec modération et se plaindre avec mesure, parce que toute la *vie* est mêlée de chagrin et de joie.

Phèdre (*Fable 17*).

Il en est de la *vie* comme d'un jeu où l'on fait usage des dés : si l'on n'amène pas le nombre de points dont on a besoin, il faut que la science du joueur corrige le sort.

Térence (*les Adelphes*).

Chaque instant de la *vie* est un pas vers la mort.

P. Corneille (*Bérénice*).

Nous sommes dans cette *vie* comme dans un vaisseau dont le mouvement nous emporte où il lui plaît.

Sénèque.

La *vie* est proche de la mort,
Lorsqu'on la croit plus éloignée;
C'est une toile d'araignée
Qui se file avec peine, et se rompt sans effort.

Pannard.

La nature nous donne la *vie* comme on prête l'argent, sans fixer le jour auquel on doit le rendre. Pourquoi donc trouver étrange qu'elle la reprenne quand il lui plaît, puisqu'elle ne nous l'a donnée qu'à cette condition?

Cicéron.

Comme des pélerins nous sommes ici-bas.
Le monde n'est qu'un gîte, un vrai lieu de passage :
Quelque bien qu'on y soit, on n'y demeure pas ;
Des meubles qu'on y trouve à peine a-t-on l'usage.
Ceux qui viennent après, faisant même voyage,
Les laisseront à ceux qui marchent sur leurs pas.

Racan.

.... Nos jours n'ont pas une heure sûre ;
Chaque instant use leur flambeau,
Chaque pas nous mène au tombeau ;
Et l'art, imitant la nature,
Bâtit d'une même figure
Notre bière et notre berceau.

Rotrou (*St.-Genest*).

La plupart des hommes emploient la première partie de leur *vie* à rendre l'autre misérable.

LA BRUYÈRE.

Nous nageons, pleins de vanité,
Entre le tems qui nous précède,
Et l'absorbante éternité
De l'avenir qui nous succède;
Toujours occupés par des riens,
Les vrais Tentales des faux biens,
Sans cesse agités par l'envie,
Pleins de ce songe séduisant,
Nous nous perdons dans le néant;
Tel est le sort de notre vie.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse.

L'horloge de sable.

Du sable qui s'écoule au-dedans de ce verre
L'heure suit le rapide cours :
Elle nous avertit que bientôt, sur la terre,
Le soleil va tracer le dernier de nos jours.
De l'homme infortuné la carrière infidèle
N'est qu'un tissu léger et d'heures et d'instans;
Sa naissance au tombeau l'entraîne en peu de tems :
Formé de la poussière, il s'écoule avec elle.

THIOLLIÈRE.

Palais, nous durons moins que vous,
Quoique des élémens vous souteniez la guerre,
Et quoique du sein de la terre
Nous soyons tirés comme vous.
Frêles machines que nous sommes,
A peine passons-nous d'un siècle le milieu.
Un rien peut nous détruire; et l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes.

Madame DESHOULIÈRES (*Réflexions diverses*).

La pensée de l'éternité console de la rapidité de la *vie*.

MALESHERBES.

(*Voyez* MORT).

Manière de passer la vie.

Embrasse le genre de *vie* le plus conforme à la vertu : il est peut-être le plus pénible; mais, par l'habitude, il devient le plus agréable.

PYTHAGORE.

Le tems de la *vie* est court et limité ; la perte qu'on en fait est irréparable : les belles actions en prolongent le cours dans la mémoire.

DUCLOS.

Le tems est assez long pour quiconque en profite ;
Qui travaille et qui pense en étend la limite.

VOLTAIRE (*Epître à Mad. la marquise du Châtelet*).

Hier était laid, aujourd'hui n'est pas beau ; mais demain... Et la *vie* se passe.

DE LÉVIS.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector ;
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achille
L'égalent à Nestor.

J.-B. ROUSSEAU (*Ode 10, Liv. II*).

Vivez pour peu d'amis, occupez peu d'espace ;
Faites du bien sur-tout ; formez peu de projets :
Vos jours seront heureux ; et, si ce bonheur passe,
Il ne vous laissera ni remords ni regrets.

VIE TRANQUILLE ET RETIRÉE.

(*Voyez* RETRAITE, SOLITUDE *et* TRANQUILLITÉ).

VIEILLESSE (*voyez* AGES).

VIOLENCE (IMPÉTUOSITÉ, VÉHÉMENCE, FOUGUE).

Plus fait douceur que violence.

LA FONTAINE (*Fable 3, Liv. VI*).

La vigueur de l'essor et la rapidité de l'action sur un objet caractérisent l'*impétuosité*. L'énergie et la rapidité constante des mouvemens distinguent la *véhémence*. L'excès et l'abus ou les ravages de la force dénonçent la *violence*. La violence et l'éclat de l'explosion signalent la *fougue*.

Une bravoure *impétueuse* fait une belle action. Un caractère *véhément* exécute avec une grande vivacité de grandes choses. Une humeur *violente* se porte à tous les excès. Un homme *fougueux* fait de grands écarts.

Un style *impétueux* est très-rapide, et souvent trop; il va par bouds, et souvent au hasard. Un discours *véhément* va droit à ses fins, et avec toute la rapidité propre à accélérer le succès. Une satire qui ne ménage et ne respecte rien dans son audace emportée, est *violente*. L'ode inspirée par un véritable enthousiasme est *fougueuse*.

ROUBAUD.

VIVACITÉ (PROMPTITUDE).

La *vivacité* tient beaucoup de la sensibilité et de l'esprit : les moindres choses piquent un homme *vif*; il sent d'abord ce qu'on lui dit, et réfléchit moins qu'un autre dans ses réponses.

La *promptitude* tient davantage de l'humeur et de l'action : un homme *prompt* est plus sujet aux emportemens qu'un autre : il a la main légère, et il est expéditif au travail.

GIRARD.

Un caractère trop *vif* nuit quelquefois à l'esprit le plus juste, en le poussant au-delà du but, sans qu'il l'ait aperçu. Voir le but où l'on tend, c'est jugement; y atteindre, c'est justice; s'y arrêter, c'est force; le passer, c'est témérité.

DUCLOS.

VOEUX.

Par des *vœux* importuns nous fatiguons les Dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes.
Il semble que le ciel, sur tous tant que nous sommes,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux;
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens.

LA FONTAINE (*Fable* 8, *Liv. VIII*).

. . . . Craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos *vœux*.

RACINE (*Les Frères ennemis*).

Écoutons les *vœux* que forme J.-J. Rousseau; quel homme sage ne serait jaloux de les voir exaucés ?

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite

maison rustique, une maison blanche avec des coutre-vents verts; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, p arce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux tems de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant; de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres; prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusemens divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaîté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, et des ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait par-tout; dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraiche, sous des touffes d'aulnes et de coudriers : une procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit

dispenserait des façons; chacun se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais, épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le tems passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaîment sa misère; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitans du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaîment au bout de leur longue table, j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

J.-J Rousseau (*Emile*).

(*Voyez* Ambition, Desirs, Mécontentement, Projets *et* Souhaits).

ZÈLE. — EMPRESSEMENT.

Empressement, mouvement d'un homme *empressé*; *zèle*, sentiment d'un homme affectionné.

Le *zèle* part du cœur, l'*empressement* ne vient souvent que du caractère. Il y a des gens *empressés* sur tout, et pour tout le monde; on n'est *zélé* que pour les personnes ou sur les objets auxquels on prend un intérêt particulier.

(*Dictionnaire des Synonymes*).



Du *zèle* n'est pas tout ; il faut de la prudence.

GRESSET (*le Méchant*).

Le *zèle* imprudent d'un ami fait quelquefois plus de tort que la colère d'un ennemi.

GIRARD.

ZODIAQUE.

C'est cet espace du ciel que le soleil parcourt pendant l'année, et qui est divisé en douze parties, où sont douze constellations qu'on nomme les douze signes du *zodiaque*, et à chacun desquels on a donné une origine mythologique. C'est ainsi que le *Bélier* est celui sur lequel Phrixus et Hellé s'enfuirent pour échapper à la fureur d'Ino, leur marâtre. Le *Taureau* est celui dont Jupiter prit la forme pour enlever Europe. Les *Gémeaux* sont Castor et Pollux. L'*Ecrevisse* est celle qui piqua Hercule tuant l'Hydre. Le *Lion* fut autrefois le lion de la forêt de Némée. La *Vierge* est Astrée. La *Balance* est celle de Thémis. Le *Scorpion* est Orion, que Diane changea en cet animal. Le *Sagittaire* est Chiron le Centaure, habile à tirer de l'arc. Le *Capicorne* est la nourrice de Jupiter, connue sous le nom de *chèvre Amalthée*. Le *Verseau* est la coupe de Ganimède. Les *Poissons* sont les dauphins qui amenèrent Amphitrite à Neptune.

MILLIN.

FIN.



